N° 418 — Tome CXII 1er Octobre 1915

MERCVRE DE FRANCE

Vingt-sixième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

(Mensuel jusqu'à la fin de la guerre)



R. DE BURY, HENRI GHÉON, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, J. MC CABE (Mme LÉON RAYNAL *trad.*), JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, CHARLES MORICE, PAUL MORISSE, G. PALANTE, EDMOND PILON, CARL SIGER, ÉMILE ZAVIE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXV

SOMMAIRE

—

N° 418. — 1er OCTOBRE 1915

REVUE DU MOIS

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

La revue étant bimensuelle en temps normal, et pour ne rien modifier au tarif habituel, les abonnements et réabonnements, tant qu'elle ne paraîtra qu'une fois par mois, ne seront pas établis sur leur *durée*, mais sur le *nombre de numéros*. Ainsi un an représente 24 numéros, 6 mois 12, 3 mois 6. L'abonnement de 3 ans comporte 72 numéros.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Théâtre

René Arcos
L'Ile Perdue 3.50

Aurel
Pour en finir avec l'Amant. 3.50

Paul Claudel
Théâtre I 3.50
Théâtre II 3.50
Théâtre III 3.50
Théâtre IV 3.50

Marcel Collière
Les Syracusaines .... 1 »

Georges Duhamel
Le Combat 3.50

Édouard Dujardin
Antonia 3.50

Albert Erlande
Le Titan 3.50

André Gide
Saül. Le Roi Candaule 3.50

Maxime Gorki
Dans les Bas-Fonds 3.50
Les Petits Bourgeois 3.50

Remy de Gourmont
Lilith, suivi de Théodat 3.50

Fernand Gregh
Prélude féerique .... 1 »

A.-Ferdinand Herold
Andromaque .... 1 »
L'Anneau de Çakuntalâ .... 3 »
Les Hérétiques .... 1 »
Le Jeune Dieu .... 1 »
Maisonseule .... 2 »
Sâvitri .... 1 »
Les Sept contre Thèbes .... 1 »
Une jeune femme bien gardée 1 »

Robert d'Humières
Les Ailes closes 3.50

Virgile Josz et Louis Dumur
Rembrandt 3.50

Jean Lorrain et A.-Ferdinand Herold
Prométhée .... 1 »

Charles Van Lerberghe
Les Flaireurs .... 1 »
Pan 3.50

Emerich Madach
La Tragédie de l'Homme ... 3.50

F.-T. Marinetti
Le Roi Bombance 3.50

Jean Moréas
Iphigénie, tragédie en 5 actes 3.50

Alfred Mortier
La Logique du Doute .... 1 »
Marius vaincu .... 2 »
Sylla 3.50

Gabriel Mourey
Psyché 3.50

Lucien Nepoty
Le Premier Glaive .... 1 »

Louis Payen
Les Esclaves .... 1 »
Siséra .... 1 »

Péladan
Œdipe et le Sphinx .... 1 »
Sémiramis .... 1 »

René Peter
La Tragédie de la Mort .... 1 »

Georges Polti
Les Cuirs de Bœuf 3.50

Rachilde
Théâtre 3.50

Paul Ranson
L'Abbé Prout, *Guignol pour les vieux enfants* 3.50

Ernest Raynaud
L'Assomption de Paul Verlaine .... 1 »

Henri de Régnier
Les Scrupules de Sganarelle 3.50

Jules Romains
L'Armée dans la Ville 3.50

Saint Pol-Roux
La Dame à la faulx 3.50

Albert Samain
Polyphème. 2 actes .... 1 »

Paul Souchon
Le Dieu nouveau, tragédie en 3 actes .... 1 »
Phyllis, tragédie en 5 actes 2 »
Le Tasse .... 2 »

Émile Verhaeren
Deux Drames 3.50
Philippe II 3.50

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve 3.50

Pierre D'Alheim
Moussorgski 3.50
Sur les pointes (mœurs russes) 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin 3.50

Aurel
Jean Dolent .... 1 »
La Semaine d'Amour 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly 3.50
Lettres à Léon Bloy 3.50
Lettres à une Amie 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866 .... 3.50
Œuvres posthumes 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol. .... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série ... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon 3.50
La Chevalière de la Mort .... 2 »
Celle qui pleure 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise 3.50
Exégèse des Lieux Communs 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II 3.50
Le Fils de Louis XVI 3.50
L'Invendable 3.50
Le Mendiant ingrat .... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*) ... 3.50
Pages choisies 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne 3.50
Le Sang du Pauvre 3.50
Le Vieux de la Montagne 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam 2

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs...... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis............ 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren......... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie........... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris.............. 3.50

Louis Cario et Ch. Régismanset
L'Exotisme............... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle........ 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère................ 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol............. 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I............... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II.................... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III.................. 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation.................. 3.50

Fernand Caussy
Laclos................... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine............... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort................ 3.5

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique.............. 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine................. 3.5

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages............ 3.50
Témoignages, IIe série..... 3.50
Témoignages, IIIe série.... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis...... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat............... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte................. 3.50
La Maison de Madame Gourdan................... 3.50

Paul Dellor
Remy de Gourmont et son Œuvre................ 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto........ 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)........... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot................ 3.50

Dostoïevski
Correspondance et Voyage à l'étranger............. 7.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel............ 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien.................. 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la Religion. 0.50

Georges Duviquet
Héliogabale.............. 3.50

Georges Eekhoud
Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch
L'Œuvre de Maurice Maeterlinck................. 0.75

Paul Escoube
Préférences.............. 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh
Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières
François Coppée et son œuvre.................... 0.75

André Fontainas
Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux
Dans la chambre de Napoléon mourant.......... 3.50

Edouard Ganche
Frédéric Chopin.......... 5 »

Ernest Gaubert et Jules Véran
Anthologie de l'Amour Provençal................. 3.50

André Gide
Oscar Wilde.............. 1 »
Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50
Nouveaux Prétextes....... 3.50

A. Gilbert de Voisins
Sentiments............... 3.50

Comte de Gobineau
Pages choisies........... 3.50

Edmund Gosse
Père et Fils............. 3.50

Jean de Gourmont
Henri de Régnier et son œuvre................. 0.75
Muses d'Aujourd'hui...... 3.50

Remy de Gourmont
Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*.................. 3.50
La Culture des Idées...... 3.50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse............. 0.75
Dialogues des Amateurs (Epilogues, IVe série).... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)...... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1899-1901)...... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)...... 3.50
Epilogues, 1905-1912. Vol. complém............... 3.50
Esthétique de la langue française................. 3.50
Livre des Masques, *Portraits symbolistes*...... 3.50
Le IIe Livre des Masques.. 3.50
Nouveaux Dialogues des Amateurs (Epilogues, Ve série).................. 3.50
Le Problème du Style...... 3.50
Promenades littéraires (I).. 3.50
Promenades littéraires (II).. 3.50
Promenades littéraires (III) 3.50
Promenades littéraires (IV) 3.50
Promenades littéraires (V). 3.50

Ch.-M. Des Granges
La Presse littéraire sous la Restauration............ 7.50

Maurice de Guérin
Les plus belles pages de Maurice de Guérin...... 3 »

Frédéric Harrison
John Ruskin.............. 3.50

Lafcadio Hearn
Le Japon................. 3.50

Henri Heine
Les plus belles pages de Henri Heine............ 3.50

A.-Ferdinand Herold
Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie.................... 6

Alexandre Herzen
Pages choisies............ 3.50

Albert Heumann
Le Mouvement littéraire Belge ... 3.50

Robert d'Humières
L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne ... 3.50

Francis Jammes
Feuilles dans le vent ... 3.50
Ma Fille Bernadette ... 3.50

H. Jelinek
La Littérature tchèque contemporaine ... 3.50

Virgile Josz
Fragonard, *Mœurs du XVIII*e *siècle* ... 3.50
Watteau, *Mœurs du XVIII*e *siècle* ... 3.50

Rudyard Kipling
Lettres du Japon ... 3.50

Paul Lalond
L'Aube Romantique ... 3.50

Laclos
Lettres inédites ... 3.50

Madame Lafarge
Correspondance, 2 vol ... 7 »

Jules Laforgue
Mélanges posthumes ... 3.50

Wanda Landowska
Musique ancienne ... 3.50

Pierre Lasserre
La Doctrine officielle de l'Université ... 3.50
Portraits et Discussions ... 3.50
Le Romantisme français ... 3.50

Marius-Ary Leblond
Leconte de Lisle ... 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay
La Littérature contemporaine (1905) ... 3.50

Edmond Lepelletier
Histoire de la Commune de 1871. I ... 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II ... 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II ... 7.50
Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre ... 3.50
Émile Zola, sa Vie, son Œuvre ... 3.50

Loyson-Bridet
Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme* ... 3.50

Jean Lucas-Dubreton
La Disgrâce de Nicolas Machiavel ... 3.50

Émile Magne
L'Esthétique des Villes ... 3.50
Madame de Chatillon ... 3.50
Madame de la Suze ... 3.50
Madame de Villedieu ... 3.50
Le Plaisant Abbé de Boisrobert ... 3.50
Scarron et son milieu ... 3.50
Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet ... 3.50
Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet ... 3.50

Henri Malo
Les Corsaires ... 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart ... 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, II ... 3.50

René Martineau
Tristan Corbière ... 3 »

Ferdinand de Martino
Anthologie de l'amour arabe ... 3.50

Henri Massis
La Pensée de Maurice Barrès ... 0.7

Masson Forestier
Autour d'un Racine ignoré ... 7.50

Camille Mauclair
Jules Laforgue ... 2.50

Édouard Maynial
Casanova et son temps ... 3.50
La Jeunesse de Flaubert ... 3.50
La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant ... 3.50

Henri Mazel
Ce qu'il faut lire dans sa vie ... 3.50

Jean Mélia
Les Idées de Stendhal ... 3.50
Stendhal et ses commentateurs ... 3.50
La Vie amoureuse de Stendhal ... 3.50

George Meredith
Essai sur la Comédie ... 2 »

Adrien Mithouard
Le Tourment de l'Unité ... 3.50

Albert Mockel
Propos de Littérature ... 2 »

Jean Moréas
Esquisses et Souvenirs ... 3.50
Réflexions sur quelques Poètes ... 3.50
Variations sur la Vie et les Livres ... 3.50

Eugène Morel
Bibliothèques, 2 vol. in-8°. ... 15 »

Charles Morice
Eugène Carrière ... 3.50

Jacques Morland
Enquête sur l'Influence allemande ... 3.50

Gabriel Mourey
Le Village dans la Pinède ... 3.50

Alfred de Musset
Correspondance ... 3.50
Les plus belles pages d'Alfred de Musset ... 3.50
Lettres d'amour à Aimée d'Alton ... 3.50
Œuvres complémentaires ... 3.50

Napoléon
Napoléon raconté par lui-même, 2 vol ... 7

Gérard de Nerval
Correspondance ... 3.50
Les plus belles pages de Gérard de Nerval ... 3.50

Alfredo Niceforo
Le Génie de l'Argot ... 3.50

Charles Oulmont
La Poésie française du Moyen-âge ... 3.50

Léon Paschal
Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie ... 7.50

Péladan
Les Idées et les Formes ... 3.50

Hubert Pernot
Anthologie populaire de la Grèce moderne ... 3.50

Edmond Pilon
Francis Jammes et le Sentiment de la Nature ... 0.75
Muses et Bourgeoises de jadis ... 3.50
Portraits de Sentiment ... 3.50
Portraits tendres et pathétiques ... 3.50

Camille Piton
Paris sous Louis XV ... 3.50
Paris sous Louis XV (II) ... 3.50
Paris sous Louis XV (III) ... 3.50
Paris sous Louis XV (IV) ... 3.50
Paris sous Louis XV (V) ... 3.50

Pierre-Paul Plan
Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps ... 3.50

Georges Polti
Les trente-six situations dramatiques ... 3.50

J.-G. Prodhomme
Ecrits de Musiciens ... 3.50

Arthur Ransome
Oscar Wilde ... 3.50

Henri de Régnier
Discours de Réception à l'Académie française ... 1 »
Figures et Caractères ... 3.50
Portraits et Souvenirs ... 3.50
Sujets et Paysages ... 3.50

Rétif de la Bretonne
Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne ... 3.50

Cardinal de Retz
Les plus belles pages du Cardinal de Retz ... 3.50

Arthur Rimbaud
Les Illuminations ... 2
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud ... 3.50
Une Saison en Enfer ... 2 »

William Ritter
Etudes d'Art étranger ... 3.50

Rivarol
Les plus belles pages de Rivarol ... 3.50

E. de Rougemont
Villiers de l'Isle-Adam ... 3.50

André Rouveyre
Exécution secrète d'un peintre par ses confrères ... 1 »
Visages des Contemporains ... 3.50

John Ruskin
La Bible d'Amiens ... 3.50
Sésame et les Lys ... 3.50

Saadi
Le Jardin des Fruits ... 3.50

Jules Sageret
Les Grands Convertis ... 3.50

Saint-Amant
Les plus belles pages de Saint-Amant ... 3 »

Saint-Evremond
Les plus belles pages de Saint-Evremond ... 3.50

Saint-Simon
Les plus belles pages de Saint-Simon........... 3.50

Sainte-Beuve
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier........ 3.50

P. Saintyves
Les Reliques et les Images légendaires............ 3.50

Léon Séché
Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol.................. 7 »
Alfred de Vigny, I: La Vie littéraire, politique et religieuse; II: La Vie amoureuse. 2 vol............ 7 »
Les Amitiés de Lamartine.. 3.50
Le Cénacle de Joseph Delorme, 2 vol............ 7 »
Le Cénacle de la Muse Française.................... 3.50
Delphine Gay.............. 3.50
Hortense Allart de Méritens 3.50
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe.......... 3.50
Lamartine (1816-1830)..... 3.50
Madame d'Arbouville...... 3.50
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2. vol................... 3.50

Alphonse Séché et Jules Bertaut
L'Évolution du Théâtre contemporain............. 3.50

Octave Séré
Musiciens français d'aujourd'hui.................. 3.50

Nahum Slousch
La Poésie lyrique hébraïque contemporaine.......... 3.50

Joseph de Smet
Lafcadio Hearn........... 3.50

Georges Soulié
Essai sur la Littérature Chinoise................ 3.50

Robert de Souza
La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental..... 3.50

André Spire
Quelques Juifs............ .50

Stendhal
Les plus belles pages de Stendhal................ 3.50

Casimir Stryienski
Soirées du Stendhal-Club.. 3.50

Casimir Stryienski et Paul Arbelet
Soirées du Stendhal-Club (2e *série*).............. 3.50

Tallemant des Réaux
Les plus belles pages de Tallemant des Réaux.... 3.50

Archag Tchobanian
Les Trouvères arméniens.. 3.50

Teï-San
Notes sur l'Art japonais: La Peinture et la Gravure... 3.50
Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure.. 3.50

Adolphe Thalasso
Anthologie de l'Amour asiatique..................... 3.50
Le Théâtre Libre.......... 3.50

Théophile
Les plus belles pages de Théophile.............. 3 50

Tolstoï
Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol..................... 10.50

Tristan L'Hermite
Les plus belles pages de Tristan L'Hermite.. .... 3 »

Jules Troubat
Sainte-Beuve et Champfleury 3.50
La Salle à manger de Sainte-Beuve.... .... 3.50

Octave Uzanne
Le Célibat et l'Amour..... 3.50
Parisiennes de ce temps... 3.50

A. Van Gennep
La Question d'Homère...... 0.75

Jean Variot
L'Œuvre d'Elémir Bourges. 1 »

E. Vigié-Lecocq
La Poésie contemporaine 1884-1896................. 3.50

Alfred de Vigny
Les plus belles pages d'Alfred de Vigny.......... 3.50

Léonard de Vinci
Textes choisis............. 3.50

Jean Viollis
Charles Guérin........... 2 »

Tancrède de Visan
L'Attitude du Lyrisme contemporain................ 3.50

Oscar Wilde
De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading... ... 3.50
Les Origines de la Critique historique............... 3.50

Stefan Zweig
Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre............. 3 50

Philosophie — Science — Sociologie

Edmond Barthèlemy
Thomas Carlyle........... 3.50

Julien Benda
Le Bergsonisme.......... 2 »
Sur le succès du Bergsonisme................ 3.50

Georges Bohn
Alfred Giard et son Œuvre.................. 0.75

H.-B. Brewster
L'Ame païenne........... 3.50

Thomas Carlyle
Essais choisis de Critique et de Morale............. 3.50
Nouveaux Essais choisis de Critique et de Morale.... 3.50
Pamphlets du Dernier Jour. 3.50
Sartor Resartus........... 3.50

Frédéric Charpin
La Question religieuse..... 3.50

Christian Cornélissen
Le Salaire, ses formes, ses lois.................... 0.75

Lucien Corpechot
René Quinton............. 0.75

Gaston Danville
Magnétisme et Spiritisme... 0.75

Joseph Desaymard
La Pensée d'Henri Bergson. 0.75

J.-A. Dulaure
Des Divinités génératrices (*Le Culte du Phallus*). 3.50

Emerson
Les Forces éternelles...... 3.50

Jules de Gaultier
Le Bovarysme............. 3.50
Comment naissent les dogmes.................... 3.50
La Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs................... 3.50
La Fiction universelle..... 3.50
Le Génie de Flaubert...... 3.50
De Kant à Nietzsche....... 3.50
Nietzsche et la Réforme philosophique........... 3.50
Les Raisons de l'Idéalisme. 3.50

Remy de Gourmont
Physique de l'amour. *Essai sur l'instinct sexuel*.... 3.50
Promenades Philosophiques. 3.50
Promenades Philosophiques 2e série................ 3,50
Promenades philosophiques, 3e série................ 3.50

Havelock Ellis
La Pudeur. La Périodicité sexuelle. L'Auto-érotisme 5 »
L'Impulsion sexuelle...... 5 »
L'Inversion sexuelle....... 5 »
Le Monde des Rêves...... 3.50
La Sélection sexuelle...... 5 »

Helvétius
Les plus belles pages d'Helvétius................ 3 50

P.-G. La Chesnais
La Révolution russe et ses résultats............... 0.75

Pierre Lasserre
Les Idées de Nietzsche sur

La Musique.............. 3.50
La Morale de Nietzsche.... 3.50

Dr Gustave Le Bon

La Naissance et l'Evanouissement de la Matière.... 0.75

Jacques Loeb

La Fécondation chimique.. 5 »

Percival Lowel

Mars et ses Canaux....... 5 »

Louis Maeterlinck

Péchés primitifs......... 3.50

Maurice Maeterlinck

La Sagesse et la Destinée. 7 »
Le Trésor des Humbles.... 3.50

Georges Matisse

L'Intelligence et le Cerveau. 0.75
Les Ruines de l'Idée de Dieu.................. 0.75

D. Mérejkowsky

Le Tsar et la Révolution... 3.50

Raymond Meunier

Le Végétarisme........... 0.75

Stanislas Meunier

Les Harmonies de l'Evolution terrestre........... 0.75

Multatuli

Pages choisies............ 3.50

Frédéric Nietzsche

Ainsi parlait Zarathoustra.. 3.50
Aurore.................. 3.50
Le Cas Wagner.......... 1 »
Considérations inactuelles.. 3.50
Le Crépuscule des Idoles, le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, l'Antéchrist................ 3.50
Ecce Homo.............. 3.50
Le Gai savoir............ 3.50
La Généalogie de la Morale. 3.50
Humain, trop Humain (1re partie)................ 3.50
L'Origine de la Tragédie... 3.50
Pages choisies........... 3.50
Par delà le bien et le mal.. 3.50
La Volonté de Puissance, 2 volumes.............. 7 »
Le Voyageur et son Ombre (*Humain, trop Humain*, 2e partie)............... 3.50

Georges Palante

La Philosophie du Bovarysme................. 0.75

Péladan

Supplique à S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce................. 1 »

Edmond Picard

Gustave Le Bon et son Œuvre.................... 0.75

Etienne Rabaud

Le Génie et les théories de M. Lombroso........... 0.75

Marcel Réja

L'Art chez les fous........ 3.50

Claire Richter

Nietzsche et les Théories biologiques contemporaines..................... 3.50

G. de Rougemont

La Graphologie........... 0.75

Jules Sageret

Henri Poincaré........... 0.75
Paradis laïques........... 3.50

Sénancour

De l'Amour............... 3 »

Carl Siger

Essai sur la Colonisation... 3.50

Léon Tolstoï

Dernières Paroles 3.50

L.-L. Trouessart

Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire................. 0.75

A. Van Gennep

En Algérie............... 3.50
La Question d'Homère..... 0.75
Religions, Mœurs et Légendes.................. 3.50
Religions, Mœurs et Légendes. 2e série........... 3.50
Religions, Mœurs et Légendes, 3e série........... 3.50
Religions, Mœurs et Légendes, 4e série.......... 3.50
Religions, Mœurs et Légendes, 5e série.......... 3.50

H.-G. Wells

Anticipations 3.50
La Découverte de l'Avenir et le Grand Etat........ 3.50
Une Utopie moderne....... 3.50

Poésie

Guillaume Apollinaire

Alcools 3.50

Fernand Benoit

La Foire aux Paysages.... 3.50

Léon Bocquet

Les Cygnes noirs......... 3.50

Pierre Camo

Les Beaux Jours.......... 3.50

Paul Castiaux

La Joie Vagabonde........ 3.50
Lumières du Monde...... 3.50

Jean Cocteau

La Danse de Sophocle..... 3.50
Le Prince Frivole......... 3.50

Antonine Coullet

L'Envolée.... .... 3.50

Guy-Charles Cros

Les Fêtes quotidiennes.... 3.50

Marie Dauguet

Par l'Amour.............. 3.50

Léon Deubel

Régner................... 3.50

Jean Dominique

L'Aile mouillée........... 2 »
L'Anémone des mers...... 2 »
La Gaule blanche......... 2 »
Le Puits d'Azur.......... 2 »

Edouard Ducoté

La Prairie en fleurs....... 3.50

Edouard Dujardin

Poésies.................. 3.50

Max Elskamp

La Louange de la Vie..... 3.50

André Fontainas.

Crépuscules.............. 3.50
La Nef désemparée........ 3.50

Paul Fort

L'Amour marin........... 3.50
Ballades Françaises....... 3.50
Coxcomb, ou l'homme tout nu tombé du Paradis.... 3.50
Les Hymnes de feu, précédés de Lucienne........ 3.50
Idylles antiques.......... 3.50
Montagne................ 3.50
Paris Sentimental ou le Roman de nos vingt ans. 3.50
Le Roman de Louis XI.... 3.50

Paul Gérardy

Roseaux.... .... 3.50

Henri Ghéon

La Solitude de l'Été....... 3.50

Ivan Gilkin

La Nuit.................. 3.50

Remy de Gourmont

Divertissements.......... 3.50

Charles Guérin

Le Cœur solitaire........ 3.50
L'Homme intérieur........ 3.50
Le Semeur de Cendres.... 3.50

Emile Henriot

La Flamme et les Cendres. 3.50

A.-Ferdinand Herold

Au hasard des chemins..... 2 »
Images tendres et merveilleuses.............. 3.50
La Route fleurie.......... 3.50

Robert d'Humières

Du Désir aux Destinées.... 3.50

Henrik Ibsen

Poésies.................. 3.50

Francis Jammes

De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir....... 3.50
Clairières dans le Ciel..... 3.50
Le Deuil des Primevères.. 3.50
Les Géorgiques chrétiennes. 3.50
Œuvres de Francis Jammes. 7 »
Le Triomphe de la Vie..... 3.50

Gustave Kahn

Le Livre d'Images........ 3.50
Premiers Poèmes......... 3.50

John Keats
Poèmes et Poésies........ 3.50

Klingsor
Poèmes de Bohême........ 3.50
Schéhérazade............ 3.50
Le Valet de cœur......... 3.50

Marc Lafargue
L'Age d'Or............... 3.50

Jules Laforgue
Poésies complètes......... 3.50

Léo Larguier
Jacques.................. 3.50

Louis Le Cardonnel
Carmina Sacra........... 3 50
Poèmes.................. 3.50

Philéas Lebesgue
Les Servitudes........... 3.50

Sébastien Charles Leconte
L'Esprit qui passe......... 3.50
Le Masque de Fer.......... 3.50
Le Sang de Méduse........ 3.50
La Tentation de l'Homme.. 3.50

Charles Van Lerberghe
La Chanson d'Eve......... 3.50

Grégoire Le Roy
La Chanson du Pauvre.... 3.50

Louis Mandin
Ariel esclave.............. 3.50
Les Saisons ferventes..... 3.50

Paul Mariéton
Les Epigrammes.......... 3.50

Stuart Merrill
Poèmes, 1887-1897........ 3.50
Les Quatre Saisons........ 3.50
Une Voix dans la foule.... 3.50

Victor-Emile Michelet
L'Espoir merveilleux...... 3.50

Albert Mockel
Clartés.................. 3 »

Jean Moréas
Poèmes et Sylves......... 3.50
Premières Poésies......... 3.50
Les Stances.............. 3.50

Alfred Mortier
Le Temple sans Idoles..... 3.50

Gabriel Mourey
Le Miroir................ 3.50

Marie et Jacques Nervat
Les Rêves unis........... 3.50

Julien Ochsé
Profils d'or et de cendre... 3.50

Louis Payen
Le Collier des Heures..... 3.50
Les Voiles blanches........ 3.50

Edgar Poe
Poésies complètes......... 3.50

François Porché
A chaque jour............. 3.50
Au loin, peut-être......... 3.50
Humus et Poussière....... 3.50

Maurice Pottecher
Le Chemin du Repos...... 3 »

Pierre Quillard
La Lyre héroïque et dolente. 3.50

Ernest Raynaud
Apothéose de Jean Moréas 1 »
La Couronne des Jours.... 3.50
Les Deux Allemagne...... 3.50

Hugues Rebell
Chants de la Pluie et du Soleil.................. 3.50

Henri de Régnier
La Cité des Eaux......... 3.50
Les Jeux rustiques et divins. 3.50
Les Médailles d'Argile..... 3.50
Le Miroir des Heures...... 3.50
Œuvres de Henri de Régnier, I.............. 7 »
Œuvres de Henri de Régnier, II.............. 7 »
Poèmes, 1887-1892........ 3.50
Premiers Poèmes......... 3.50
La Sandale ailée.......... 3.50

Lionel des Rieux
Le Chœur des Muses...... 3.50

Arthur Rimbaud
Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud............... 3.50

P.-N. Roinard
La Mort du Rêve.......... 3.50

Lucien Rolmer
Le Second volume des chants perdus................. 3.50

Jules Romains
Odes et Prières........... 3.50
Un Être en marche....... 3.50
La Vie Unanime.......... 3.50

Ronsard
Le Livret de Folastries....

Sainte-Beuve
Le Livre d'Amour......... 3.50

Albert Samain
Le Chariot d'Or.......... 3.50
Aux Flancs du Vase, suivi de Polyphème et de Poèmes inachevés.......... 3.50
Au Jardin de l'Infante..... 3.50
Œuvres de Albert Samain, I..................... 7 »
Œuvres de Albert Samain, II.................... 7 »
Œuvres de Albert Samain, III.................... 7 »

Cécile Sauvage
Tandis que la terre tourne. 3.50
Le Vallon................ 3.50

Fernand Séverin
Poèmes.................. 3.50

Emmanuel Signoret
Poésies complètes......... 3.5

Paul Souchon
La Beauté de Paris........ 3.5

Henry Spiess
Chansons captives......... 3.5
Le Silence des Heures..... 3.5

André Spire
Versets.................. 3.5
Vers les Routes absurdes.. 3.5

Laurent Tailhade
Poèmes aristophanesques.. 3.5
Poèmes élégiaques........ 3.5

Archag Tchobanian
Poèmes.................. 3.5
La Vie et le Rêve......... 3.5

Tonny-Lerys
La Pâque des Roses....... 3.

R.-H. de Vandelbourg
La Chaîne des Heures..... 3.

Emile Verhaeren
Les Blés mouvants........ 3.5
Les Forces tumultueuses... 3.
Les Heures claires........ 3.
La Multiple Splendeur..... 3.
Œuvres de Emile Verhaeren, I.................. 7
Œuvres de Emile Verhaeren, II................. 7
Poèmes................... 3.
Poèmes, nouvelle série.... 3.
Poèmes, IIIe série......... 3.
Les Rythmes souverains... 3.
Les Villes Tentaculaires, précédées des Campagnes Hallucinées............... 3.
Les Visages de la Vie..... 3.

Francis Vielé-Griffin
Clarté de Vie............. 3.
La Légende ailée de Wieland le Forgeron............. 3.
Phocas le Jardinier........ 3.
Plus loin................. 3.
Poèmes et Poésies......... 3.
Voix d'Ionie.............. 3.

Gabriel Volland
Le Parc enchanté......... 3.

Walt Whitman
Feuilles d'Herbe, 2 vol..... 7

Collection de Romans

Claire Albane
- 'Amour tout simple...... 3.50

Anonyme
- .ettres d'amour d'une Anglaise...... 3.50

Aurel
- .es Jeux de la Flamme...... 3.50

Marcel Batilliat
- .a Beauté...... 3.50
- Chair mystique...... 3.50
- .a Joie...... 3.50
- .a Vendée-aux-Genêts...... 3.50
- Versailles-aux-Fantômes...... 3.50

Maurice Beaubourg
- Dieu ou pas Dieu...... 3.50
- La rue Amoureuse...... 3.50

Aloysius Bertrand
- Gaspard de la Nuit...... 3.50

Alia Berzeli
- Tamara...... 3.50

J.-W. Bienstock et Dr A. Skarvan
- Au Pied de l'Echafaud...... 3.50

Léon Bloy
- Le Désespéré...... 3.50
- La Femme pauvre...... 3.50

Francis Carco
- Jésus la Caille...... 3.50

R.-Gaston Charles
- La Danseuse nue...... 3.50

Judith Cladel
- Confessions d'une Amante. 3.50

Mrs W.-K. Clifford
- Lettres d'amour d'une Femme du monde...... 3.50

Joseph Conrad
- L'Agent secret...... 3.50
- Le Nègre du « Narcisse »...... 3.50

J.-A. Coulangheon
- Le Béguin de Gô...... 3.50
- L'Inversion sentimentale...... 3.50
- Les Jeux de la Préfecture...... 3.50

Stephen Crane
- La Conquête du Courage...... 3.50

Gaston Danville
- L'Amour Magicien...... 3 50
- Contes d'Au-delà...... 6 »
- Le Parfum de volupté...... 3.50
- Les Reflets du Miroir...... 3.50

Jacques Daurelle
- La Troisième Héloïse...... 3 50

Albert Delacour
- L'Evangile de Jacques Clément...... 3.50
- Le Pape rouge...... 3.50
- Le Roy...... 3.50

Louis Delattre
- La Loi de Péché...... 3.50

Grazia Deledda
- Les Tentations...... 3.50

Eugène Demolder
- L'Arche de M. Cheunus...... 2 »
- Les Vagabonds...... 3.50
- Varenka Olessova...... 3.50

Jean de Gourmont
- La Toison d'Or...... 3.50
- Le Jardinier de la Pompadour...... 3.50
- Les Patins de la Reine de Hollande...... 3.50
- La Route d'Emeraude...... 3.50

Charles Derennes
- L'Amour fessé...... 3.50
- Le Peuple du Pôle...... 3.50

Dostoievski
- Carnet d'un Inconnu...... 3.50
- Le Double...... 3.50

Édouard Ducoté
- Aventures...... 3.50

Édouard Dujardin
- L'Initiation au Péché et à l'Amour...... 3.50
- Les Lauriers sont coupés...... 3.50

Louis Dumur
- Le Centenaire de Jean-Jacques...... 3.50
- Un Coco de génie...... 3.50
- L'Ecole du Dimanche...... 3.50
- Pauline ou la liberté de l'amour...... 3.50
- Les trois demoiselles du père Maire...... 3.50

Georges Eekhoud
- L'Autre Vue...... 3.50
- Le Cycle patibulaire...... 3.50
- Escal-Vigor...... 3.50
- La Faneuse d'amour...... 3.50
- Mes Communions...... 3.50
- La Nouvelle Carthage...... 3.50

Albert Erlande
- Jolie Personne...... 3.50
- Le Paradis des Vierges sages...... 3.50

Laurent Evrard
- Le Danger...... 3.50
- Une Leçon de Vie...... 3.50

Gabriel Faure
- La Dernière Journée de Sapphô...... 3.50

André Fontainas
- Les Etangs Noirs...... 3.50
- L'Indécis...... 3.50
- L'Ornement de la Solitude. 2 »

André Gide
- L'Immoraliste...... 3.50
- Les Nourritures Terrestres. 3.50
- La Porte étroite...... 3.50
- Le Prométhée mal enchaîné 2 »
- Le Voyage d'Urien, suivi de Paludes...... 3.50

A. Gilbert de Voisins
- La Petite Angoisse...... 3.50

Maxime Gorki
- L'Angoisse...... 3.50
- L'Annonciateur de la Tempête...... 3.50
- Les Déchus...... 3.50

Remy de Gourmont
- Les Chevaux de Diomède...... 3.50
- Un Cœur virginal...... 3.50
- Couleurs...... 3.50
- Histoires magiques...... 3.50
- Une Nuit au Luxembourg...... 3.50
- D'un Pays lointain...... 3.50
- Le Pèlerin du Silence...... 3.50
- Sixtine...... 3.50
- Le Songe d'une femme...... 3.50

Thomas Hardy
- Barbara...... 3.50

Frank Harris
- Montès le Matador...... 3.50

Lafcadio Hearn
- Chita...... 3.50
- Fantômes de Chine...... 3.50
- Feuilles éparses de littératures étranges...... 3.50
- Kotto...... 3.50
- Kwaidan...... 3.50
- La Lumière vient de l'Orient...... 3.50

A.-Ferdinand Herold
- L'Abbaye de Sainte-Aphrodise...... 2 »
- Les Contes du Vampire...... 3.50

Maurice Hewlett
- Amours charmantes et cruelles...... 3.50
- En plein air...... 3.50

Charles-Henry Hirsch
- La Possession...... 3.50
- La Vierge aux tulipes...... 3.50

Edmond Jaloux
- L'Agonie de l'Amour...... 3.50
- L'Ecole des Mariages...... 3.50
- Le Jeune Homme au Masque 3.50
- Les Sangsues...... 3.50

Francis Jammes
- Pensée des Jardins...... 2
- Pomme d'Anis...... 2 »
- Le Roman du Lièvre...... 3.50

Alfred Jarry
- Les Jours et les Nuits...... 3.50

Lucien Jean
- Parmi les Hommes...... 3.50

Albert Juhellé
- La Crise virile...... 3.50

Gustave Kahn
- Le Conte de l'Or et du Silence...... 3 50

Rudyard Kipling
- Actions et Réactions...... 3.50
- Les Bâtisseurs de Ponts...... 3.50
- Le Chat Maltais...... 3.50
- L'Histoire des Gadsby...... 3.50
- L'Homme qui voulut être roi 3.50
- Kim...... 3.50
- Le Livre de la Jungle...... 3.50
- Le Second Livre de la Jungle...... 3.50
- La plus belle Histoire du monde...... 3.50
- Le Retour d'Imray...... 3.50
- Stalky et Cie...... 3.50
- Sur le Mur de la Ville...... 3.50

Hubert Krains
- Amours rustiques...... 3.50
- Le Pain noir...... 3.50

Marie Krysinska
- La Force du Désir...... 3.50

Laclos
- Les Liaisons dangereuses (édition collationnée sur le manuscrit)...... 3.50

A. Lacoin de Villemorin et Dr Khalil-Khan
- Le Jardin des Délices...... 3 50

Jules Laforgue

Moralités légendaires, suivies des *Deux Pigeons*. 3.50

Enrique Larreta

La Gloire de don Ramire .. 3.50

Pierre Lasserre

Henri de Sauvelade........ 2 »

Paul Léautaud

Le Petit Ami............. 3.50

Georges Le Cardonnel

Les Soutiens de l'Ordre.... 3.50

Camille Lemonnier

La Petite Femme de la Mer 3.50

William Lindsey

Le Manteau parti 3.50

Alfred Machard

Les Cent Gosses 3.50
Souris l'Arpète.......... 7 »
Titine.................. 3.50

Henri Malo

Ces Messieurs du Cabinet.. 3 50
Les Dauphins du jour..... 3.50
Les Surprises du Bachelier Petruccio............... 3.50

Raymond Marival

Chair d'Ambre........... 3.50
Le Çof, *Mœurs kabyles*... 3.50

Max-Anély

Les Immémoriaux........ 3.50

Charles Merki

Margot d'Eté............ 3.50

Albert Mockel

Contes pour les Enfants d'hier 3.50

Jean Moréas

Contes de la Vieille France. 3.50

Eugène Morel

Les Boers............... 2 »

Alain Morsang et Jean Beslière

La Mouette.............. 3.50

Marie et Jacques Nervat

Célina Landrot........... 3.50

Novalis

Henri d'Ofterdingen....... 3.50

Julien Ochsé

D'Ile en Ile.... .... 3.50

Walter Pater

Portraits Imaginaires...... 3.50

Péladan

La Licorne.............. 3.50
Modestie et Vanité......... 3.50
Le Nimbe noir............ 3.50
Pérégrine et Pérégrin...... 3.50

I.-L. Péretz

Bontché le Silencieux.... 3.50

Louis Pergaud

De Goupil à Margot 3.50
La Guerre des Boutons.... 3.50
La Revanche du Corbeau.. 3.50
Le Roman de Miraut..... 3.50

Edgard Poë

Histoires étranges et merveilleuses............ 3.50

Pierre de Querlon

La Boule de Vermeil...... 3.50
Céline, fille des champs.... 3.50
Les Joues d'Hélène........ 3.50

La Liaison fâcheuse........ 3.50
La Maison de la Petite Livia 3.50

Pierre de Querlon et Charles Verrier

Les Amours de Leucippe et de Clitophon............ 3.50

Pierre Quillard

Les Mimes d'Hérondas..... 2 »

Thomas de Quincey

De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts 3.50

Rachilde

Contes et Nouvelles....... 3.50
Le Dessous............... 3.50
L'Heure sexuelle.......... 3.50
Les Hors nature........... 3.50
L'Imitation de la Mort..... 3.50
La Jongleuse.............. 3.50
Le Meneur de Louves..... 3.50
La Sanglante Ironie....... 3.50
Son Printemps............ 3.50
La Tour d'Amour......... 3.50

Hugues Rebell

Le Diable est à table...... 3.50

Henri de Régnier

Les Amants Singuliers.... 3.50
L'Amphisbène............ 3.50
Le Bon Plaisir............ 3.50
La Canne de Jaspe........ 3.50
Couleur du Temps......... 3.50
La Double Maîtresse....... 3.50
La Flambée............... 3.50
Le Mariage de Minuit...... 3.50
Le Passé vivant........... 3.50
La Peur de l'Amour....... 3.50
Le Plateau de Laque..... 3.50
Les Rencontres de M. de Bréot................. 3.50
Romaine Mirmault........ 3.50
Les Vacances d'un Jeune Homme sage........... 3.50

Jules Renard

Le Vigneron dans sa Vigne. 3.50

Maurice Renard

Le Docteur Lerne, sous-dieu 3.50
Le Voyage Immobile....... 3.50

William Ritter

Fillette slovaque.......... 3.50
Leurs Lys et leurs Roses... 3.50
La Passante des Quatre Saisons................. 3.50

Jean Rodes

Adolescents.............. 3.50

Lucien Rolmer

Madame Fornoul et ses Héritiers................ 2 »

J.-H. Rosny

Les Xipéhuz.............. 2 »

Eugène Rouart

La Villa sans Maître...... 3.50

Saint-Pol-Roux

De la Colombe au Corbeau par le Paon........... 3.50
Les Féeries intérieures..... 3.50
La Rose et les Epines du Chemin................ 3.50

Albert Samain

Contes.................. 3.50

Robert Scheffer

Les Frissonnantes......... 3.50

Les Loisirs de Berthe Livoire 3.5
Le Péché mutuel.......... 3.5

Marcel Schwob

La Lampe de Psyché...... 3.5

Emile Sicard

Les Marchands........... 3.5

R.-L. Stevenson

La Flèche noire........... 3.5

Ivan Strannik

L'Appel de l'Eau.......... 3.5

Auguste Strindberg

Axel Borg................ 3.5
Inferno.................. 3.5

Jean de Tinan

L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse......... 3.
Penses-tu réussir?......... 3.

P.-J. Toulet

Mon amie Nane........... 3.
Les Tendres Ménages...... 3.

Mark Twain

Le Capitaine Tempête...... 3.
Contes choisis............ 3.
Exploits de Tom Sawyer détective.............. 3.
Le Legs de 30000 dollars. 3.
Un Pari de Milliardaires... 3
Les Peterkins............ 3.
Plus fort que Sherlock Holmès................. 3.
Le Prétendant américain... 3.

Arnold Van Gennep

Les Demi-Savants..... .. 3

Eugène Vernon

Gisèle Chevreuse.......... 3

Villiers de l'Isle-Adam

Contes cruels............. 5
Derniers Contes.......... 3
L'Eve future............. 5

Jean Viollis

Petit Cœur.............. 2

H.-G. Wells

L'Amour et M. Lewisham..
Anne Véronique..........
Au Temps de la Comète....
La Burlesque Equipée du Cycliste..............
Douze Histoires et un Rêve.
Effrois et Fantasmagories..
La Guerre dans les airs...
La Guerre des Mondes.....
L'Histoire de M. Polly.....
Une Histoire des Temps à venir.................
L'Ile du Docteur Moreau..
La Machine à explorer le Temps................
La Merveilleuse Visite.....
Miss Waters.............
Le Pays des Aveugles.....
Les Pirates de la Mer.....
Place aux Géants....... .
Les Premiers Hommes dans la Lune...............
Quand le dormeur s'éveillera

Willy et Colette Wil[ly]

Claudine en ménage.......

Colette Willy

La Retraite sentimentale...
Sept Dialogues de Bêtes...

L'AME ALLEMANDE
PAR L'ART ALLEMAND

—

Que la poésie et l'art soient les expressions les plus authentiques des races et des individus, de leur nature, de leurs vertus et de leurs vices, de leur destinée, je ne crois pas qu'il y ait sur ce point la moindre contestation. Est-il nécessaire de montrer combien la science et même la philosophie sont loin de posséder cette vertu représentative?

S'il est possible de reconnaître tel groupement ethnique ou tel esprit dans la façon dont ils abordent les problèmes scientifiques, dans *l'espèce* des hypothèses par lesquelles ils remettent périodiquement en question les conclusions des générations antérieures, il n'en est pas moins indiscutable que, dans ses résultats, dans ses œuvres à proprement dire, la science est internationale et impersonnelle. Et l'hypothèse ne relève-t-elle pas de la philosophie et même de la poésie plutôt que de la science?

Le caractère national et le caractère individuel apparaissent sensiblement dans les systèmes philosophiques. Du premier regard on distingue une philosophie française, une philosophie allemande, une philosophie anglaise, et dans chacune les traits individuels de tels penseurs, comme les traits collectifs de telle race. C'est que le philosophe, surtout le philosophe idéaliste ou spiritualiste, fait une large part à l'imagination, mêle les idées aux pensées et par là voisine avec le poète. Quels poètes que Platon presque toujours et Aristote très souvent! (Se souvient-on qu'Aristote définit Dieu « l'ardeur du ciel? ») Mais la philosophie, quand elle rejoint ainsi

la poésie, ne dépasse-t-elle pas son domaine? Et ne le dépasse-t-elle pas de même quand, avec les maîtres les plus récents, elle fonde exclusivement ses déductions sur les données de la science? Ou, si elle ne le dépasse pas, faut-il conclure que son objet et celui de la science se confondent? que tout le rôle de la philosophie se borne à transposer dans l'abstrait, pour les élever du particulier au général, les observations et les expériences de la science? Il serait alors aussi vain de demander à celle-là qu'à celle-ci des renseignements sur les individualités et les collectivités qui les cultivent, puisque l'activité de la sensibilité et de l'imagination y serait également négligée.

Car seule l'imagination — au sens le plus précis de ce mot : la représentation du réel par l'image et son interprétation par l'analogie — et la sensibilité, par ce qu'il y a de spontané, d'involontaire et de fatal en elle, distinguent nettement de toute autre telle unité ou telle famille humaine.

Or, ces deux facultés sont les souveraines de la poésie et de l'art. Non sans doute que le poète et l'artiste négligent le conseil de la raison, dédaignent les ressources de l'observation. La logique est une condition fondamentale de la beauté et l'auteur d'une œuvre belle est, avant tout, un esprit juste, attentif, réceptif, réfléchi, qui ne cesse de contempler et d'étudier le spectacle du monde. Mais, ce spectacle éternel, par son imagination il le recrée sans cesse et, grâce à sa sensibilité, il le voit tous les jours pour la première fois, il le découvre à chaque passage de la durée; précisément parce qu'il est le plus passionné et le plus perspicace des observateurs, il y perçoit des nuances vivantes et perpétuellement modifiées qui échappent au reste des hommes. Le poète est le témoin des changements. Il n'y a de comparable à la pénétration du génie que la divination de l'amour. Un vrai poète voit vivre la nature aussi lucidement que le regard d'une mère lit sur le visage aimé les progrès secrets de la maladie ou les défaillances inavouées de la tendresse. Et c'est que le génie participe de l'amour; et c'est que, pour l'un comme pour l'autre, l'union est profonde, intime jusqu'à l'identification, entre l'objet de l'étude et le vivant qui l'étudie. Le peintre imagine la vie d'un paysage, d'une fleur, d'un être humain, la sent, *la vit par le dedans*, comme la mère vit véritablement la vie de son enfant. Tous deux doivent à l'intensité de leur propre

vérité ce don d'assimilation, de conquête, et cette vérité se réalise sensiblement dans les gestes que leur suggère la découverte : la mère conclut son investigation par des actes efficaces ou par des paroles « où elle met toute son âme » — cette courante façon de dire cachait un sens sublime — comme le poète ou le peintre dégage et informe son émotion toujours nouvelle en quelque œuvre où s'impriment les traits les plus caractéristiques de son être. Qu'il me soit permis de le répéter : le peintre ne fait jamais que son propre portrait ; dans les visages divers que tour à tour il étudie, c'est l'étude de soi-même qu'il varie, c'est l'occasion de se mieux connaître qu'il saisit et de plus profondément s'exprimer.

A cette opération la raison ne reste pas étrangère, mais elle ne la commande pas, elle se contente de s'y associer pour épargner à l'imagination et à la sensibilité de possibles écarts qui compromettraient leur vérité même. Dans les inépuisables réserves de l'observation le producteur choisit des éléments qui lui permettent de maintenir sa découverte particulière en relation avec l'humanité universelle et avec la nature ; par là même se marquent nettement, mais harmonieusement, les traits essentiels qui nous défendent de confondre ce particulier et cet universel.

Ainsi l'art traduit l'homme et sa race.

Il les traduit par le positif ou par le négatif, selon la technique à laquelle il a recours, poésie, architecture, peinture, sculpture, musique, et selon que ces techniques sollicitent les qualités positives ou les qualités négatives de l'homme et de la race.

Pour pleinement justifier le titre de cette étude et si nous voulions demander à tout l'art allemand l'expression de l'âme allemande, nous devrions donc interroger successivement les livres, les édifices, les sculptures et les tableaux, les symphonies et les opéras d'outre-Rhin. Peut-être alors verrions-nous comment s'expliquent les étranges contrastes du tempérament germanique, comment peut voisiner une Allemagne « mélancolique et rêveuse », romanesque, avec une Allemagne « avide et brutale ».

La musique et la peinture, par exemple, surprennent l'homme en des états, en des instants d'âme très différents, ne le confrontent pas de même avec la nature. La musique est la lan-

gue du désir et du regret. On compte les hymnes de joie; les hymnes de douleur sont innombrables. La musique fait volontiers abstraction du présent; elle aspire au passé ou à l'avenir, aux biens perdus, ou espérés, à *ce qui manque;* même dans l'ordre religieux c'est surtout une plainte. Les plus belles prières pleurent. Et le son lui-même ne s'exhale-t-il pas comme un constant dernier soupir? Il meurt sans cesse; à peine produit, il n'a plus d'existence que dans notre mémoire, comme nos morts. — La peinture reste. C'est un art conquérant. Le peintre s'empare de la nature, la marque de son chiffre, s'y reflète comme dans un miroir. S'il est heureux, beau, riche, le privilégié d'une terre féconde et d'une tradition glorieuse, il nous laissera l'effigie d'une race et d'un homme enviable, et c'est l'Italie, la France ou la Flandre; s'il est triste, disgracié, dénué, l'héritier d'un passé obscur, le serf d'une glèbe ingrate, il nous laissera l'effigie d'une race et d'un homme envieux, et c'est l'Allemagne. — Ne nous étonnons plus que la musique allemande soit si opulente, et la peinture allemande, si pauvre.

Mais allons plus loin, tout en limitant notre examen au domaine pictural. C'est dans ce domaine, en effet, et précisément en raison de sa misère, que nous pouvons nous promettre de recueillir les renseignements les plus précieux sur l'âme allemande : elle va, autrement que par la musique, indirectement, nous confesser *ce qui lui manque* — jusque dans l'étalage des vertus qu'elle prétend posséder — et ces aveux nous permettront de la définir.

§

On sait combien tardifs et troubles sont les débuts de l'art en terre germanique. Chez les peuples qui tenaient cette vaste contrée, aux siècles du Moyen-Age, l'éveil de la conscience à l'admiration de la nature et à la joie de dire cette admiration par le moyen des lignes et des couleurs ne fut pas une démarche instinctive. On sent que l'Italie ou la Flandre, même privées des conseils de toute tradition, eussent d'elles-mêmes inventé la peinture; si l'existence de cet art eût dépendu de l'initiative allemande, nous en serions encore à ne pas le soupçonner. L'Allemagne n'est pas plastique. Elle s'est décidée à peindre pour faire comme les autres, et à l'imitation des autres, par calcul et par volonté. Et c'est une élève studieuse,

mais maladroite. A l'école de tous les maîtres, byzantins ou romains, flamands, français, italiens, si elle parvient à surprendre leurs procédés, elle les exagère lourdement dans l'application, dénaturant la force par la violence, outrant tour à tour le réalisme jusqu'à la trivialité et l'idéalisme jusqu'à cet excès mystique qui ne trouve plus à se traduire dans l'alphabet des formes. Tout en elle sent le raisonnement, l'effort, la contention. Ce n'est pas à propos des peintres allemands, deux ou trois exceptés, qu'il faut parler du bonheur de peindre; on ne les voit à l'ouvrage que le sourcil froncé, les lèvres serrées, attentifs à ne pas trahir le programme qu'ils se sont imposé. Car ils sont gens à programmes. Ils entendent que leur peinture signifie quelque chose, non pas seulement la beauté qu'ils ont sous les yeux et l'émotion que cette beauté leur inspire, mais quelque chose de sérieux, de philosophique, de métaphysique, de social, quelque chose qui vaille qu'on l'accueille dans le trésor des encyclopédies. Pour le reste, ils le sacrifient à ce besoin de dire, d'écrire, de souligner leur pensée, contraignant la ligne à des contorsions qui en rompent l'harmonie, comme la couleur à des oppositions lourdes qui lui interdisent la douceur énergique de la nuance.

Le peintre allemand n'est pas peintre. Du moins il ne l'est pas d'abord. Il est d'abord un penseur qui emploie la langue plastique pour formuler sa pensée, et de cette langue il se sert sans adresse ni aisance; aussi, cette pensée à laquelle il tient tant, qu'il estime si précieuse, ne parvient-il jamais à la mettre en pleine lumière. Sa prétention constante est d'enseigner, mais il est rare que sa leçon soit profitable parce qu'il est rare qu'elle soit claire.

On ne peut se dissimuler ce qu'il y a de naïf et pesant orgueil dans ce grand état qu'un homme fait de sa personnelle conception intellectuelle ; cela prêterait à rire si ce n'était très ennuyeux, s'il n'était pénible à la longue de voir des esprits, perpétuellement tendus dans cette attitude ingrate, perdre, devant le spectacle de la nature, les bénéfices de l'abandon, de la simplicité, de l'admiration. — Jean Dolent a dit du Style que c'est « un état innocent de l'esprit ». Il serait difficile de mieux préciser, par le contraire, la tare principale de l'artiste allemand : il n'aborde pas la nature dans un état innocent de l'esprit, il n'attend pas d'elle qu'elle éveille en lui un senti-

ment dont elle lui offre en même temps l'image, il ne vient pas à elle avec ingénuité, pour lire en elle, pour la découvrir dans sa vérité profonde en mettant toute sa science au service de sa lucidité, quitte à s'apercevoir au bout de l'œuvre que sa propre et intime vérité se confond avec celle de la nature; le peintre allemand ne se laisse pas surprendre par l'émotion et, s'il lit assez mal dans le grand livre, c'est que justement la préméditation l'aveugle. — Au demeurant, il nous laisse, comme les autres, son portrait, celui d'un professeur vain et grave, et à ce trait en effet ne reconnaissez-vous pas toute une considérable catégorie du peuple allemand, celle en particulier au profit de laquelle s'est accomplie l'hégémonie dans l'Empire?

Mais ce trait, pour être antipathique, n'en a pas moins son originalité. Et comme tous les traits vraiment caractéristiques, il est le résultat et le signe d'une nécessité irrésistible.

§

Il n'est pas d'histoire plus embrouillée et plus sombre que celle de la primitive Allemagne ou plutôt des pays aux marches flottantes où devaient peu à peu prendre corps les divers Etats allemands. Les Barbares des invasions y campaient encore quand déjà la civilisation prospérait en-deçà du Rhin. On ne sait trop à quelle époque elle franchit le fleuve. Au temps de Charlemagne, à peine atteignait-elle à la Weser. Bien lentement elle se développa; infiniment laborieuse fut la christianisation des peuplades qui possédaient le pays par droit de conquête plus souvent que de naissance. Même converties et à peu près policées, elles gardèrent ineffaçablement la marque de la confusion et de la férocité originelles. Il est rationnel que la principale préoccupation des premiers penseurs allemands ait été d'apporter quelque ordre dans ce chaos énorme. Ils voyaient bien que ces peuplades guerrières et déjà denses constituaient des forces considérables, qu'il y avait là les éléments d'un monde. Mais, ce monde, il fallait le composer; ces forces, pour qu'elles cessassent d'être fatales à la naissante société européenne et à elles-mêmes, il fallait les équilibrer, les « organiser ». — Organiser: n'est-ce pas le mot par lequel les Allemands contemporains proposent de remplacer le mot « civiliser » ? Ils veulent organiser le monde par leur force aux or-

dres de leur pensée, et c'est ainsi qu'ils ont d'abord organisé leur Allemagne.

Il fallait avant tout l'organiser dans l'ordre intellectuel. C'est à quoi les génies allemands ont tâché dès le commencement; ils s'y attardent encore, et c'est pourquoi l'Allemagne, dans tous les domaines de l'esprit et jusque dans l'art, n'est curieuse, uniquement et exclusivement, que de pensée.

Quand donc l'Allemand se mit à peindre, pour faire comme tout le monde et sans nulle vocation personnelle, il se proposa de peindre sa pensée, son moi intellectuel, en gravité sinon en beauté, avec sincérité sinon avec bonheur. Il s'y entêtera jusqu'aux jours récents où, sous l'influence de nos impressionnistes, il s'avisera de regarder la nature avec ses yeux. Encore partagera-t-il très inégalement ses préférences entre l'autorité d'un Monet ou d'un Renoir et celle d'un Boecklin, plus séduit par le romantisme fantastique de ce faux maître que par la pure picturalité de nos maîtres français et leur réaction nécessaire contre l'Ecole et l'Académie.

Mais la pensée allemande, telle qu'elle nous apparaît dans l'art pictural, est de deux sortes. Tantôt, purement philosophique, elle se prend à l'inexprimable, au rêve métaphysique, et le peintre s'efforce de rendre sensible l'insaisissable; tantôt, son objet est plus précis : l'humanité heureuse, la vie familiale, la gloire de la patrie, le culte de la force. Ce dernier thème est le principal ; peut-être devrait-on dire qu'il suppose ou supporte tous les autres, et n'est-ce pas sur lui que se fonde le dessein générateur de toute l'activité allemande, ce primordial dessein d'organisation ?

La pensée philosophique trouva dans les sujets religieux une ample et diverse carrière. C'est avec eux, en Allemagne comme partout dans l'Europe médiévale, que surgissent les premières manifestations de la peinture. Mais, en Allemagne, nous n'en rencontrons point de significativement distinctes avant le xve siècle. Les peintres hésitent jusqu'alors entre l'imitation des Byzantins et celle des miniaturistes parisiens. Au xve siècle même ils ne se déterminent guère que par voie d'imitation, et l'éblouissement où les jette le génie flamand compromet presque tout de suite leur personnalité. Il faut se hâter de la demander à cette fameuse école de Cologne, qui ne résistera guère que cinquante années durant à l'impérieuse

influence des Van Eyck et où, toutefois, nous discernons des intentions, des qualités, en un mot une manière essentiellement allemande. Contemplative et mystique, fluidique, immatérielle, supraterrestre : ces épithètes se sont invinciblement imposées aux historiens de l'art quand ils ont voulu caractériser l'école colonaise. Ces épithètes suggèrent à la fois sa misère plastique et ses visées spirituelles. Personnages idéalisés, dont les corps inarticulés se dérobent sous des draperies molles, les figures attribuées à maître Wilhelm et à ses élèves sont des ombres aussi dénuées de réalité que les languissantes âmes errantes dans l'antique prairie des asphodèles. Elles n'ont de vie qu'intérieure et surnaturelle, de relations avec rien de sensible qui puisse nous permettre de les comprendre. Si peu, du reste, qu'elles consentent à se laisser voir, ces suaves personnes semblent mal à l'aise sous notre regard, leur attitude est gauche, leur démarche hésitante, elles voudraient fuir cette lumière de la vie qui leur est étrangère et rentrer dans les limbes de l'esprit d'où elles furent tirées contre leur désir et sans l'aveu des Muses.

Voilà, dans l'une des rares minutes où il ne cherche pas hors de lui son modèle, les créations de l'art allemand; et voilà comment l'esprit allemand interprète l'idée chrétienne. La nature et la religion succombent toutes deux sous cet excès de suavité idéaliste. Ni l'une ni l'autre ne se peuvent passer de ce réalisme vital qui conditionne l'une par l'autre l'essence de l'âme et celle du corps. Sera-t-il indiscret de pressentir dans ce goût excessif pour la spiritualité pure, dans cette réduction de l'idée chrétienne à son intellectualité, les destinées de la famille humaine qui, accueillant la Réforme, rejettera la « sensualité » catholique, le décor sacramentel, les cérémonies pompeuses, les parfums et, de tous les accessoires du drame liturgique, ramené lui-même à une simple commémoration, ne conservera que ce cri de l'âme, la musique ?

Quand, un peu plus tard, Stéphane Lochner aura conclu une sorte de pacte entre la manière colonaise et l'influence flamande, la peinture religieuse, en Allemagne, paraîtra renoncer à cette exclusive figuration de la vie intérieure : au fond, elle est en train de perdre sa personnalité sous l'action de Rogier van der Weyden, de Dirk Bouts, de Quentin Massys ; sans jamais égaler les grands Flamands, les Allemands renon-

cent à leurs tendances initiales en se détournant de l'idéal colonais. Ce n'est plus dans la peinture religieuse, qui tendra à se confondre avec la description de la vie familiale, c'est, avec d'autres moyens, dans la traduction d'autres pensées, que nous reconnaîtrons leur amour de l'abstraction, leur ferveur pédagogique et tout à la fois leur manie de classement, d'organisation, et leur prédilection pour le rêve, le fantastique, le compliqué, l'enchevêtré.

Ne subsiste-t-il rien, pourtant, de la tradition colonaise dans le grand effort que devait tenter, au XIX[e] siècle, le groupe des Nazaréens? Les Colonais n'avaient probablement aucune notion de la beauté païenne et antique; mais, si elle leur avait été révélée, ne l'eussent-ils pas condamnée du même geste que firent les Nazaréens et pour le même motif : parce qu'ils voyaient uniquement dans l'art un rite pieux, « un moyen d'édification »? Et les uns et les autres, naturellement ou facticement, pratiquent la même simplicité, dédaignent la couleur (dédain, il est vrai, commun à presque tous les peintres allemands), n'ont souci que du sujet et de la composition et sont satisfaits quand ils pensent avoir rendu celui-là par celle-ci. La plus appréciable différence entre les deux écoles, c'est que des deux la plus récente est de beaucoup la plus misérable. Les Nazaréens sont d'un pédantisme insupportable. Ils se proposent de tout enseigner, la religion, la mythologie, la légende, l'histoire, et avec une lourde sincérité, une persévérance cruelle, ils accomplissent leur dessein. Overbeck explique les Dix Commandements, Veit, l'introduction des arts en Allemagne par le christianisme, Cornélius, le Jugement dernier, Kaulbach, la bataille de Salamine, etc., avec un scrupule de vérité qui jamais ne se dément et une haine de la beauté qui jamais ne transige.

Cela est allemand. L'âme allemande n'a pas l'amour, le besoin de la beauté; même dans l'art elle s'en passe et l'ordre qu'elle conçoit, dont elle radote, l'ordre allemand ne sous-entend pas l'harmonie.

A ces critiques, j'entends bien les objections qu'on doit faire. Elles consistent en quatre grands noms : Dürer, Cranach, Grünewald, Holbein.

§

Albert Dürer est un des plus beaux génies du monde et

sans doute la plus grande figure de l'art allemand. Il serait une exception admirable chez le peuple le plus richement doué; en Allemagne, nous pouvons le considérer comme une anomalie miraculeuse et *unique* — car les trois autres peintres qui viennent d'être nommés après lui et qui sont, après lui, les plus considérables, ne sauraient, il s'en faut, lui être égalés. Et c'est un génie bienfaisant. Son caractère le plus particulier est peut-être cette puissance de bonté que nous chercherions vainement dans les œuvres de la plupart de ses compatriotes et qui rayonne des siennes comme une lumière de l'âme; elle commande impérieusement la sympathie : on est obligé d'aimer Dürer.

Ce n'est pourtant pas dire qu'on ne retrouve point, même en lui, les qualités négatives de sa race, dût-on se faire quelque violence pour résister au charme dont les farde son génie.

A regarder d'abord les choses de l'extérieur, on voit assez vite que Dürer n'est pas coloriste. Il dessine et grave plus heureusement et plus personnellement qu'il ne peint. Peu importe, dira-t-on, si ses estampes sont néanmoins d'un peintre. Oui; comment ne pas regretter, pourtant, que ce dieu de la plume et du burin, du trait décidé, sûr, d'une originalité qui s'affirme jusque dans son infinie variété, ne soit plus, s'il prend le pinceau, égal à lui-même? Car les tableaux de Dürer ne nous révèlent son génie que dans la mesure où ils nous laissent retrouver le trait sous la couleur. La couleur, il l'emploie sans conviction ni constance, comme un accessoire auquel il ne demande point de nouvelles ressources d'expression et dont il joue et se joue capricieusement, tantôt avec largeur et tantôt avec minutie, et souvent à la façon de tel de ses contemporains. On dirait même, parfois, que les prestiges de la couleur le troublent, l'empêchent de dire entièrement sa pensée : cette impression s'impose quand on compare ses portraits gravés et ses portraits peints, les premiers si incontestablement supérieurs aux seconds! Or, Dürer a connu les œuvres des coloristes les plus éblouissants, ceux d'Italie et de Flandre, un Quentin Massys, par exemple, et un Titien; il les a admirés et ses peintures, où, volontiers, il se fait leur élève, abondent en témoignages de cette admiration. Mais elle reste toute superficielle. Pour lui, ce n'est là que faste charmant et superflu; fidèle à son irréductible nature allemande, il voit le prin-

cipal intérêt et la plus haute mission de l'art dans l'écriture exacte et précise de la pensée, dont l'enchantement de la couleur risque de distraire son esprit et ses yeux.

La pensée de Dürer va de la compréhension du réel à la spéculation pure. Dans ses compositions religieuses, il rompt avec l'idéalisme transcendantal du Moyen-Age allemand, il ramène sur la terre — sur la terre germanique — il situe les scènes divines dans l'atmosphère que respirent les hommes, dans le décor et parmi les objets que ses contemporains ont l'habitude de voir, il revêt les personnages des costumes nationaux ; au fond, c'est la vie familière et familiale qu'il décrit, bien plutôt que la vie des héros sacrés. A ce goût du réel, il mêle celui de la force ; moins épris de la grâce que de la vigueur, il fait peu de place à l'élément féminin dans ses compositions — et, dans sa riche galerie de portraits, on n'en compte que deux ou trois de femmes. S'il s'arrête à considérer les passants, c'est à des musiciens pittoresques, à des paysans, à des lansquenets que va son intérêt. — Il est juste de dire qu'il n'est pas l'initiateur de cette humanisation du drame mystique ; il procède ici de Martin Schoen. Quant à son culte de la force, il s'en faut qu'il lui soit spécial : c'est, entre toutes, la marque allemande ; mais il importait de la noter chez le plus grand et « le plus bon » des artistes allemands. Il est tout aussi peu sensible que les autres à l'attendrissante beauté de la splendeur fragile, aux molles courbes, aux lignes délicatement, et grandiosement aussi, simplifiées, aux douces plénitudes, à toute cette cette merveilleuse faiblesse que le christianisme a consacrée en couronnant la Vierge. Ces vers sont d'un poète français, non pas d'un Allemand :

Corps féminin qui tant es tendre,
Poli, soëf, si précieux....

et vous ne trouverez pas non plus l'équivalent de celui-ci dans toute la poésie allemande, même quand elle imite la nôtre :

Aimez ce que jamais vous ne verrez deux fois.

La femme, pour l'artiste allemand, n'a point d'existence ou de valeur propre. Elle n'est que par l'homme et grâce à la maternité. Aussi ne se fait-il point scrupule de nous montrer, quand il la déshabille, les déformations et les blessures des

enfantements. Il le fait sans impudeur: ce sont les seuls valables titres de la femme à la gloire.

Une fois pourtant, dans sa *Lucrèce*, Dürer a voulu rendre hommage à la plastique féminine. L'œuvre est belle, mais froide, et trahit l'imitation italienne. Combien le peintre est plus à l'aise, plus lui-même, dans cet *Hercule* dont il a fait le symbole de la puissance humaine ! Voilà une page que l'Allemagne tout entière a contresignée et qu'elle n'a cessé dès lors de commenter par la plume ou par le pinceau comme par le fer et par le feu.

Mais le regard de Dürer dépasse les aspects de la réalité pour demander aux formes leur signification universelle. Il étudie avec une attention passionnée la construction et les rouages de la machine vivante — humaine, animale, végétale — il s'efforce d'analysèr, de décomposer les organes, de découvrir sous l'enveloppe qui les assemble le secret de leur fonctionnement. Il y a un savant chez cet artiste ; inévitablement, donc, on devait le comparer à Léonard de Vinci. En effet, cet Allemand n'est pas moins que cet Italien curieux de pénétrer les mystères de la nature sensible et de la nature pensante ; Dürer comme Léonard a beaucoup écrit, et en particulier ses recherches sur les proportions du corps humain nous aident à pénétrer les intentions de ses œuvres artistiques. Il a, lui aussi, des ambitions encyclopédiques, le rêve d'une synthèse générale ; il pressent instinctivement et par l'observation il vérifie que tous les détails de la nature se résolvent en une absolue et parfaite unité : traduire cette unité au moyen de l'art, voilà son désir, son admirable et chimérique désir. Il recherche, comme Léonard, ce type idéal que la nature elle-même semble chercher et qu'elle n'a pas trouvé, ce *canon* de la beauté dont quelques Anciens ont rêvé aussi. Comme Léonard, il est l'homme de cette Renaissance qui, interrompant la tradition du Moyen-Age et l'effort collectif des siècles chrétiens, éveilla l'esprit individuel, c'est-à-dire l'orgueil et cette folle conviction que le monde commençait avec les hommes nés de la veille. Mais, d'une part, les investigations de Dürer ont moins d'ampleur et de profondeur que celles de Léonard, et, d'autre part, tout aussi stériles, en définitive, elles donnent plus encore à l'abstraction. Bien qu'il n'ait pas borné sa sollicitude aux choses de l'art — il a laissé un traité sur les for-

tifications — Dürer n'a fait aucune découverte. Sans doute, celles de Léonard furent pour l'humanité comme si elles n'étaient pas, puisqu'il se contenta de les consigner dans les diaboliques hiéroglyphes de sa cryptographie et que, par exemple, nous ignorerions peut-être encore le phénomène de la circulation du sang, quoiqu'il l'ait connu, si Vésale s'était montré aussi jaloux que lui des confidences de la nature. De telles divinations n'en sont pas moins des témoignages irréfragables du génie. En outre, quoi qu'on pense de l'œuvre de Léonard, qu'il est peut-être permis d'admirer sans l'aimer, il faut convenir que jamais chez lui le savant ne nuit à l'artiste (1), que celui-ci dans son action échappe aux théories systématiques de celui-là. Dürer n'est pas libre. Chez lui le savant, le penseur surveille étroitement l'artiste, systématisant ses opérations, l'astreignant à l'exécution la plus minutieuse, lui imposant le scrupule de tout dire, et de tout dire avec la même netteté, la même superstition d'exactitude, sans jamais lui permettre aucun de ces sacrifices qui sont nécessaires à l'harmonie de la composition. Cette tyrannie de la spéculation arrive à paralyser la sensibilité, à refroidir les intuitions de l'instinct. La recherche du type, la construction géométrique, la prévention intellectuelle ne sont que trop évidentes dans des œuvres comme le *Christ parmi les docteurs*, où l'art s'efface et disparaît. Et rarement Dürer est parvenu à concilier ses tendances hétérogènes; le double panneau des *Quatre tempéraments* est une heureuse exception; encore y relèverait-on une accumulation de détails qui gêne le regard et compromet l'unité de l'ensemble.

On ne peut s'empêcher de voir comme la conclusion de tous ces grands efforts contradictoires dans la *Melancholia*, l'épisode le plus célèbre — ou le plus vulgarisé — de toute l'œuvre gravée de Dürer. Et c'est aussi une expression complète de ses mérites et de ses torts. Admirable figure, d'une grandeur d'attitude, d'une intensité d'expression incomparables. Mais qui est-elle? Les — trop nombreux — instruments scientifiques qui l'entourent ne nous laisseraient point de doute

(1) Le chimiste a pourtant nui au peintre, puisque les téméraires recherches du premier nous ont coûté maints tableaux du second; mais il est question, ici, du tort qu'aurait pu faire à l'artiste la collaboration étroite, directe et « actuelle » du savant.

sur son identité : c'est la Science ! si l'inflexion désolée de ses traits ne nous rappelait le titre choisi par l'artiste : c'est la Tristesse ! Eh bien, c'est la tristesse de savoir, la double tristesse de connaître que l'homme sait très peu et qu'il sait en vain. Aveu désespéré, et qui, lui aussi, est allemand. Les figures tragiques abondent dans l'œuvre d'art de tous les peuples, — tragiques, mais énergiques ; la Nuit de Michel-Ange ou les Cariatides de Puget, jusque dans la révolte ou dans l'accablement, restent de bon conseil parce qu'elles gardent le désir de vivre. Sur les lèvres de la Mélancolie on croit lire : A quoi bon ? ou le mot qui nie, ou cette question terrible : « La souveraine puissance serait-elle le Mal ? » ou la parole même, l'affreuse parole que devait proférer plus de trois cents ans plus tard l'affreux Renan : « Peut-être que la vérité est triste. » Et c'est bien à la tristesse, en effet, qu'aboutissaient fatalement le génie exténué par cette spéculation mortelle à toute beauté plastique et l'art tyrannisé par la science.

Tel quel, Dürer n'en demeure pas moins une expression très haute d'humanité générale. Chez Cranach nous ne verrons que l'âme germanique.

Cet homme très occupé — peintre, bourgmestre, propriétaire, imprimeur, pharmacien, marchand de vin — fut la plus intense et la plus intransigeante incarnation nationaliste et individualiste de sa race à sa date, la date où la réaction naturaliste commence d'éliminer dans l'art et dans la science comme dans la politique tout le vieil idéalisme allemand et où Luther triomphe. Cranach, comme l'Allemagne elle-même, reconnaît les directions instinctives de son intelligence et de son tempérament dans la doctrine du réformateur. En art, du reste, comme en religion, il est impatient de traditions qui ne soient point autochtones dans son pays, d'influences venues du midi, de l'ouest ou du nord. Il veut, lui, être nouveau, original, et, les éléments de cette originalité, il les puise à la fois dans ses propres conceptions et dans le décor et les figures qu'il a sous les yeux ; mais parmi les données de la nature il cherche le point caractéristique et il le met en relief jusqu'à l'outrance, jusqu'à la bizarrerie. Et cette bizarrerie est d'autant plus gênante que le peintre, étranger à tout art de composition et impuissant à douer ses personnages d'une expression

nettement accentuée, combine singulièrement cette outrance voulue avec une incurable mollesse.

Il a pourtant plus qu'un autre le goût germanique de la force, et c'est même dans ce goût qu'il convient de chercher son intention la plus personnelle et le caractère le plus saillant de son art.

Une comparaison mettra cette observation en lumière.

On voit (espérons que nous les y retrouverons) au musée de Bruxelles deux figurations d'Adam et d'Eve; l'une, double panneau détaché du polyptyque de *l'Agneau* est des Van Eyck, l'autre est de Cranach. — L'Eve flamande est certainement un portrait; nous retrouverions aisément les traits principaux de ce visage, le front haut et large, les yeux saillants, le nez carré, les joues charnues, le menton gras et un peu massif, sous le pinceau des artistes flamands qui nous apporteront plus tard les plus véridiques effigies de leurs contemporaines, d'un C. de Vos, d'un N. Maes; c'est un portrait élevé jusqu'au type. Nulle préoccupation sensuelle, et même nulle recherche de beauté. Eve est enceinte. Grande, nue, debout, la tête légèrement inclinée, étalant de la main gauche sur son sexe une feuille de l'Arbre, les cheveux épars et pauvres, elle tient de la main droite à la hauteur de son épaule le Fruit. Elle est pensive, triste, majestueusement simple. Il semble qu'elle accomplisse un acte nécessaire, aux conséquences incalculables, cruelles et désirables, plutôt qu'elle ne commette une faute. Point d'entraînement, point de passion. Le geste qui offre le fruit a je ne sais quoi de sacré qui évoque celui de la Scène. Et, vers la Femme qui l'appelle, l'Homme s'achemine. Il est encore plus triste qu'elle, il y a dans son magnifique visage plus d'intelligence que dans celui d'Eve, plus de conscience, aussi plus de tendresse. Il a mesuré tout le risque mortel, il l'accepte pour ne pas laisser celle qu'il aime se perdre seule, et, tandis que sa main droite imite le geste chaste d'Eve, de sa main gauche qui cherche sa poitrine il s'accuse. C'est le drame de la tentation dans toute sa grandeur initiale et nue, sans accessoires; l'homme et la femme se détachent, de trois quarts tous deux, sur un fond neutre qu'en haut limite une arcade romane, avec ces noms : Adam, Eva; au-dessus d'Adam on voit en un camaïeu Caïn et Abel offrir à Dieu leurs inégaux sacrifices; au-dessus d'Eve Caïn tue Abel. — Chez Cranach, Adam et Eve

sont aussi face à face, séparés aussi l'un de l'autre en deux panneaux, debout et nus aussi. Eve est une petite femme au torse et aux bras charmants, aux jambes grêles et laides. Le visage est répulsif : l'étrange type féminin que le peintre avait adopté, — pommettes et menton pointus, lèvres minces, yeux au regard inquiétant, méchant, front bombé, — formule qu'on retrouve dans sa Vénus et dans ses figures allégoriques. Mais elle se complique chez Eve d'une expression équivoque que commente le mouvement du corps ; les yeux provoquent, la bouche rit et la balèvre se tend si exactement sur les dents qu'on croit les compter sous la chair ; la jambe gauche s'enroule autour de la droite, contorsion excessive, sans grâce. Eve n'a aucune préoccupation de chasteté ; elle s'offre en même temps que le fruit élevé dans sa main droite à la hauteur de sa bouche, tandis que, dans la main gauche, appuyée à la hanche, elle en tient un autre en réserve. Le bassin est large, les seins, ronds et fermes. Eve nous apparaît en société avec le serpent qui, accroché au pommier dressé derrière elle, lui parle dans l'ombre, et avec le cerf aux puissantes ramures qui se couche à ses pieds : la bête perfide et la bête lascive sont ses amies, ses inspiratrices. Combien plus simple, au prix d'elle, Adam, et plus sympathique ! Blond, blanc et gras, c'est un bon Saxon, à la poitrine ample, aux épaules carrées, aux jambes vigoureuses. Dans son honnête physionomie, à défaut de la perversité que le peintre attribue à la femme, il n'y a rien, qu'une vague inquiétude ; la tête se penche un peu de côté dans une attitude hésitante ; il consulte Eve du regard. Visiblement il lui dit : « Crois-tu ?... (1) » Et sans doute il tient déjà le fruit dans sa main droite, mais cette main encore innocente s'arrête loin des lèvres, au bas de la poitrine ; de l'autre main — Adam a des scrupules de pudeur inconnus d'Eve — il dissimule sous des feuilles sa virilité. Il est seul sur un fond de verdure, sous l'Arbre.

Les intentions qui dictèrent les deux compositions sont claires. Au regard du génie flamand l'homme et la femme sont égaux ; ils ont dans la faute et dans la responsabilité la même part, et tous deux avec la même tendresse réfléchie et mélancolique ils demanderont à leur mutuel amour un refuge

(1) Dans une réplique, qui est à Dresde, Adam, pour exprimer plus nettement encore la perplexité, se gratte la tête.

contre leur commune douleur. La tentatrice sera rachetée par le malheur même qu'elle provoque, et d'avance la vertu de la maternité prochaine l'absout, elle apporte avec le crime le principe de la Rédemption, la sienne et celle du monde. Pour Cranach, au contraire, la femme est seule coupable, et non seulement les deux sexes ne sont pas égaux, mais il n'y a qu'un sexe véritablement humain : le sexe guerrier, le mâle. A lui la beauté, la santé physique et morale, la force et la pureté, la grandeur. Pour la femme, laide de visage avec des grâces corporelles qui sont utiles, le peintre la relègue parmi les animaux dont elle partage les vices, cette perfide et cette charnelle. C'est par elle que le mal est entré dans le monde, par elle seule. Contre ce trio : le serpent, le cerf et la femme, que pouvait l'homme? Il reste innocent. Aussi la femme portera-t-elle du châtiment la part la plus lourde et tout son rôle se bornera-t-il à reproduire son maître, l'homme fort, sans attendre de lui ni confiance ni respect.

L'Art allemand nous livre ici l'âme allemande. Le fond de cette âme, on ne peut insister trop sur ce point, c'est le culte de la force ; ce culte comporte le mépris de la femme (1). Mais ce mépris est incompatible avec la civilisation réelle et condamne à la barbarie le peuple qui le pratique : et tel est bien le sort de l'Allemagne, comme l'a dit Verhaeren :

> L'âpre Allemagne, au cours des siècles et des ans
> N'a jamais pu qu'organiser sa barbarie.

Grünewald et Holbein ajouteront peu de chose aux renseignements que nous avons additionnés jusqu'ici, mais ils les corroboreront sans aussi longtemps nous retenir.

Il n'y a pas beaucoup d'années, comme on sait, que Grünewald est un « grand peintre ». Il doit sa promotion à

(1) « Traitée dans l'intimité comme une servante de première classe (*hausfrau*), l'Allemande perd au dehors le peu de prérogatives qu'elle a su s'acquérir au foyer. Il y va de l'amour-propre du mari de la traiter en public comme une esclave. L'on ne verra guère un bourgeois de Berlin s'effacer devant une femme ou lui céder le pas. Seules les femmes d'officier recueillent, de ci de là, quelques égards ; encore sont-ils strictement mesurés au grade ou au rang de leur conjoint.... Il y a deux ans, un ouvrier modeleur parisien était employé comme « correcteur de poupées » dans une grande fabrique de jouets de Nurenberg.... Un jour, il eut le malheur d'arracher à la mort, au péril de sa vie, une jeune ouvrière de l'atelier qui avait été happée par une courroie de transmission. Seul, sur une trentaine d'assistants, il s'était précipité à son secours. Et comme il reprochait aux autres leur peu galante abstention : « *Es sind weiber !* (Ce n'est qu'une femme !) », ricanèrent-ils. » (*Matin* du 25 juillet 1915.)

Boecklin, à Huysmans, à Verhaeren. On est un peu étonné de voir ces deux bons écrivains rivaliser d'enthousiasme avec ce mauvais peintre. Mais, ce qu'ils admirent surtout chez cet excessif, chez ce maître de la lumière irréelle et de la gangrène sincère, ne seraient-ce pas leurs propres défauts? — Quoi qu'il en soit, si nous demandons à l'art de Grünewald l'âme de l'Allemagne, cet art nous parlera d'une âme violente, sans goût, sans mesure, désordonnée, à la fois vulgaire et chimérique, souvent incapable de dominer, de contenir, de vraiment connaître et de nettement exprimer sa pensée, âme tourmentée et furieuse, aux instincts confus, agitée d'ambitions énormes qu'elle s'efforce de justifier par des ruses de sauvage ou des procédés de praticien qui sont des expédients. « Il personnifie assez bien l'âme ergoteuse et farouche de l'Allemagne », écrit Huysmans. C'est admirablement vrai. Si j'avais entrepris cette étude dans le désir unique de mettre à nu les plaies morales de notre lourde ennemie, j'aurais pu me contenter de Grünewald, car, d'une part, il les réunit et les étale toutes dans leur dégoûtante luxuriance, et, d'ailleurs, je ne sache pas de peintre allemand plus fermé que lui aux influences étrangères, plus essentiellement, plus uniquement allemand. Et j'aurais pu aussi, comme je viens de le faire pour Cranach, en mettant sa pensée et son œuvre en parallèle avec celles de peintres étrangers à l'Allemagne, montrer tout ce qu'il y a de négatif dans les siennes. Il serait intéressant, par exemple, de comparer sa *Tentation de Saint Antoine* avec celle de Ihéronyme Bosch ou avec les compositions du même ordre de Breughel, le divin P. Breughel le Vieux. Quelle déroute de la courte, grossière et cahoteuse imagination tudesque devant le génie flamand, riche et divers, amusant, profond et si victorieusement fort avec tant de générosité! Il valait sans doute mieux faire la part plus belle à l'Allemagne en donnant plus de place à des maîtres moins contestables que Grünewald; quant aux mérites réels de celui-ci, les dithyrambes célèbres de ses admirateurs me dispensent de m'y arrêter. Je ne puis toutefois le quitter sans protester contre le rapprochement qu'on a prétendu établir entre Rembrandt et lui au sujet de la lumière émanant du personnage chargé de représenter la divinité. Il n'y a rien de commun entre les deux systèmes; celui de Rembrandt est logique, merveilleusement dis-

cret, d'un peintre; celui de Grünewald est factice, brutal et d'un « penseur ».

Holbein est *le plus peintre* des peintres allemands; il faudrait dire : le seul peintre, si le peintre a pour toute fonction d'exprimer par la ligne et par la couleur sa compréhension de la nature et les émotions qu'elle fait naître en lui. Une telle définition, à laquelle correspondent tant d'artistes hors d'Allemagne, ne concerne avec justesse en Allemagne que Hans Holbein. A tout autre point de vue inférieur à Dürer, même à Cranach, il les dépasse par là tous les deux; il connaît mieux qu'eux les lois précises et les bornes exactes de son art, mieux qu'eux en peignant il parle son langage naturel. Aussi a-t-il une aisance, une possession de soi, une sérénité, qui leur furent refusées. Il n'est jamais ni excessif ni bizarre, il a presque toujours un goût certain et, trait qui fait de lui parmi ses compatriotes un solitaire, presque un monstre, il possède le sentiment de la mesure. Que ce soit là seulement exaltation de vertus secondes, il est possible. A coup sûr, Holbein nous ouvre des perspectives moins larges et moins profondes que celles où Dürer nous entraîne; mais dans ces voies inconnues Dürer s'égare ou s'arrête court, et nous risquons de nous y perdre avec lui; Cranach nous inquiète, Grünewald nous accable. Quel soulagement de rencontrer enfin, dans cette province assez pauvre, mais si accidentée, de l'art allemand, un homme de bon sens, un guide sûr, un peintre qui ne rêve pas, qui n'enseigne pas, qui ne nous propose pas d'énigme métaphysique, un peintre qui peint, qui demande aux formes et aux couleurs uniquement ce qu'elles peuvent donner et qui, grâce à cette sagesse, trouve dans ce moyen d'expression des ressources infinies !

Mais on vient de noter la nature exceptionnelle, anti-germanique, de l'art d'Holbein. Si, avec lui, la peinture allemande atteignit à son apogée, elle ne put s'y tenir. Du reste, le maître hanta peu sa patrie. Ce citoyen d'Augsbourg vécut à Bâle, à Lucerne, à Anvers, à Londres et mourut dans cette dernière ville. Son influence sur les peintres de sa race fut donc à peu près nulle. A peine est-il mort (1543), c'est la pleine décadence.

Trois cents années durant, l'Allemagne est stérile. Vers 1850 elle se réveille : Adolphe Menzel est allé à Paris; il y a étudié. Quelque vingt ans après, les Munichois, à leur expo-

sition universelle, peuvent contempler un considérable ensemble d'œuvres françaises, reçoivent la visite de Courbet : Leibl imite le maître d'Ornans. Vers le même temps, c'est notre Ricard qu'imite Lenbach. Un peu plus tard apparaissent nos impressionnistes; Liebermann travaille à leur école et importe leur formule dans son pays.

Ces imitations directes,ces impressions sollicitées et reçues de maîtres vivants étouffent ou dénaturent le génie national. Le réveil de l'art en Allemagne n'a pas été le réveil de l'art allemand; les imitateurs de la France et leurs élèves, imitateurs d'imitateurs, n'ont pas grand'chose à nous apprendre sur l'âme allemande. Même un artiste de très haut mérite, von Marées, demeure une personnalité à part, sans note caractéristique originelle et précisément allemande.

§

Pourtant, vers 1867, l'âme allemande trouva une occasion nouvelle de s'affirmer. Ce ne fut point en produisant des œuvres marquées de son chiffre, ce fut en s'éprenant d'un artiste étranger, du moins né hors de ses frontières, mais en qui spontanément elle reconnaissait la réalisation de son propre idéal.

S'il en faut croire, et comment ne pas le croire? le mouvement irrésistible qui jeta presque toute l'Allemagne artiste pâmée d'admiration aux pieds de Boecklin, qui donna au peintre de Bâle une foule de disciples, les Hans Thoma, les Max Klinger, les Frantz von Stuck, les von Hofmann, les von Max, les Kampf, les Corinth, les Trübner, etc., il ne s'est guère affiné, épuré, adouci au cours des âges,l'idéal allemand. Quelle triste idée nous ferons-nous de l'intelligence et de la sensibilité allemandes à les voir s'extasier devant des œuvres brutales ou vides, inspirées du romantisme le plus faux, le plus creux, et se traduisant tantôt en gestes forcenés, tantôt en fades rêvasseries qui appellent le plus conventionnel décor d'opéra, et qui l'obtiennent! Ajoutez un coloriage criard qui joue l'éclat et la richesse comme la violence joue la force, c'est tout Boecklin, c'est-à-dire rien. Voilà le maître entre tous élu par l'Allemagne contemporaine.

Elle nous permet ainsi de lire dans son âme plus sûrement que nous n'avons pu faire à travers les œuvres de ses rares grands artistes, dans lesquelles le génie ou le talent le

voilait à demi — et cette erreur nous dicte nos conclusions.

Ce que l'Allemagne a vu dans les vastes pages déclamatoires ou romanesques du barioleur suisse, c'est ELLE-MÊME, dans les deux catégories de son intellectualité et de sa sentimentalité : c'est l'idéalisation de la force physique, ce principe premier de son activité, et c'est, à la faveur d'une conception hyper-romantique, l'idéalisation du sentiment jusqu'à l'impersonnalisation des formes, selon une formule aussi différente de celle des Colonais que de celle des Nazaréens, mais qui ne leur est pas contraire. Et c'est encore son horreur de la nuance, son goût barbare pour la grosse et retentissante couleur.

Ces bêtes énormes, à faces vaguement humaines, ces demi-dieux en rut, ces nymphes forcées, ces chevauchées ou ces combats de Centaures, ces faunes épiant le sommeil de Diane, ces hamadryades enfourchant des licornes, ces néréides, ces sirènes, leurs ébats, leurs amours, dans la forêt, dans la mer, — c'est, n'est-ce pas? toute la nature élémentaire en mouvement, en fécondation, en développement, c'est l'énergie primitive, c'est la Force bestiale et divine qui tend depuis le commencement à la production du Surhomme...

L'Allemagne nouvelle s'admire dans ce dévergondage absurde qui, lourd de prétentions scientifiques essentiellement allemandes, ramène, assure-t-on, la mythologie antique à son sens originel et panthéistique et en dégage un hymne à la louange de la sainte brutalité virile. Mais Boecklin ne flattait pas seulement, chez ses admirateurs tudesques, leurs appétits farouches; sa sinistre farce est en deux actes et aux déchaînements de la violence il ajoute les délices du repos dans le rêve, au drame la romance. Ceci vaut cela, ceci est aussi factice et niais que cela est imaginaire et trivial. Et ceci rencontrait aussi exactement l'idée, fausse, que l'Allemagne se fait de la poésie que cela, l'idée, fausse, que l'Allemagne se fait de la force. L'*Ile de la Mort,* par exemple, ces hautes murailles lugubres comme des écueils, dressant au milieu d'un lac livide le demi-cercle de leurs ténèbres où s'abritent des pins taciturnes : une barque lente aborde au port suprême et sur cette barque se tient debout la Dame Blanche, long voilée... Ça, c'est de la poésie, au moins ! Rien n'y manque, c'est fantastique et mélancolique à souhait. On comprend que

l'Allemagne ait accueilli de semblables merveilles dans le silence de l'extase, qu'elle ait, de toute la puissance d'une sympathie sans bornes, annexé l'auteur de ces chefs-d'œuvre, qu'elle se soit imprégnée de ce génie, empressée de l'imiter, de le transcrire. — Par là elle avoue et se dénonce elle-même.

§

Dans ses personnelles productions comme dans ses admirations, l'art allemand nous dévoile une âme dénuée du sens plastique, brutale et violente, avide et jalouse, compliquée et retorse, dévorée d'intellectualité, avec des effusions sentimentales et des instincts bonasses également étrangers à la sensibilité et à la bonté vraies ; une âme inférieure. Nous avons vu, même chez les plus grands, l'esprit de calcul, le culte de la force matérielle prédominer despotiquement sur toutes autres tendances et dépraver ou étouffer la spontanéité du génie, — même chez le plus grand, la recherche intellectuelle prévaloir sur les directions légitimes du sentiment artistique. Si Holbein s'excepte de ce jugement, nous avons vu qu'en effet il est exceptionnel entre tous les artistes allemands, qu'il a constamment vécu hors de sa patrie et que son jour n'eut pas de lendemain.

Je crois que l'examen de la littérature allemande nous imposerait les mêmes conclusions et j'ai dit comment s'explique l'apparente antinomie qui résulte d'une comparaison entre la musique et la peinture allemandes.

Il n'y a donc pas lieu de tant s'étonner du spectacle que nous donne le peuple allemand en action, en guerre, de sa brutalité et de sa duplicité. L'écart n'est pas aussi grand qu'au premier regard on serait tenté de le croire entre la masse et l'élite. C'est la pensée de cette élite qu'*agit* cette masse. Les hommes de génie d'outre-Rhin n'ont pas plus que leur peuple la notion pure de la civilisation. Ils ne sont pas capables de le réformer, participant à sa nature, et tout leur rôle se borne à « organiser sa barbarie ». Il serait puéril de chercher à nous expliquer leur apparition dans cette foule sombre en leur attribuant, comme on l'a fait d'une façon étrangement arbitraire, je ne sais quelle invérifiable origine celtique. Non! ils sont bien allemands — hélas !

On se rappelle, car il fut beaucoup parlé de cette œuvre

médiocre, le tableau de Frantz von Stuck : *la Guerre*. Un homme nu, lauré, tenant sur l'épaule droite une lourde lance, crispant à sa hanche gauche son poing fermé, dressé de toute sa haute stature sur un cheval épais et puissant : il traverse une plaine couverte de morts et de mourants que foulent impitoyablement les quatre fers de sa bête. C'est l'Allemagne qui passe. L'homme, l'élite; le cheval, le peuple. L'homme et le cheval vont au même but, de la même volonté.

CHARLES MORICE.

POÈMES

—

LE DERNIER « CAHIER » DE PÉGUY

« Charles Péguy a été tué à l'ennemi
le 5 septembre 1914. »

A Sa Mémoire.

O paysan, ô maître d'école, ô poète — et avant tout, de naissance troupier !
Petit troupier, cher petit troupier qui aimes les routes,
Les routes planes, les routes longues, les routes infinies de Beauce,
Les pas après les pas, les mots après les mots...
O poète de vers pédestres, ô fantassin...
— Vois-tu, on ne peut pas parler de toi sans parler comme toi, entraîneur de paroles.
Ou du moins, un peu comme toi.

Car la même force impulsive, entêtée, sans cesse refaite et reprise,
Regreffée sur soi-même et soutenue et stimulée par la dure élasticité de la terre
— de notre terre —
La même force qui te portait sur la terre battue de nos routes et de nos chemins,
Avec des fatigues, des haltes, la fatigue surmontée, la halte sitôt levée
D'étape en étape jusqu'à la mort...

Activait déjà les mots dans tes phrases, les phrases dans tes pages, les pages dans tes cahiers,
Et chaque cahier était une page, une phrase, un mot unique
Et tout ton œuvre un mot qui ne discontinuait pas.

Comment parler de toi avec des points et des virgules,
Toi qui ne savais pas souffler dans l'accomplissement ininterrompu de ta tâche,
Prendre un temps pour souffler... et même dans la pause
Accusais l'élan et l'aplomb du prochain rythme dont tu te sentais possédé
Et dont tu nous communiquais l'allégresse...

Pourtant te voici arrêté.

Eh bien non ! nous ne souffrirons pas que cela cesse : il ne fallait pas commencer ;
Il ne fallait pas saisir notre bras, bon compagnon des marches de Lozère et de Chevreuse
— puis de Champagne, hélas !

Eh bien non ! nous ne souffrirons pas que tu te taises,
Non que nous buvions tes paroles, toutes comme des vérités,
Mais toutes les aimions comme le jet même de l'arbre
Qui n'a pas donné tous ses fruits.

Non, il ne se peut pas que tu closes la bouche au moment même de ton éloquence,
Au moment où s'ouvre pour ta parole le vrai royaume,
Celui qu'elle appelait, qu'elle circonvenait de toutes parts.
Frappant à mots redoublés à la porte et nous disant : c'est là
— le royaume républicain de la France
De toutes pièces reconstruite et de toute ton âme ranimée,
Dans la folie nécessaire et subie d'une guerre d'indépendance et de foi !

Comme tu marchais à la guerre dans tes cahiers d'avant guerre, petit troupier,
Ah ! comme tu marchais à cette *guerre :*

Comme elle était ta chose, et ta route, et ton cri,
Et le martèlement de ton inlassable outil sur l'enclume
Et la cadence de ton pas dans les marches et contre-marches
Des bataillons de mots français que tu menais suivant une dialectique rusée
(Une dialectique, dirais-tu, qui est une tactique et une stratégie),
A l'assaut des mauvaises pensées de l'ennemi !
Comme tâtant, biaisant et fonçant droit ensuite.
Ah ! comme tu emportais le morceau !

Le jour où la Patrie t'appelle, le 2 août — le 2 août d'un été splendide,
Quel bond, Péguy ! « Je donnerais ma vie
Pour les quelques semaines de bonheur que je vais vivre ! »
Cinq semaines... pas plus... — et la mort...

Mais vous qui pleurez — vous qui regrettez un beau livre,
Songez-vous à cela : ses mots
Sont devenus des hommes, sont des hommes, de petits troupiers comme lui !
Et ses pensées sont devenues des actes, sont des actes
Qui n'ont pas renié l'esprit !
Et sa plume aiguë, dans sa main, luit au soleil : c'est une épée !
— Et tout cela docile, ardent, fort, héroïque
Comme à sa table de travail !

Petit troupier, petit officier de troupe, soldat poète
Qui commandez un poème vivant, remuant, marchant et changeant
(Et si semblable à vos poèmes d'avant guerre),
Quelle dérision pour vous que vos livres,
S'ils ne sont pas, s'ils ne veulent pas être et se contenter d'être de bon cœur
Une préparation, un entraînement, une école et le premier coup de clairon !

Votre dernier cahier, celui que vous n'écrivez pas, car ce n'est plus le temps d'écrire,
A d'immenses plaines pour pages, de larges marges blondes de moissons,
Et de vrais soldats y fourmillent, tous les garçons de France avec leurs pères
Pareils à des lettres d'imprimerie (bon correcteur d'épreuves, bon prote!)
Ordonnées en d'harmonieuses et solides formations,
Mais toujours changeantes, toujours bougeantes, toujours nouvelles,
Car la France n'a pas de fin, ni de sclérose, ni d'épuisement.

Résignons-nous! nous ne le lirons pas, ce cahier de guerre, notre épopée,
Qui nous était formellement promis par les voix de saint Louis, de Jeanne, de Danton,
Mêlées à votre voix qui faisait écho à toute la France
Et refusait de renoncer à quoi que ce fût d'elle qui sonnât clair au cours des temps.

Nous vous prenions pour un écrivain, cher soldat!
— Celui qui fait l'histoire ne se soucie pas de l'écrire;
Vous n'avez pas dit: « J'écrirai le cahier de guerre et de gloire,
Le cahier de rachat et de fondation », mais: « Il sera! »

Epars dans la mémoire de ceux qui survivent
Dans l'âme flottante des morts, dans l'avenir qui le recueillera,
Il est:
Le jour où vous tombez, il est déjà, ce cinquième jour de Septembre
Où le même coup vous désarme et de la plume et de l'épée,
Mais trop tard, l'œuvre est commencée
Et rien plus ne l'arrêtera:
Le vent tourne, il fait beau et la Marne est limpide,
Vous êtes mort et Dieu décide

Nous aurons encore des poètes, Péguy,
Quand déploiera ses étendards la justice victorieuse
Sur les coteaux reboisés de la paix;
Ils traceront dans le loisir des vers légers, nuancés et polis,
A l'image de la nature et de leurs rêves,
Ils prendront le monde à témoin que la vie est amère ou belle,
Selon leur cœur, ils peupleront de déesses nouvelles la Fiction,
Ils moduleront leur plaisir en de vains airs, plus vains d'autant que plus durables,
— Mais qui montera sur la borne, au carrefour, si ce n'est toi?...

O instituteur de la nation, ô poète
Qui tournes en actes tes mots et sais mourir pour qu'ils pèsent plus lourd,
Et que personne plus n'en doute,
Comme ta voix nous manquera!...

Les autres parleront aux siècles, mais qui viendra dorénavant parler aux hommes?
Il faudra enseigner, agir, reprendre encore : tout ne sera pas juste et bien
Dans la justice de notre Arcadie!
Je cherche en vain celui qui te remplacera, maître d'école...

— Mais n'est-il pas trop tôt pour s'inquiéter de demain...

Aujourd'hui n'est pas consommé, tant s'en faut, ni ton œuvre, ni la victoire...
(*Décidé, non point consommé, dirais-tu*)
Ni ta vie, ni ta peine encore, vaillant petit homme de troupe,
Bien que ton corps ait rendu l'âme et semble en avoir fini avec nous...

Tu n'es pas au bout du chemin, tu n'as pas épuisé la veine
De tes paroles entraînantes qui ne s'arrêteront qu'au but;
Incorporées aux armées de la France, soldats qui jamais ne désertent,

Elles s'appellent et se répondent, elles tombent et se redressent,
Elles se relevaient, elles se suppléent, elles sont innombrables comme nos espérances...

Et ton cahier de guerre, le dernier
(Sans toi, Péguy, par toi), raturé, surchargé, lucide,
Mots après mots, pas après pas,
Avec des fatigues, des haltes, la fatigue surmontée, la halte sitôt levée,
Se tasse, s'allonge, s'étend et chaque jour marque une avance;
Il mettra le temps qu'il faudra, il a le temps,
Car tu lui as appris la lenteur paysanne et la patience.

8 juillet 1915.



A FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Que diriez-vous, Nietzsche, de cette guerre ?
— Je me prends à songer à vous, cher ennemi.

Vous avez survécu, dans l'air glacé de Sils-Maria vous rêvez
Et votre vieillesse connaît une lucidité parfaite.

« Soyons durs ! » clamiez-vous — et vous répétez : « Soyons durs ! »
Vous n'avez pas cessé de détester les pleutres.

Mais un peuple de fous bornés et de barbares
S'est saisi de votre mot d'ordre — le mot qui n'était point pour lui ;
Car vous ne méprisiez rien tant qu'eux — et que l'Allemagne...

Halte-là ! » — mais il est trop tard.

Oh ! vous ne renoncerez pas à priser par-dessus toutes choses, la force ;
Mais vous vous demandez anxieusement : « Où sont les forts? »

Voici les pièges et les masques noirs, la dague nue sous le manteau, les manquements à la parole...
Voici le viol et l'incendie délibérés, le drapeau blanc qui couvre l'embuscade...
Voici le déchaînement imbécile d'un mécanisme meurtrier.
Voici les terriers bétonnés d'où fuse le gaz délétère,
Bouclier infâme des lâches cœurs.

Etes-vous satisfait ? Voici que votre patrie répudiée, à grande échelle, à grand fracas, surhumainement réalise
Le rêve de violence où vous vous complaisez...

La terre spirituelle vers quoi se tournait votre amour,
L'Hellas occidentale est ravagée ;
Tout ce qui est de l'esprit les irrite, insulte à leurs idées courtes de parvenus,
Et faute de jamais pouvoir créer, ils nient,
Et ils détruisent pour nier.

Allez-vous tendre à la race d'empire
Les bras du père qui a retrouvé son enfant
Après avoir trop longtemps douté d'elle ?
Allez-vous souffrir avec joie
Qu'au nom d'une culture dont vous savez tout le néant
La Force piétine outrageusement le jardin de vos plus subtiles délices ?
— Et votre « force » est-elle une vertu — ou un canon ?

Vous chancelez... vous soutenez à deux mains votre front qui pèse...

Oui, cette ruée sur Paris, en masses profondes, précédées d'un fol ouragan,
Quel vertige pour Dionysos ! quelle sanglante fête de vendange !

— Méfiez-vous ! vous avez été pris naguère à l'ivresse épaisse du vin de Wotan
Et vous l'avez revomie aussitôt, comme une indigeste tripaille...
— Vous aimez le silence, ne vous laissez pas leurrer par le bruit !

Vous ramenez autour de vous les blancs plis de vos solitudes neigeuses...
Vous lavez dans l'air transparent votre regard glissant par-dessus les glaciers...
Vous voyez clair.

Où sont les forts ? — Là seulement où sont les nobles ;
Là seulement où celui qui frappe avant de frapper crie à son partenaire : « En garde !... »
Et ne rampe point par derrière pour lui trancher avant la joute le jarret
(O la faible, faible Allemagne qui prend tant de précautions inavouables
Contre l'héroïsme de l'ennemi, avant d'oser le provoquer !)

Où sont les forts ? — non pas toujours aux champs de la victoire :
A Charleroi, où tous les Français sont battus, mais où déjà chacun d'eux est vainqueur :
Car chacun s'avançait, le rire aux dents, la poitrine tendue,
Et dominant son épouvante, reculant bien, mais face à l'ennemi.

Où sont les forts ? — là où ne règne pas la basse envie, ni l'automatisme du serf.
Mais l'éclat de rire au danger, mais le libre élan du courage
Mais l'âme qui sait ce qu'elle veut, ce qu'elle donne et qui le veut ainsi.

Où sont les forts ? — ils sont au Paradis de France
Où vous meniez danser les nymphes délicates
Qui gardent le secret de l'art, hérité des filles de Grèce ;
Où le jeu gratuit des pensées semble endormir les volontés ;
Où vous veniez cueillir, à l'ombre, des fruits de délectation ;
A notre paradis, le seul que vous reconnaissiez sur terre.

(O la faible, faible France, qui se laisse surprendre en plein sommeil ou en plein jeu,
Rejette gauchement sa couronne fleurie,

Mais sitôt, ramassant l'épée, révèle une vertu de force
Capable de vaincre les forts !)

Où sont les forts ? — aux coteaux que baigne la Marne où la faible France a vaincu !
— « Soyons durs ! » disiez-vous : nous le sommes...
... Et pourtant nous chanterons encore au jardin.

Dans l'horreur exaltante de cette guerre
Je me prends à songer à vous, homme tendre
Qui craigniez l'excès de votre tendresse
Et toute votre vie l'avez réduite en esclavage.

Ce sacrifice douloureux et monstrueux — et de chaque heure
(il n'est pas d'heure où vous n'ayez dû retirer
De force votre main qui malgré vous restait tendue...)
Vous l'avez payé, Nietzsche, de votre admirable raison :
Vous êtes donc absous devant le Dieu de vos blasphèmes.

Non ! dans l'éternelle vieillesse que je vous prête,
Au flanc des cîmes argentées où s'éteint toute passion,
Je ne puis pas voir un ennemi, je sais
que cette guerre n'est pas vôtre.

Si vous ne regrettez pas vos paroles, si vous ne les pleurez silencieusement...
Mais bien les maintenez — vous êtes fier encore ! —
Dures et nécessaires au temps où l'homme s'alanguit,
Ce n'est pas pour encourager des barbares
Que vous avez une fois pour toutes rejetés,
Mais pour retremper notre cœur à nous et forger notre résistance...

Et du haut de l'Alpe, vous inclinez, vous posez sur nous votre regard d'aigle
Tendrement, Nietzsche, tendrement.

23 juin 1915.

HENRI GHÉON.

LES IDÉES ET L'INFLUENCE

DE

TREITSCHKE

—

Heinrich von Treitschke naquit à Dresde, le 15 septembre 1834. Son père, général dans l'armée saxonne et apparenté à la noblesse du pays, se réclamait d'ancêtres tchèques. Son biographe et admirateur, Hausrath, attribue précisément à cette ascendance les traits caractéristiques de sa nature et les raisons qui firent de lui une force en Allemagne. De même que Nietzsche, considéré d'ordinaire comme ayant exercé une influence profonde sur la formation de l'Allemagne, Treitsche était donc de race slave ; mais ce fut dans le milieu où il vécut ses années d'enfance qu'il puisa sa forme d'esprit.

Son père avait combattu dans les derniers temps de la guerre napoléonienne ; sa mère était fille d'un officier. Le cours naturel des choses eût assurément fait de lui un soldat si la maladie dont il fut victime dans son jeune âge n'eût donné à sa carrière un tour différent ; après une atteinte de petite vérole, survenue en 1842, le jeune Treitschke conserva un désordre sérieux dans les oreilles, qui, avec le temps, dégénéra en surdité complète. La carrière militaire, de ce fait, fut fermée pour lui et toute son énergie se dépensa dans l'étude.

Dès l'âge de dix ans, il possédait la parfaite connaissance du latin et du grec ; mais, souvenir de ses premières préférences, ses lectures s'imprégnaient toutes du sentiment militaire, et son suprême héros, brillant à ses yeux plus que ceux d'Homère, était Blücher.

C'était un enfant robuste, turbulent, portant peu d'affection

à sa mère, mais ardemment attaché à son père, qu'il accompagnait constamment dans les camps. Les lettres qu'il lui écrivait dans sa quatorzième année témoignent de l'intérêt profond que, même en ce jeune âge, il portait aux choses de la politique. Son professeur était, d'ailleurs, un pangermaniste convaincu. Il n'avait pas dix-sept ans que, déjà, il se montrait un adepte véhément de l'unité de l'Allemagne sous la direction de la Prusse.

En 1848, les sujets allemands du Danemarck s'étaient mutinés dans le Sleswig et le Holstein. Il en suivait avec passion les péripéties, consacrant un poème enflammé aux « héros » tombés et conjurant l'Allemagne « d'effacer la honte brûlante avec la brûlante épée du vengeur ». Et le jeune poète concluait ainsi :

Frappez, vagues, frappez de toutes vos forces notre carène qui s'avance :
Nous irons, quand même, plus avant, et atteindrons le but.

Ce fut dans ces sentiments que Treitschke partit pour l'Université de Bonn, au printemps de 1851. Ainsi que nous l'indique sa correspondance avec son père, son regard se fixait déjà sur la situation de l'Allemagne divisée en petites principautés qu'enserraient leurs murailles de tarifs. Sous une forme vague, inexperte encore, son rêve germanique était déjà né.

Sa carrière se ressentait de son infirmité. Pendant un temps, il s'efforça d'entraîner son oreille à suivre la leçon des maîtres, mais il y réussit mal et dut se résigner à la mélancolie des lectures et des longues promenades solitaires. Il montrait peu de goût pour la frivolité ordinaire de la vie d'étudiant. C'était un tempérament austère, foncièrement religieux, sans mollesse. Ses larges épaules, ses yeux sombres, pénétrants, sa chevelure noire décelaient une énergie peu commune. Ses lectures, nombreuses, le ramenaient toujours dans le sens de sa pensée dominante : sa conception de l'Etat ; celles qui faisaient l'objet de ses préférences alternaient entre Machiavel et Shakespeare.

Le premier de ses maîtres, Dahlmann (1), considérait la Réforme comme le point de départ d'une civilisation nouvelle dont la Prusse devait se faire la propagatrice. Cette idée frappa profondément l'esprit sérieux du jeune homme et il suivait

(1) Historien et homme d'Etat, né à Wismar 1785-1860.

l'évolution confuse de la politique allemande avec une intelligence surprenante chez un garçon de cet âge. Bien que son père appartînt à l'une de ces petites principautés, Treitschke fut de bonne heure persuadé qu'il leur faudrait, de gré ou de force, passer sous la tutelle de la Prusse.

Déjà son esprit délié savait pénétrer l'histoire et la situation de l'Allemagne. Le royaume que Frédéric le Grand avait édifié avec tant d'habileté s'était effondré sous le talon de Napoléon. Au Congrès de Vienne, en 1815, Talleyrand et les représentants anglais avaient mis en échec les ambitions des hommes d'Etat allemands de telle sorte que ce royaume n'avait pu se reconstituer entièrement ; et le reste de l'Allemagne avait été réuni à la Prusse en une Confédération qui se présentait comme un assemblage de petits Etats sans force et sans vie, sous l'influence réactionnaire de l'Autriche ; d'où un conflit violent avec l'évolution de la nouvelle littérature allemande.

Dans la dernière partie du XVIIIe siècle et au début du XIXe, Gœthe, Schiller, Herder, d'autres encore avaient provoqué une véritable renaissance de l'esprit germanique, alors que l'Allemagne, depuis plus de cent ans, donnait des signes d'épuisement, avec une littérature uniquement imitée de l'art français. Une vigoureuse littérature allemande s'était développée et, sous l'aiguillon du sentiment patriotique qu'elle inspirait, les jeunes hommes frémissaient, humiliés de l'abaissement de leur pays. La Prusse, aux yeux de Treitschke, avait paru d'abord partager cette impuissance générale. Elle avait, dès le début, prêté son appui au duc d'Augustenbourg qui revendiquait la possession du Sleswig et du Holstein, puis l'avait dû retirer sous la pression de l'Angleterre et de la Russie. Mais un cri : — faiblesse ! honte nationale ! — s'éleva par toute la jeune Allemagne, qui se renouvela lors du Traité de Londres de 1852, garantissant l'intégrité du Danemarck. En cette même année, un Parlement national s'était mis à l'œuvre, en vue d'une réorganisation de la Confédération. Le pays se trouva divisé en deux partis : l'un réclamant une grande Allemagne — Autriche comprise — l'autre, la réunion — à l'exclusion de l'Autriche — de tous les petits Etats en un royaume dont la suzeraineté appartiendrait à la Prusse. Le titre d'Empereur même avait été offert à Frédéric-Guillaume IV. Mais cet

autocrate répugnait à recevoir l'investiture d'une Chambre démocratique et il refusa dédaigneusement. Ainsi échouait tout effort de l'Allemagne pour réaliser sa force et ses ressources puissantes. Et ses plaintes trouvaient peu d'écho dans les conseils des cercles européens.

En 1852, Treitschke s'en allait continuer ses études à Leipzig. Là encore, il se trouva dans l'impossibilité de suivre les leçons des professeurs et, cruellement isolé, passait ses jours et ses nuits à son travail. De plus en plus éclectique en ses goûts, les romans français voisinaient alors sur sa table avec les ouvrages de Hume, d'Adam Smith, Ricardo. Mais si étendues que fussent ses lectures, elles tendaient toujours en son esprit à l'aboutissement de son vaste idéal de l'Etat... de cet Etat qui devait être la Prusse. Toutefois, à l'heure actuelle, celle-ci lui semblait encore peu digne d'attention, et ses sentiments, tels qu'ils apparaissaient en ses lettres, nous le montrent à peu près sans but et mécontent.

En 1857, il passait à Tubingen, puis à l'Université de Heidelberg, où il s'appliquait à l'étude approfondie de l'économie politique et de l'histoire, de concert avec la composition de ses poèmes patriotiques.

L'année suivante, il se faisait congédier de l'Université, à la suite de ses continuelles provocations à de dangereux duels au pistolet.

Une lettre à son père, alors qu'il étudiait à Goettingue, en 1856, nous donne une remarquable illustration de son développement intellectuel. Il avait, antérieurement, cultivé Machiavel et il est évident que ce théoricien sans scrupules avait produit sur son esprit une impression qui ne s'effaça pas. Il dit à son père, à ce sujet :

C'était assurément un homme d'Etat pratique, plus apte qu'aucun autre à dissiper cette illusion que le monde peut se réformer à coups de canons uniquement chargés d'idées de droit et de vérité. La politique même de cet apologiste, tant décrié, de la force brutale, me semble, à moi, adaptée à la condition présente de la Prusse. Il sacrifie la vertu et le droit à une grande pensée : la puissance et l'unité de sa nation, ce qu'on ne saurait dire du parti qui dirige aujourd'hui la Prusse. L'idée fondamentale de l'ouvrage : — patriotisme brûlant et conviction que le despotisme, même le plus agressif, doit être appliqué lorsqu'il s'emploie à la puissance et à l'unité de la patrie,

— m'a réconcilié avec maints aperçus pervers et répulsifs du grand Florentin.

Il est assez piquant de remarquer que lorsque, environ à la même époque, son père condamnait son libéralisme religieux, il répondait « qu'au-dessus de toutes les religions du monde il honorait le Christianisme, parce qu'il est l' « Evangile de l'amour ».

Treitschke hésitait encore entre la poésie et la science. Il passa des années à polir les vers écrits dans l'adolescence, et finit par les publier en 1856. Son art manque d'émotion, mais on sent courir à travers tout l'ouvrage le sentiment de honte cuisante que lui causait l'abaissement de l'Allemagne parmi les puissances européennes, et l'âpre conviction qu'elle n'atteindrait et grandeur et pouvoir qu'au prix d'un rude labeur et par le sacrifice.

En 1857, il retournait à Leipzig, y préparait sa thèse sur *la Science de la Société*. L'œuvre entière est un plaidoyer en faveur d'un plus large développement de l'économie politique, et, partout, on y voit poindre le rêve de l'unité allemande.

Il avait vingt-cinq ans lorsqu'il entra dans l'enseignement. Son sujet de début avait été : *l'Histoire des théories politiques*. Il est significatif de trouver là son père l'avisant qu'il est sous l'œil de la police.

Bien qu'il professât dans l'un des plus petits territoires allemands — la Saxe — il ne craignit point d'exposer ouvertement son idéal de l'unité allemande. Le bruit courant à cette époque d'une alliance secrète entre la France et la Russie lui avait causé de vives alarmes, qui lui firent, une fois encore, tourner les yeux vers la Prusse. Il dit, en l'une de ses lettres : « Que l'Allemagne, à la fin, demeure triomphante, je n'en doute pas un instant, sinon, il n'est pas de Dieu dans les cieux. » Sur toutes les frontières, à son sens, se dressaient des ennemis de l'Allemagne : la Russie, pour laquelle il n'avait que mépris ; l'Autriche, « héréditairement hostile à l'unité germanique » ; l'Angleterre, qui, en dépit de l'admiration qu'il portait à Milton et Shakespeare, était, à ses yeux, l'entrave à l'expansion de l'Allemagne. Il lui parut que le conflit devînt inéluctable et que du creuset de la guerre surgirait une Allemagne et plus forte et plus pure. « Elle saignera encore

une fois pour la liberté du monde, disait-il, ainsi qu'elle fit il y a 200 ans. »

Sa correspondance et ses cours réfléchissent les passions terribles de l'Allemagne de 1859. A l'Université, où le nombre de ses auditeurs augmentait de mois en mois, il avait, malgré les avertissements de son père, traité de l'histoire de la Prusse. Dans une de ses lettres — 10 février 1861 — il dit son intention d'écrire une *Histoire de la Confédération Germanique* qui convaincra chacun de la nécessité « d'abattre les petis Etats ». Celles qui s'échangent entre le fils et le père — haut fonctionnaire du plus récalcitrant de ces petits Etats — se font de plus en plus pénibles et le premier se voit contraint de quitter Leipzig : « Changer mes convictions par affection pour vous, dit-il à son père, est une chose dont je me sens incapable. »

Il partit pour Munich, où il se mit à la composition de son *Histoire de la Confédération*. Toute sa correspondance redit qu'il n'est point de *pouvoir* possible aux Etats limités : « Il faut à l'Allemagne un Empereur qui lui enseigne la liberté. » Il était un libéral, encore, au regard de la politique intérieure et, en 1863, il écrivait un article critique sur *Lord Byron et le Radicalisme;* et l'un de ses cours portait sur l'histoire de l'Angleterre.

Les sentiments que Treitschke exprimait librement, à la fois dans ses cours universitaires et en maintes circonstances publiques, suscitèrent contre lui une animosité croissante. En cette année 1863, un meeting de 20.000 gymnastes s'étant réuni à Leipzig, Treitschke y avait été invité à prendre la parole. Son patriotisme s'exalta au suprême degré de la présence de ce vaste auditoire, et l'innocente assemblée demeurait stupéfaite d'entendre, de cette plate-forme, l'appel enflammé à l'unité allemande. Le discours imprimé circula par toute la Saxe. Les autorités du pays, qu'angoissait cette question de l'unité et qui s'appuyait sur l'Autriche pour se ménager quelque protection contre ce qu'il dénommait les menées ambitieuses de la Prusse, exerçaient sur Treitschke une surveillance inquiète. L'agitation empira quand, dans la même année 1863, se renouvelèrent les troubles qu'avait suscités la révolte du Sleswig et du Holstein. Frédéric VII de Danemark était mort et, pour la seconde fois, le duc d'Augustenbourg

revendiquait la possession des duchés. Il avait pour lui, très ardent, le parti nationaliste allemand ; et l'éloquence de Treitschke se mit à son service. De fait, si modeste que fût son traitement et si peu qu'il pût attendre de son père au profit d'une telle entreprise, il contribua largement, pour sa part, aux fonds militaires nécessités par la campagne du duc. Bien que la Prusse lui inspirât encore à cette date un reste de méfiance, il était, peu de mois après, entièrement converti à sa cause.

Bismarck avait pris le pouvoir en 1862. « Un cœur brûlant d'une grande passion, un cerveau froid et précis », telle était l'image que se faisait Treitschke de l'homme que devait produire le génie germain : un Luther, un Frédéric, déjà, n'avaient-ils point paru, en d'autres temps de crise nationale ? Nous avons dit qu'il conservait encore un fonds de libéralisme qui s'accommodait mal de l'administration bismarckienne à l'intérieur ; au reste, la politique de fer et de sang du chancelier se déployait alors uniquement contre les sujets de la Prusse.

Ce fut là le tournant des idées démocratiques de la première jeunesse de Treitschke à l'autocratie violente des années ultérieures. Quand, en 1864, la Prusse et l'Autriche s'allièrent en vue d'en finir avec les troubles du Danemark, — opération, d'ailleurs, menée à l'allemande, à savoir : l'écrasement du Danemark et la saisie de ses provinces, — le regard de Treitschke, fixé sur le grand homme d'Etat prussien, commença de se faire plus indulgent. La volonté de ce dernier, cependant, se montrait hésitante encore à l'annexion du Sleswig et du Holstein ; et l'admiration de Treitschke le demeurait pareillement. On convint de remettre à l'Autriche l'administration du Holstein, et à la Prusse celle du Sleswig. Déjà, le duc d'Augustenbourg descendait, à ses yeux, au rang de « prétendant misérable » et il voyait dans la coopération de l'Autriche et de la Prusse les premiers indices d'un « Etat véritable ».

A Leipzig, en 1864, l'irritation s'était montée à un diapason tel qu'il avait dû gagner Fribourg-en-Brisgau, où il poursuivit la rédaction de son *Histoire de la Confédération germanique;* et ses leçons portèrent spécialement sur les Etats qui avaient su, par l'épée, conquérir l'indépendance. Il traita des Pays-Bas et de leur rébellion contre l'Autriche. Il dépeignit en paroles vibrantes le soulèvement des colonies américaines

contre l'Angleterre : chaque page conçue en vue de servir sa fameuse thèse pangermaniste : seul, un *Etat* pouvant mener à bien cette œuvre de l'unité allemande ; et, de plus en plus clairement, il percevait que, cet Etat, c'était la Prusse.

Sa correspondance établit nettement le curieux développement de son esprit à cette date. Son idéal de l'Etat le trouvait prêt à tous les sacrifices. L'histoire romaine — lecture de ses jeunes années — flottait encore en son souvenir ; et le mot « liberté », dans sa vieillesse, revenait sur ses lèvres comme l'une de ses plus familières expressions. A l'heure présente, cependant, on peut lire dans ses lettres : « Le démocratique cri de guerre : *D'abord la liberté, ensuite l'unité*, est un non-sens qui reviendrait à dire : *les droits de l'Etat d'abord, et ensuite l'Etat.* » Dans une autre de ses lettres, même année, il s'exprime ainsi : « Le pouvoir du plus puissant Etat de l'Allemagne a le droit de contraindre celui des Etats secondaires à l'acceptation d'un Gouvernement central national. » Il commence à réaliser à travers toute la période de l'histoire d'Allemagne — objet de ses méditations — que la Prusse s'était acheminée d'un pas assuré vers la suprématie. Ce dut être fort peu de temps après que, dans son *Histoire de la Germanie*, il écrivait :

La Prusse, plus d'une fois, déjà, avait surpris le monde germain par l'éclat soudain de ses latentes énergies morales. Il en fut ainsi lorsque le prince Frédéric-Guillaume éleva son petit pays au rang des grandes puissances. Il en fut ainsi quand le roi Frédéric entra en lutte pour la possession de la Silésie. Mais aucun de ces faits extraordinaires ne surprit aussi profondément les Allemands que ne le fit la rapide et glorieuse résurrection de ce pouvoir à demi détruit par sa fatale défaite d'Iéna. Tandis que les noms honorés du passé gisaient dédaignés parmi les morts et qu'en Prusse, même, tous déploraient qu'il ne s'y rencontrât point une génération jeune et énergique pour prendre la place des aînés, une race nouvelle s'assemblait autour du trône : caractères puissants, cœurs inspirés, clairs cerveaux, innombrables capacités militaires et juridiques marchant de pair avec une forte littérature nationale. De même que Frédéric, sur les champs de bataille de la Bohême, ne faisait que récolter la moisson que son père avait semée pendant la paix, de même le rétablissement rapide de la monarchie humiliée était le fruit mûr du rude travail des années. L'Etat se ressaisissait et s'assimilait tout ce que les poètes et les penseurs germains avaient

proclamé pendant les décades précédentes sur la dignité de l'homme et les buts moraux de la vie. Il s'en fiait au pouvoir libérateur de l'esprit et laissait s'épandre le large torrent des idées de l'Allemagne nouvelle. C'en était fini aujourd'hui; la Prusse était bien l'Etat germanique, la branche la meilleure et la plus fertile de l'arbre de la Patrie, et les Allemands, jusqu'au dernier homme, accouraient vers le drapeau noir et blanc. L'idéalisme élevé d'une plus haute culture suscitait de nouveaux devoirs et de nouveaux objets à l'antique bravoure, au loyalisme prussiens, préparant le cœur au sacrifice de soi pour le progrès de la vie politique.

Telle est la forme que prend le langage de Treitschke en ses lettres de 1864. Il y manifeste la plus grande amertume contre les Etats du Sud. « Je suis avec le Nord, ajoute-t-il, de toute mon âme. »

Et il commence à percevoir les intentions de Bismarck « en train, dit-il, de préparer notre véritable place au nord et à l'est de nos frontières ».

Les Saxons, qui considéraient les Prussiens comme à demi barbares encore, qui se sentaient, même, plutôt attirés du côté de la France, s'exaspéraient de ces paroles. Treitschke leur rendait mépris pour mépris, car, au point de vue de son système, qui allait s'accentuant, comment un petit pays pourrait-il représenter un état puisqu'il ne peut détenir la *force*, principe essentiel de l'Etat ?

Il parcourut la Suisse. Après avoir constaté que la classe pauvre y était, de beaucoup, moins nécessiteuse qu'en aucune des principales contrées d'Europe ; que la liberté, la fraternité y étaient bien plus entières, sa plume ne s'en exerça pas moins dédaigneusement à ses dépens, comme à ceux de ses institutions démocratiques. En elle, rien de « grand » ; absence d'art, de science, de politique. La médiocrité : voilà l'unique fin où puisse tendre une chétive république. Il visita Paris. Le Louvre excepté, la Prusse n'avait rien à lui envier que l'une ou l'autre ville allemande ne pût égaler, sinon, même, surpasser. Son culte pour la Prusse ne cessait de se développer : dans l'année qui suivit, il atteignait son maximum.

Depuis 1864, l'alliance de la Prusse et de l'Autriche donnait lieu à de continuels frottements. Ces malaises n'étaient point pour déplaire à certains fougueux unionistes, tel Treitschke. Ils donnaient à la Prusse l'occasion qu'elle recherchait d'an-

nexer les duchés, et Treitschke parlait ouvertement de sauter le pas. « Il nous faut, dit-il, dès le début de 1865, avancer d'un bond révolutionnaire dans le juste sens du mot. Il est temps de cesser de parler de droit et de loi. » De plus en plus rapide, sa philosophie morale allait s'accommodant à son idéal allemand.

Quand, en 1866, ces heurts se résolurent par la guerre avec l'Autriche, Treitschke fut l'un des plus ardents admirateurs du geste de Bismarck. Aux cris que poussait l'Allemagne du Sud et aux instances de son père, il répond : « Le premier devoir d'un vrai patriote est de travailler toujours davantage à augmenter la grandeur de la Prusse. » Berlin avait l'œil fixé sur cette recrue nécessaire. Il fut sollicité de prêter sa collaboration, qui fut longue, aux *Annales prussiennes* (1). Il avait demandé à Bismarck la liberté de consulter les Archives de Berlin, à quoi le Ministre, gracieusement, avait répondu que rien des Archives n'était à dissimuler au public ni à l'historien. L'autorisation fut acccordée et, dès 1866, Treitschke partait pour Berlin.

A l'inverse de Gœthe, il était profondément frappé de la puissance et de la culture berlinoises : aucune autre ville allemande de cette époque n'avait acquis un développement comparable à celui de la capitale prussienne, et l'enthousiasme de Treitschke s'en exaltait encore. Son séjour à Berlin coïncidait avec la guerre imminente entre la Prusse et l'Autriche : la Saxe mobilisait de ce côté et une correspondance amère s'échangea entre le père et le fils, qui y proclamait que la politique, à son sens, n'était qu'une partie d'une éthique plus haute, et le patriotisme, un devoir moral. Ses sentiments témoignaient d'une affection très respectueuse, mais il était l'apôtre du « self-sacrifice » et jamais n'hésita à mettre sa conduite en accord avec ses principes.

A mesure qu'il s'éloignait de son père, il se sentait de plus en plus attiré vers Bismarck, bien que, cependant, le Chancelier prussien et lui-même semblassent en singulière posture vis-à-vis l'un de l'autre. Bismarck remarquait bien l'immense valeur de ce dithyrambique historien de la Prusse. Mais, en même temps, très informé des idées libérales qui le tenaient encore, il tentait de l'amener à une sorte de compromis. Il fit

(1) *Preussische Jahrbücher.*

miroiter à ses yeux la perspective d'une chaire d'histoire à Berlin, après la guerre, lui suggérant, en attendant, d'utiliser ses brillantes qualités journalistiques pour travailler l'opinion publique en Prusse.

Treitschke répondit avec franchise qu'il ne pourrait se mettre au service de la Prusse tant que les formes constitutionnelles n'y seraient point rétablies. En conséquence, il mit fin à ses recherches aux archives de Berlin et regagna Fribourg. Il avait pensé que le Grand-Duché de Bade garderait la neutralité durant la guerre menaçante et qu'il pourrait, alors, de Fribourg, plaider la cause de la Prusse. Mais il lui fallut bientôt s'apercevoir que sa maison se trouvait sous la surveillance de la police et sur le point d'être attaquée par la populace.

Le 17 juin, Bade se décidait à engager la partie avec l'Autriche, et Treitschke s'enfuit de Fribourg à Berlin. C'est ainsi qu'il se sépara définitivement des Etats du Sud et, dans la personne de ce Slavo-Saxon, la Prusse avait acquis le plus influent et le plus éloquent de ses défenseurs.

Du jour où, à Berlin, Treitschke se donna aux travaux littéraires, son radicalisme se transforma. Les libéraux luttaient contre l'irrésolution de Bismarck comme il avait fait lui-même en ses jeunes années. Il blâmait, aujourd'hui, leur « obstination » et insistait pour que les questions de liberté et de réforme fussent ajournées jusqu'à ce que fût conquise l'unité germanique. Son indulgente critique des opinions bismarckiennes cessa dès lors tout à fait et il se livra avec plus d'emportement que jamais à ses attaques contre les royaumes de Saxe et de Hanovre. Il appartenait, disait-il, à « une nation glorieuse », qu'il voulait voir unifiée avant de mourir. Son père s'était presque entièrement éloigné de lui, mais la mort du vieillard, survenue en 1867, mit hors de question ce point douloureux de la carrière du fils.

Comme il lui répugnait encore d'accepter du service en Prusse, il partit en octobre pour l'Université de Kiel. Il y ouvrit ses cours de politique et d'histoire. Quelques mois après, il passait à Heidelberg, où il ne cessa plus d'amalgamer l'histoire, la politique, l'économie politique, avec la science nouvelle qu'il s'imaginait fonder, au grand mépris de la plupart de ses collègues qui ne voyaient guère en lui qu'un simple

journaliste ou un pamphlétaire. Sa surdité, aujourd'hui totale, le tenant plus ou moins en dehors de la vie sociale, le rendait passablement insensible à leur opinion, alors que, d'autre part, les étudiants se pressant en foule autour de sa chaire, il voyait, de jour en jour, grandir son ascendant sur la jeunesse de la classe moyenne.

Il était, maintenant, avec Bismarck dans les termes de la meilleure amitié, et travaillait à sa singulière théorie de l'Etat-Force et de la liberté individuelle qui apparaît en ses dernières œuvres.

Bismarck avait constitué, en 1867, la Fédération du Nord de l'Allemagne, dont il était devenu le Chancelier. L'obligation du service militaire, imposée à tous les Etats du Nord allemand, en fut le résultat; et une armée formidable s'en trouva mise à la disposition de la Prusse. C'en fut fini du libéralisme de Treitschke, au point qu'il accueillit favorablement l'extension du pouvoir militaire, ne découvrant plus, même, de matière critiquable dans la nouvelle fédération, que l'abandon de certains privilèges, réservés par des traités spéciaux au royaume de Bavière, aux duchés de Bade et de Wurtemberg.

Le mouvement qui se préparait dans l'histoire prochaine de l'Allemagne se dessinait maintenant avec une évidente clarté en l'esprit d'hommes tels que Treitschke et Bismarck : l'expansion à l'ouest, condition nécessaire à la puissance germanique en croissance ; et les événements se précipitaient avec rapidité vers la guerre franco-allemande. Le patriotisme de Treitschke, encore une fois, s'échauffait à blanc, à mesure que s'en rapprochait la perspective. La guerre déclarée, sa joie éclata, bruyante. Ceux qu'il avait éduqués rejoignirent leurs drapeaux. L'un d'eux a rapporté son discours d'adieu plein de fougue. Fichte avait envoyé ses élèves au feu, au cri de : « Conquérir ou mourir ! » Treitschke disait aux siens : « A « tout prix, conquérir ! » Ce fut une scène d'émotion tumultueuse, et Treitschke devint à leurs yeux une sorte de héros.

Durant les premiers mois de la guerre, il vécut retiré, gardant un singulier silence, — d'ailleurs, sans aucun doute sur l'issue de la lutte. En fait, il s'occupait du règlement des conditions à imposer à la France vaincue. En quelques semaines d'un travail digne de remarque, il retraça l'histoire complète

de l'Alsace et de la Lorraine : terres allemandes, à son sens, qui devaient faire retour à la Patrie après la conquête. Ainsi qu'il le disait à une date ultérieure, la France avait arraché ces provinces à l'Allemagne. C'était donc un acte de la plus haute moralité que de les restituer à la nationalité dont elles avaient été dépossédées. Et c'était bien demeurer en accord avec soi-même que de se souvenir, après la victoire, de ces lieux communs célébrant les vertus allemandes en contraste avec la corruption française. C'est dans le même esprit que, dans son dernier ouvrage, il dénonce le résultat de la guerre comme le châtiment de la France pécheresse.

La constitution de l'Empire germanique fut le premier but atteint par l'Allemagne triomphante, et, pour Treitschke, la réalisation d'un rêve de dix années. Au titre d'Empereur, qu'à l'exemple de Gustave Freitag il jugeait clinquant et théâtral, il préférait de beaucoup celui de roi, qui lui semblait plus juste. Mais, une fois encore, il céda devant la politique du Chancelier, se bornant à regretter, comme il l'avait fait auparavant, les avantages préalablement accordés à quelques-uns des Etats du Sud.

En 1871, Treitschke devenait membre du nouveau Reichstag. Son infirmité faisait de lui un singulier parlementaire. Mais il était déterminé à suivre de près le développement du nouvel Empire. Il s'était accoutumé au mouvement des lèvres et imposé la règle de se tenir, à la Chambre, parmi les reporters, afin de suivre les discours sur la sténographie. A peine pouvait-il prendre part aux débats, mais sa parole, lorsqu'elle s'exerçait sur des événements importants, produisait sur ses collègues une impression profonde. La rhétorique, la sentimentalité, même d'ordre patriotique, en étaient exclues. Ses claires et fortes convictions s'exprimaient dans une langue vigoureuse, traversée parfois de périodes mordantes et de véhémentes attaques contre tout ce qui se montrait hostile à la politique bismarkienne : « L'étoile de notre unité s'est levée, disait-il à la Chambre, malheur à qui voudrait lui barrer le chemin. » Il fut l'un des plus ardents protagonistes d'une prompte germanisation des nouvelles provinces et du maintien comme de l'accroissement ultérieur de l'armée victorieuse. Un court passage de l'un de ses discours, prononcé à peu près vers cette époque, illustrera sa méthode parlementaire :

Il se répand actuellement par le monde, Messieurs, ce sombre soupçon que l'Empire allemand, de même que l'Etat prussien d'hier, devra subir sa guerre européenne, sa guerre de sept ans. Il semble écrit dans les étoiles que la maison des Hohenzollern ne saurait compter sur des succès de haute portée qu'au prix d'incalculables sacrifices. Dieu veuille, nous le souhaitons tous, Messieurs, que le pronostic ne se justifie pas. Il gît — mensonge ou vérité — dans la main du destin. Mais ce qui repose en les nôtres, c'est le devoir de conserver affilées et sans taches les armes qui ont apporté à la Germanie une gloire nouvelle. Aussi loin dans l'avenir que puisse plonger le regard humain, l'armement résolu de l'Allemagne demeure l'unique moyen de préserver aujourd'hui la paix du monde.

Membre du Reichstag jusqu'en 1888, l'apparition de groupements nouveaux, notamment du parti social-démocrate, l'avait amené, en quelque sorte, au détachement du système parlementaire et il se démit de son siège. Cependant, il n'avait pas abandonné sa chaire d'Heïdelberg, devenu l'un des maîtres les plus populaires de l'Allemagne. Il se refusait à admettre à ses cours l'élément féminin, et son conservatisme, d'année en année, allait s'accentuant. Toutefois, une joie lui venait de l'immense prospérité qui suivit la guerre victorieuse, et sa vie sociale même y perdit de sa tension.

C'est à peu près de cette époque que, par l'intervention du penseur allemand Hartmann, date la renaissance de la philosophie de Schopenhauer. Il est à présumer que ce système, qui fait de la volonté le centre de la réalité de l'Univers, avait fortement influencé les premières idées de Treitschke ; l'affirmation de la volonté étant, pour lui, le devoir primordial de l'Etat. De là, le secours puissant que pouvait être un homme tel que Treitschke à l'astucieux homme d'Etat qu'était Bismark.

Mais le pessimisme dont s'imprégnait cette philosophie répugnait maintenant à son esprit : « Un penseur, disait-il, qui préconiserait un tel système en des jours glorieux comme ceux que nous vivons ne saurait être qu'un cerveau malade. »

Nietzsche, dans le même temps, commençait à exposer devant le public allemand ses étranges spéculations. Sa théorie de la force, son affirmation du moi, sa réforme du code moral s'accordaient à certaines idées de Treitschke qui, bien

qu'embarrassé par quelques-uns de ses traits caractéristiques, fit bon accueil à sa doctrine. La science, lui semblait-il, s'alliait à l'histoire pour appuyer son idéal de la puissance allemande, telle qu'il la comprenait.

En 1874, Treitschke avait enfin cédé à l'invitation qui lui était faite d'accepter une chaire à l'Université de Berlin et, de ses principes libéraux, à partir de ce jour, peu de chose demeura. Lorsque Bismarck se fut engagé dans le fameux *Kulturkampf*, Treitschke, consciencieusement, l'avait présenté comme « la lutte de la liberté contre le fanatisme ». Quelque mesure que proposât le ministre trouvait en lui son appui, bien que libéraux et radicaux sentissent de jour en jour monter contre lui leur colère. Lorsque enfin le Chancelier trouva expédient de s'en retirer, ce fut Treitschke, encore, qui couvrit sa retraite. Cet épisode de la politique allemande n'a jamais été parfaitement éclairci et l'action de Treitschke resta incomprise d'un grand nombre de libéraux. Il semble plutôt, à la vérité, que Bismarck abandonna la lutte contre les catholiques parce qu'un nouvel et plus formidable adversaire apparaissait à l'horizon du monde politique allemand. Cet ennemi c'était le socialisme qu'à l'exemple de Bismarck Treitschke redoutait par-dessus toutes les autres sectes ou partis. Il ne se mouvait plus, à présent, que dans les milieux conservateurs, lié d'amitié avec presque toute l'aristocratie militaire ou cléricale. Sa popularité restait entière encore parmi les étudiants, et l'ascendant qu'il exerçait sur eux s'employait à l'attaque de tout mouvement libéral et humanitaire : « La vie est trop rude, disait-il, pour se résoudre en phrases philanthropiques et la prédication politique n'est pas mon fait. »

Nous verrons bientôt comment toutes les idées avancées qui sont à la base de la législation des temps modernes se trouvaient en conflit avec ce faux idéal de l'Etat devenu complètement sien. Les autorités, cependant, applaudissaient et soutenaient de toutes manières l'influence qu'il exerçait sur la jeunesse, et l'on disait de ses cours qu'ils étaient pour elle le « bain de fer » régénérateur. La situation qu'il s'était acquise était telle que lorsque le grand historien Ranke mourut en 1886 ce fut lui qui fut appelé à lui succéder comme « historien de l'Etat prussien », et qu'à la mort de l'Empereur, survenue deux ans après, il fut désigné pour prononcer le discours commé-

moratif. La péroraison en peut être rappelée ici comme un témoignage de la bonne parole qu'il allait alors semant en Allemagne :

La vie appartient aux vivants. La Patrie, dans une confiance pleine d'espoir, tourne les yeux vers son jeune maître impérial dont il n'est point une parole, jusqu'alors adressée à son peuple, qui ne respire la force, le courage, la piété et la justice. Nous savons aujourd'hui que le bel héroïsme de Guillaume n'est pas perdu pour l'Empire ; et, même en ces jours de douleur, nous avons vécu une grande heure de l'histoire allemande. Nos princes, en fidèles Germains, se groupent autour de leur empereur et, avec eux, les représentants de la nation. Le monde apprend que l'Empereur allemand ne meurt jamais quel que soit celui qui porte la couronne. Quel changement depuis le temps où la Cour, anxieusement, attendait, au premier jour de chaque année, les ordres du mystérieux César à ses sujets ! Aujourd'hui, le discours du trône ne consacre pas un souvenir à ces puissances occidentales qui, autrefois, avaient conçu l'idée de gouverner le monde sans notre concours. Il est inutile de compter avec des ennemis impossibles à convaincre, ou des amis douteux. Que l'Europe — l'ancienne situation liquidée — se réconcilie dans la paix, ou que le glaive allemand se voie contraint de bondir une fois encore hors du fourreau pour protéger ses conquêtes, nous sommes prêts, prêts à toute alternative. Et, si les signes du temps ne nous trompent pas, ce grand siècle qui, à son origine, fut le siècle français, doit devenir, à son terme, le siècle germanique. L'esprit de l'Allemagne, comme ses actes ont résolu ce problème de faire marcher de pair un grand pouvoir traditionnel de l'Etat avec les justes exigences d'un nouvel ordre social. Le jour viendra où les nations reconnaîtront que les combats livrés par l'Empereur Guillaume ont non seulement donné à l'Allemagne une patrie, mais ramené le monde civilisé à des règles plus équitables et plus rationnelles. Ainsi se réaliseront ces paroles du vénérable poète Emmanuel Geibel : « Ce sera l'œuvre de l'Allemagne de rendre la santé à la terre tout entière. »

Tel était l'Evangile apporté par Treitschke aux jeunes hommes de la Germanie. On y peut lire entre les lignes, sinon parmi les lignes mêmes, les conditions véritables de cet idéal dont s'est infatuée l'Allemagne d'aujourd'hui. Tel était l'enseignement, trop fidèlement compris, donné au jeune empereur par le vieil historien.

Bismarck disparaissait, mais les pires éléments de sa politique demeuraient. Treitschke adhérait de toutes ses forces à l'énorme et lourde charge qu'imposèrent à l'Allemagne les

autorités militaires. Une fois encore, je citerai un passage de l'un de ses discours, prononcé dans l'année qui précéda sa mort, en 1895. Il s'adressait aux étudiants de Berlin. Le speech, publié depuis, s'intitulait : *En souvenir de la Grande Guerre.* Il y dépeignait les longues années humiliées de l'Allemagne marchant dans l'ombre de l'Autriche, le désastre infligé par Napoléon, la « Confédération lamentable » qui suivit Waterloo :

Durant toute cette période, disait-il, devenus la risée de l'étranger, il ne nous restait qu'un unique et loyal ami, l'Anglais Thomas Carlyle, seul écrivain non-allemand qui comprît la noblesse de l'âme allemande. Le seul mot de *Vaterland*, en Angleterre, prêtait à l'ironie comme au mépris ; et, aux yeux de l'Europe, rien n'avait de valeur qui provînt d'Allemagne : celle-ci, d'ailleurs, elle-même divisée en partis ou en proie aux malaises infantiles de la politique.

Il poursuivait :

Infaillible comme le marteau de Thor, l'épée germanique devait frapper. Il fallait que se fixât, immuable, la changeante fortune de la guerre et que des couronnes innombrables vinssent fleurir nos drapeaux, afin que, de toutes les nations, la plus décriée et la plus haïe pût reconquérir sa place parmi les puissances mondiales. La Prusse, alors, retrouva les vieux sentiers de la victoire. Cependant, la situation de l'Allemagne n'était pas encore reconnue, et le dédain de l'Europe n'était plus tolérable. Il nous fallait une victoire complète, entière, incontestable, qui contraignît nos voisins au respect. Le *Roi-héros* Guillaume sonna l'appel, et une nation forte, libre et fière y répondit.

Treitschke, alors, démontre à ses auditeurs comment la puissance allemande écrasa la française en 1870, et, dans une idyllique peinture, leur fait voir les mères mêmes, et les sœurs qui, « au milieu de leurs larmes, se souvenaient d'avoir ajouté une fleur aux guirlandes qui ceignaient le front de l'Allemagne victorieuse ». Et c'est ainsi que « l'Empereur et son armée — élus de Dieu — réalisaient un dessein véritablement providentiel ».

Puis, il passe à la glorification des généraux, du Chancelier, des princes allemands et de tous les autres champions de la guerre. Il fait entendre à la jeunesse comment — celle-ci terminée — l'Allemagne avait exigé la fondation de l'Empire ; et il célèbre l'extraordinaire prospérité qui la suivit. Et pourtant, tous les espoirs n'étaient pas réalisés. L'Allemagne avait

nourri celui d'une France qui eût — « quelque vingt ans après » — amicalement collaboré avec elle pour le progrès du monde, et voilà que la France persistait à rêver de revanche! Les autres nations jalousaient cette Allemagne florissante et entravaient son expansion au delà des mers. Bien plus, « les sous-Germains des régions danubiennes témoignaient de leur ingratitude historique envers ceux à qui ils devaient leur civilisation ».

Chez nous-mêmes, les artisans en viennent à contester l'autorité due au talent. Ils perdent le respect de Dieu et des barrières que la nature des sexes et la structure de la société ont opposées aux désirs humains. Mais, ce qui est plus grave, c'est qu'ils oublient aussi celui qu'ils doivent à la patrie, qu'ils considèrent comme une communauté sociale sans autre raison d'être que de les aider à réaliser des gains plus considérables dont ils puissent jouir en sécurité. Cette éducation, dont le développement se généralise, ruine le pays, et les dernières années de Bismarck, qui en est le témoin, en demeurent affligées d'un amer pessimisme.

Néanmoins, Treitschke se trouvait heureux à cette pensée que « l'Empire rayonne dans tous les cœurs », et il conclut :

L'Allemagne a, durant un quart de siècle de heurts diplomatiques les plus dangereux, donné la paix au monde; non par les moyens chers aux pacifistes, — à savoir, le désarmement, — mais, précisément, par la méthode opposée : le peuple en armes. L'exemple de l'Allemagne a transformé les armées d'Europe en nations, les nations en armées ; ce qui fait ainsi de la guerre une redoutable aventure; et comme nous ne voyons pas qu'il soit question d'une France en état de revendiquer par les armes ses anciennes provinces mal acquises, peut-être pouvons-nous compter encore sur quelques années de paix, durant lesquelles notre frontière, lentement, mais sûrement, rejoint celle de notre ancienne patrie; et le temps viendra où la civilisation allemande, qui si souvent a vu changer son siège, encore une fois régnera en souveraine sur son sol reconquis.

Il conjure les jeunes gens d'entendre l'appel au drapeau, d'être prêts à la paix comme à la guerre. Et ses dernières paroles sont d'une sinistre application au drame hideux qui nous met aux prises aujourd'hui :

Dieu bénisse notre Empereur et Roi : qu'il lui donne de gouverner avec sagesse, justice, fermeté et nous accorde la force de soutenir et d'*accroître* le legs magnifique de ces jours glorieux.

Nous venons de voir ici la doctrine complète qu'en Alle-

magne, il y a moins de vingt ans, — quelques mois seulement avant sa mort, — Treitschke insinuait dans les veines de la génération présente. L'Etat : austère porteur du glaive... telle fut, en effet, jusqu'à sa dernière heure, l'image qu'il s'était faite de l'Etat. Loin de s'estimer satisfait de cette prospérité solide dont il avait conté l'histoire, il poussait encore les jeunes soldats germains à reculer leurs frontières aux dépens des peuples voisins. On ne peut douter un instant des conséquences d'un tel enseignement, auquel s'attachait l'autorité que lui avait value la première chaire d'histoire de l'Allemagne : histoire éloquemment répandue en une douzaine d'ouvrages populaires, et fulminée, parfois, du haut des grandes tribunes publiques. On ne peut douter, dis-je, que cet enseignement n'ait été l'un des éléments qui ont le plus fortement agi sur la formation de l'Allemagne moderne.

Treitschke est mort à Berlin le 28 avril 1896. Son action morale se survit dans l'œuvre pernicieuse de son élève Bernhardi, dans les manuels d'instruction des officiers allemands et dans les hallucinations de la presse germanique. Dans quelle mesure porte-t-il la responsabilité de l'ambition boursouflée et des méthodes de guerre lamentables qui sont l'apanage de l'armée allemande d'aujourd'hui?

J. M[c] CABE.

Traduit et adapté de l'anglais par M[me] LÉON RAYNAL.

CE QU'ÉTAIT
LA VIEILLE VILLE D'YPRES

—

La vieille ville d'Ypres, maintenant en grande partie détruite et dont le territoire demeure un des plus exposés de la Belgique envahie, — après une période autrefois d'activité prodigieuse était une de ces cités-musées, — comme Tournai, Furnes, Malines, qu'on eût dit s'être endormies à l'aube des temps modernes et où notre époque n'avait apporté ni commerce, ni entreprise de fabrication, ni même le mouvement intense de curiosité, — où entrait bien une part de snobisme — qui poussait chaque année des milliers de touristes vers Bruges. Quiconque débarquait à Ypres il y a quelques mois encore avec le seul souci de voir et de comprendre en gardait une impression très spéciale de ville d'autrefois; ayant conservé ses aspects du vieux temps, sans souci d'évoluer, de se mettre à la mode du jour. C'était un coin de province, sans guère de mouvement qu'à la sortie de la gare, dans la rue des *Bouchers* et la *rue au Beurre*, jointe par la petite *rue du Temple* et qui conduisent à la Grande Place. Tout le reste était quasi-désert, somnolent; vieilles rues et vieilles maisons, hôtels, hôpitaux, églises, édifices civils y portaient l'empreinte des siècles. On eût dit une cité délaissée depuis trois ou quatre cents ans, conservée intacte et dans laquelle on serait revenu demeurer, qu'on avait essayé d'accommoder au goût du jour, mais en conservant les façades du passé; où les visages, les costumes, l'affairement et les préoccupations des contemporains étaient comme dépaysés, — en anachronisme avec le

lieu qu'on s'était efforcé, bien inutilement, d'enlaidir d'étalages, de boutiques, de réclames et d'enseignes.

La vieille ville d'Ypres, avec ses faubourgs, occupait au XIVe siècle, — à l'époque de sa plus grande prospérité — une superficie à peu près triple de celle qu'elle recouvre aujourd'hui. Elle s'était comme tassée, refugiée autour de ses monuments principaux, — les Halles, la grande église Saint-Martin — et en quelques minutes on y atteint la Grand'Place qui en désigne approximativement le centre. — En descendant la rue au Beurre, on avait déjà l'impression de l'ancienne cité, toute bâtie de maisons à pignons dentelés de marches selon la mode flamande, — où les fenètres sont en arc surbaissé, avec des meneaux en croix, et les encrages apparents devenus des motifs de décorations.— Sur la droite se trouve l'entrée du *Marché au Poisson* (1714) avec un dessus de porte décoré d'un tableau à fronton arrondi surmonté de dauphins et du blason de la ville, et offrant en relief un Neptune barbu, traîné sur son char par des chevaux marins dans le moutonnement des flots, tandis que, sur le ciel pommelé, deux amours voltigent près de son trident.—Un peu plus haut et du même côté se dressent les deux pignons en escaliers de la *Vieille Boucherie*, — un des coins d'Ypres qui a le plus souffert de la bataille, et dont l'étage servait de musée.

Mais on se trouve ici à l'entrée de la Grande Place où s'allonge — énorme avec son triple étage de baies et de fenêtres, sa haute toiture cantonnée de tourelles, son beffroi plutôt trapu, — incendié, massacré par le bombardement —le grand bâtiment des Halles, qui était l'orgueil d'Ypres. La place où il s'allonge, encore étranglée, s'élargit ensuite, — s'ouvre immense et vide ; mais c'est devant cet édifice qu'on s'arrêtait toujours de préférence, car la vieille Halle aux drapiers, c'était toute la vie passée de la ville, sa gloire présente, l'affirmation subsistant de sa puissance abolie, — et du reste un des plus admirables monuments qui aient jailli sur le sol des Flandres.

§

Lorsqu'on étudie l'histoire communale d'Ypres, si sa décadence graduelle et pour ainsi dire selon une pente fatale depuis le XIVe siècle est un sujet d'étonnement et de tristesse, — son développement presque spontané, fournit de même un

sujet de surprise. La situation de la ville n'offrait aucun avantage spécial. Elle est au bord d'une petite rivière, — l'Yperlée — qui la traverse maintenant en souterrain, ses anciens canaux devenus inutiles ayant été couverts pour former le sol de certaines rues ou de larges places, — et son unique raison d'être, a-t-on indiqué, fut de se trouver à la tête de cette région de pâturages, de prairies humides qui s'étendait jusqu'à la mer et où les moutons poussaient à merveille. De la laine et de la viande, c'en fut assez pour faire naître une grande ville flamande (1). Au IXe et au Xe siècle, Ypres se forma par le groupement de quelques habitations autour d'une forteresse bâtie dans un îlot de la rivière, peut-être en face le portail du cloître Saint-Martin, et en 1073, c'était déjà une cité importante, — où se trouvaient deux églises, — qui était riche par l'industrie des draps et « l'abondance des sarges, sargettes et autres telles denrées de bonne étoffe » qu'on y venait chercher. Selon une tradition, dès le IXe siècle, le comte Baudoin II l'avait fortifiée; en 1125, Louis VI, roi de France, l'enleva d'assaut et au début du XIIIe siècle son château devait être considéré comme important, car, après Bouvines, Philippe-Auguste en exigea la destruction. — L'art de la teinturerie s'était alors perfectionné et les drapiers d'Ypres avaient la supériorité sur ceux du reste de la Flandre. Ils fabriquaient *l'écarlate* ou drap tondu, — rouge, bleu, vert ou noir (2), et pour faciliter le transport des marchandises on avait canalisé l'Yperlée, pourvue d'un système d'écluses la rendant navigable jusqu'à Nieuport (3). C'est là que venaient accoster les navires étrangers, et le souvenir de leurs entrepôts s'est conservé dans le nom de Lombaertzyde ou promontoire des Lombards, que porte encore un village près de la mer. On sait du reste que, dès l'an 1127, des marchands italiens fréquentaient la foire

(1) La signification même du mot Ypres semble restée indécise; on l'a fait dériver du flamand *Yepen*, en français *Ypréau*, qui désigne une espèce d'ormes autrefois très commune dans les environs. Les ormes d'Ypres lui auraient ainsi donné leur nom. Cf. *La Belgique monumentale, les Flandres*, par G. Moke, Bruxelles, 1844.

(2) C'est d'écarlate verte ou noire qu'était habillée la bourgeoisie ; le contingent d'Ypres à la bataille de Courtrai était vêtu d'écarlate. L'usage s'établit bientôt d'en offrir des pièces aux comtes et aux rois qui visitaient la ville.

(3) A l'intérieur d'Ypres, la place van den Peereboom, du nom d'un érudit local qui a laissé un ouvrage formant 7 volumes de documents et d'indications sur la ville, est un ancien bassin comblé ; c'était jadis le port de la ville. Les vieux plans nous montrent des canaux traversés par des ponts innombrables et passant jusqu'au pied des Halles.

d'Ypres et y apportaient de précieux ouvrages d'orfèvrerie. — Cette foire, dont parlent souvent les chroniques, était pour la ville une forte source de revenus. Elle se tenait hors les portes sur un terrain appartenant à l'ordre du Temple et durait huit jours durant lesquels la souveraineté du lieu était laissée aux marchands eux-mêmes. Pendant deux cents ans, c'est là que s'acquittèrent les engagements contractés aux marchés de Lille et de Thourout. — Au XIIIe siècle enfin, l'importance prise par Ypres avait paru tellement extraordinaire que le pape Innocent IV avait donné à ses meuniers la permission de moudre pendant les jours fériés, pour que ses 200.000 habitants ne souffrissent pas du manque de farine. Les bourgeois enrichis prêtaient de l'argent aux souverains étrangers, — tel un nommé Hugo Oisel, avançant à Jean sans Terre, en 1190, des sommes qui lui assuraient le marché anglais. En 1250, on vit les bourgeois d'Ypres donner 8.000 besants d'or pour la rançon de Guillaume de Dampierre et de Marguerite de Flandre, captifs chez les Sarrasins. En 1301 et en 1309, par chartes spéciales, Philippe le Bel accorda des exemptions de péage et des privilèges spéciaux aux fabricants Yprois fréquentant les foires de France ; en 1296, ils avaient obtenu des faveurs analogues de la couronne d'Angleterre ; en 1327, les tisserands d'Ypres passaient avec elle un marché de 3.500 sacs de laine filée (1). — On peut comprendre ainsi comment, avec le seul concours de l'opulente corporation des drapiers, la ville put entreprendre, au XIIIe siècle, la construction de sa Halle énorme en remplacement de vastes ateliers en bois qui

(1) Des règlements très séveres avaient été établis pour l'industrie et le commerce dans toute la juridiction d'Ypres ; au XIVe siècle, on les réunit en une sorte de code « pour le profit des échevins et bonnes gens » ; c'est le *Livre de toutes les Keuren*, conservé aux archives de la ville, où l'on pouvait consulter également un très curieux rôle du tribunal échevinal de 1280, indiquant que des pénalités nombreuses étaient appliquées par les magistrats lorsque les règlements se trouvaient méconnus. Des marchands sont condamnés pour avoir attiré chez eux des acheteurs arrêtés devant l'étalage d'un confrère ; d'autres pour avoir soustrait à l'examen des jurés un drap qui paraissait suspect ; cinq teinturiers sont frappés d'amendes diverses pour avoir vendu du fil qu'on suppose dérobé aux tisserands qui le font travailler ; un drapier pour avoir étalé sa marchandise devant la boutique d'un concurrent ; un boucher pour avoir livré à la consommation une vache et deux moutons de mauvaise qualité ; des ouvriers pour avoir couru la ville après l'heure du couvre-feu. Une amende de trois livres est infligée à des jeunes gens qui se sont montrés armés ; deux amendes d'une livre à des fabricants qui ont fait à leurs draps des lisières trop grandes, etc. — Une ordonnance de 1280, en assignant deux rues nouvelles à la draperie (*Noord-Gand*, et *Sud-Gand*) les plaçait sous la surveillance de six maîtres et de trois compagnons. Cf. A. E. Gheldorf, *Histoire de la ville d'Ypres* ; H. Havard, *la Terre des Gueux.*

occupaient le même terrain — et qui était destinée en même temps à servir d'entrepôt, de lieu de fabrication, de vérification et de marché (1).

Le 1er mars de l'an 1200, Baudoin de Constantinople, comte de Flandre, la comtesse Marie sa femme et Erlebalde ou Herlibarde, grand bailli d'Ypres, en posèrent la première pierre, et l'on commença par édifier le beffroi, haut de 70 mètres, tour carrée, massive, flanquée aux angles de tourelles décorées d'arcatures, percées de meurtrières comme les échauguettes des donjons féodaux et terminées par des flèches hérissées de crochets, — tandis que le corps central surmonté d'un campanile aigu au jeu apparent de cloches était dominé par le dragon d'or symbolique des vieilles franchises de la Commune. — A première impression, rapetissé par l'ensemble monumental qui s'étend à ses côtés, l'enserre de sa masse formidable, nous l'avons indiqué déjà, le beffroi d'Ypres paraissait bas, trapu. Il fallait le voir isolément, par exemple dans la perspective de la rue de Lille, qui prend juste en face sur la place, et d'où l'on ne découvre à ses côtés qu'un coin de la Halle et en perspective, au fond du tableau, la tour de Saint-Martin. Il reprenait alors sa sveltesse, se dégageait avec son triple étage de baies ogivales, ses cadrans dorés, ses galeries à merlons, ses tourelles et son campanile décoré d'aigles d'or aux ailes étendues, dont la pose nous reporte à l'an 1330. — Vide au temps actuel, son premier étage servait autrefois de trésorerie pour les métiers, et l'on y déposait, en des coffres bardés de fer défendus de serrures multiples — plus tard relégués au musée de la ville — les privilèges et « tous les objets qu'il importait en temps d'émeute de mettre à l'abri ». Le second étage servait d'arsenal, — et peut-être de prison; au troisième était « la chambre où l'on sonne les *Klokes dou Bieffroit* ». De là, un étroit escalier de bois menait au *Clockelumdershuus*, où se trouvaient des guetteurs munis d'un cor de cuivre, d'un drapeau et d'une lanterne pour signaler l'approche de l'ennemi, l'arrivée du prince ou les incendies, fréquents et redoutables dans une ville où les constructions en bois étaient nombreuses. — De ces incendies, on conserva surtout le souvenir de ceux de 1240 et 1297, qui furent terribles, et à notre époque encore

(1) L'ancienne halle de bois payait une redevance aux Templiers. Ce ne fut qu'en 1225 que les Echevins en obtinrent la suppression.

dit M. Hymans, les guetteurs d'Ypres occupaient un poste au sommet du Beffroi (1).

La tour communale achevée, on s'était occupé de bâtir les Halles. L'aile orientale, qui porte le nom de « Vieilles Halles », fut élevée d'abord (1230), puis l'aile occidentale (1285) ; la partie nord, vers l'eglise Saint-Martin, ne fut achevée que de 1304 à 1342 (2). — Ce fut ainsi un immense trapèze dont le développement sur la Grande Place atteint cent trente-deux mètres. Le rez de chaussée, percé d'une suite de portes rectangulaires, à coins échancrés, forme une longue galerie, — voûtée sauf dans l'aile nord — reposant sur de fortes colonnes et qui embrasse tout le pourtour de l'édifice ; là travaillaient les peigneurs de laines, les cardeurs, les fileurs, les tondeurs, les fouleurs et les teinturiers ; au-dessus était un entresol et enfin l'étage où se trouvaient les métiers à tisser, — deux rangées de fenêtres, en haut surtout d'une ornementation délicate. Des créneaux soutenus par des arcatures formant consoles portant des têtes d'enfants, mutilées en 1822 par une sotte restauration, régnaient au sommet de la muraille, et la haute toiture de tuiles plates, rougeâtres (1311), depuis d'ardoises, qui couvrait tout le bâtiment était couronnée d'une crête de pierre et terminée à chaque angle par un clocheton en encorbellement. — Au XIVe siècle, toute la toiture avait été dorée et peinte de vastes blasons aux armes de la ville et des comtes. Le Beffroi, de même, avait sa lanterne couverte de peintures et le sommet du campanile était doré.— En 1513, on avait enfin placé dans les ogives de l'étage douze statues polychromées des comtes et des comtesses de Flandre, et cette galerie s'était augmentée avec le temps ; réparées en 1762, ces statues se trouvèrent brisées en 1793 par les troupes républicaines lors de l'occupation de la ville, — leur *civisme* ne pouvant supporter ces images « d'anciens tyrans » (3). Durant les restaurations on les avait replacées par groupes de deux, alternativement avec une fenêtre, et

(1) *Bruges et Ypres*, in-4.

(2) Un détail fourni par les archives donne une idée de la quantité prodigieuse d'ouvriers qui durent être employés à ce travail ; en une seule semaine, on paya 42 livres parisis pour achat et réparation de 3600 marteaux. — Le nom de l'architecte des Halles d'Ypres est resté inconnu ; on mentionne seulement « Jehan Bruns, ung des maistres des ouvraise de la Haie ». — Alp. Van den Peereboom, *Ypriana*, t. I,

(3) Un membre de la municipalité proposa même, en 1794, la démolition des Halles et du Beffroi.

cette décoration constituait un ensemble d'un effet plutôt heureux. — Le lion de Flandres tenant un écu, sur la façade du beffroi, ainsi que la statue de *Notre-Dame de Tuin*, protectrice de la cité, au-dessus de la porte ogivale, étaient également des restaurations. Un perron à double rampe, adossé à cette façade et qui devait remonter au XVIIe siècle, se trouve figuré sur d'anciennes lithographies ; il avait été supprimé en 1848 surtout pour dégager un passage qui traverse la halle de part en part et met en communication la grande place et l'église Saint-Martin (1). Cet escalier avait son utilité cependant, car il mettait en communication directement avec l'étage, qui autrement n'était accessible que par les salles de l'Hôtel de ville, dont l'accès se trouve vis-à-vis le chœur de la cathédrale (2). — La raison de cette anomalie, dit M. Hymans, doit être cherchée dans la démolition probable d'un ensemble d'annexes, de dépendances, remplacées sur le côté oriental des Halles par un corps de bâtiments dit le *Nieuwerck*,— nouvel œuvre.

Sur la face Est de l'énorme édifice se trouve en effet accolée une construction très différente d'aspect et qui ne remonte qu'au XVIIe siècle ; antérieurement, il y eut là un bâtiment de bois connu sous le nom de *Gulden* ou *Groenen Halleken*. C'est la *Petite Halle dorée* (XIVe siècle) reproduite dans une jolie vignette du *Livre des Keuren de la draperie d'Ypres* (3) et qui était avec la *bretesche*, d'où le publicateur de la Commune, entouré du Bailli, d'un échevin et d'un écoutète, donnait lecture des *étavilissements et bans*, un bijou d'architecture et de sculpture peinte. — Le *Nieuwerck*, projeté en 1575, par l'architecte gantois Jean Sporeman, ne fut construit que de 1620 à 1624, dans le style de la Renaissance espagnole. —La place s'élargit à cet endroit de toute la largeur de l'édifice, dont les trente-deux mètres de façade se trouvent d'équerre avec les maisons bordant la cité nord de la vaste étendue où s'avance toute la Halle ; et ce bâtiment de pierre jaunâtre était si gracieux et léger, avec ses arcades formant promenoir, ses deux

(1) Ce passage (*de Donker Poort*) s'étend d'abord sous le Beffroi, arrive à une petite cour dominée par la masse de la tour communale et débouche ensuite dans la galerie nord. A droite et à gauche, ménagés dans la muraille, étaient restés les bureaux de la recette des marchés, avec des volets rabattus formant comptoir et tout pareils au type fourni par les peintures des *Primitifs*.

(2) Des escaliers latéraux auxquels donnaient accès les portes extrêmes de la façade desservaient l'étage, mais n'étaient pas contemporains de la construction.

(3) Alp. Van den Peereboom, *Ypriana*, tome I.

étages percés de hautes fenêtres, ses pignons et ses lucarnes aux frontons ondulés qu'on ne songeait pas à regretter qu'il fût différent des constructions du XIII[e] siècle, qui s'étendaient à l'arrière. Au centre et au deuxième étage était une haute baie ogivale qui indiquait l'emplacement de la chapelle échevinale saccagée, en 1794, par les troupes françaises (1). — Mais c'est d'ici, en se reculant de cette jolie construction, qu'il faut aujourd'hui encore examiner d'ensemble la grande place d'Ypres : — S'enfonçant vers l'ouest et comme le côté d'une large avenue, se développait la façade de la Halle, hérissée de ses tourelles et coupée par la tour du Beffroi. Derrière le Nieuwerck, on découvrait la grosse tour, les toitures et contreforts de l'église Saint-Martin ; en retour d'angle sur la place, c'étaient ensuite des maisons à pignons dentelés de marches, — l'ancien *Hôtel de la Châtellenie*, résidence autrefois des châtelains et qui gardait des pots à feu dorés sur les mansardes, des dorures à la galerie de fer courant sous le toit, une frise de médaillons où l'on a pensé reconnaître, sculptés en haut relief, les Septs péché Capitaux. — Au fond de la place, entre les rues de Menin et de Thourout, c'est l'*hôpital Notre-Dame*, avec une façade sans intérêt, mais sur la rue de Menin des pignons pittoresques datant de la Renaissance, et qui recélait des œuvres de valeur,dont un triptyque de Carl van Yper. Çà et là, de vieilles maisons étaient encore debout, — au coin de la rue Saint Jacques par exemple, — et devant les portes, de place en place, des femmes travaillaient en silence, leurs doigts agiles faisant naître sur le carreau ces délicieuses merveilles qui sont les dentelles de Flandres ; — et l'on imaginait avec ces précieux restes ce que pouvait être, au XIV[e] et au XV[e] siècle, cette même place lorsque la ville gardait encore la vie intense des métiers ; son beffroi richement « étoffé » étalant ses peintures, ses dorures qui étincelaient au soleil, et au-dessus du porche l'image de Notre-Dame et son tabernacle couvert d'or et de couleurs ; la toiture de la Halle décorée de blasons; le *Gulden Halleken*, et presque en face le *Besant*, tous deux surmontés de girouettes armoriées et dorées, décorées de statues, dragons, grues, lions aux enluminures fraîches; puis le cadre pittoresque des maisons de bois aux façades sculptées des *steenen* massifs, percés de fenêtres ogivales et défendus de

(1) Le *Nieuwerck* avait été restauré en 1862.

créneaux, qu'habitaient les riches bourgeois ; on se disait qu'en peu d'endroits il était aussi facile d'évoquer le passé fastueux et décoratif, les mouvements de foule, les cortèges, les jours d'émotion ou d'apparat des villes du Moyen-Age en Flandre, — et par contraste cette grande place vide, délaissée, que traversait à peine quelque passant dont le pas résonnait sur le pavé, tandis que s'égrenaient au lointain les petites notes cristallines d'un carillon, apparaissait d'une mélancolie poignante.

§

En passant sous la colonnade de Nieuwerck, où l'une des arcades surbaissées forme porte du côté du nord, on se trouve sur une seconde place, déserte également, et dans la solitude de laquelle s'élève la grande église Saint-Martin. Tout un côté de fond, derrière le chevet, est décoré de délicieuses constructions anciennes, — des façades en briques jaunes avec pignon en escalier et ancres décoratives ; puis, c'est un curieux bâtiment dit *la Petite Conciergerie*, aux pierres noires, aux fines moulures rongées par le temps, la toiture portant trois lucarnes historiées que surmontent des cheminées jaunes. — Cette petite Conciergerie, qui devait dater du XV[e] siècle, fut refaite en 1633 dans le goût du Nieuwerck, et l'on nous apprend que, depuis 1418, les Echevins et toute la gent municipale s'y réunissaient pour de copieuses ripailles ; en une salle connue sous le nom de *Cambre des Kannes*, remplie de « brocks et crucks » peints et émaillés aux armes d'Ypres, et où l'on conservait aussi la vaisselle et l'argenterie de la ville, on servait le vin d'honneur ou la cervoise aux *Seigneurs de la Loi*. — Désaffectée et vendue lors de l'occupation française, la Conciergerie était devenue un cabaret portant encore l'ancienne désignation.

Mais il convient de pénétrer dans la maison Communale et l'ancien bâtiment des drapiers. — Entre le porche du Nieuwerck et la façade occidentale de la Halle, qui s'arrête un peu après le passage voûté dont il a été question à propos du Beffroi, s'élève une bâtisse à haute toiture, noirâtre et sans caractère ; c'est le vieil Hôtel de Ville, le *Stedehuus*, construit sur la fin du XIV[e] siècle, sur l'emplacement, a-t-on dit, d'une *Halle aux pelleteries* détruite en 1342. Une chapelle échevinale, où le Magistrat pouvait faire célébrer la messe

est indiquée comme existant avant 1230 à côté de la Petite Halle dorée. Un incendie violent, en 1498, dévora ce vieil Hôtel de ville, qui fut refait à la hâte et ensuite maladroitement remanié. — Jusqu'à ces derniers temps, lorsqu'on pénétrait dans la cour dont la porte s'ouvrait dans le fond du vestibule, on apercevait des appentis portés en hauteur comme sur des tasseaux, et qui étaient les anciens « bureaux suspendus » ; et à droite et à gauche, dominés par la masse de pierre du beffroi, deux pignons de bois : celui de la *Salle du Conseil des XXVII*, bizarrement ouvragé, et celui de la *Salle Echevinale*, avec l'ogive d'une immense verrière. La première était utilisée comme magasin d'armes de la garde civique ; la seconde avait été restaurée et valait d'être vue, ainsi que le Salon des Bourgmestres, décorée de fastueux lambris.—La Salle Echevinale était, du reste, célèbre au Moyen-Age pour la magnificence de sa décoration ; on y avait prodigué verrières et statues : lors des grandes réceptions, les nattes *d'estrain*, l'herbe fraîche des jours d'été étaient remplacées par de superbes tapis ; l'ameublement était magnifique et lorsque Charles-Quint vint à Ypres prêter serment, il put admirer, dans cette salle, de somptueuses tentures d'Arras qui la décoraient. Mais après le pillage de 1794 ce fut le délaissement et, pire, la dégradation. Des travaux de réfections ne furent entrepris qu'après 1844, lorsqu'on eut découvert sous un badigeon de vieilles peintures qui furent alors restaurées. On entreprit des travaux pour mettre la pièce en état ; on y disposa des hauts bancs de chêne, une cheminée monumentale, et il y avait des peintures murales se rapportant aux fastes de la ville, outre celles qui furent autrefois retrouvées, — et refaites. — Tout cela était d'un gothique un peu fantaisiste ; les gens qui passaient tombaient en extase comme à Pierrefonds, et il eût été inutile de les contredire, car les restaurations d'édifices sont dans ce goût de la contrefaçon qui est une des caractéristiques les plus goûtées de notre temps.

Au sortir de ce milieu clinquant, on se trouvait dans l'austérité quasi-nue de la grande galerie des Halles, — immense — qui couvre une superficie de près de 2.800 m. ; se prolonge en alignements continus de ses fenêtres à trilobes, coupées de fines colonnettes aux chapiteaux délicatement sculptés, et l'enchevêtrement de sa charpente noircie, étageant ses traverses

appuyées d'une seule poutre d'équerre à chaque bout, jusqu'à la muraille occidentale de l'édifice où elle tourne, se replie vers le cloître Saint-Martin. Cette galerie environne, tient, occupe tout l'étage de la Halle. Elle était si haute que, dans la partie ouest, on avait pu loger la façade en bois d'une maison portant le n° 8 de la rue de Lille, qu'on avait simplement appuyée contre le mur, — et par sa largeur et son étendue elle s'écrasait et semblait basse. A la hauteur du Beffroi elle était seulement coupée par deux arcades doubles, aux ogives élancées s'appuyant sur une colonne médiane, et formant ainsi une petite salle carrée qui marque l'étage de la tour. On l'utilisait pour des fêtes, des exercices de la milice — à une certaine époque on y installa la foire! — et lorsqu'en 1861 on eut remis le monument en état, on entreprit d'en décorer les parois de peintures retraçant le passé glorieux de la ville. La partie qui s'étend à droite du Beffroi était couverte de grandes fresques de Ferdinand Pauwels : un épisode du siège de la ville en 1383, par les Gantois et les Anglais; la peste de 1347, dite *la mort d'Ypres* ; le retour du contingent fourni à la bataille de Groeningen, etc... C'était de la bonne peinture d'histoire, documentée, sérieuse, honnête sans atteindre au chef-d'œuvre, qui n'ajoutait rien sans doute à la beauté de l'édifice, mais ne la déparait nullement. — A gauche, la décoration avait été confiée à Louis Delbeke, naturel de l'endroit, qui d'ailleurs mourut en 1891 sans l'avoir terminée. Delbeke devait symboliser les manifestations diverses de la vie communale : la liberté, le commerce, l'industrie, la bienfaisance, la littérature, — programme vague et plutôt ingrat pour un art dont l'expression est surtout directe ; il avait découpé entre les fenêtres des fragments de tableaux peut-être moins malheureux comme composition que comme couleur, mais semblant se courir l'un après l'autre ainsi que des bouts de tapis ou de petites images collées ; et dans ces morceaux de fresques qui faisaient trou dans le mur, enlevant aux parties qui soutenaient la toiture leur apparente solidité, il est incontestable au moins qu'il n'y avait rien qui pût passer pour de la peinture décorative.

§

En redescendant de ces salles, on jetait un coup d'œil sur la galerie du rez-de-chaussée, utilisée pour différents services :

— balance, bureau de police, marchés aux légumes, etc... et demeurée pittoresque avec sa rangée médiane de colonnes et ses voûtes surbaissées, de briques rousses, les étalages, le va et vient des pratiques. — On repassait la *Donker Poort* pour arriver à l'aître vide où s'élève l'église Saint-Martin, édifice qui date de 1221 pour le commencement des travaux, et qui dresse de ce côté sa grosse tour de façade, ses portails de transept, malheureusement décorés dans le style perpendiculaire anglais, — et contre la nef une chapelle en briques jaunes, ajoutée en 1622, et qui fut la paroissiale du quartier. — En Belgique, les monuments religieux n'ont jamais l'importance, la beauté des monuments civils. L'intérieur de la cathédrale d'Ypres, blanc et gris comme pour bien d'autres églises de la région, retient cependant par son aspect grandiose, ses heureuses proportions : — Une des curiosités de l'édifice c'est qu'au-dessus des chapiteaux surmontant les colonnes de la nef s'avancent des têtes sculptées qui durent primitivement servir d'appui à des statues dont les baldaquins avaient subsisté. — La cathédrale d'Ypres possédait autrefois un très beau jubé, — découpé, décoré de fleurons et de statuettes comme celui de Dixmude, et qui fut détruit pour donner plus de jour à l'église ; dans le chœur étaient de superbes stalles de 1578 et quelques tombeaux d'évêques — somptueux, mais d'un art bien secondaire, — tandis que parmi le dallage une simple pierre portant une croix et le millésime 1638 marque l'endroit où fut inhumé le célèbre Corneille Jansénius, que poursuivit la haine posthume de ses adversaires, lesquels avaient fait deux fois disparaître l'épitaphe placée sur sa tombe. — Je ne parlerai pas de quelques œuvres d'art réparties en l'église et qui durent être hâtivement déménagées. Sur le flanc nord de l'édifice subsistaient des parties du cloître, qui dépendaient d'un couvent des Pauvres Claires, adossé à la cathédrale. — Le palais des évêques (XVIIIe s.) était devenu le Palais de Justice et dans la Bibliothèque publique attenante se trouvaient des ouvrages rares, une collection d'imprimés Yprois et des manuscrits précieux. Tout ce quartier portait encore le nom de *quartier de Jansénius*.

§

L'ensemble des Halles et les constructions de Saint-Martin ne sont pas les seuls monuments d'Ypres, mais les mieux connus, et bien des coins curieux et des édifices de valeur mé-

ritaient encore qu'on s'y attardât. — Il faut s'arrêter cependant dans cette promenade, car lorsqu'une ville a laissé des témoignages aussi marquants de sa vitalité ancienne, on peut se demander quelles furent la causes de sa décadence; par quelle suite d'événements néfastes elle était devenue la cité muette qu'on traversait comme une nécropole, si bien qu'avec le silence c'était comme la cendre de ses morts qu'on troublait en soulevant la poussière de ses archives. Aux causes générales qui sont indiquées de coutume pour expliquer la décadence des cités flamandes : déplacement des grands courants commerciaux, ensablement graduel des ports, privilèges devenus caducs et développement industriel des pays voisins, il faut ajouter, — et ce fut bien la cause principale, car elle ne cesse jamais d'agir — la jalousie terrible que se portaient entre elles ces agglomérations bouillonnantes de passion populaire qu'étaient Bruges, Gand, Ypres, — envieuses l'une de l'autre, avides de domination comme les seigneurs féodaux qu'elles avaient dépouillés. La Flandre, même quasi indépendante sous ses comtes, ne forma jamais un état homogène. Ses grandes villes étaient des Républiques rivales qui aspiraient à la suprématie, voulaient régenter les petites, se faire reconnaître par telle ou telle région du pays, si non pour posséder la terre, du moins pour confisquer le négoce, la fabrication qui les faisaient riches. De là des querelles sans fin, des guerres de clocher à clocher ; toute l'histoire de la Flandre et du Brabant au Moyen âge n'est faite que de cette lutte âpre et fratricide, où la force et la prospérité merveilleuse des cités devaient bientôt disparaître. Devant un ennemi commun même, elles s'abandonnent et se trahissent. Non seulement on put voir les Gantois assiéger Ypres, bombarder Audenarde, piller Bruges et jeter sur la campagne des hordes indisciplinées qui « moult de maux faisaient sur le pays d'environ », mais en 1407, après s'être mise à la tête du mouvement contre Jean sans Peur, Gand se laisse gagner, traite pour son propre compte. En 1429, les communes flamandes abandonnent le Cassel Ambracht qu'elles avaient poussé à la révolte et les députés des *Quatres Membres* de la Flandre assistent aux côtés du duc à l'humiliation des vaincus qui doivent venir au nombre de 40.000, en plein cœur de l'hiver, dans la boue et sous la pluie, tête et pieds nus, s'agenouiller et crier : Merci ! — La fourmilière

d'ouvriers que recélait Ypres apparaît du reste aussi turbulente et batailleuse que celles des autres cités du pays. Dès 1280, une émeute populaire avait mis les métiers aux prises avec la noblesse et la haute bourgeoisie. En 1303, les foulons, qu'irritait une trahison prétendue des magistrats, pénètrent dans la salle du conseil et jettent neuf échevins par les fenêtres. Plus tard, un agitateur du nom de Zannekin, ayant derrière lui toute la plèbe des métiers, se rend maître de la ville, dont il veut fortifier les faubourgs (1323). Il faut la victoire de Cassel pour que la noblesse puisse rentrer dans ses droits. Philippe VI fait alors massacrer sur la Grande Place près de 500 artisans, et bannit 500 drapiers et 500 foulons à cause de leur révolte contre le comte de Flandre. Cinquante ans après, « étant reçu en la ville, Louis de Male fit mourir du menu peuple environ sept cents, et prit trois cents des plus riches, lesquels il envoya prisonniers à Bruges ». — Ce fut du reste le sort malheureux d'Ypres d'être entraînée le plus souvent par ses deux rivales dans des entreprises où elle n'avait que faire, et lambeau par lambeau devait laisser le plus clair de sa prospérité. Les corporations s'étaient armées avec Jacques et Philippe Artveld. Après la mort de ce dernier à Roosebecque l'aristocratie reprit le dessus et ferma aux Gantois les portes de la ville. Ils revinrent bientôt avec des auxiliaires anglais (1383). La cité avait une garnison, mais il était impossible de défendre les faubourgs, les quatre paroisses situées hors de la ville. On les incendia pour éviter de voir s'y loger l'ennemi (1), et lorsque, délivrée par l'approche d'une armée fran-

(1) C'est à ce siège de 1383 que remonte l'institution de la procession du *Tuindag* — jour de la palissade. Une femme, surprise par les Anglais en dehors du rempart s'était jetée dans le fossé plein d'eau pour leur échapper, et surnagea. Les assiégés virent dans ce fait un témoignage de la protection que leur accordait la Vierg, et entourèrent sa statue d'une petite palissade (*Tuin*), symbole des fortifications de la ville, tant que la madone devint *Notre Dame de Tuin*. La processsion s'arrêtait sur la place devant le beffroi, où l'on remettait la statue après l'avoir promenée en grande pompe. Il y avait ensuite godailles, divertissements et représentation de *jeux d'istoires et de pastures*, avec le concours des chambres de Rhétorique. Une autre fête, durant la Kermesse, attirait également sur la place toute la foule d'Ypres. Du haut du Beffroi, le Mercredi de la seconde semaine du carnaval, on lançait solennellement les chats devenus inutiles qui avaient gardé durant l'année les magasins des drapiers. Cette coutume, que l'on rapporte à Baudoin de Constantinople et qui aurait été pratiquée sur le donjon du château jusqu'en 1261, se perpétua de nos jours. En 1817, on vit pour la dernière fois un valet du bourreau, en veste rouge et bonnet blanc, chamarré de rubans multicolores, apparaître sur le sommet de la tour et vider le sac renfermant les victimes. — Les pauvres chats d'Ypres — au moins jusqu'à la guerre actuelle, qui leur a apporté d'autres soucis — purent désormais mourir tranquillement au bout de leurs jours.

çaise et la paix faite, Ypres voulut les reconstruire, Philippe le Hardi, qui avait succédé à Louis de Male, s'y refusa obstinément afin de lui conserver son caractère de ville forte. Ses successeurs, résolus comme lui du reste à abattre la puissance des grandes communes, maintinrent la défense. Ypres avait dû s'endetter pour réparer les dommages causés par le siège et les incendies. La plupart de ses bourgeois étaient ruinés et la rupture violente qui eut lieu alors avec l'Angleterre lui porta le dernier coup; les laines anglaises, qui lui étaient indispensables, ne purent être remplacées par celles qu'on fit venir d'Espagne et qui, ensuite, étaient de mauvaise qualité. — Au XVe siècle, Ypres avait encore de 80 à 100.000 habitants et 3 ou 4.000 métiers ; mais leur nombre diminua de jour en jour. Ce fut une longue agonie, que rendit plus pénible encore l'émigration des tisserands et des foulons allant retrouver en Hollande et en Angleterre la fabrication qui avait enrichi leurs pères, et en 1485 la draperie était si bien ruinée que les échevins exposèrent à Maximilien d'Autriche que le tiers des habitants mendiait et vivait d'aumônes (1). Ce fut alors que la peste, la terrible « mort d'Ypres », commença ses ravages; en 1490, elle emporta 25.000 personnes; en 1552, le tiers de la population, qui fut de nouveau décimée en 1583 et 1638. Erigée en évêché l'an 1559, sous Philippe II, la ville fut saccagée six ans plus tard par des bandes d'iconoclastes, occupée et dévastée encore en 1578 par les Réformés, qui en firent un dépôt d'armes et une forteresse ; assiégée durant huit mois, et prise par le prince de Parme, le 7 avril 1584. — Il ne lui restait plus que 5.000 habitants. Au XVIIe siècle enfin, de 1648 à 1678, en moins de trente-huit ans, on compte quatre sièges d'Ypres. L'occupation républicaine en 1794 occasionna de nouvelles scènes de violence et de destruction et le Concordat de 1801 consacra même la suppression de son évêché.

On s'étonnerait de trouver encore debout des édifices aussi précieux que les Halles, Saint-Martin, tant de vieilles constructions civiles et religieuses, — la Boucherie, les églises Saint-

(1) Le revenu d'un impôt établi en 1475 sur les draps paraît prouver que l'on vendait encore annuellement à cette époque près de 20.000 pièces. L'impôt était de 1 *patard* par pièce et produisait environ 1000 florins. En 1514, la vente fut de 34.700 pièces et les magistrats déclarèrent qu'il ne se fabriquait plus à Ypres le huitième de la quantité primitive. Au temps des archiducs Albert et Isabelle, un écrivain ajoute qu'on n'y aurait pas trouvé dix métiers.

Pierre et Saint-Jacques, que nous visiterons tout à l'heure, dans une ville qui ne subsiste, après de si nombreux désastres, que parmi les fantômes de son passé, — si l'on ne savait justement que les guerres — jusqu'à l'époque moderne du moins, — les incendies, les ravages de l'émeute ont ét é moin préjudiciables aux cités anciennes que les transformations apportées par les derniers siècles, et surtout celui qui vient de finir. — Bien des choses sans doute ont été détruites ; d'immenses richesses du passé d'Ypres ont disparu ; ses fortifications anciennes, remplacées, reconstruites pour les besoins de la défense, n'existent plus que par bribes et n'offrent guère d'intérêt. Mais la ville elle-même était restée d'ensemble une ville du Moyen-âge. C'était la Flandre au xve siècle.

La longue place Van den Peereboom, qui s'étend devant Saint-Martin et le côté ouest de la Halle, a déjà ceci de remarquable qu'elle porte, sur la face opposée à l'église, une double rangée de maisons. C'est, nous l'avons dit, l'emplacement d'un bassin comblé, l'ancien port d'Ypres, et dans le prolongement de la place qui forme au nord le *Marché au bétail*, on peut voir plusieurs « ostels » des corporations, l'un celui des *Bateliers* avec des médaillons où sont sculptés des navires. Ces « ostels » étaient sur l'Yperlée — couverte maintenant jusqu'à la sortie de la ville. La rivière disparue, rentrée sous terre, pour gagner du terrain, on avait planté un second rang de maisons devant les façades du vieux port, et de la place on apercevait leurs pignons se haussant par intervalles au-dessus des toits. Il en subsistait une même avec des étages de bois sur un rez-de-chaussée de briques.

Mais il fallait surtout voir, à l'entrée de la place et faisant le coin de la rue du Verger, *la Vieille Boucherie*, bâtiment avec deux pignons en gradins, de fausses cheminées et des ancres de fer traçant la double croix qui était la marque des propriétés de la commune. L'étage du bas, formant une grande salle soutenue de colonnes, avait gardé sa destination primitive; c'était toujours la Boucherie avec ses étaux, ses armatures de crochets, et les moutons, les quartiers de bœuf débités aux pratiques au même endroit qu'il y a six siècles. — Mais l'étage du haut, occupé jadis par une confrérie de Saint-Michel, servait de Musée, et l'on y accédait d'une petite place pittoresque derrière l'immeuble, — petite place de vieilles bicoques domi-

née en fond de décor par les clochetons et le haut campanile du beffroi. — Une femme obligeante, gardienne de l'immeuble, conduisait les visiteurs par les deux salles où étaient entassés pêle-mêle des tableaux, des meubles, des objets disparates, — tout un bric à brac et une « poutique de Matame Chacop », où les pièces intéressantes étaient mélangées à des niaiseries, des minéraux, des « curiosités », des peintures qui étaient surtout des croûtes. On pouvait remarquer pourtant une *Kermesse* de Breughel d'Enfer, semblant une copie de Breughel le vieux, et du reste assez mal retouchée ; un *Couronnement de la Vierge*, attribué à Carl Van Yper, et une copie par le même du *Christ parmi les docteurs*, de Luini ; *l'Enfant prodigue chassé par les courtisanes*, de Jean Thomas ; un *portrait de Marie-Thérèse*, — pas flattée, Marie-Thérèse — signé J. S. Lion, 1784 ; des vues anciennes de la ville, — de vieilles images se trouvant un peu la caricature des monuments qu'ils représentent, et du reste fort curieuses ; une série de L. Böhm figurant des maisons de bois aujourd'hui disparues ; puis, provenant de la Halle, les anciens coffres à privilèges des Corporations, — bardés de fer, se fermant avec trois, cinq et même sept serrures ; des coffrets, dont plusieurs étaient des bijoux ; des instruments de torture, bracelets et gourmettes avec des anneaux à dents qui se refermaient pour écraser les poignets ; des pinces de fer ayant servi, paraît-il, à massacrer les neuf échevins de la révolte de 1303 ; le glaive qui décolla les comtes d'Egmont et de Horn, et que l'évêque Rithovius, après avoir assisté les condamnés, déposa à l'évêché d'Ypres.

Il était bon de flâner après avoir examiné ces choses disparates, et en quittant la Boucherie on gagnait la rue de Lille, qui offrait nombre de coins curieux. C'était *l'Hospice Belle*, parmi des façades aux pignons dentelés, avec sa chapelle en bordure de la rue, décorée d'une haute et large verrière aux meneaux flamboyants. A quelques pas et à main gauche, à l'angle du Marché aux Tripiers, *l'hôtel Merghelinck*, bâtisse et musée du XVIIIe siècle ; en continuant la rue de Lille, l'ancien steen des Templiers, de la même époque que la Boucherie et les Halles ; plus loin, dans une ruelle, le *Lombard*, qui était l'ancien Mont-de-Piété. — La ville finit peu après, les constructions s'arrêtant au bord d'une vaste place dite le *Zaalhof*, emplacement de l'ancien château des comtes. Rue de

Lille encore, sur une autre place recueillie comme un cimetière, c'est la vieille *église Saint-Pierre* qu'on aperçoit derrière de hauts peupliers ; puis, à l'extrémité de la rue, l'ancienne *porte de Lille*, des tours rasées à mi-hauteur, baignant dans l'eau d'un large fossé couvert de plantes d'eau ; tout près, dans une impasse, les pignons et le clocher hexagonal de *l'hôpital Saint-Jean*, et près de la porte enfin, la dernière maison de bois de la ville, toute chenue, rapetassée, avec son pignon en bamboche, — mais qui tenait quand même entre deux murs en briques. — Plus haut, rue des Chiens, c'était *l'hôtel de Gand*, pignons en gradins et fausses cheminées en spirales ; rue *Saint-Jacques*, l'église du même nom, avec une grosse tour carrée que coiffait une petite toiture pointue. — Le soir tombait d'ailleurs, à mesure que nous poursuivions cette promenade, — ajoutant encore à la tristesse d'Ypres ; l'une après l'autre étaient rentrées les dentellières installées, avec leurs carreaux, au seuil des habitations. Une dernière promenade à la recherche des vieilles maisons nous conduisit rue de Dixmude, derrière Saint-Martin, où se trouvait la très belle façade gothique (1545) de la *maison Biebuyck ;* au Vieux et au Nouveau *Marché au bois ;* à *l'ancien Béguinage*, devenu la Gendarmerie ; rue Carton et rue d'Elverdinghe. Des maisons anciennes, il y en avait encore rue de Bœsinghe, rue de la Bouche, rue du Temple, — à chaque pas pour ainsi dire dans la ville. — Nous avions fini par nous retrouver rue des Bouchers dans l'animation, le va-et-vient du quartier de la gare ; — et la dernière vision qui nous resta d'Ypres, au moment de reprendre le train, ce fut, comme découpée à l'emporte-pièce, avec la lumière bleue de la lune qui montait dans le ciel, la ligne de ses pignons en escaliers, — de ses pittoresques maisons, quatre ou cinq fois centenaires...

CHARLES MERKI.

PRISONNIERS DE GUERRE

(SEPTEMBRE 1914-JUILLET 1915)

—

I

Vers les sept heures du soir, notre compagnie, qui avait reçu, pendant l'après-midi, les obus allemands dans une tranchée hâtivement creusée, en avant du village de Chaulnes (Somme), reçut l'ordre de se reformer à l'arrière. Le capitaine, un homme grand, au visage long, se promenait nerveusement, baissant la tête. Sa carte d'état-major, dans son enveloppe de cuir, lui battait la jambe, à chaque pas. Il demanda :

— M. le lieutenant Chassot n'est pas là? Et M. Messard?

Un sous-officier lui répondit que le premier de ces messieurs devait être aux avant-postes; quant au second, il ignorait.

— C'est bien, remercia le capitaine. Les sergents, rassemblez vos sections et faites l'appel.

Nous étions à couvert, derrière un bois, sous des pommiers. Près d'un chemin, cachés par une haie, des dragons qui avaient mis pied à terre tenaient leurs chevaux par la bride. Cependant les hommes s'alignaient, par quatre, comme à l'exercice. Ils regardaient les blessés que l'on avait déposés contre le remblai d'un chemin.

Le capitaine, qui s'était remis à marcher, s'impatientait :

— Voyons, dépêchez-vous!

Il reçut l'appel, puis nomma, sur-le-champ, caporaux les hommes que les sergents proposèrent pour remplacer les gradés disparus, après quoi nous partîmes en silence. Des pommiers bordaient la route. Nous passâmes sur un pont ; au loin, des maisons, des jardins, des arbres.

— Où allons-nous ? demandai-je à mon voisin.

— Au village, peut-être. Après tout, nous verrons bien.

Autant que j'avais pu le deviner, ma compagnie était avant-garde de l'aile droite, qui s'avançait contre l'aile gauche de von Kluck. Nous marchions depuis une semaine, couchés à onze heures du soir, levés à deux heures du matin, faisant quarante à cinquante kilomètres par jour pour atteindre un ennemi invisible qui battait en retraite, précipitamment, lorsque, le 24 septembre, devant Chaulnes, nous rencontrâmes l'armée allemande qui s'était, sans doute, repliée.

Le village où nous entrâmes, ce soir-là, semblait abandonné, les rues désertes, les fenêtres fermées. Ma compagnie, ou, pour mieux dire, ce qui en restait, vint s'aligner contre les murs des premières maisons. Nous entendions, au loin, les éclats d'une fusillade. On tiraillait quelque part. Parfois, dominant tous les bruits, le tricotement saccadé d'une mitrailleuse.

Comme ils se trouvaient devant une auberge, quatre hommes poussèrent la porte. Ils entrèrent. Je les suivis. Le commerçant, stupéfait, se leva. Des femmes nous regardaient comme des étrangers. On protestait, on ne voulait pas nous servir. Ces gens-là n'avaient plus rien ; les Allemands étaient déjà venus chez eux, etc... J'avisais un bocal de cerises à l'eau-de-vie sur une étagère ; mais cet hôtelier n'avait pas le temps.

— Pourquoi gardez-vous ça ? Vous préférez le laisser aux Allemands ? Nous vous paierons.

— Oh ! Mais, est-ce qu'ils vont revenir ici ! Vous allez les en empêcher !

Les soldats haussaient les épaules. Est-ce qu'ils savaient ! Ce qui les intéressait, c'étaient les cerises brunes qui avaient longtemps mariné dans l'alcool au point d'en avoir pris toute la force et l'odeur. Ce digne homme se décida enfin, il aligna cinq petits verres. Il tremblait. Nous bûmes à sa santé. La compagnie quittait le village. Nous pénétrâmes bientôt dans un grand parc où il faisait nuit, tant les arbres y étaient larges et touffus. Nous nous étendons sur l'herbe, par petits groupes, et nous restons là, à attendre, quoi ? Un ordre nouveau qui nous dira d'aller plus loin ou de demeurer ici, coûte que coûte, jusqu'au bout.

Le capitaine de notre compagnie s'entretient maintenant avec le chef de bataillon, un gros rouge, remuant, qui dispa-

raît sous son képi. Nous regardons les deux officiers s'éloigner dans les allées. Ceux d'entre nous qui ont encore du pain le mangent; les autres tâchent de dormir. C'est ce que je ne tarde pas à faire, lorsque je suis brusquement secoué.

— Au trot! On nous tire dessus.

Il fait nuit complètement. Où sommes-nous? Ah! oui, dans un parc.

Comme je me relève et cherche mon fusil :

— Baisse-toi!.... Ils font des feux de salve.

Il a raison, cet homme. Les balles sifflent au-dessus de nos têtes, avec ce bruit particulier que chacune semble prendre. D'autres claquent derrière nous, en touchant terre, comme un coup de fouet. Allons, voilà les mauvaises plaisanteries qui recommencent. Nous courons, les uns derrière les autres, et nous nous arrêtons là où d'autres soldats se sont déjà arrêtés. Je distingue, peu à peu, une haute grille, près d'un long mur, des maisons derrière la grille, et l'église du village où commencent de pleuvoir des obus allemands. On les entend souffler, à intervalles, ainsi que des fers rougis au feu, projetés dans l'eau, à toute vitesse, et tomber avec leur inoubliable bruit de marmite pleine de ferrailles et qui éclate. Le ciel est rouge au fond, comme un couchant. La compagnie s'est tassée auprès d'un arbre. Je devine, à la lueur commençante de l'incendie, la grande ombre du capitaine qui va et vient. On entend la voix du commandant :

— Les misérables! les misérables! Je les ferai fusiller!

Mais de nouveau des balles sifflent. Une décharge générale. D'ou vient-elle? Peut-être du côté que nous avons abandonné avec tant de hâte. Tous les hommes ont salué; maintenant, couchés, ils ne bougent plus.

Et voici le commandant qui reparaît!

— Dix hommes pour aller garder la porte du parc. Deux caporaux et dix hommes!

Je reconnais la voix de mon camarade Laberge, qui appelle les soldats de son escouade. Evidemment, il ne distingue personne, dans cet amas de capotes immobiles. J'hésite. Aller là-bas, avec lui, ou bien rester ici, dans le tas. Bah! c'est le destin. Mais déjà le commandant s'impatiente :

— Dix hommes! n'importe qui! Les dix premiers venus!

Et lui-même saisit des soldats par le bras et les campe

auprès de mon camarade, que je crois distinguer. Je demande pour plus de sûreté.

— Ou êtes-vous, Laberge ?

Et je rejoins mon ami. C'est un garçon de vingt-trois ans, maigre et brun, avec des lunettes. Je commence de tenir à lui. J'ai vu le feu pour la première fois, dans les forêts des Vosges, à ses côtés. Je le prenais alors pour un séminariste : c'était un Lyonnais calme et froid, que le lieutenant Messard estimait et à qui il confiait d'obscures et difficiles missions.

Nous voilà partis. Un sergent qui s'est joint à notre groupe m'envoie avec un jeune Savoyard reconnaître le parc. Quelle ironie ! La nuit est complète. Je marche seul, lentement, le fusil à la main, sur le bord du gazon, dans les allées. Chaque arbre, chaque taillis semble abriter des patrouilles ennemies. Je connais la façon d'opérer des Allemands. Ils vous laissent approcher très près de l'endroit où ils se sont cachés, et là, ils vous fusillent à bout portant, ou vous font prisonniers, suivant que ça leur chante.

Des feuilles remuaient. Le vent agitait des branches. Je m'arrêtais, puis je repartais. Je n'y voyais rien. Il y avait de quoi s'asseoir par terre et attendre. J'écoutais... Des pas derrière moi. Le petit Savoyard m'avait rejoint.

— Eh bien ! où sont-ils restés ?

Mais il ne savait rien. Il me suivait. Nous marchâmes encore, lorsque nous découvrîmes la haute façade d'une maison sur notre droite. Au loin, devant nous, des arbres. Incapables de nous orienter, nous fîmes halte. Nos camarades nous rejoignirent. Il faisait ici moins sombre que sous les arbres. Le sergent, un grand jeune homme pâle et doux, avait l'air aussi embarrassé que possible. Je retrouvais Laberge. Les verres de ses lunettes brillaient faiblement. Il ne savait, lui non plus, de quel côté pouvait se tenir la grande porte du parc. Nous repartîmes ; nous traversions une allée profonde, lorsque quelqu'un dit :

— La porte doit être par ici.

Après tout, c'était dans l'ordre des choses probables. Courbés, le fusil bas, nous nous dirigeons dans la direction indiquée et nous découvrons enfin une haute porte grillagée qui donnait sur les champs. La serrure ne fonctionnait pas, les deux battants étaient mal joints. Un soldat essaya de les con-

solider au moyen d'une courroie de cuir. Les hommes se blottirent sous les branches basses d'un grand if, près du mur de clôture, où une sentinelle fut placée. Je fus chargé, pour ma part, de surveiller un sentier bordé de buis qui conduisait à une brèche ouverte dans le parc. Je m'installai sous un arbre. L'herbe était humide, mais haute, et j'étais complètement caché. J'entendais, au loin, les coups sourds et espacés du canon. Je luttais contre le sommeil qui pesait sur moi. Je n'avais rien mangé depuis le matin, j'avais faim ; mais bientôt, pour ne pas m'endormir, je dus me lever. J'essayais, en me traînant le long d'une haie, de me rendre compte du domaine que j'avais à garder. Je fis ainsi quelques pas, lorsque je m'arrêtai soudain, figé par la surprise. Une immense lueur rouge, que je ne pouvais apercevoir lorsque j'étais tapi sous mon arbre, incendiait l'horizon. L'église de Chaulnes, arrosée par les obus allemands, brûlait, et devant moi le parc, éclairé par cet énorme feu de bengale, se découpait avec ses arbres, ses allées, la façade de son château.

J'entendis marcher derrière moi. Je reconnus Laberge, qui venait, avec un soldat, me relever. Je passai les consignes à mon remplaçant, un Alsacien à la maigre barbe blonde. Laberge regardait, à la lueur de l'incendie, l'heure à son bracelet.

— Trois heures ! me dit-il. Je ne comprends rien à ce diable de parc. Si vous voulez venir avec moi, nous essayerons de nous y reconnaître.

J'acceptai. Nous repérâmes ainsi la grande bâtisse illuminée.

— Ceci doit être le château. Voici une allée qui conduit à la porte que nous gardons. Il nous faut découvrir le mur de clôture et la fameuse brèche.

C'était un jeu dangereux, mais nécessaire. Nous partîmes, en suivant le sentier où les buis se pressaient. Nous trouvâmes aisément ce que l'on appelait la « brèche », qui n'était qu'un large chemin pour les voitures. Il était, du reste, gardé par une section d'infanterie qui faillit tirer sur nous, croyant à quelque patrouille ennemie. Rassurés sur la vigilance de nos sentinelles, nous revînmes sur nos pas, précédés jusque devant le château par les grandes ombres que projetait l'incendie. Par les grilles de l'entrée que nous gardions, on voyait la campagne plate et nue. Les murs de clôture étaient, par endroits,

revêtus de lierre ; cependant, nous découvrîmes une petite porte qui devait donner sur des champs. Laberge l'ouvrit. Nous entrâmes dans un verger, entouré de charmilles. C'était, je crois, la seule indication à retenir.

Comme nous retournions près de nos camarades, nous vîmes accourir, essoufflé et bégayant, l'Alsacien qui m'avait relevé tout à l'heure.

— Les Allemands sont là, nous dit-il. J'ai reconnu leurs commandements.

Aussitôt ce fut un branle-bas. Nous réveillons ceux des nôtres qui dormaient sous les branches de l'if. A demi éveillés, les hommes viennent se coucher derrière la bordure des arbres. L'endroit était humide. Des crapauds, dérangés par nous, sautaient dans l'herbe épaisse. Le petit jour se levait. Il faisait frais. Nous étions là, immobiles, prêts à tirer, lorsque quelques balles sifflèrent. Un caporal, qui courait, passe près de nous. Laberge le reconnaît et l'appelle.

— Ne restez pas là, nous dit-il, la voix entrecoupée. Les Allemands ont cerné le parc. Ils y sont entrés. Notre capitaine a été tué. La compagnie s'est retirée, comme elle a pu.

Aussitôt, sous les balles qui continuent de siffler, et viennent éclater contre le mur, ainsi que des balles explosives, Laberge, sans se soucier du sergent — tant l'autorité dans ces moments-là va à qui la mérite — nous donne l'ordre de partir les uns derrière les autres.

— Tu viens avec nous ? dit-il au caporal qui l'avait renseigné. Mais l'autre était déjà reparti et se perdait sous les arbres. Nous entendîmes un commandement qui devait être pour lui :

— *Halt !*

Ce fut tout. Et nous n'avons jamais appris ce qu'il était devenu.

Cependant mes camarades se dirigeaient vers la petite porte du verger. Comme je marchais le dernier, je la refermai soigneusement sur moi. Laberge élargissait hâtivement un étroit passage dans la charmille touffue, par où nous nous glissons, à quatre pattes. Nous risquions, en montrant notre tête de l'autre côté, de recevoir quelques balles et ce nous fut une terrible minute. Nous traversâmes, en nous courbant le plus possible, un champ qui n'en finissait pas, et, sans savoir comment, nous nous trouvons dans une rue du village. Un ser-

gent d'infanterie, que j'avais connu au dépôt, nous regardait venir. Nous lui demandons de quel côté sont les Français ; mais il n'en savait rien. Il attendait je ne sais plus quoi. Nous partîmes alors à l'aventure. Pour nous, Chaulnes était aux mains des Allemands. Les Français devaient occuper des villages qui se trouvaient à trois ou quatre kilomètres, devant nous, un peu à gauche. Aussi, laissant le château et son parc derrière nous, nous gagnâmes les champs. Nous marchions prudemment, en file indienne, à six pas de distance, nos fusils sous le bras, comme si nous allions à une partie de chasse.

Marche inoubliable ! Il n'est pas de fossés pleins d'eau, pas de trous emplis de feuilles, pas de boueuses séparations de champs, que nous n'ayons découverts et aussitôt mesurés de toute la longueur de notre corps. Aplatis sur le sol au moindre signe de Laberge, qui marchait le premier, nous nous traînions à travers une plaine inconnue, parmi des prairies qui se succédaient, ayant pour tout horizon un bouquet de bois que l'automne et les obus avaient effeuillé.

Nous traversâmes ainsi une route, et puis ce fut de nouveau des près, des champs..., lorsque nous aperçûmes soudain une patrouille allemande de dix hommes. Nous nous jetons à terre, aussitôt, nos fusils prêts, nous attendons. Je me souviens. Nous étions près d'un champ de pommes de terre d'où déboula un lièvre aux poils roux. Nous ne bougions pas. Nous prit-il pour des bornes ? Le petit animal regarda à droite, puis à gauche, et s'en alla, en trottinant, sans nous avoir spécialement remarqués. Après un moment d'immobilité, nous relevons la tête, mais nous ne trouvons plus de patrouille ennemie. Disparus de leur côté, les dix soldats qui venaient à notre rencontre. Ils se sont même si bien cachés que, malgré nos recherches, nous ne les pouvons découvrir. Ils ont été aussi prudents qu'on peut l'être, voilà tout. Nous approfondirons cela un autre jour, et, plus lentement que jamais, nous repartons.

Nous atteignons enfin le bois tant convoité. Nous nous reposons un peu. Il fait maintenant tout à fait jour. Il est peut-être sept heures du matin. Un conseil s'établit entre les trois caporaux — car ils sont trois — et le sous-officier. On y décide de continuer la marche en avant. Des obus éclatent au loin, dans le ciel, laissant un panache de fumée

blanche, lente à se dissiper. Ce n'est certes pas pour nous, ces projectiles perdus ; mais, fidèles à leur coutume, les Allemands commencent ainsi à repérer la position du bois qu'ils arroseront ensuite de mitraille, systématiquement. Le refuge où nous sommes est bien provisoire. Nous y découvrons un soldat français qui a quitté Chaulnes. Il emporte avec lui le sac de l'adjudant de qui il est ordonnance. A part ça, il ne sait rien et le sous-officier perd son temps à l'interroger. Il se joint à nous et nous repartons.

Sur une route, nous apercevons un ruban noir qui ressemble assez à de l'artillerie : chevaux, caissons, etc. Nous pataugeons dans un interminable champ de betteraves, nous nous approchons lentement. Soudain, l'un de nous crie :

— Des Allemands ! Ce sont des Allemands ! Couchez-vous !

Nous plongeons par terre, si je puis dire. Comme la rosée sur les feuilles est récente, nous mouillons nos capotes et la boue qui se colle à nos pantalons nous fait des genouillères. Un temps se passe, puis lorsque nous jugeons que l'on nous a oubliés, nous nous décidons à repartir, mais dans une direction tout à fait opposée, sur notre droite. Les artilleurs allemands, là-bas, sur leur route, n'ont pas remué. Voici maintenant un talus de chemin de fer, des rails, une barrière. Lorsque nous avons franchi tout cela, l'horizon n'est plus le même. Il y a, au premier plan, une petite gare, quelque passage à niveau qui ne nous dit rien qui vaille, et, dans le fond, des jardins, des pommiers sans doute, un village où il doit faire bon s'asseoir, manger et boire au frais. Quel rêve !

Soudain, quelques balles sifflent. Bruit charmant que nous allions oublier. Il n'y a pas d'illusion à garder : nous sommes tombés en plein sur un petit-poste allemand.

— Couchez-vous ! crie Laberge en nous donnant l'exemple. Et la rafale des balles bourdonnantes passe au-dessus de nous.

— Debout ! crie de nouveau Laberge.

— A la meule de paille ! clame le sous-officier.

Nous nous levons aussitôt et nous voici, courant à perdre haleine. La meule nous paraît si loin ! Les Allemands continuent de tirer bas, selon leur habitude. Je vois Laberge qui tombe, puis se relève, puis tombe de nouveau. Enfin, je parviens, je ne sais comment, essoufflé et le cœur battant, à m'abriter derrière la meule protectrice, où déjà trois des

nôtres se sont tapis. Le sergent, courbé en deux, se place près de moi, puis un des caporaux qui se traîne et qui boite.

— Ça y est! nous dit-il en arrivant. Je suis touché.

Et il s'assied par terre. Il a reçu une balle dans la cuisse.

— Moi aussi, je suis fait, dit le sous-officier, qui cherche à ouvrir son pantalon.

— Nous sommes tous là? demande le caporal blessé qui examine sa blessure : un petit trou par où coule un peu de sang. Nous n'avons plus qu'à prendre un chemin parmi les betteraves.

Et il désigne un champ devant lui. A peine a-t-il fini de parler que des balles partent comme des fusées à nos oreilles. Ça ne cessera donc jamais? Elles viennent maintenant du côté où nous pensions aller. C'est fini : nous sommes cernés. Et Laberge qui n'est pas là. Il faudra que j'aille voir tout à l'heure. Il m'avait fait promettre, s'il lui arrivait un « accident », de prendre sur lui sa montre, son porte-monnaie et son portefeuille. Je pense à tout cela, pêle-mêle. Près de moi, le sous-officier s'est enfin débarrassé de son pantalon. Le visage blanc, l'air égaré, il regarde, sans rien dire, ses mains rouges de sang. Tout à l'heure, tandis qu'il courait, une balle lui a fauché la pointe de la verge. Cela saigne. Les fusées viennent toujours mourir dans la paille. Je regarde mon voisin, si bien que je ne pense plus à me coucher. On devine, on a surtout l'impression que les Allemands s'approchent, en rampant.

— Qu'allez-vous faire? demande le caporal blessé, qui s'est jeté par terre.

— Oh! il n'y a plus rien à faire! répond le sergent découragé. On ne sait s'il parle de sa blessure ou de notre situation.

Une voix part devant nous, à quelques mètres, bien scandée.

— Qu'est-ce que vous f...tez avec vos fusils? Jetez-vos fusils! mais jetez-donc vos fusils!

Laberge, qui est arrivé, je ne sais par quel miracle, commande :

— Oui, jetez vos fusils.

Nous obéissons. Aussitôt, de chaque betterave se dresse un soldat allemand. Ils sont bien une trentaine qui arrivent, baïonnette au canon, en hurlant. Ils s'arrêtent devant nous, ils parlent, ils crient, ils gesticulent, ils mâchent une paille

terrible. Tant de frais pour onze hommes désarmés, dont deux blessés! Nous devinons ce qu'ils nous disent; au reste, un Alsacien-Lorrain, qui se trouve parmi eux et qui, tout à l'heure, nous conseilla de jeter nos fusils, nous fait abandonner nos équipements, cartouches, etc.

— Oui, vous pouvez garder vos musettes, vous n'avez pas de pistolet automatique?

C'est un homme brun, à la moustache courte. Il nous regarde avec intérêt :

— Mettez-vous par quatre et prenez vos blessés.

Les Allemands nous entourent. Ils nous comptent une fois, deux fois, jusqu'à ce qu'ils soient tombés d'accord sur le même chiffre. Le sous-officier, qui a bandé sa plaie avec son mouchoir, se laisse porter par deux hommes. Une route longe le champ où nous avons été pris. C'est là qu'on nous conduit. J'entends les soldats ennemis parler derrière moi, ils énumèrent leur capture :

— Ein Unteroffizier, zehn Soldaten...

Un bruit de massue qu'on frappe. Je me retourne. Quelques Allemands, restés en arrière, près de la meule, brisent les armes que nous avons jetées. L'un d'eux a pris un fusil par le canon et cogne à grands coups, contre le sol. Je pense que le magasin d'approvisionnement de mon « flingue » est toujours chargé. Tout à l'heure, me dis-je, ce soldat va ainsi recevoir une balle en pleine figure. Sur le chemin, nous croisons des artilleurs allemands, vêtus de gris. Un petit officier blond, monté sur un tas de pierre et qui inspectait l'horizon, nous regarde passer, ses jumelles à la main. Des ordres brefs s'échangent autour de nous, à quoi, bien entendu, nous ne comprenons rien. Nous marchons toujours. Nous arrivons ainsi devant une ferme. On nous commande halte. Nous nous arrêtons. Dans la cour de la ferme, nous apercevons des soldats allemands qui vont et viennent. Toute une foule grise, coiffée de l'uniforme casque à manchon gris. Un sous-officier demande, dans un français sans accent :

— Fourchettes, couteaux!

Nous donnons ce qui peut nous rester; nos dernières armes.

— Vous pouvez garder cuillers; mais pas couteaux ni fourchettes. Vous seriez fusillés.

Nous avons compris. On nous fait pénétrer au milieu d'une

haie de soldats prussiens, plutôt curieux que malveillants, dans la cour de la ferme. Nous remarquons des blessés qui s'appuient sur des cannes, d'autres qui s'approchent la tête bandée, ou le bras en écharpe. Nos sentinelles sont parties. Nous nous trouvons au milieu d'un peuple nouveau qui nous dévisage, examine nos effets, nos képis. Quelques-uns nous demandent des couteaux, mais nous n'avons plus rien. Brusquement, tout ce monde s'écarte. Un officier paraît. Il est gros, grand, l'air jeune, même sympathique. Il ne porte ni galons ni insignes. Il commence à nous interroger.

— Vous étiez en patrouille. D'où veniez-vous?

Il s'exprime dans un français net, saccadé peut-être, mais sans accent. Laberge répond posément.

— Nous n'étions pas en patrouille. Nous voulions rejoindre les lignes françaises...

L'officier interrompt :

— Alors pourquoi vous avanciez-vous avec vos fusils sous le bras?

Il rit de l'étonnement de mon camarade, puis il ajoute :

— Nous vous avons vus venir de loin, avec nos jumelles. Vous marchiez comme en patrouille.

Laberge répète son explication. L'Allemand n'insiste pas, mais, désignant un soldat qui se tenait à distance, il nous déclare sévèrement :

— Ce garçon dit que vous avez tiré sur lui, alors que vous aviez déjà fait le geste de jeter vos fusils.

Ce garçon est un jeune homme roux, aux petits yeux durs. Il explique encore quelque chose et nous regarde à peine. Nous protestons en chœur, tant nous sentons le danger. Laberge trouve l'explication.

— Nous étions pris entre deux feux; peut-être une des balles que l'on tirait sur nous a-t-elle sifflé près de ce soldat lorsqu'il arrivait sur nous, du côté opposé.

L'officier allemand nous examine un moment, puis il parle avec le soldat roux, dans sa langue, enfin :

— Nous allons voir ça, dit-il, en hochant la tête.

Et l'on nous conduit dans une grange où il y a de la paille. On nous fait signe de nous coucher, de ne pas bouger, après quoi, on referme la porte.

— Ça n'a pas l'air d'aller très bien, me dit Laberge. Mais enfin, qu'a-t-il dit quand ce sale rouquin est arrivé ?

— Il a dit que nous devions être fusillés, explique l'Alsacien qui m'avait relevé de garde lorsque j'étais sentinelle dans le parc de Chaulnes.

Sur quoi, Laberge et les autres s'emportent. Ne pouvait-il pas, cet Alsacien-là, nous le dire plus tôt. Nous nous serions défendus !... Maintenant... Je regarde tous ces hommes que je n'ai pas eu le temps encore de dévisager. Je tâche de graver leurs traits dans ma mémoire, instinctivement ; mais pour combien de temps ? La porte s'ouvre. Un officier paraît, reconnaissable à ceci : qu'il agite une cravache. Il a une forte figure où luisent de gros yeux. Il nous dit, en anglais, tout en nous montrant sa badine, quelque chose comme : « Méchants Français ! ». Laberge, qui a vécu en Angleterre, demande aussitôt : « Pourquoi méchants, monsieur l'officier ? » Mais ce gentleman est parti, en tirant la porte.

Sur le conseil de Laberge, notre Alsacien déchire son livret individuel, en petits morceaux, qu'il cache dans la paille. Cet exercice nous distrait un peu de la lancinante angoisse qui nous tient : « Que va-t-on faire de nous ? » Laberge, un des rares qui aient gardé leur sang-froid, se demande tout haut pourquoi cet officier est venu, avec sa cravache, nous annoncer que nous étions de méchants garçons.

De nouveau, la porte est poussée. Nous tressaillons. Un soldat allemand nous parle. Que dit-il ? Nous l'écoutons comme si nous pouvions le comprendre. Pour moi, il parle beaucoup et trop vite, je n'entends rien du tout. Notre Alsacien souffle :

— Il demande les blessés.

Le sous-officier qui est resté tout le temps silencieux et le caporal dont la jambe est ankylosée se lèvent et suivent le soldat, qui repousse la porte. On va peut-être les interroger, si, toutefois, ces Messieurs se donnent encore la peine de nous entendre. L'obscurité, à quoi nous commencions de nous habituer, retombe chaque fois plus épaisse, après ces entrées et sorties. Du temps se passe, qui nous paraît très long. Une troisième fois, on vient nous voir. Des uniformes gris, des fusils, des casques gris sont rangés. Nous nous levons. Nous passons en ordre devant les soldats. On nous compte. Nous sommes neuf. On nous fait mettre sur deux rangs. Des sen-

tinelles, l'arme sur l'épaule, viennent se placer près de nous. Que de préparatifs ! Puis, voici des blessés allemands qui se rangent devant nous. Nous formons un petit convoi qui, sur un ordre, s'ébranle, passe devant tous ces visages inconnus, sort de la ferme et gagne la grand'route pleine de poussière, éclatante sous le soleil de septembre.

Nous avons l'impression que nous sommes sauvés, que nous ne serons pas fusillés, aujourd'hui du moins, et que l'on nous conduit quelque part, avec ces blessés, où nous serons à l'abri. Il fait chaud. Nos sentinelles ont donné leurs sacs à porter aux prisonniers. Les Allemands marchent d'un pas pesant, mais allongé ; ils ne font pas de pauses régulières, mais s'arrêtent quand ils trouvent un puits, une maison, un village, tous les sept ou dix kilomètres. Je suis placé près d'un soldat de l'escorte. Il me demande si je suis réserviste, marié, père de famille. Je réponds que je suis réserviste, que je suis marié et que j'ai un enfant. Il faut, avec les Allemands, avoir au moins un enfant, pour être considéré ; par la suite, au camp, je me suis découvert père de deux enfants.

Sur la route interminable, où nous marchons, il y a peu d'ombre, mais quelques pommiers, et, par terre, des pommes, de ces insipides pommes à cidre. Les soldats, qui nous surveillent, n'ont pas le droit de les ramasser, mais ils ne disent rien quand les prisonniers se baissent. Au vrai, nous n'avions rien mangé depuis hier matin.

La première halte a lieu devant une auberge, où une femme nous donne du pain, un morceau à chacun, aussi bien aux Allemands, qui le mettent dans leur musette, qu'aux Français, qui l'engloutissent tout de suite. Près d'un village, une vieille femme nous apporte une grosse miche. L'un de nous essaie de la prendre ; mais un soldat allemand s'en saisit et il repousse la malheureuse qui crie :

— Ce n'est pas pour vous, c'est pour eux !

Les sentinelles se partagent le pain. Il m'en revient un morceau que me donne l'homme de l'escorte à qui j'étais sympathique parce que j'étais réserviste et que j'avais un enfant. Cependant, Laberge bavarde avec un blessé allemand, qui a travaillé à Nancy et parle un français correct. C'est lui qui qui nous explique :

— Ce n'est pas pour vous punir que les soldats vous don-

nent leurs sacs à porter ; c'est pour se reposer. Ces hommes ont combattu longtemps et ils sont fatigués.

Une deuxième pause se fit à l'entrée d'un village. Les Allemands, les blessés d'abord, entrèrent dans une maison. Nous restâmes sur la route. Un soldat me fit signe de m'asseoir sur les escaliers d'un perron. Une voiture fut réquisitionnée où l'on mit les plus fatigués des blessés. Nous repartîmes. Des gens, des paysans, des femmes surtout, des jeunes filles nous regardaient passer en silence. L'homme qui avait travaillé à Nancy nous expliquait que ses camarades et lui s'étaient battus dans les Vosges...

— Nous aussi ! s'écria Laberge. Quels endroits ?

Les cols et les villages que l'Allemand indiquait, mon ami les connaissait. Il riait et me prenait à témoin :

— Vous vous rappelez ?... Nous sommes restés là deux jours... Ainsi, dit-il au soldat, vos camarades et vous, vous étiez là ! Nous avons combattu ensemble pas mal de jours, pas du même côté, c'est vrai...

— Sans rancune, reprit l'Allemand.

— Evidemment ! dit Laberge.

Ils se serrèrent la main, tout en marchant.

— Vous serez, reprit notre nouvel ami, traités en Allemagne convenablement, et nourris comme des soldats allemands. Vous êtes bien heureux, dit-il, pour conclure. Vous reverrez certainement vos femmes et vos enfants, tandis que nous, nous ne reverrons jamais notre Vaterland.

Vers midi, nous arrivâmes dans une ville où allaient et venaient des soldats allemands, tous vêtus de l'uniforme gris. Une rue montante, caillouteuse. Et toujours des femmes qui nous regardaient passer.

— C'est Ham ! répond à notre question l'Allemand de Nancy.

Ce garçon est un véritable cicerone, à croire qu'il est déjà venu dans ce pays.

On nous arrête devant la mairie de la ville. Les blessés et nos sentinelles sont partis. Des officiers interrogent Laberge. En face de nous, la statue du général Foy, sur la petite place presque déserte. Nous montons les escaliers qui conduisent à la salle de justice de paix, où nous attendrons que notre sort soit de nouveau décidé.

II

Lorsque nous pénétrons dans la cour de la mairie, où, sur des bancs, sont assis des soldats d'infanterie allemande, deux sentinelles nous font enlever le couvre-nuque bleu qui cachait le drap rouge de notre képi. Après quoi nous pouvons entrer dans la salle de justice de paix, où d'autres prisonniers sont déjà entassés. Cette salle peut bien contenir deux cent cinquante à trois cents personnes. Nous sommes là, plus de six cents prisonniers pressés les uns contre les autres, sur une paille clairsemée, juste assez épaisse pour justifier la « défense de fumer » qui nous est faite.

— Où avez-vous été pris? Il y a longtemps?

Telles sont les premières questions que j'entends. Tous les régiments sont représentés ici, mais surtout l'infanterie. On remarque beaucoup de soldats d'un régiment en garnison, près de Paris, et qui, cernés dans leurs tranchées, furent pris à revers par les mitrailleuses. Un adjudant, promu sous-lieutenant sur la ligne de feu et que les Allemands ne savent encore s'ils le doivent considérer comme officier ou sous-officier, maintient parmi nous une débonnaire discipline. Les plus ahuris sont certainement les civils que l'on a ramassés au petit bonheur et qui ne comprennent pas encore pourquoi ils sont ici.

On se meut difficilement à travers tout ce peuple. Là où siégeait le tribunal, trois soldats allemands se sont installés qui tâchent à ne pas sommeiller. Au fond de la salle, dans une petite pièce, quatre sentinelles se sont assises. Un commerce s'est organisé là. Deux prisonniers français qui connaissent l'allemand, et qui sont ici depuis le matin, prennent nos commandes. On peut acheter du pain et du hachis, sorte de viandes crues, hâchées, à peine salées, et que des commerçants de Ham débitent maintenant pour leurs nouveaux clients, venus de Germanie. Cela coûte six ou dix sous, cela forme une bouillie sanguinolente ensachée dans un sac de papier brun. Le pain, en « couronne » de deux kilos, coûte vingt sous. Beaucoup de prisonniers aiment mieux de manger leur pain, sans hachis. Un ou deux soldats, munis d'argent, vont chercher les provisions demandées. Ils touchent naturellement une petite commission. Ils passent, lentement, au milieu de nous, en criant : « Platz! », rapportent les pains et la viande et laissent sage-

ment aux interprètes le soin de faire la distribution ; car dès maintenant commence de se faire sentir la grande importance des traducteurs. Ils transmettent les ordres, les expliquent, nous conseillent, nous commandent même, car ils se sentent déjà responsables. Leur autorité, rendue officielle au camp des prisonniers, acquerra encore de la force ; ils seront les seuls gradés que les Allemands reconnaîtront.

Tout ce peuple de désarmés va et vient, se croise, se bouscule et donne l'impression d'une foire ou d'une réunion houleuse. Parfois une voix s'élève, plus forte que les autres :

— Ne criez pas si fort. Un peu de silence, je vous prie.

C'est l'adjudant qui veut parler.

— Vous avez tous donné vos couteaux, ciseaux, fourchettes, rasoirs ?... Ne gardez rien de tranchant, cela nous vaudrait des histoires... Tout à l'heure, on va vous distribuer du pain que vous donne le maire de la ville. Je ferai la distribution. Tâchez de ne pas me carotter, c'est dans votre propre intérêt.

Nous recevons ainsi, chacun, un morceau de pain gros comme un croissant de dix centimes. C'est pour notre déjeuner. Allons ! cela promet. Heureusement qu'avec Laberge nous nous sommes déjà entendus pour faire venir du dehors de plus abondantes provisions.

Le temps nous paraît long. Il n'est que deux heures de l'après-midi. Et nous avons marché depuis ce matin, six heures. Je parviens à m'approcher de la porte d'entrée où se pressent, depuis quarante minutes, ceux qui attendent leur tour d'aller aux water-closets. De paisibles soldats montent la garde. Ils ont l'air de s'ennuyer.

Il nous regardent, indifférents, plutôt las. J'ai su, depuis, que c'était leur habituelle façon d'être. Ils ont toujours, surtout lorsqu'ils ne se sentent pas surveillés par leurs chefs, qu'ils redoutent plus que tout, des airs d'être ailleurs. Je vais me promener dans la petite chambre du fond. Les sentinelles me laissent près de la fenêtre d'où l'on voit la campagne picarde. J'en suis surpris. Nous ne sommes qu'à la hauteur d'un entresol. Il est vrai qu'ici il n'y a pas de gradés. Au reste, nos gardiens savent bien que, si nous nous échappions, nous ne pourrions aller très loin, dans ce pays si méticuleusement occupé par leurs troupes.

Et la journée s'achève péniblement. On entend autour de

soi des hommes raconter des histoires de combat. Cependant que l'un fait son récit : — Alors, le capitaine commande. Nous chargeons. Nous chargeons, etc. — celui qui écoute prépare visiblement le sien, qui est beaucoup plus pathétique. Le calme, l'insouciance, la sérénité de ces Français qui parlent, sourient, circulent, ne manquent pas de stupéfier les Allemands, qui, par moments, nous contemplent avec de gros yeux ronds où l'on sent l'étonnement de l'étranger devant une race différente qu'il ne comprendra jamais.

Les prisonniers civils sont plus sévèrement surveillés que nous. Ils sont prostrés, tous ensemble, dans un coin, d'où il leur est interdit de bouger. Parfois, un homme du poste vient chercher un de ces malheureux, traverse la cour avec lui et le conduit au conseil de guerre qui siège dans une chambre, près de la porte principale. De quoi sont accusés ces gens-là ? D'avoir tiré sur les troupes allemandes, fourni de fausses indications ou caché des soldats égarés ; en un mot, d'être des « francs-tireurs ». Enfin, comme ils sont pour la plupart bien portants, j'ai appris que le conseil leur demandait la raison pour quoi ils étaient réformés. A cette question, l'un d'eux a répondu stupidement : — « Par protection. » Ces messieurs officiers se sont mis à rire. « En Allemagne, Monsieur, a déclaré le président, ces choses-là ne se produisent pas. » Et il a renvoyé le « franc-tireur » parmi nous pour qu'il soit expédié dans un camp.

Ces incidents nous distraient un peu. Il y a aussi un pauvre diable, crétin complet, couvert de crasse et de vermine, vêtu de six ou sept habits pleins de trous, et si bien tatoué de boue qu'il semble quelque création d'Antoine pour une pièce naturaliste. Bien qu'il soit berger depuis longtemps, et célèbre dans la région, comme en province sont notoires les idiots et les notabilités, les Allemands ont longtemps « cuisiné » ce misérable « trop bien imité », sous qui ils flairaient un officier supérieur, merveilleusement déguisé. Je le regarde par instants : il reste des heures entières à retourner une boîte de conserves vide, ou bien il tâte, l'un après l'autre, tous les clous de sa chaussure, et quand il a fini, il recommence consciencieusement. D'autres ici s'intéressent aussi à lui, à leur manière. Ils lui attachent dans le dos un tas de vieilles choses sans nom, des breloques hors d'usage que le malheureux con-

sidère comme des fétiches, tant qu'il finit, avec son air hagard et ses longs cheveux, par ressembler à Ernest La Jeunesse lui-même.

Le soir vient cependant. On distribue encore un peu de pain de la part du maire de la ville. Une jeune Française, fille de quelque fonctionnaire, nous apporte des seaux d'eau. Nous emplissons nos bidons. La nuit pénètre dans la salle où le silence se fait peu à peu. Un soldat allemand allume le bec de gaz, au milieu de la salle. Nous nous arrangeons pour dormir. Quelques-uns se sont installés sur des chaises éparses çà et là ; la plupart se couchent par terre, les uns sur les autres. Parfois, quand je m'éveille, j'étire un peu mes bras et mes jambes engourdis et je vois une sentinelle, relève de garde, qui enjambe avec précaution les prisonniers immobiles, étendus jusqu'au milieu du chemin que l'on devait laisser libre.

Ce matin-là, le 26 septembre, le bruit court que nous ne tarderons pas à partir. Mais la matinée se passe, sans incident. On distribue le pain du maire, comme la veille, à 1 heure, et le soir à 7 heures. Un seul petit fait : défense par leurs officiers est faite aux soldats allemands de nous apporter des provisions. Je me trouve, pour cette nuit à côté d'un réserviste de mon régiment que je n'ai jamais autant vu. Il me raconte comment il fut fait prisonnier.

— Bon. Nous tombons sur des uhlans qui arrivent sur nous avec leurs lances. Bon. Nous étions trois.

Je me suis installé comme j'ai pu, sur une chaise que je garde depuis 4 heures du soir pour avoir le droit d'y dormir à présent. J'en ai assez de coucher par terre où l'on peut à peine se remuer. Je m'installe à califourchon sur mon siège, pose agréable pour une demi-heure, quand on fume un cigare, dans l'intimité ; mais fatigante pour toute une nuit. A mes pieds, de tous côtés, un océan de képis, de capotes, de pantalons, abandonnés dans toutes les positions. Cela me rappelle certains soirs, après le combat. Je ne puis faire un mouvement sans écraser quelque chose qui geint aussitôt. Le gaz flambe continuellement. Il fait trop clair pour sommeiller, pas assez pour lire. La nuit se passe quand même, aussi lentement que le jour. Quelle vie ! Laberge, qui s'est peu reposé, me dit :

— C'est embêtant d'être prisonnier. Ça marchait bien chez

nous. On avançait. La guerre sera finie bientôt et nous, nous allons faire du rabiot, là-bas.

Le lendemain, comme je me trouvais près de la porte, un avion anglais bourdonne au-dessus de la ville. Il est visible dans le champ d'horizon céleste qui se découpe sur la petite cour. Nous apercevons aussi de blanches écharpes de fumée : ce sont les obus que l'artillerie allemande envoie contre l'aéroplane. Nos sentinelles observent, comme nous, les effets du tir. L'avion, dont on entend de moins en moins le moteur, s'élève et disparaît. Les Français se regardent alors et se disent l'un à l'autre.

— Maintenant, il est sauvé.

Un jeune uhlan, en équilibre sur ses jambes arquées, s'est planté devant le corps de garde et il nous contemple, posément, sans malice. Il a une bonne grosse figure joufflue, ronde comme une pomme. Il a l'air d'un bébé bien nourri. Son attirail guerrier, la grande lance à quoi il semble attaché lui en imposent visiblement plus qu'à nous. J'examine aussi les soldats de garde qui se lavent au robinet de la cour, cependant que d'autres brossent leurs effets. Des jeunes filles parlent à des officiers assis devant une table. Ils boivent et mangent, et s'arrêtent parfois pour rire, brusquement. Et toujours ces hommes qui attendent leur tour d'aller aux cabinets.

L'adjudant français reparaît. Il a un peu le droit de montrer son nez dans la cour, et puis de revenir dans la salle. Il demande le silence et nous annonce que nous allons partir, de nous tenir prêts. Enfin! On applaudirait presque. N'importe quoi plutôt que l'immobilité dans cette prison. Aussitôt le bruit se répand que les Allemands redoutent le bombardement de leurs positions et peut-être la révolte des prisonniers. C'est pourquoi nous serons embarqués ce matin. Cette nouvelle sans fondement circule rapidement. Ce n'est pas la première, favorable ou pessimiste, qui courra désormais parmi nous. Chaque jour, au camp, apportera son information plus ou moins fondée, sur quoi s'établiront les commentaires des prisonniers, privés de journaux.

On nous distribue encore une fois du pain, toujours de la part du maire de Ham. — Les Allemands ne nous ont absolument rien donné, que l'hospitalité, et encore... — C'est le dernier pain blanc de France que nous devons manger ici.

Nous sortons, nous nous mettons par quatre en franchissant la porte. Rassemblés sur la placette, devant la statue de l'impassible général Foy, trois sous-officiers allemands, à trois pas d'intervalle, comptent nos files et chacun vient dire le chiffre qu'il a trouvé à un officier reconnaissable à ceci : qu'il ne fait rien d'autre que de porter monocle, tirer sur ses gants ou s'appuyer sur son sabre. Les trois sous-officiers ont dû se rencontrer sur le même résultat, tous les trois, car on ne nous compte pas une quatrième fois. Au reste, nous commençons à nous habituer à ce petit jeu.

Mais voici qu'un officier que je présume supérieur, parce qu'il peut bien avoir une quarantaine d'années, s'approche de nous et, dans un français irréprochable, interroge ceux qu'il croit être réservistes. Il s'arrête devant moi.

— En somme, il n'y a que des réservistes et des territoriaux.

Il cherche confirmation de ses paroles auprès de mes voisins. Chose étrange; ils sont tous de l'active. Cela déroute un peu les idées de cet homme qui me regarde, lit le numéro de mon régiment sur mon képi et me dit, comme s'il récitait une leçon.

— XXXe Régiment, réserve du XXe régiment d'active, garnison à X... Xe région — Mais vous avez combattu dans les Vosges ! Et vous avez été pris par ici ?

Cela encore le surprend. Cet homme renseigné se met alors à relever les numéros de nos régiments, puis il nous dit :

— Restez bien par quatre et marchez convenablement.

Après quoi, il donne, en allemand l'ordre de partir. Notre colonne se met en route, à travers les petites rues de Ham. Devant leurs boutiques des Françaises se pressent. A côté d'elles, des soldats allemands qui disent bonjour à nos gardiens, cependant que les habitants nous font de discrets signes d'amitié.

— Où vous mènent-ils, mes pauvres enfants? nous demande une vieille dame qui pleure. Vous nous reviendrez, n'est-ce pas ?

A la gare de Ham, nous croisons des camions, des caissons, des prolonges d'artillerie, de bons gros chevaux et des Allemands qui rigolent. De quoi peuvent-ils rire ? L'un d'eux même s'esclaffe :

— Kolossal !

Tiens, je croyais que cela n'existait que sur les journaux humoristiques. Je m'aperçois alors que ce qui amuse ces artilleurs, c'est le misérable berger civil, avec ses complets troués, mais dont les trous ne sont pas tous aux mêmes endroits, ce qui lui donne ainsi l'illusion d'être habillé, et ses breloques, boîtes de sardines, vieilles courroies, bottines dépareillées attachées à ses basques avec du fil rouge. C'est évidemment « Kolossal », mais s'ils savaient pour quel haut personnage l'autorité allemande tient ce malheureux, je crois bien que ces soldats de Germanie rectifieraient leur position.

Sur les quais, où un long train de marchandises stationne, nous pénétrons par quatre. Nouvelle comptabilité au cas où l'un de nous se serait volatilisé entre la gare et la mairie. Nous montons dans les larges wagons allemands. Deux soldats sont avec nous qui nous montrent comment nous devons arranger les planches et les poutres entassées au fond de chaque compartiment, de façon à établir des bancs avec leurs dossiers. C'est lourd, mais pratiquement compris. Au reste, toutes ces voitures sont aménagées d'abord pour le transport des troupes, des chevaux — il y a des anneaux tout le long des parois — et des canons. Nous nous asseyons. Deux autres sentinelles prennent place parmi nous. Ils sont, maintenant, quatre soldats allemands qui se tiennent devant les portières. Le train s'ébranle lentement. Des acclamations s'élèvent des quais, des cris : « Hourrah ! » Nos gardiens agitent leurs fusils, puis ils entonnent un chant triste et monotone, qui nous semble lugubre... Nous sommes partis. Nous nous taisons. Les sentinelles ont l'air joyeux. Elles nous accompagnent en Allemagne, où elles resteront quelques jours, avant que de retourner contre les Français, à moins qu'une administration soucieuse de diversions ne les expédie contre les Russes.

EMILE ZAVIE.

(*A suivre.*)

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

M. Croquant et la guerre

IV. — Le capitaine Lanlaire.

Ce fut un jour heureux pour M. Croquant que celui où l'abbé Curculion lui fit faire la connaissance du capitaine Lanlaire, son ami. Narcisse Lanlaire avait hésité un moment entre la carrière militaire et l'ecclésiastique. Il tenait de la nature des manières chattemites qui semblaient l'éloigner des casernes, mais son horreur des études l'emporta et il s'était engagé dès qu'il eut l'âge acquis. Il n'était pas arrivé à des destinées bien hautes, mais il avait fait son chemin. On venait de le nommer capitaine et on allait le mettre à la retraite en cette qualité quand la guerre éclata. A ce moment, il eut des velléités guerrières, mais le destin et ses jambes le confinèrent dans une modeste garnison où il continua, comme par le passé, de récoler les uniformes de l'armée française.

C'est ce qu'il confia tout d'abord à M. Croquant, qui brûlait de l'interroger sur les plus âpres questions de la tactique et de la stratégie, lesquelles s'embrouillaient un peu dans son esprit. Le capitaine n'était pas sot, il était seulement un peu abruti. Après avoir écouté avec patience d'assez longues confidences sur les mérites respectifs du bleu horizon et du kaki, M. Croquant se décida brusquement et demanda, obéissant à sa manie :

— Qui croyez-vous qui a gagné la bataille de la Marne ?

— La victoire aurait été bien plus complète, répondit le militaire, si nos troupes avaient été vêtues de kaki. C'était une bonne saison pour le kaki. Quant à l'horizon, il n'était pas encore inventé. Tel est mon point de vue.

— Ainsi, vous ne croyez pas, vous non plus, à l'intervention du surnaturel ?

— Et toi, l'abbé ?

— Le surnaturel est fréquent dans la vie des peuples, répondit l'abbé Curculion ; la main de Dieu est partout et j'aurais, comme ecclésiastique, mauvaise grâce à contredire M. Croquant avec trop de persévérance. Nous nous sommes déjà expliqués à ce sujet.

— Farceur ! dit le capitaine. Il ne se compromet pas. Mais

Mme Lanlaire m'a accompagné dans ce petit voyage. Il faut que nous dînions de bonne heure. Après 9 heures, rien pour les militaires. Merci. Tenez, Monsieur, voilà un journal qui parle de la bataille de la Marne, c'est votre affaire. Le miracle de la Marne. Parbleu : Toute victoire est un miracle. Peut-être même que toute bataille rangée est un miracle, d'abord. Faire tenir des hommes sous la mitraille, les pousser en avant quand tout dans leur nature leur ordonne de fuir ou de se cacher dans des trous, c'est un commencement de miracle. Si cela se prolonge assez et avec une énergie suffisante, c'est la victoire, et le miracle est achevé. Sachez que toute victoire est un miracle, quand les éléments victorieux ne sont pas notoirement plus importants que ceux de l'adversaire, par le nombre ou par la supériorité de l'action balistique. Les peuples sentent cela obscurément. Il faut donc leur pardonner d'avoir pris au sens direct un mot que les militaires n'emploient jamais, car ils tiennent leur métier en grande estime, qu'au sens métaphorique et explicatif. Quand la victoire ne s'offre pas toute nue, mais vêtue au contraire des plus riches conséquences, nulle force au monde ne pourrait empêcher celui qui en profita de remercier les dieux du fond de son cœur, c'est-à-dire de constater solennellement une fois de plus la place importante qu'il tient dans l'univers et combien il est naturel que les puissances divines ou les forces inconnues se soient inclinées du côté d'une œuvre si précieuse. Remarquez que nul peuple n'est surpris que le ciel consente à un miracle en sa faveur, mais qu'il serait fort scandalisé s'il l'avait accordé à ses ennemis. Aussi se montre-t-il presque toujours très reconnaissant. La plupart des beaux monuments de la Grèce ont été érigés en commémoration de victoires remportées par l'un de ces petits peuples sur un de ses voisins, victoires auxquelles nous ne sommes plus très sensibles, à moins que le triomphe ne soit athénien ; car nous avons gardé pour l'orgueilleuse et cruelle Athènes une tendresse solide que justifie son sens de l'art et de la poésie. Il n'y a que les historiens qui tentent parfois, comme Thucydide, d'expliquer une victoire par l'emploi judicieux de forces supérieures menées par un stratège habile, mais cette méthode n'est bonne qu'avec les peuples anciens sans éclat ou ceux qui, comme les Romains, inspirent plutôt l'admiration que la sympathie. Pour les peuples modernes, principalement, il est convenu que les victoires mémorables dont ils se glorifient n'eurent lieu qu'avec l'aide de Dieu ou de quelque bergère bien inspirée. Moi, je suis militaire, je crois aux généraux, et non pas aux bergères...

— Quoique ecclésiastique, dit l'abbé Curculion, je suis de votre avis en principe. Les bergères, sauf Jeanne d'Arc, qui fut une bergère historique...

— Vous m'étonnez, dit M. Croquant, et...

— En faisant, demanda l'abbé Curculion, une exception pour Jeanne d'Arc ?

— Non, dit M. Croquant, en méprisant les bergères inspirées par...

— Tu me comprends, Narcisse ?

— Oh ! en ce moment ! et puis les bergères à cheval sont des êtres particuliers. Ce sont des militaires.

— Cette opinion ne me choque pas, dit l'abbé Curculion.

— Dites au moins des femmes militaires, bien que l'expression soit bien étrange.

— O temps d'aventure et de plaisance, reprit le capitaine, où on pouvait avoir une « femme militaire » pour compagnon de bivac, où...

— Hum ! dit l'abbé Curculion, la question envisagée sous ce jour me trouble un peu.

— Hé ! vieux Curculion, qui vis au milieu des femmes. Il y a de jolies dévotes, avec lesquelles je ne craindrais pas non plus les familiarités...

— Oh ! ce Narcisse, il est incorrigible. Je le dirai à Mme Lanlaire.

— Qui est bien au-dessus de ces médiocres contingences. Mme Lanlaire nage ou plane dans les délices et rien ne saurait, en ce moment, l'émouvoir. Elle soigne les blessés. Elle manipule les jeunes hommes, elle les respire, elle les hume, elle les goûte. La guerre, voilà une époque dont se souviendront les femmes mûres de province. Epoque de tristesse, époque de tendresse aussi. Avec elles les hommes gênants sont moins timides. Ils croient leurs contacts tout maternels. Enfin !...

— Mme Lanlaire est incapable..., dit l'abbé Curculion, qui ne sut pas finir sa phrase.

— Toutes les femmes honnêtes sont incapables de ce qu'elles ne peuvent pas accomplir, dit le capitaine.

— Elle est encore très bien.

— Surtout depuis la guerre. Elle a même pris un certain air combatif qui lui sied. Il faut voir de quel pas allègre elle part le matin visiter ses « chers blessés », emportant dans ses bras tous les fruits et toutes les fleurs de la maison. Et comme elle sait me faire comprendre que je ne suis qu'un capitaine d'habillement. Mon patriotisme est au-dessus de tout cela, conclut amèrement le capitaine Lanlaire.

— Mais ici, à Paris, elle n'a pas de blessés, j'irai la voir, dit l'abbé Curculion.

— Elle s'ennuie. Venez demain matin, j'ai à sortir, dit le capitaine.

Saluant M. Croquant, déçu de n'avoir vu qu'un brave homme là où il comptait trouver un matamore et un stratège, il disparut.

REMY DE GOURMONT.

LITTERATURE

Anatole France : *Sur la voie glorieuse*, 1 vol. in-4, 3 fr. 50, Champion. — Remy de Gourmont : *Pendant l'orage*, 1 vol. in-4, 3 fr. 50, Champion. — Maurice Barrès : *L'Ame française et la guerre. L'Union Sacrée*, 1 vol in-18, 3 fr. 50, Emile Paul. — Carles Péguy : *Notre Patrie*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, « Nouvelle revue Française ». — Georges Auriol : *La Geste héroïque des petits soldats de bois et de plomb*, 1 plaq. in-12, 1 fr., Librairie Larousse. — George de Porto-Riche: *Quelques vers d'autrefois*, 1 plaq. in-18, Emile-Paul.

Dans ce nouveau livre d'Anatole France : **Sur la voie glorieuse**, je trouve un dialogue entre Xerxès et Demarate, à l'heure où le roi des Perses, sous prétexte de venger les anciennes injures des Athéniens, « en réalité pour conquérir l'Europe », s'apprête à envahir la Grèce. Xerxès interroge Demarate :

Je te ferai connaître, lui dit-il, un autre avantage des Perses sur les Grecs. C'est que les Perses sont unis étroitement sous mon autorité, et que les Grecs se querellent sans cesse les uns les autres. On les voit à tout moment combattre ville contre ville. Et, dans une même cité, les citoyens sont divisés en plusieurs partis irréconciliables. J'ai reçu avis que les Athéniens sont partagés en deux factions qui se déchirent l'une l'autre et qu'ils ont chassé le chef des plus riches et des meilleurs pour donner le pouvoir au vil peuple. Comment des insensés toujours occupés à se détruire eux-mêmes seraient-ils en état de nuire beaucoup à une armée étrangère ?

Le sage Demarate répond :

Il est vrai, ô Roi, que, jugeant d'après leur sentiment de ce qui est bon et de ce qui est mauvais, les Grecs se querellent souvent et luttent ville contre ville, citoyens contre citoyens. Il est vrai que le peuple à Athènes n'est pas unanime sur la manière dont il convient de gouverner la ville. Parmi les citoyens, les uns regrettent les tyrans et prétendent réserver le pouvoir aux hommes bien nés ; les autres, conduits par des orateurs brillants d'intelligence et d'audace, s'efforcent de maintenir le gouvernement populaire ; et il est vrai encore que, ceux-ci l'ayant emporté, des hommes ont été exilés, qui passaient pour justes. Mais ces dissensions ont cessé à ton approche, ô Roi. Les chefs de l'Aristocratie ont été rappelés dans leur patrie, et ils la gouvernent aujourd'hui de concert avec les amis du peuple. . . . .

L'insinuation nous saute à l'esprit. Pourtant, toute ma tâche, avoue Anatole France, a été de réunir en un seul dialogue des maximes et des conversations éparses dans Hérodote. Il n'a rien tenté, dit-il, pour rapprocher les Grecs de nous : « En matière d'histoire, je n'aime pas du tout les allusions. Il faut, je crains, pour s'y plaire, quelque fausseté d'esprit. »

Ce n'est pas un amusement bien philosophique que de travestir les anciens pour nous reconnaître en eux. Mais retrouver dans tous les temps, dans tous les pays l'homme, l'homme immuable, découvrir dans le lointain des âges de ces traits qui nous semblaient propres à notre temps et qui tiennent en réalité à ce fonds humain qui ne change jamais, recevoir tout à

coup l'impression que l'espèce, qui varie si lentement, n'a pas varié depuis les époques dont nous avons conservé la mémoire, voilà ce qui émeut, voilà ce qui intéresse, voilà ce qui parle fortement à l'imagination.

L'homme dans une situation identique est toujours prêt aux mêmes gestes, aux mêmes paroles, au même orgueil et au même sacrifice. Et c'est ce qui nous émeut dans Hérodote, de nous y retrouver, Grecs, luttant contre les Barbares. Mais les paroles de Demarate se vérifieront encore : « Ni l'abondance de l'or, ni le nombre des navires, ni la multitude des hommes » ne prévaudront contre « le courage et la sagesse des Grecs ». D'autant moins que les nouveaux et éternels Barbares ont déjà épuisé leur or et dépensé le meilleur de leurs hommes et de leurs navires.

Ce livre de M. Anatole France, édité par M. Edouard Champion, « à la mémoire de Jean-Pierre Barbier, mort au champ d'honneur », est vendu au profit de l'Œuvre des Mutilés de guerre.

§

Dans la même collection, à la mémoire encore de Jean-Pierre Barbier, et au profit de l'œuvre du Vêtement du Prisonnier de guerre, voici **Pendant l'orage**, où Remy de Gourmont a noté, au jour le jour, ses impressions et ses émotions pendant l'orage. Ces pages diront mieux à ceux qui viendront après nous quel fut notre état d'esprit que les longues dissertations des historiens. Ces mots, écrits le 22 octobre 1914, résument l'état d'être de la plupart des Français, aux premiers mois de l'effroyable tourmente : « Il y a entre ma vie présente et le passé un rideau de brouillard que d'un geste je m'efforce parfois de dissiper un instant. Mais il est si épais que je parviens rarement à y creuser une étroite meurtrière par où je puisse, l'espace d'un éclair, apercevoir les choses d'autrefois... Je ne vis pas, je ne suis qu'un fantôme qui flotte dans l'air, sans consistance, sans formes précises, à l'état d'essai ou de résidu de vie. » Le 11 novembre, le premier numéro du *Bulletin des Ecrivains* a paru. On y voit « l'œuvre de mort dans toute son horreur aveugle et comment nous sommes à une heure où les plus jeunes sont les moins sûrs du lendemain ». On se demande même, ajoute Remy de Gourmont, « si cette fauchaison continue, s'il y aura un lendemain pour la jeune littérature. Il y a toujours des lendemains. Mais jeunes et vieux en garderont pour longtemps un trouble singulier et douloureux. »

Et voici que, le 19 avril, le fleuve de sang a monté. C'est, écrit-il, en huit mois une moisson de quatre-vingts écrivains, la plupart tout jeunes. Depuis, la terrible moisson s'est encore accrue, et des noms chers se sont ajoutés à la liste funèbre : Jean-Marc Bernard, qui nous laisse une œuvre déjà mûre. Par ses *Satires*, écrit M. Fagus dans le dernier *Bulletin des Ecrivains*, ses *Epigrammes*... par « l'essaim

des *Guêpes :* époque dans ce renouveau des Lettres qui a précédé la Grande Guerre, par ses articles critiques, il rendit la noblesse aux polémiques : mettant « la violence au service de la raison » ; ses victimes mêmes se retiraient ravies. — Pour ses poèmes, *Sub tegmine fagi*, les *Odelettes*, etc., où il n'envisageait que « jeux », ou études en vue de vastes œuvres entreprises, ils lui assurèrent aussitôt sa place, au premier rang. » Henri Gounelle, un des poètes les plus délicats de la jeune génération. Dans le même Bulletin, M. Gustave-Louis Tautain, qui lui consacre quelques lignes et a même noté la belle sympathie que ce jeune poète mystique témoignait à mon paganisme (encore mystique peut-être), écrit : « Il était chrétien, et son horreur se mesure à peine d'avoir vu la tombée de vingt siècles catholiques dans le fossé sanglant. Il avait le goût du risque moral, et tant de fois il l'avait couru que le pari de Pascal lui sonnait aux oreilles comme un grelot de Pâques. » M. Gounelle avait le goût du sacrifice ; il y trouvait une joie supérieure, et une sensualité intellectuelle qui parfume sa poésie, pourtant chaste comme la pudeur d'une vierge. Mais aujourd'hui, écrit Remy de Gourmont :

> Ceux que je veux pleurer plus spécialement ne figurent même pas sur ces listes. Ce sont les poètes, les écrivains, les créateurs de l'art ou de la pensée qui n'étaient encore rien qu'une fleur à peine ouverte et qui ont été et qui seront fauchés avant d'être connus même d'eux-mêmes. Des générations ont vécu, ont peiné, ont obscurément pensé à celui en lequel elles s'épanouiraient un jour, et voilà qu'il est tombé, comme la vie s'ouvrait pour lui. *Salvete, flores martyrum !* comme dit le vieux poète Prudence. Sans doute c'est un privilège de n'avoir pas goûté aux tristesses de la vie, mais qui n'en a pas connu l'amertume n'en a pas non plus connu la douceur, car amertume et douceur sont étrangement mêlées dans ce roseau qu'à vingt ans on s'apprête à broyer innocemment pour en extraire le suc. Ce n'est pas, croyez-le, que je fasse plus de cas de la vie qu'elle ne mérite. Mais serait-elle encore plus mauvaise, comme nous n'avons que celle-là, il est tentant de vouloir la connaître, et il est dur de s'en retourner sans avoir vu de la comédie traditionnelle autre chose qu'un tragique prologue.

Mais, peut-être, les ébauches que ces jeunes écrivains fauchés avant la floraison nous auront laissées, nous diront un peu de leur rêve et du rythme qu'ils voulaient imposer à la vie, des douleurs et des joies qu'ils voulaient ajouter à l'amour.

§

Maurice Barrès a réuni en un volume ses articles quotidiens de *l'Echo de Paris*, pendant les premiers mois de la guerre, sous ce titre : **L'Ame française et la guerre. L'union Sacrée.** Ces pages, dit-il, offriront un intérêt au lecteur dans la mesure où elles conservent l'émotion, la couleur morale de ces journées tragiques. En ces journées tragiques, en effet, Maurice Barrès a été un

peu de la conscience du public ; il a su exprimer ce que tout le monde pensait et espérait.

Dans un pays en état de guerre, il n'y a pas que le front de bataille où les soldats se battent, il y a, derrière la ligne de bataille, le troupeau craintif des civils qu'il faut renseigner, rassurer, auquel il faut savoir mentir, en se mentant à soi-même. Albert de Mun a tenu quelques semaines ce rôle de Tyrthée des civils, et sa parole n'aura pas été vaine : il a donné au public une assurance qu'il voulait imposer et s'imposer à lui-même. M. Barrès lui a succédé à cette tribune. Ce ne fut pas aux soldats qu'il parla, les soldats n'ont que faire de discours, mais à ceux qui doutaient d'eux-mêmes, immobilisés dans les angoisses. On dira que ce rôle est aisé, qu'il est facile, assis sur un fauteuil de cuir, une cigarette aux lèvres, de bousculer l'ennemi, de sauter les réseaux de fil de fer, de reprendre l'Alsace et la Lorraine, et d'envahir l'Allemagne. Certes, mais il faut que le public prenne conscience, par la parole d'un écrivain, de ce qu'il veut, de ce qu'il sent, et M. Barrès peut accepter avec fierté ce titre dont on l'a salué, peut-être un peu ironiquement : le littérateur du territoire.

§

La « Nouvelle Revue Française », qui se prépare à éditer les œuvres complètes de Charles Péguy, réimprime aujourd'hui un de ses opuscules : **Notre Patrie**, qui parut pour la première fois le 22 octobre 1905, aux *Cahiers de la Quinzaine*. Peut-être ce titre est-il un peu vaste pour une simple divagation sur l'influence de l'idée de guerre et de patrie sur l'œuvre poétique de Hugo. Mais, à travers ces pages où Péguy a su mêler à sa critique et à son érudition les aveux de ses inquiétudes politiques et sociales, apparaît l'être si près de la terre qu'il était demeuré. Cette religiosité patriotique qui s'exhale de son œuvre, comme un encens, et dont on retrouve ici le parfum, me symbolise bien l'âme héroïque et simple de ceux qui meurent pour leur terre, pour leur patrie, à cette heure. Péguy pouvait parler de la France avec une exaltation sans hypocrisie, car on sent qu'il faisait corps avec cette terre qu'il aimait et qu'il a glorifiée. Il semblerait même que, s'il fut hanté, obsédé par l'idée de la mort, et d'une mort belle et rayonnante, c'est que sa terre l'attirait comme le lit d'une épousée. Cette pensée d'une mort glorieuse s'était encore exaltée en lui à la lecture ardente des poètes ; et voici qu'il trouve dans Hugo l'espoir de la bataille prochaine :

> Nous aurons bien aussi peut-être nos batailles...
>
> . . . .
>
> L'arène de la guerre a pour nous tant d'attraits.

Et je fais cette réflexion que ce sont les êtres les plus normalement

sains de corps et d'esprit qui ont gardé en eux le goût du péril, du sang et de la bataille. Ceux qui craignent la lutte ont horreur du meurtre et du sang, ce sont des malades, les malades de l'analyse et de la raison.

§

La Geste héroïque des petits soldats de bois et de plomb.—Dans ce petit livre écrit pour les enfants, « pour ceux qui font la guerre en jouant », George Auriol évoque avec émotion sa propre enfance. qui revit aujourd'hui dans la jeunesse de son fils. Premiers soldats de plomb, qui êtes venus me visiter à la Noël :

> Tous les carreaux étaient gravés de gel ; — l'âne et le bœuf dedans l'étable — souffraient à l'unisson — sur l'Enfançon... — et vous avez dressé votre Camp-de-Châlons — au beau milieu de notre table.

vous êtes venus me voir, partis de Nuremberg et de la Forêt Noire....

Ici André Hellé a dessiné une Forêt-Noire d'où part la petite armée des soldats de bois. Et voici à la page suivante un « Napoléon — qui planté sur son mamelon — parmi les baïonnettes, — transperçait l'au-delà — du bout de sa lorgnette... ».Et je pense que ces dessins de Hellé feraient de merveilleux soldats de bois, spirituels et touchants. On serrerait dans la boîte,à côté du Napoléon à la lorgnette, le Murat au gigantesque plumet et jusqu'à ce soleil couchant qui tiendrait debout sur ses rayons ; et aussi ce Charlemagne, à la barbe carrée, qui porte pour l'éternité son sceptre et son globe.

> Bois allemand, — plomb d'Allemagne, — je vous dois mon entendement ; — car en venant à moi de Nuremberg — et de la Forêt-Noire, — par l'Alsace et Champagne, — à nos yeux vous avez ouvert — le beau recueil d'histoires — qui porte en frontispice, Charlemagne.

Ce petit livre, d'une grande pureté de langue et de rythmes, sera pour beaucoup d'enfants la première initiation au rythme poétique, puisqu'il s'insinuera en eux si gracieusement ; et peut-être que ce recueil d'images aura éveillé la sensibilité poétique d'un Verlaine ou d'un... Auriol.

§

M. Georges de Porto-Riche publie en une petite plaquette : **Quelques vers d'autrefois**. Pour la plupart, nous dit-il modestement, ces vers ont été puisés dans les volumes de ma jeunesse que la maturité m'a conduit à désavouer. A cette date, ajoute-t-il, « l'homme et l'écrivain que je devais plus tard réaliser n'étaient pas nés en moi ». Ces vers n'offrent d'intérêt, avoue encore l'auteur, que par leur violence et leur lien tragique avec les événements d'aujourd'hui.

Voici, daté de janvier 1871, un fragment, violent en effet, d'une pièce intitulée Sedan :

. . . .

Ceux-ci, comme une étoile, ayant la balle au front,
Vainqueurs, morts les premiers, dupes de la patrie,
Ceux le plus mutilés, tordus par la tuerie,
Les poings crispés, l'injure aux dents ; sur les charniers
Tombés désespérés, vaincus, et les derniers !
La plupart encore verts, créés sains et robustes,
Avec des bras puissants, avec de larges bustes,
Pour l'honnête labeur et pour le tendre effort.
La Guerre, qui ne boit que le sang chaud du fort,
Réserve dans sa soif toujours inassouvie
Les jeunes pour la mort et les vieux pour la vie !...
Demain ils pourriront par milliers, et les rois
Qui font de ces moissons ne crèvent qu'une fois.

Ces derniers vers, quoique anciens, sont encore d'une très exacte actualité, et cela nous confirme dans la pensée que j'ai citée d'Anatole France sur l'immutabilité de la vie, jusque dans ses horreurs et dans ses folies. En vérité, ces vers indignés, M. de Porto-Riche pourrait les écrire aujourd'hui : le spectacle est le même, et seulement plus horrible. La vie n'a pas changé ; seul le style de M. de Porto-Riche a évolué.

JEAN DE GOURMONT.

PHILOSOPHIE

René Lote : *Les Origines mystiques de la science « allemande »*, 1 vol. in-8, 5 fr., Alcan, 1913. — *Du Christianisme au Germanisme*, 1 vol in-12, 3 fr. 50, Alcan, 1914.

Je suis un peu en retard pour signaler ces deux ouvrages qui toutefois restent d'une belle actualité. Antérieurs tous deux à la guerre, puisque le premier a été publié en 1913 et que le second, publié en 1914, a été présenté comme thèse de doctorat en juillet 1911, complètement rédigé, ils offrent un remarquable exemple de clairvoyance idéologique et politique. Je m'attacherai surtout au premier de ces ouvrages, qui présente un intérêt plus particulièrement philosophique.

On sait dans quels termes Nietzsche, cet enfant terrible du Germanisme, a dénoncé dans *Ecce Homo* le vice de l'intellectualité allemande par opposition à l'intellectualité française. Ce vice, c'est « le mensonge allemand », « la malpropreté allemande », par où il faut entendre cette mixture de science et de métaphysique, cette religiosité scientifique et philosophique, cet idéalisme frelaté qui entravent dans une tête allemande toute véracité intellectuelle. « Deux fois

déjà (à l'époque de la Renaissance et à la fin du dix-huitième siècle), lorsque avec une bravoure extraordinaire et un formidable effort sur soi-même, un mode de penser absolument scientifique parvenait à se réaliser, les Allemands ont su trouver des voies détournées pour revenir à l'ancien « idéal », pour réconcilier la vérité et l' « idéal » et ce n'était en somme que des formules pour le droit de décliner la science, le droit au mensonge. » — Cette phrase de Nietzsche pourrait servir d'épigraphe au livre de M. Lote sur **Les Origines mystiques de la science « allemande »** au cours duquel l'auteur, après avoir exposé les erreurs premières du mysticisme en science et l'organisation intellectuelle qui y correspond, explique la formation en Allemagne d'une espèce de mysticisme moderne renouvelé de l'ancien, puis enfin la réaction nationale de sa « Science » contre l'esprit de science tel qu'il s'est défini avec Lavoisier et avec Lamarck, établissant ainsi la genèse du Germanisme intellectuel. — Dans les pages d'*Ecce Homo* où il parle de la « malpropreté » allemande, Nietzsche a surtout en vue les sciences dites morales. Il oppose à l'idéalisme des « faux monnayeurs allemands » la psychologie française réaliste, analytique ; la psychologie à la La Rochefoucauld, à la Stendhal, à la Taine. C'est dans le domaine scientifique tout entier et d'abord dans les sciences chimiques et biologiques que M. Lote poursuit l'antithèse de la science française, expérimentale, antimystique et agnostique et de la science allemande toute pénétrée de mystique, toute chargée d'éléments adventices, étrangers ou hostiles à l'esprit de science : religiosité protestante, spiritualisme étatiste, rêve mondial de domination allemande.

Le psychologue s'intéressera dans ce livre à l'explication de l'occultisme ou mysticisme scientifique présenté comme l'effet, non de prétendus principes *à priori*, mais d'une déformation de l'intelligence résultant d'une rupture d'équilibre, d'un défaut d'adaptation, d'une impossibilité d'assimilation provoquée à un moment donné par un afflux soudain de découvertes expérimentales. Les égarements mystiques passés à l'état de caractères acquis et héréditaires commandent dès lors les acquisitions ultérieures de l'esprit ; les travers de l'organe réagissent sur la fonction et déforment les connaissances nouvelles. Tel sera le cas pour l'Allemagne où le mysticisme héréditaire prend une recrudescence nouvelle en présence de l'expérience moderne, à la fin du dix-huitième siècle. — L'historien des idées s'intéressera aux multiples avatars de l'illusion mystique, romantique et spiritualiste sur le terrain scientifique, à l'étrange association qui s'est opérée dans les cerveaux allemands non pas entre l'idée de science et celle d'asservissement de la nature à l'homme, mais entre l'idée de science et celle de domination pangermaniste ; aux luttes du transformisme et du spiritualisme et aux déformations

subies par le premier en Allemagne sous l'influence spiritualiste ; enfin et surtout aux problèmes suscités par l'antithèse entre la science allemande et la science française. — Jusqu'à quel point cette antithèse est-elle fondée ? Le mysticisme allemand n'a-t-il pas déteint sur l'intellectualité française, et dans quelle mesure ?

En principe, la thèse de M. Lote est exacte. La dissociation entre science et métaphysique, dissociation qui n'est jamais opérée dans une tête allemande, est depuis longtemps un fait accompli dans les intelligences les plus représentatives de l'esprit français : un Lavoisier, un Lamarck et après eux un Cl. Bernard, un Taine, un Renan. Toutefois cette dissociation, considérée dans l'évolution scientifique française, n'est ni universelle, ni incontestée. Il faudrait d'abord distinguer entre les sciences. On peut dire qu'en France l'esprit de science règne en maître dans les sciences physico-chimiques et qu'il s'est affirmé de plus en plus dans le domaine biologique par les progrès du darwinisme et de la biologie mécaniste. Mais il n'en a pas été de même dans les sciences dites morales. Taine, il est vrai, a professé un monisme scientifique résolu ; il a prétendu appliquer à toutes les sciences la même discipline expérimentale et antimystique. Il a voulu souder les sciences morales aux sciences naturelles. Mais cette soudure n'a pas été sans provoquer des résistances. Le spiritualisme classique s'y est opposé. De nos jours, M. Bergson a été plus loin ; il a remonté plus haut le courant scientifique ; il a refusé de souder aux sciences physico-chimiques les sciences biologiques ; il a pratiqué une brisure dans la série scientifique ; il a soutenu que la vie était un domaine à part ; il a introduit dans cette partie de la science son intuitionnisme rétrograde et stérile au point de vue scientifique. Avant M. Bergson, métaphysiciens et savants opéraient chacun de leur côté. Ils s'ignoraient et voulaient s'ignorer les uns les autres. On pratiquait le système des cloisons étanches entre religion et science, entre métaphysique et science. Et ce système a du moins l'avantage, au point de vue de la sincérité intellectuelle, de maintenir dans les intelligences le sentiment de la dualité, de l'irréductibilité des deux termes ; de mettre en garde l'esprit de science contre les entreprises de l'esprit mystique. C'est cette entreprise qui triomphe avec M. Bergson. On trouve dans *l'Evolution Créatrice* le mélange le plus antiscientifique de science et de métaphysique. — A côté du mysticisme cosmologique de M. Bergson, un autre exemple de mysticité scientifique dans la science française serait le mysticisme sociologique de M. Durkheim, qui fait de la société une réalité spécifique distincte de ses unités composantes, avec ses caractères et ses lois propres et donc ses privilèges, ses devoirs et ses droits. Il y a dans ces conceptions soit cosmologique, soit sociologique, quelles que soient par ailleurs leurs différences, une évidente dérivation

germanique. — Et si l'on voulait être un peu rosse, et sans doute excessif et injuste, on poursuivrait l'idée de ces affinités germaniques en montrant par exemple que le dynamisme bergsonien, héritier du dynamisme de Schelling et de Novalis, se prêterait avec un peu de bonne volonté à d'étranges conséquences au point de vue éthique et politique. D'un principe aussi vague, aussi indéfini et indéterminé que l'Elan Vital, principe antérieur et supérieur aux moments qu'il parcourt et aux formes contingentes qu'il revêt dans son devenir, ne pourrait-on déduire assez aisément la théorie allemande de l'infidélité aux contrats ?... On pourrait se livrer à un jeu analogue en ce qui concerne la conception sociologique de M. Durkheim ; — et je crois me rappeler que cela a été fait. Mais, encore une fois, cela serait tendancieux et injuste, quoique logiquement très défendable. — Ce qui est plus sérieux, c'est l'emprise incontestable de la mystique Kantienne de la Raison Pratique sur une grande partie de la philosophie française, et l'influence indirecte et spéciale qu'elle a eue sur les sciences morales considérées comme ayant pour fin plus ou moins détournée de justifier ou de rendre possible les postulats du Kantisme moral.

Que conclure de tout cela ? C'est qu'il y a dans la pensée française deux courants : un courant scientique et antimystique ; et un autre courant mystique et spiritualiste ; ce dernier très pénétré d'influences allemandes. De ces deux courants, le premier peut être regardé comme un phénomène proprement français, en raison de son caractère unique et exceptionnel dans la pensée européenne. Et en même temps ce phénomène semble avoir eu le privilège de nous attirer l'animadversion ou la défiance de tout ce qui, en Europe, reste croyant et mystique. Au fond, le reproche comique d'immoralité française s'expliquerait par là. Quand on parle d'immoralité française, ou cette aimable expression ne veut rien dire, ou elle signifie l'athéisme scientifique français, l'irréligiosité scientifique, l'impiété scientifique, l'idée française de la science pour la science, comme il y a l'art pour l'art — et non de la science subordonnée à des postulats religieux, éthiques ou nationalistes, l'esprit d'analyse à outrance; l'esprit de dissociation briseur de dogmes et démolisseur d'autorités spirituelles. Par contre, l'Allemagne mystique et féodale a rallié bien des sympathies dans ce même monde dévot et conservateur.

Toutefois, pour être complet et pour être juste, il faudrait faire dans la pensée allemande un départ analogue : d'un côté la tourbe des professeurs d'Université, des théologiens laïques dont l'illisible Eucken reste le type accompli ; de l'autre les grands penseurs indépendants, Schopenhauer et Nietzsche, qui, s'ils ne sont pas précisément des antimystiques, puisqu'ils ont plus d'une fois cédé aux nostalgies ataviques, n'en ont pas moins été de loyaux observateurs

de la nature morale, de dignes disciples de leurs maîtres français, d'impavides contemplateurs de vérités dures ou tristes, et qu'ils ont parlé avec le mépris qui convenait de l'hypocrisie religioso-laïque de leurs compatriotes. Les diatribes d'un Schopenhauer contre les professeurs d'Université semblent aujourd'hui plus que jamais d'actualité.

Et, à propos de ces deux grands noms, et pour le dire en passant, l'aventure tragique que nous traversons ne me semble nullement une raison de les vouer à l'oubli ou au dénigrement. — Les effets rétroactifs ne sont pas plus admissibles en matière philosophique qu'en matière juridique. Et de même que la folie finale d'un Nietzsche ne constitue à aucun degré un motif valable de disqualification pour son œuvre, de même la folie mégalomaniaque qui s'est emparée de tout un peuple ne doit pas abolir les pensées puissantes qui ont fleuri dans son passé. Heine, Gœthe, Schopenhauer, Nietzsche! rayer ces noms du livre de l'humanité! qui y songerait? Abolir cette forme de sensibilité et de pensée! quelle illusion! Mais tout se tient dans ce monde subtil de la méditation, de la fantaisie et du rêve. Abolir tout cela, n'est-ce pas abolir l'âme de l'Hellade qui revit dans la grâce un peu lente de l'Iphigénie de Gœthe, l'âme Hindoue, l'âme des lacs sacrés de l'Hymalaya qui inspire la hantise schopenhauérienne du Néant; n'est-ce pas renier un peu notre clair génie français, notre fine psychologie à la Rochefoucauld qui transparaît dans les pages les plus lucides de *la Généalogie de la Morale;* n'est-ce pas abolir l'âme païenne d'un Heine dressant contre la tyrannie du règne chrétien de l'Esprit la revendication de la chair et annonçant au monde étonné la résurrection du grand Pan; n'est-ce pas effacer du Livre de la poésie éternelle la beauté légère des *Lieder;* n'est-ce pas disperser méchamment ce pâle cortège de fantômes féminins de toutes les nations et de toutes les races; toutes ces attirantes et troublantes figures de femmes : l'éternelle Hélène; et Hérodiade, et la Viviane de Merlin, et la fée Abonde, et Yseult la Blonde qui voisinent dans ces chansons ailées avec les Filles du Rhin, avec la Walkyrie et la Loreley, avec Germania et Hammonia, sottes et lourdes filles dont se rit sentimentalement l'ironie du poète? — Là non plus il ne faut pas mêler les genres. Le patriotisme intransigeant dans les choses de la guerre, l'indomptable volonté de victoire française, la volonté d'avoir pour nous la Force, — cette force que notre mystique spiritualiste de « la Justice et du Droit », nous avait peut-être un peu trop fait oublier —; tout cela qui, il est vrai, est pour nous l'essentiel, surtout dans cette heure où les destins vont se résoudre, tout cela n'est pourtant pas incompatible avec le clair regard rétrospectif jeté sur le monde de la pensée et de l'Art...

Je viens de prononcer ce mot de Force qui évoque bien des pro-

blèmes. Ici, en effet, en regard du problème de la science « allemande », on pourrait poser le problème de la force allemande » et instituer une comparaison entre le concept allemand et le concept français de la Force. — Le concept allemand de la Force me paraît présenter la même tare idéologique que le concept allemand de Science ; à savoir l'impureté du concept : le mélange de ce concept avec des éléments étrangers à lui, éléments de nature essentiellement mystique. L'idée de Force, prise en elle-même, est une idée juste, pleine de vérité et de sens, puisqu'elle exprime la loi universelle de la lutte pour la vie et du triomphe des forts, loi qui, quoi qu'on en dise, vaut pour l'espèce humaine comme pour le reste de la nature. L'idée de Force pourrait se formuler par cette évidence : il n'y a pas de force contre la force. Or, voici que cette idée de Force, idée parfaitement valable en tant qu'elle exprime une loi naturelle incontestable, va se charger, dans les cerveaux allemands, de valeurs qui n'ont plus cours dans le monde moderne ; elle va s'affubler, dans les imaginations allemandes, de toute la défroque paléogermanique ! piétisme luthérien, féodalisme, teutomanie ; elle va se convertir en un concept équivoque, superstitieux et anachronique.

Le concept français de la Force a, lui aussi, subi une déformation. L'idée positive et scientifique de Force s'est trouvée en conflit dans les cerveaux français avec une idéologie spéciale, l'idéologie de « la Justice et du Droit » ; idéologie d'origine mystique, elle aussi ; d'un mysticisme il est vrai très différent du mysticisme allemand et luthérien ; mysticisme rousseauiste, puis tolstoïen ; mysticisme égalitaire, humanitaire, fraternitaire et pacifiste. Sous cette optique particulière, l'idée de Force s'est trouvée déformée et défigurée ; elle est apparue comme une idée antimorale et antihumaine ; — antihumaine en ce sens qu'elle se refusait à mettre l'Humanité à part, en dehors de l'universelle loi de la lutte pour l'existence. De ce fait l'idée de Force a été dépréciée et niée au profit des idées de Justice, d'Humanité et de Paix universelle. Une esthétique, comme une politique, s'est instituée, esthétique proprement insensée qu'identifiait l'idée de Beauté et l'idée de Justice, l'idée de Beauté et les idées d'Harmonie et de Concorde universelle ; comme si la lutte et l'inégalité n'étaient pas la loi de nature, comme si la Beauté pouvait être autre chose qu'une force et une expression de force ; comme si la Justice elle-même, au sens positif et valable du mot, pouvait être autre chose qu'un rapport de force, un équilibre plus ou moins instable de forces en présence ; — la notion de justice n'étant par suite qu'une notion dérivée, la notion de Force restant la notion essentielle et primordiale. Contre cette esthétique et cette politique humanitaire, harmonienne et pacifiste, l'esthétique et la politique nietzschéenne ont hautement raison.

En présence de la double déformation allemande et française de l'idée de Force, il est permis de souhaiter que l'esprit français réforme sa notion de la Force et qu'il redonne à la Force — au sens positif et réaliste du mot — la place qui lui revient dans l'échelle des valeurs : la première ; la Force étant une idée scientifique puisqu'elle exprime une loi naturelle ; la Force étant une idée d'essence noble car elle exprime l'âme des peuples qui ont la volonté de victoire. L'idéologie pacifiste est une idéologie de faibles. Cessons d'opposer le Droit à la Force. A tout prendre, mieux vaut pour un peuple être vaincu sans avoir le droit pour lui. Etre vaincu en ayant le droit, c'est subir une double défaite. C'est la suprême injure et la suprême infortune. Loin de nous cette pensée !

Pour en revenir aux livres de M. Lote, ce que j'en ai dit suffira, j'espère, à en marquer l'intérêt. L'immense et sûre érudition mise en œuvre par l'auteur, la connaissance approfondie de la pensée et de l'âme allemandes, la liberté des jugements et la fermeté de la doctrine font de cette double étude une contribution de tout premier ordre à l'histoire des idées aux XIX[e] et XX[e] siècles.

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

Grégoire Alexinsky : *La Russie et la Guerre*, Armand Colin, 3 fr. 50 — Henri Moro, *France et Suisse*, Payot, 3 fr. 50. — Gustave Téry : *Jaurès*. Edition de l'Œuvre, 3 fr. 50. — Divers : *Problèmes de politique et finances de guerre*. Alcan, 3 fr. 50. — Memento.

Nous connaissons si mal la Russie en France qu'il est fort heureux que des livres comme celui de M. Grégoire Alexinsky, ancien député à la Douma, **La Russie et la Guerre**, viennent de temps en temps nous rappeler sa vraie physionomie. La voici telle que je crois la voir. La Russie, il y a une dizaine d'années, était encore une autocratie, et cette autocratie, il ne faut pas l'oublier, s'appuyait sur les monarchies de droit divin prussienne et autrichienne ; le gouvernement russe était allemand de goût, de tradition, de principes ; bien plus, ses agents étaient le plus souvent des Allemands des provinces baltiques, ou même d'Allemagne. Entre les deux autocraties allemande et russe, il y avait un cadavre : la Pologne. Même après le refroidissement qui suivit le traité de Berlin, leur complicité subsista et alla jusqu'à paralyser l'alliance franco-russe. Ce fut l'Allemagne qui, pour détourner la Russie des questions d'Europe, la lança dans les questions d'Extrême-Orient, ce qui amena la guerre de Mandchourie. Le mouvement révolutionnaire qui suivit cette guerre désastreuse se fit autant contre le germanisme russe que contre le despotisme tzariste. Malheureusement, cette révolution se déchaîna

avec une telle violence que, pour éviter terrorisme et jacqueries, le gouvernement national dut serrer les freins et que l'influence germanique en profita pour rétablir sa puissance ; en 1910, elle était assez forte pour obtenir du Tzar, contre les désirs de la France, le retrait des garnisons russes de Pologne à plusieurs centaines de kilomètres de la frontière; d'autre part, les forces conservatrices russes, jouant du spectre rouge, sophistiquaient les élections et obtenaient en 1912, une Douma où le parti tzariste gardait la prédominance. C'est là l'explication de bien des choses obscures. Le parti tzariste, au fond, aime et admire l'Allemagne, et suspecte, pour ne pas dire déteste l'Angleterre et la France ; un de ses organes, le *Rousskaia Znamia*, va jusqu'à louer en pleine guerre l'Allemagne de représenter le principe d'autorité monarchique et souhaite qu'elle détruise la république en France et y rétablisse la royauté absolue. C'est ce parti vieux-moscovite qui contrecarre l'action personnelle du tzar, tient pour non avenues ses proclamations aux Polonais et aux Finlandais et veut qu'on gouverne à l'allemande par le fouet, la police et l'espionnage. Ce parti est très puissant et a des dessous mystérieux ; certains se sont demandé si ce n'était pas à dessein que Rennenkampf, qui était de race allemande et d'opinions tzaristes, avait laissé écraser son camarade Samsonov à Tannenberg ; du moins, sait-on que le colonel Miassoyedov, qui était le bras de ce parti à la haute police politique, a été pendu comme espion de l'Allemagne. Ce sont là choses qu'on ignore trop en France. Le jour où les démocrates russes auront achevé d'éliminer leur virus révolutionnaire, ce qui se fait, car depuis dix ans qu'ont eu lieu les grandes émeutes de Moscou leur éducation politique s'achève, le jeu naturel des élections les portera au pouvoir et une monarchie constitutionnelle et libérale s'établira en Russie à l'image de celle d'Angleterre et d'Italie. Ce jour-là, c'en sera fait du tzarisme d'esprit germanique, et comme la guerre nous aura débarrassés du kaiserisme tant prussien qu'autrichien, on peut espérer que le monde sera enfin guéri du culte de l'autoritarisme. La Papauté, qui est très fine, comprendra qu'elle a eu tort de s'inféoder au principe de commandement, et nos positivistes, qui sont intelligents, s'aviseront de la fausse voie où on les a fourvoyés ; le salut n'est pas dans l'absolutisme, mais dans le libéralisme, et les démocrates peuvent se réconcilier avec les aristocrates en tenant à distance les jacobins blancs et rouges. Pour en revenir à la Russie, il faut souhaiter avec ferveur la défaite de cet esprit réactionnaire à laquelle est liée la renaissance des nationalités que le tzarisme opprimait jusqu'ici. Le peuple russe, en lui-même, ne demande qu'à vivre en bons termes avec les peuples polonais, ruthène, lithuanien, finlandais, arménien, juif, etc. S'il avait été consulté, il aurait depuis longtemps accepté l'autonomie et même l'indépendance de la Bessarabie,

ce qui aurait déclanché à temps la Roumanie et peut-être fini la guerre. Le chauvinisme moscovite lui a coûté de ce côté la perte de la Galicie et de la Pologne, sans parler des destructions et des monceaux de cadavres. Mais toutes les oppressions sont condamnées à disparaître, et tôt ou tard la liberté luira pour tous les peuples, même les plus modestes. Telle lettre d'un révolutionnaire letton, que cite M. Alexinsky, donne la meilleure idée de ce petit peuple letton et du petit peuple esthe. Ah ! de quelles clameurs de joie sera saluée la défaite définitive de la tyrannie tudesque !

§

Pour être, à la différence du précédent, antérieur à la guerre, le livre de M. Henri Moro : **France et Suisse**, n'en est que plus intéressant, car il montre combien, dès cette époque, la Suisse alemanique était déjà germanisée ; vraiment on ne pouvait même prévoir jusqu'à quel point elle l'était. C'est en somme la Suisse romande qui maintient la flamme sacrée du foyer d'indépendance ; sa sœur semblerait à moitié disposée à se fondre dans un nouveau Saint Empire. Espérons qu'à la lumière des événements actuels bien des illusions se seront dissipées ; si la capitale de la France avait été Lyon au lieu de Paris, le respect de la neutralité helvétique n'aurait pas pesé lourd dans la balance du Kaiser, et Zurich ou Berne aurait eu le sort de Liège ou Louvain. En somme, par ses traditions, par ses institutions, par ses légitimes prétentions, la Suisse devrait marcher d'accord avec la France ; les souvenirs d'une « alliance perpétuelle » au cours de laquelle 1.200.000 Suisses, dont 450 généraux, ont servi sous nos drapeaux ne devraient pas être ternis par les crimes de nos massacreurs jacobins du jardin des Tuileries et du vallon de Stanz, de même que les sottises haineuses de certains de nos politiciens ne devraient pas faire oublier à nos voisins que nos deux démocraties républicaines sont beaucoup plus rapprochées l'une de l'autre que la leur de l'autoritarisme kaiserien. Personne en France ne nie les grandes qualités morales du peuple helvète, et ceux qui sont un peu au courant connaissent sa richesse économique : pour la densité démographique des voies ferrées, la Suisse n'est dépassée dans le monde que par les pays scandinaves, et pour l'exportation de produits manufacturés, elle dépasse de beaucoup, avec 250 fr. par tête, la Belgique, qui n'atteint que le taux de 157 fr., l'Allemagne de 96 fr. la France de 84 fr. ; elle est donc au premier rang des nations européennes et son amitié est de celles dont nous aurions droit d'être fiers. Cette amitié nous serait d'ailleurs acquise, si j'en juge par les nombreuses « opinions » que M. Moro a recueillies au cours de son intéressante enquête, et le spectacle des atrocités déchaînées par l'ambition prussienne n'aura pu que l'étendre et l'affermir. Ah ! si la poétique Souabe, la noble Bavière, l'indépendant Tyrol pouvaient

regarder du côté de l'Helvétie plutôt que du côté de la Sprée, et former une sorte de confédération alémanique, républicaine et libre qui serait unie à la France par la même alliance perpétuelle que les treize cantons d'autrefois !

§

Ce que je disais de la Russie devrait peut-être rendre indulgent pour les politiciens qui ont toujours, chez nous, suspecté et attaqué le tsarisme, comme **Jaurès**. Mais, hélas ! c'est que, par haine du tsarisme, ces politiciens auraient détruit l'alliance franco-russe elle-même. Le soir où il a été tué, Jaurès venait de sommer notre Gouvernement de se désolidariser d'avec la Russie ! Et puis, s'il attaquait le tsarisme germanisé, c'était au nom d'un marxisme plus germanisé encore. Certes Jaurès n'était pas méchant, il était même bon, comme tous les gens gros, puissants et bavards ; au fond de son socialisme haineux, peut-être y avait-il beaucoup de philanthropie, mais que de mal font parfois les gens-bons ! Ce n'était pas non plus un homme sans valeur, surtout comme orateur ? et tacticien parlementaire, mais vraiment cette valeur-là est si insignifiante à distance ! Qui peut lire les discours refroidis des plus grands orateurs ? et qu'importe que Caillaux ne se soit maintenu au pouvoir que par Jaurès ? Apôtre, soit encore, et je sais bien qu'on ne peut pas demander à un apôtre ce qu'on exige d'un penseur, d'un savant ou même d'un écrivain, mais il y a des apôtres bien fâcheux, tels ceux qui ne font qu'échafauder des théories fausses et agiter des passions mauvaises. C'est, dira-t-on, prendre bien au tragique ce qui en somme a été inoffensif, le bon sens de tous paralysant plus ou moins la force nocive de quelques-uns. J'y consens, et je comprends que Gustave Téry ait écrit, il y a quelques années, sur le bon Jaurès un livre jovial et gouailleur qu'il réédite, une série de tapes sur le ventre, et quel ventre ! *Jaurès excommunié ; Jaurès universitaire ; Jaurès bourgeois modèle*, tout cela est charmant de bonne humeur narquoise et fine. Mais, en vérité, la guerre a opéré bien des transmutations de valeurs, pour parler comme Nietzsche, et on frémit en pensant que si nous avions écouté ce brave homme, cet habile homme, cet éloquent homme, nous serions tous en ce moment sous le talon des soudards du Kronprinz. On finirait par croire à la neuvaine de Sainte-Geneviève en songeant que, pendant les dix ans qui ont précédé la guerre, nous avons caboté de la germanophilie financière de Caillaux à la germanophilie social-démocratique de Jaurès et que, pourtant, nous nous en sommes tirés ! La haute ironie des choses c'est que ce sont les amis de Caillaux et de Jaurès, justement, qui assistent ahuris à ce miracle et qui monteront au Capitole ! J'entends d'ici les hymnes de joie triomphale qu'eût fait éclater Jaurès. Bah ! gardons le sourire. Jaurès a eu, un jour, une bien belle phrase

sur « ce sol à qui nous sommes tous attachés par l'immobilité des tombes et le tremblement des berceaux». Pour cela, il lui sera beaucoup pardonné, au moins par les littérateurs.

§

Sous le titre **Problèmes de politique et finances de guerre**, divers professeurs de faculté de droit ont étudié, M. Gaston-Jèze, *le Plan financier de l'Angleterre* et *la Réparation des dommages de guerre*; M. Joseph Barthélemy, *le Renforcement du pouvoir exécutif* et *le Contrôle parlementaire*; M. Louis Rolland, *l'Administration locale*; M. Charles Rist, *le Maintien de la vie économique en Allemagne pendant la guerre*. Et chacune de ces études mériterait tout un commentaire. Mais pour ne pas abuser de la patience du lecteur, je ne parlerai que des deux articles de M. Barthélemy, qui touchent, d'ailleurs, d'un peu plus près la science sociale.

La question du renforcement du pouvoir exécutif en temps de guerre et de ses rapports avec le pouvoir législatif est une des plus délicates qui soient. Elle n'avait pas même été soupçonnée par nos gouvernants successifs. Aucun de nos vingt ou trente présidents du conseil depuis 1870 n'a semblé se poser la question : Que faudrait-il faire, au point de vue des pouvoirs publics, si la capitale était prise, si le Parlement ne pouvait se réunir, si le Président de la République tombait aux mains de l'ennemi, etc.? En fait de textes législatifs, nous n'avions que les deux lois sur l'état de siège : celle du 8 août 1849 et celle du 3 avril 1878 ; il a fallu que, sous le coup de la déclaration de guerre, une loi du 4 août 1914 étendît les pouvoirs financiers du gouvernement, ce qui lui a permis jusqu'au 22 décembre d'ouvrir des crédits dépassant 6 milliards, avec le seul concours du Conseil d'Etat. En outre, par suite d'une autorisation tacite du Parlement: il y a eu un renforcement considérable des pouvoirs du Gouvernement, toutes les libertés publiques ont été réduites ou supprimées, les garanties des fonctionnaires suspendues, le contrôle de la presse et du Parlement presque anéanti tout d'abord ; un budget de 8 milliards a été voté en bloc et un certain nombre de lois ont été remplacées par de véritables décrets-lois, comme pendant les périodes de dictature.

Il n'y a lieu ni de trépigner de joie ni de s'indigner. Notre mécanisme constitutionnel n'avait pas prévu les grandes crises, c'est un tort ; il devrait y avoir dans toute constitution un certain nombre d'articles envisageant les révolutions, les invasions, et canalisant les dictatures alors inévitables ; j'ai même, dans le temps, proposé une dictature régulière, chaque sept ans, et durant quinze minutes, pendant lesquelles le Président de la République en expiration de mandat signerait les oukazes qui lui paraîtraient en conscience devoir être pris et que le

Parlement n'aurait pas pu ou voulu prendre. L'inconvénient du régime parlementaire est, en effet, de s'arrêter devant bien des obstacles que le « bon tyran » fait s'évanouir d'un simple trait de plume; ainsi la prohibition de l'absinthe que nous venons de voir réaliser si facilement; mais le régime du « bon tyran » aurait des inconvénients cent fois pires, et il faut approuver le gouvernement actuel de ne pas abuser des circonstances et de se plier de bonne grâce au contrôle parlementaire rétabli. Que, d'ailleurs, ce contrôle soit parfois tâtillon et maladroit, et que les parlementaires qui l'exercent obéissent trop souvent à des haines de personnes plutôt qu'à des soucis d'intérêt général, je n'en disconviens pas, mais enfin comme l'opinion publique contrôle elle-même le Parlement, les politiciens ne peuvent pas se livrer à toutes leurs facéties. En somme, à ce point de vue comme à bien d'autres, la France a été digne d'elle-même, et c'est un spectacle consolant de voir que des députés qui, au fond, voudraient MM. Pams, Caillaux, Combes, Clemenceau, etc., acceptent, il est vrai en grognant, MM. Poincaré, Millerand, Ribot, Delcassé, etc. « Ils grognaient, mais ils suivaient toujours ! » Ce sont nos grognards à nous. On peut, d'ailleurs, préférer ceux de la Grande Armée.

Memento. — Les questions d'actualité sont si pressantes et nombreuses que les traités de science désintéressée parus avant la guerre en souffrent. Je me contente de citer, en espérant pouvoir y revenir à loisir, *le Travail en Amérique avant et après Colomb*, de MM. L. Capitan et Henri Lorin (Alcan, 5 francs), paru dans la collection de l'*Histoire universelle du travail* de M. Georges Renard, et, dans la collection « Bibliothèque utile », du même éditeur, le *Manuel d'hygiène et d'enseignement social*, de Mlle Quintin. — Pas davantage ne parlerai-je longuement de *la Grève générale en Belgique d'avril 1913* de MM. Vandervelde, de Brouckère et Vandermissen (Alcan, 3 fr. 50). Cette question se trouve reléguée à un plan bien lointain par d'autres maux dont souffre la pauvre Belgique, et auxquels, on le sait, M. Vandervelde et ses amis se consacrent si noblement. — Chez Laurens, M. le sénateur Couyba a fait paraître *le Parlement français*, dans la collection illustrée des Grandes institutions de France. Le dit Parlement n'a pas en ce moment les faveurs de l'opinion publique, et beaucoup voudraien la transformer en bouc émissaire. D'autre part, ses défenseurs font remarquer qu'il n'a jamais refusé un seul crédit militaire demandé par le gouvernement depuis 44 ans. Oui, mais comme c'était par crainte du Parlement que le gouvernement n'osait rien demander, on tourne dans un cercle vicieux. Au fond l'un et l'autre sont répréhensibles, un peu comme l'Empire et l'Opposition avant 1870, et la France pourra leur reprocher à tous deux d'avoir cru trop vite ceux qui l'assuraient du sincère désir de paix de l'Allemagne. Quand on songe qu'un peu de méfiance eût sinon prévenu la *furia tedesca*, du moins l'eût plus vite arrêtée, et que la France eût ainsi économisé des centaines de milliers de nobles vies et des dizaines de milliards, on devient sévère pour les doux maniaques du pacifisme et de l'anti-

militarisme.— Quant aux députés eux-mêmes, M. Georges Pioch me semble les avoir très bien jugés dans son livre spirituel : *Les 15.000 ; la foire électorale* (Ollendorf, 3 fr. 50). Ah ! si la terrible crise présente nous guérissait de la vésanie politicienne !

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE

Reims avant sa dévastation. — Comme Soissons, — et peut-être plus encore — Reims a été amplement saccagé par l'artillerie allemande. Le bombardement, commencé lors de la retraite de la Marne et l'évacuation de la ville d'abord occupée par l'ennemi, se poursuit encore avec des arrêts et des reprises, selon l'humeur du jour. C'est dire qu'on y a beaucoup abîmé, détruit et que la vieille cité, comme sa cathédrale, — particulièrement visée, — n'est plus que le fantôme d'elle-même.

Nous parlions dernièrement du journal de ce siège, publié dans *le Tour de France* par M. Henri Jadart, mais qui n'est que le récit des faits au jour le jour, et suppose chez le lecteur une connaissance suffisante de l'endroit et des principaux faits de son histoire lui permettant non seulement de s'y intéresser, mais de s'y orienter sans peine. L'illustration cependant abondante ne pouvait tenir compte de l'état ancien de Reims, toutefois qu'il y subsiste nombre de coins intéressants ou anciens. — Il peut sembler intéressant de fournir dès lors, à côté des faits historiques qui pourront être rappelés ailleurs, quelques détails sur la parure monumentale du lieu, et qui indiqueront au moins quels furent son aspect et son importance d'autrefois.

Les plans anciens montrent qu'il s'y forma deux foyers distincts et séparés d'habitation : le premier et le plus important autour de la cathédrale et qui constitua la cité, succédant au centre urbain de l'époque Romaine; le second autour de la vieille abbaye de Saint-Remi. Entre Saint-Remi et la cité, le quartier fut bâti assez tard; mais toute la ville se trouva enfin englobée dans une enceinte générale, défendue de tours, dont on a conservé le détail lors de sa démolition (1782-1848) et qui se trouvait représentée au musée par une suite de croquis en couleurs. — Pour nombre de gens de passage à Reims, l'unique monument qui présente de l'intérêt et mérite le déplacement, c'est la cathédrale des sacres. Sans doute, c'est l'édifice merveilleux et grandiose qui vaut à la ville une partie de sa célébrité; mais on y peut voir d'autres monuments, des aspects et des sites, des collections enfin de grande valeur, et qui méritent une étude attentive. — La ville épiscopale autrefois était défendue au Nord par le château de la porte de Mars, forteresse féodale avec tours et donjon qui rappelait le Louvre de Charles V; qui joua un rôle important dans l'histoire locale et dura jusqu'au XVIe siècle. C'était

une des portes de la cité romaine qui s'était trouvée enclavée dans une construction militaire du Moyen-Age où habitaient les archevêques; lorsqu'on la détruisit, à l'époque d'Henri IV (1595) (1), on découvrit la porte antique qui lui servait d'appui et qu'on eut la bonne idée de conserver. L'époque moderne l'a seulement un peu restaurée et environnée d'un square. — Du même côté et devant l'Hôtel de Ville, qui date en partie du XVIIe siècle, s'étend du reste la partie la mieux conservée de la ville du Moyen-Age, avec l'étroite rue de Tambour, qui garde à côté de vieux hôtels à pignon une des constructions les plus curieuses de l'ancienne cité, — la maison célèbre des *Musiciens*, qui a été indiquée comme ayant été le siège de la corporation des Ménétriers (2). Cette maison (XIVe siècle), dont l'étage du bas est très mutilé, garde au-dessus un rang de hautes fenêtres que séparent, assis sous des ogives, quatre personnages jouant de divers instruments, tandis qu'au milieu se tient un seigneur qui portait primitivement un faucon sur le poing. C'est un des beaux exemples qui nous restent de la statuaire employée dans l'architecture civile du Moyen-Age.

Au sortir de la rue de Tambour, on arrive à la place des Marchés — ancien Forum de la ville gallo-romaine — qui garde des groupes de vieilles maisons dont l'une surtout, dite de l'Enfant d'or, qui forme le coin d'une rue tranversale, est remarquable avec un étage surplombant et un rez-de-chaussée de curieuses sculptures, où l'on a cru reconnaître l'épisode biblique de Samson, — Samson ouvrant la gueule du lion de Gaza, comme on ouvrirait un sac de fèves. Mais le groupe le plus curieux de ces maisons était le pâté de bicoques du XVe siècle dit le *Rang sacré*, entre le Marché au Drap et le Marché au Blé, et qui fut abattu en 1837. Une très curieuse maquette en est conservée au musée archéologique,

Après la Place Royale, aux maisons régulières, couronnées de balustrades et bordées d'arcades, et que décore une statue équestre de Louis XV, on descend la rue Carnot, par laquelle on arrive au côté ouest du rempart et à la porte qui, de ce côté, fermait la ville. On trouve de suite à main gauche l'entrée de la *Cour du Chapitre*, avec une belle porte en arcade surbaissée, entre les canons de deux tourelles qui ont perdu leur couverture en poivrière, mais gardent au-dessus du passage des fenêtres à meneaux (1530). Cette cour,

(1) Trois autres portes monumentales ouvraient à l'Est, au Sud et à l'Ouest de la cité, que coupaient en croix deux voies principales; on a conservé les noms de la *Porte Cérès*, à l'Est, et au Nord de la *Porte Basée*, dont il reste des fragments dans la muraille d'un collège.

(2) Il y a quelques années, un Américain voulut acheter une moitié de la maison, — l'immeuble ayant deux propriétaires, — et pensait la faire démonter pour la reconstruire dans quelque parc de Chicago. Le conseil municipal, — pourtant socialiste — dut intervenir et faire classer l'immeuble.

menant au transept de la cathédrale, contenait encore, lorsque nous sommes passés, quelques anciennes maisons canoniales, — l'une au moins dont l'accès était dans une allée, ouvrant sur le fond et à gauche de la cour, avec une porte sculptée du XVIIe siècle, décorée de cornes d'abondance, rinceaux, etc... — On a beaucoup remanié ces derniers temps les abords de la cathédrale et supprimé en grande partie les maisons de la rue Raoul-de-Coucy, qui la longe au nord. De ce côté se trouvent deux très beaux portails gothiques de l'église, la porte Saint-Remi et la porte d'Enfer, — tandis qu'une troisième, vers l'ouest, est une porte romane sous une profonde voussure ogivale, reste d'une des cathédrales antérieures — dont le tympan est décoré d'une Vierge assise sous un assemblage de tourelles, tandis qu'une suite d'anges montent des deux côtés du cintre, et que deux autres se tiennent dans les écoinçons. Cette porte surtout est curieuse parce qu'elle a gardé des traces de la polychromie primitive. — A propos de la décoration de la cathédrale, il est une partie qui semble avoir beaucoup souffert, par sa fragilité même, au cours du bombardement. Je veux parler des vitraux anciens qui subsistaient, du reste en petit nombre, — tels ceux des fenêtres hautes de la nef (XIIIe siècle) et de l'arrière-chœur. Mais il fallait surtout voir ceux des trois roses, d'une coloration admirable ; la forme de certains objets, des vêtements, des visages y avait une telle apparence de relief que, me trouvant dans la galerie située en arrière de la façade, je me souviens avoir été toucher le verre de la grande rose occidentale pour m'assurer qu'il était réellement plat.

A côté de Notre-Dame, maintenant si massacrée, on pouvait voir l'ancien évêché, dont une partie était occupée par la Société ou *Académie de Reims*; — d'autres salles par des collections archéologiques, très probablement déménagées de leurs anciens locaux de l'hôtel-de-ville. L'évêché étant devenu libre à la suite des dernières lois sur les biens ecclésiastiques, on y avait même installé un musée ethnographique de la Champagne. — Ce qu'on y visitait surtout était l'ancienne salle du Tau (1497), élevée sur des cryptes beaucoup plus anciennes, et qui avait servi à donner le festin royal après la cérémonie du sacre. Cette salle avait été restaurée à l'occasion du couronnement de Charles X, — et il y paraissait bien. On y voyait des portraits de rois, d'archevêques et des tapisseries ; mais la partie la plus remarquable était la cheminée gothique, restée à peu près en état contre un des murs à pignon. — La chapelle épiscopale, où l'on accédait ensuite, datait du XIIIe siècle. Elle comportait deux étages, et, au-dessus de la porte du haut, gardait un joli relief figurant l'*Adoration*. — On peut se souvenir que le récit de M. Jadart, dont nous parlions dans notre dernier article, indique que toute la construction fut incendiée par les obus allemands, et qu'on a vu disparaître

le musée archéologique, les collections et archives de la Société académique, etc...

De la cathédrale, on descend la rue Chanzy, puis la rue de la Vesle pour gagner la petite église Saint-Jacques (XIIIe et XVe siècles), dont un passage, donnant sur la rue, permet de gagner la porte de transept. Cette petite église vaut une visite pour son architecture du XIIIe siècle dans la nef, un chœur de la Renaissance, un très beau crucifix placé sur la trabe ou poutre de gloire et un tableau du Guide, — d'un coloris remarquable, contre la coutume de ce peintre plutôt terne, du moins dans les œuvres que nous connaissons. La façade de Saint-Jacques est plus curieuse que belle, avec ses trois pignons, une grande fenêtre en triplet et trois portes qui séparent deux fausses baies avec de médiocres statues modernes. — Cette façade donne sur le prolongement de la place Drouet d'Erlon, d'où l'on accède à la gare, — place longue, bordée de maisons anciennes dont les façades avancent portées sur des poutres qui forment piliers et constituent ainsi des galeries couvertes. C'est un des décors les plus curieux de la ville. On y voyait, il y a quelques années encore, la statue du maréchal Drouet d'Erlon lui-même, mais qui a été maintenant remplacée par une horrible et prétentieuse fontaine, très modern-style. Quant à Drouet d'Erlon, il a déménagé et a fini par échouer, nous dit-on, du côté où se trouvent les maisons publiques.

§

A l'extrémité sud de Reims, il faut visiter encore l'ancien bourg Saint-Remi, avec sa grande église abbatiale et quelques rues, ruelles et places anciennes. L'église Saint-Remi, de l'époque romane, fut remaniée au XVe siècle, qui y ajouta le remarquable transept sud. De nos jours on a refait, retapé la façade occidentale, dont le pignon est flanqué de deux clochers à flèche aiguë, et l'on éleva dans l'église le tombeau monumentalal de l'archevêque, patron du lieu (1847). — Comme la cathédrale, cette église possède des collections inestimables de tapisseries ; il y a de beaux vitraux et un trésor curieux. — Le cloître contigu, reconstruit avec l'abbaye qui avait été incendiée en 1774, fait maintenant partie de l'Hôtel-Dieu, installé dans les anciens bâtiments conventuels, et a été aménagé en musée lapidaire ; là se trouvent nombre de pièces remarquables comme le sacorphage de l'empereur Jovin. — De l'ancien bourg, édifié autour de l'abbaye, il reste quelques voies curieuses : la rue des Créneaux, la rue Perdue, la rue Dieu-Lumière, — qui aboutissait à la porte du même nom — et la place Saint-Thimothée, dont les maisons avancent leurs étages, portés sur des piliers de bois comme celles de la place Drouet d'Erlon. — Le bourg de Saint-Rémi possédait autrefois d'autres églises, comme *Saint-Nicaise*, monument admirable, dû à l'architecte

Libergier, un des constructeurs de la cathédrale, qui fut détruite par les sauvages de la Révolution et dont il n'est resté que des dessins au musée archéologique ; les églises *Saint-Thimothée*, *Saint-Balsamie*, les *chapelles de Saint-Jean*, *Saint-Sixte*, *Saint-Martin*, *Saint-Julien* et *l'église des Minimes*. Entre Saint-Remi et la ville, on rencontrait : *Saint-Maurice*, — refait dans le style des Jésuites — *les Carmes*, *les Augustins*, *Saint-Etienne-aux-Dames* et *Sainte-Claire ;* dans le quartier de la porte de Vesle, c'était *la Madeleine*, *les Carmélites*, *la chapelle de Saint-Bernard*, *les Capucins*, *les Jacobins*, *Saint-Marcout ;* dans la ville enfin : *Saint-Pierre-le-Vieil*, *Sainte-Catherine*, *Saint-Michel*, jouxte la cathédrale, *Saint-Antoine*, près la porte Bazée, *Saint-Pierre-les-Dames*, — encore un *Saint-Etienne*, *Sainte-Marthe*, *Saint-Symphorien*, *les Cordeliers*, *Saint-Hilaire*, *le Temple*, etc... Je n'ai pas parlé des maisons, hôtels anciens qui subsistaient dans la ville moderne ; il y faudrait une énumération spéciale. Quant au Musée que nous avons vu autrefois dans les bâtiments de l'Hôtel-de-Ville et qui occupa depuis des locaux mieux appropriés, il contenait, outre les tableaux, sculptures, dessins, — les œuvres d'art habituelles — de très curieuses collections relatives au vieux Reims. Tout en haut, sous les combles, on y visitait aussi, à côté d'une superbe mosaïque romaine découverte en 1860 près de la porte de Mars et provenant d'une maison incendiée peut-être à l'époque des invasions barbares, — une très curieuse collection de toiles peintes ayant servi de cartons pour des tapisseries ou à la représentation des mystères devant la cathédrale (xv[e] siècle) — et où je me rappelle surtout un curieux *siège de Jérusalem par les Romains* avec des machines de guerre fantastiques, telles qu'en pouvait concevoir l'imagination outrancière de Jacques Callot et de Gustave Doré.

Tel était à peu près le décor où s'était développée l'histoire pittoresque de Reims, et ce que les canons allemands ont pris à tâche de saccager et démolir.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

Ministère des Colonies : *La Revue des Colonies et des Questions coloniales*
Nos colonies en 1870.

Il y a quelques années, le ministère des Colonies publiait une *Revue des Colonies* aussi indigente qu'indigeste, qui mourut un beau jour comme elle était née, sans que personne s'en aperçût. La pauvreté de cet organe, qui n'avait même point, — si je me souviens bien, — le mérite d'être périodique, m'avait toujours surpris et attristé ! Je ne pouvais, en effet, concevoir qu'une matière aussi

riche, aussi multiple, aussi variée que la matière coloniale fût si mal mise en œuvre aussi bien par les officiels que par les non-officiels. Les annalistes de l'avenir seront bien étonnés de constater que le magnifique effort colonial qui s'est produit sous la troisième République ait si pauvrement inspiré les rédacteurs de journaux et de revues. Boissière, le grand écrivain colonial, a pu écrire toute son œuvre sans qu'une seule ligne parût dans une revue métropolitaine. Toute l'épopée de l'Ouest Africain s'est déroulée sans que le public français en soupçonnât le moindre détail. Il connut, un peu, le nom de Brazza pour le railler, d'ailleurs, à l'époque où le journal *la Lanterne* menait contre cet explorateur une grotesque campagne. Mais les autres, par milliers, qui, vingt, trente années durant, accomplirent d'admirables gestes en Asie, en Afrique, ou en Océanie, qui dira jamais leurs noms? Serait-ce que tout ce qui est colonial intéresse peu le Français? Peut-être...

Quoi qu'il en soit, — et mieux vaut tard que jamais! — voici que l'organe officiel du ministère des Colonies vient de reparaître sous le titre de **Revue des colonies et des questions coloniales** (1) et, cette fois, il est intéressant, bien compris, intelligemment et clairement présenté. Compliments au rédacteur anonyme de ce périodique qui, espérons-le, se développera et deviendra rapidement la grande revue officielle des questions coloniales.

Dans le numéro 4 (3e trimestre 1914), je trouve une note sur *Nos Colonies en 1870* qui, pour un chercheur ayant des loisirs, pourrait servir de point de départ à un curieux travail comparatif sur nos colonies pendant la guerre de 1870-1871 et celle de 1914-1915.

Au début de l'année 1870, le domaine colonial impérial, en dehors de l'Algérie, comprenait les Antilles (Guadeloupe et ses dépendances et Martinique), la Guyane, la Réunion, Saint-Pierre et Miquelon, les cinq Etablissements dans l'Inde, les deux comptoirs de Saint-Louis et de Gorée au Sénégal, quelques points de la côte occidentale au Gabon, à Grand Bassam, Mayotte, Nossi-Bé, les archipels de Tahiti, de Touamotou et des Marquises, que venait de placer sous notre protectorat l'amiral Du Petit-Thouars, la Nouvelle-Calédonie, la Cochinchine, le Cambodge (Protectorat) et Obock.

La superficie de ce domaine atteignait un million de kilomètres carrés et sa population globale pouvait être évaluée à environ cinq millions d'habitants. Au mois d'août 1914, l'étendue de notre domaine d'outre mer atteint 8.401.000 kilomètres carrés et sa population comprend plus de cinquante millions d'âmes.

En 1870, nous dit *la Revue des Colonies*, seul, le groupe dit des anciennes colonies, c'est-à-dire la Martinique, la Guadeloupe et la Réunion,

(1) Trimestrielle. M. Challamel, éditeur.

avait acquis un développement économique suffisant pour, non seulement, ne pas péricliter pendant la crise de l'année terrible, mais encore venir en aide à la métropole, les autres territoires français d'outre-mer étant plus des ébauches de colonies que de véritables possessions. Nos anciennes colonies purent donc faire face aisément, à l'aide de leurs ressources propres, à l'abandon forcé où les laissa la métropole, et, bien plus, envoyèrent en France, la mer étant libre, un certain nombre de produits alimentaires. L'effort fait par ces colonies en 1870-1871 se traduit par l'élévation même des exportations vers la France : la Martinique, dont, en 1865, les exportations atteignaient une valeur de 20.105.608 francs, voyait passer, en 1870, ce chiffre à 29.643.569 ; la Guadeloupe, en 1865, exportait pour 18.493.591 et, en 1870, pour 26.734.044 ; la Réunion, en 1865, avait un chiffre d'exportation de 24.532.920 et, en 1870, de 28.504.748. La Réunion expédiait (en France), du riz et du sucre en grande quantité. La Martinique et la Guadeloupe, du sucre (72.350.341 kilos).

Bismarck avait, en 1871, a-t-on raconté, déclaré :

« Nous autres Allemands, nous n'avons pas besoin de colonies. » Simple boutade vraisemblablement et qui n'eût pas résisté au désir de prendre part au rush international vers les terres lointaines à la fin du siècle dernier. D'ailleurs, dès le mois de septembre 1870, un armateur de Brême, P. Rickens, émit le vœu que des troupes allemandes allassent occuper Saïgon, « à peine défendue, » disait-il, et le journal le *National Zeitung* du 20 septembre 1870 réclama l'annexion de la Cochinchine, de Tahiti, des Marquises et de la Réunion, en un mot, d'une notable partie du domaine colonial de la France impériale.

Ces prétentions germaniques m'ont inspiré la curiosité de voir ce qui s'était passé politiquement et administrativement dans nos possessions lointaines en 1870. Je n'ai pu malheureusement satisfaire cette curiosité que pour la Cochinchine, et je le regrette, car il y a là de très suggestifs documents à recueillir. A d'autres d'exploiter ce filon.

Le 2 août 1870, la Cochinchine est calme : son amiral-gouverneur prend un arrêté pour proscrire les chiens errants. Le 6 août, première mesure inspirée par les événements, il interdit aux navires de commerce de naviguer pendant la nuit dans la rivière de Saïgon, et l'amiral de Cornulier-Lucinière justifie ainsi cette mesure :

« Vu les circonstances dans lesquelles nous sommes. »

Ce simple considérant a son éloquence.

Le même jour, une décision, assez bénigne, arrêtait que, « malgré la guerre qui venait d'éclater entre la France et la Prusse, les sujets prussiens, déjà établis en Cochinchine, pourraient continuer à y résider et commercer, mais seraient l'objet d'une surveillance spéciale ».

A la même date encore, des délais étaient donnés aux navires

prussiens et un sauf-conduit valable pendant six jours pour quitter le port de Saïgon.

Mais c'est la guerre : des précautions sont nécessaires. En conséquence, le 6 août toujours, l'amiral-gouverneur décide que « la frégate *la Junon* recevra immédiatement une batterie d'artillerie approvisionnée à 80 coups par pièce, réglementairement ». Le 8 août, les navires français de l'arsenal maritime sont autorisés à former une compagnie de volontaires, à l'effectif de 120 hommes armés de carabines transformées et de sabres baïonnettes.

Le 9 août, *la Junon*, déjà nommée, reçoit son armement, une batterie d'artillerie composée de : « 5 obusiers de 22 à âme lisse, et 5 canons rayés et frétés de 16, approvisionnés à 80 coups par pièce ».

Le 11 août, — car, même en temps de guerre, la paperasse ne perd jamais ses droits, — une décision accorde un fonds d'avance de 300 francs au garde-comptable de l'artillerie !

Le 25 août, est établi l'état nominatif des particuliers ayant droit aux cessions remboursables de vivres par autorisation du gouvernement.

Le 31 août 1870, voici la promulgation dans la colonie des modifications apportées à la Constitution par le plébiscite du 8 mai 1870 approuvant le sénatus-consulte du 20 août précédent.

« L'Empereur est responsable devant le peuple français... », dit l'article 13.

Evidemment !... Mais hier, comme aujourd'hui, avec ou sans plébiscite, où sont les sanctions ?

Puis, la vie continue son cours... Cependant, à Paris, le 4 septembre 1870, voilà que le Peuple,« devançant la Chambre qui hésitait, pour sauver la Patrie en danger, a demandé la République... ». C'est du moins, Arago, Crémieux, Arago, Jules Favre, Jules Ferry, C. Pelletan, Jules Simon, et quelques autres qui l'affirment.

Il faut faire part de cette bonne nouvelle aux colonies. M. d'Hornoy en avise, le 7 septembre, l'amiral-gouverneur de la Cochinchine en ces termes :

Monsieur le Gouverneur,

Vous verrez par le *Journal Officiel* du 8 de ce mois que la République a été proclamée la veille à Paris. Pas une goutte de sang n'a coulé. Les adhésions des Départements abondent. L'intérêt de la défense nationale unit tous les cœurs. L'ordre n'a pas été un instant troublé. Vous le maintiendrez dans la colonie en faisant un appel au patriotisme et au bon esprit de vos administrés et des fonctionnaires dont vous êtes entouré. Vous saurez, d'ailleurs, déjouer, et, au besoin, réprimer énergiquement toute tentative qui serait de nature à compromettre la tranquillité et à troubler le travail national.

Vous proclamerez l'avènement de la République dans la forme ordinaire...

Cette expression « dans la forme ordinaire » était assez vague. Mais l'amiral gouverneur comprit et, dès réception de la dépêche ministérielle du 7 septembre 1870, il prenait, le 20 octobre, cet arrêté :

La République est proclamée dans la Cochinchine française. En conséquence, à partir de ce jour, la justice sera rendue et les actes publics seront rédigés au nom du Peuple français...

Le même jour, il adressait une Proclamation à la colonie.

. . Conformément, disait-il, à l'ordre du gouvernement de la Métropole, nous proclamons dans la colonie le gouvernement républicain qui doit réparer nos malheurs immérités... Continuons à montrer l'union qui fait notre force et la ferme confiance qui nous anime !

Suivent un certain nombre de décisions relatives au serment professionnel des fonctionnaires, à la promulgation du décret du gouvernement de la défense nationale accordant amnistie pour crimes et délits politiques (26 octobre), etc., etc.

Le 2 novembre, arrêté qui accorde un passage gratuit sur le transport *la Sarthe* « à tout individu non lié au service qui voudra aller combattre pour la défense nationale ».

Le 8 novembre 1870, l'amiral gouverneur se décide enfin à expulser « tous les Allemands dont les gouvernements sont actuellement en guerre avec la France et qui devront avoir quitté la colonie le 15 novembre » ; le même jour, la Cochinchine est déclarée en état de siège.

Le 14 novembre, une décision de M. de Cornulier-Lucinière dispose qu'à dater de ce jour la rue Impériale est baptisée *rue Nationale*, la rue de l'Impératrice, *rue de Mac-Mahon*, la rue Isabelle II, *rue d'Espagne*, et le quai Napoléon, *quai du Commerce*...

Le 5 décembre, autre décision qui prescrit de faire disparaître des uniformes les emblêmes impériaux.

Le 17 décembre, estimant que, « dans les circonstances actuelles, tous les citoyens français doivent être appelés à concourir à l'administration de la ville », l'amiral gouverneur réglemente les élections au conseil municipal, à la chambre de commerce et à la mairie de Saïgon.

L'hiver passe et, le 31 mars, 1871, M. de Cornulier-Lucinière,

Considérant que la paix est assurée, décide que « la compagnie des volontaires de l'arsenal de Saïgon est supprimée et remettra ses armes et munitions à la direction de l'Artillerie ».

Le contre-amiral Dupré succède, au début d'avril, à M. de Cornulier-Lucinière. Le 27 avril, il prend un arrêté « ouvrant la colonie

de la Cochinchine aux sujets allemands et la Rivière de Saïgon aux navires allemands à compter du 6 mai ». Le 29 avril, « la Junon » reçoit l'ordre de rentrer à Saïgon « avec tout son matériel et son personnel » et elle est désarmée ainsi que les forts du Soirap.

Le 27 mai, « vu la dépêche télégraphique par laquelle le gouvernement français lui a notifié que le traité définitif de paix a été signé avec l'Allemagne », l'amiral Dupré lève l'état de siège proclamé le 8 novembre précédent.

Et c'est fini. Le calme qui n'a jamais cessé de régner en Cochinchine pendant l'année terrible, le calme que n'ont pu troubler les ennemis de la France alors sans marine de guerre organisée, le calme colonial n'est même pas effleuré par les sanglants événements de la Commune. De cet effroyable bouleversement social, les recueils officiels de la Cochinchine ne font nulle part état. Les habitants de Saïgon veulent être tranquilles.

Aussi, voyons-nous le Maire, le 30 octobre 1871, prendre un arrêté ainsi conçu :

> Le Maire de la ville de Saïgon,
>
> Attendu les nombreuses plaintes qui lui sont parvenues au sujet des chiens qui, pendant la nuit, troublent le repos des habitants de la cité,
>
> Arrête
>
> A dater du 6 novembre prochain, toutes personnes habitant la ville de Saïgon et possédant un ou plusieurs chiens, seront tenues d'enfermer pendant la nuit ces animaux dans la limite de leurs habitations.
>
> Passé dix heures du soir, les chiens errants sur la voie publique seront saisis et mis en fourrière par les rondes organisées à cet effet.

En Cochinchine comme en France, la joie pure et profonde des réglementations subtiles survit aux plus terribles catastrophes. Peut-être, au fond, n'est-ce là que l'inconsciente revanche des hommes qui, étrillés par les événements, décimés par la guerre, éprouvent le besoin d'affirmer leur puissance :

« Avons décidé et décidons ! »

« Avons arrêté et arrêtons ! »

Hélas ! ils décident et arrêtent tout, sauf la Fatalité !

CARL SIGER.

LES REVUES

Revue bleue : l'Agence internationale des prisonniers de guerre à Genève.— *La Grande Revue :* La musique française et la musique allemande.— *Les Hommes du Jour :* Une lettre de M. Romain Rolland. — *La Revue de Paris :* Quelques souvenir sur François-Joseph. — Memento.

Nul pays autant que la Suisse n'est à l'heure actuelle un enseignement pour l'Europe, pour cette Europe à feu et à sang dans un devenir douloureux. Elle apparaît comme la préfigùre de ces Etats-Unis

de demain qu'on entrevoit à la clarté des incendies. Nation où cohabitent trois races, deux cultures et deux religions, elle est comme le tabernacle du vieux continent. Il est présumable que c'est en partie à elle que nous devrons de voir se rapprocher l'une de l'autre les patries ennemies, après qu'elles auront laissé en leur cœur s'apaiser la haine qui divise pour, dans le respect mutuel de leurs individualités, se donner un jour lointain la main, aux fins d'une tâche commune. Chacun sait le rôle assumé par la Suisse dès les premiers jours de la guerre. A quelque nation qu'aillent les sympathies individuelles des Suisses, le pays entier s'est donné à des œuvres d'amour qui lui méritent l'éternelle reconnaissance de chacun des belligérants. Dans la **Revue bleue** (31 juillet-7 août), M. Louis Dumur décrit le fonctionnement de « l'Agence internationale des prisonniers de guerre à Genève ». C'est une entreprise considérable, dont M. Gustave Ador a assumé la direction. M. Louis Dumur passe en revue tous les services : service de la correspondance où, quotidiennement, les lettres affluent par milliers (plus de 25.000 par jour en novembre 1914); service de répartition des fiches dans leurs fichiers; service d'échange des correspondances des prisonniers avec leurs familles; service de recherches des prisonniers allemands en France et en Angleterre; service de recherches des prisonniers français, anglais et belges en Allemagne. Voici quelques chiffres qui prouvent toute l'activité de l'Agence :

Le nombre des personnes reçues par le service de réception du 15 octobre 1914 au 31 mai 1915 a été de 48.779. Du 15 octobre au 31 janvier, il a été expédié 17.000 télégrammes. La correspondance reçue, de septembre à fin janvier, s'est montée à 900.000 plis, dont certains groupaient jusqu'à 50 à 100 demandes. Il a été transmis, durant ces cinq mêmes mois, 400.000 lettres; 1.554.500 formulaires imprimés ont été envoyés: 38.000 lettres recommandées ou chargées ont été reçues; 65.500 colis ont été expédiés de Genève et 720.500 en transit; les sommes transmises aux prisonniers se sont montées à 400.000 fr.; le bureau civil et sanitaire a reçu 90.000 lettres et établi 60.000 fiches. Les renseignements communiqués aux familles, du 15 octobre au 31 mai, ont atteint le chiffre de 216.597.

On devine qu'un tel labeur exige un nombre imposant de collaborateurs, plus de 1.200 travaillant simultanément. M. Louis Dumur nous cite les noms des plus importants de ces collaborateurs. Il en a toutefois oublié deux, qui ne sont pas des moindres : le sien et celui de M. Romain Rolland.

Voici la conclusion de l'article :

Au milieu de l'Europe en feu, la Suisse, dont aucun violateur n'a jusqu'ici profané le sol, demeure comme une oasis de paix. Sa neutralité perpétuelle, dont elle assure, l'arme au pied, le respect, lui interdit, sans être attaquée, de prendre parti dans la lutte gigantesque qui se livre autour de

ses frontières. On a pu lui reprocher, sinon cette attitude, dont son histoire et sa constitution lui dictaient l'obligation, du moins son silence officiel devant les crimes commis par l'un des belligérants et les violations des conventions internationales. Mais il n'y aura qu'une voix dans le monde pour reconnaître la valeur et la beauté du rôle humanitaire de la Suisse. Dans ce domaine, qui est le sien propre, elle aura rempli tout son devoir. Elle aura mis le plus pur de son cœur et le meilleur de son honneur à l'organisation sur son territoire des passages d'évacués, des échanges de grands blessés, des transits postaux, enfin, et surtout, à l'institution de l'Agence internationale de prisonniers de guerre, qui restera le plus beau fleuron de sa couronne pacifique.

§

Dans **la Grande Revue** (août), M. G. Jean-Aubry, en une substantielle étude intitulée « Musique française et Musique allemande », met en balance les valeurs musicales actuelles d'outre-Rhin et celles françaises, et ce sont, pour lui, ces dernières qui de beaucoup l'emportent. Au cours des trente années qui viennent de s'écouler, hormis l'incomparable Hugo Wolff et Richard Strauss, un prestigieux disciple de notre Berlioz, l'Allemagne s'enorgueillit péniblement de l'insipide et vide Gustave Mahler, que la musique ne réclamera bientôt plus, de Max Reger, dont le modernisme est un retour à Jean-Sébastien, et de Schönberg, audacieux autant et plus que Stravinsky. A ces sommités inégales et clairsemées, M. G. Jean-Aubry oppose la vivante école française qui va de Vincent d'Indy, Fauré et Chabrier à Maurice Ravel, en passant par Debussy et Dukas, — et il justifie pleinement les espérances qui sont au cœur de chacun de nous touchant l'avenir de notre musique nationale. Le patriotisme averti de M. G. Jean-Aubry ne réclame nullement la mort de la musique allemande et lui fait dire vigoureusement leur fait à ceux-là qui, « il y a quelques mois, se souciaient le moins des efforts de nos jeunes compositeurs » et « se sont soudainement avisés que la France pouvait posséder une musique nationale ». A son sens, « il y aurait peut-être dès maintenant quelque avantage à faire le départ entre ceux qui n'ont découvert la musique française qu'après que les obus allemands furent tombés sur notre territoire et ceux qui se sont depuis des années employés à accroître les ressources musicales françaises ou en propager les témoignages, dans la mesure de leurs forces ».

Citons, pour la rééducation de quelques académiciens, la page que voici :

Dans ce conflit, où tant d'intérêts matériels sont engagés, la France concentre sur soi la direction morale du monde. Pour vingt peuples curieux ou anxieux de ce combat, elle est l'âme même de la lutte. De son attitude durant les premiers mois de la guerre s'est reconstruit son prestige affaibli aux quatre coins de l'univers par son insouciance et l'obstination de ses ennemis ; de son attitude devant les approches et la possession de la vic-

toire doit dépendre aussi son prestige nouveau, multiplié par les sympathies latines et slaves pénétrées de la sécurité de son intelligence.

Pour les écrits de M. Saint-Saëns, de MM. Frédéric Masson ou Maurice Donnay touchant les devoirs des mélomanes français, la France depuis la guerre aura connu le sourire des neutres : d'Espagne, d'Italie, de Suisse et d'Amérique les journaux et les revues nous en apportèrent le reflet.

Tant pis si certains s'imaginent qu'il convient maintenant à la France de s'amoindrir dans une vaniteuse attitude, dédaigneuse du reste du monde : il n'est pas de grandeur qui résisterait à une semblable attitude ; pour èclatante que soit la splendeur française actuelle, il n'est pas sans danger de la compromettre.

D'ailleurs, plus l'adversaire est haïssable, plus il convient de reconnaître ce par quoi il eût mérité quelque estime, si l'étendue de ses tares ne venait compromettre et ruiner ses vertus.

Il est vain de vouloir méconnaître le génie de Richard Wagner ; aujourd'hui tout autant qu'hier, et plus encore peut-être, il est puéril d'invoquer le secours des généalogistes et de s'abriter derrière les antécédences flamandes de Beethoven pour tenter de justifier le goût que l'on peut garder à son endroit. Un musicographe d'Outre-Rhin pourra tout aussi bien quelque jour s'aviser des hérédités germaniques de César Franck : vaines manœuvres ! Quel profit peut-on tirer de choisir le parti d'une aigre et mesquine rancune, quand il faut prendre le parti entier de la froide estime ou de l'ardente haine.

Beethoven est un Allemand à l'aurore du dix-neuvième siècle, comme Wagner en est un du dix-neuvième accompli, comme Bach est un Allemand du dix-huitième. A vouloir méconnaître de tels génies, nous ne risquons que le ridicule. Faudra-t-il haïr Haydn, Mozart et Schubert, qui furent l'Autriche, et dénier à Lizst, parce qu'il fut Hongrois, l'honneur d'avoir été la plus abondante source musicale de tout le dix-neuvième siècle ?

Il est indigne de notre présent de prétendre attenter à de semblables passés. La grandeur de la musique allemande de Bach à Wagner est une vérité universelle, une inaliénable décision : mais aujourd'hui il ne s'agit que du présent et vraiment nous *avons beau jeu*.

§

On sait que, pour avoir voulu demeurer fidèle, même au milieu de la tourmente, à son idéal de justice et de fraternité, M. Romain Rolland s'est mis à dos presque toute la presse française. La presse allemande s'est non moins acharnée contre lui, et, n'acceptant pas qu'on les veuille séparer dans leur corps à corps, Français et Allemands s'entendent pour honnir le médiateur importun que, pour un peu, ils voudraient voir au poteau d'infamie.

Dans un article de naguère (du *Journal de Genève*, si je ne me trompe), M. Romain Rolland louait un Allemand, le professeur Heine, tué à la guerre, d'avoir blâmé la violation de la neutralité belge. J'aime à croire qu'il est encore d'autres Allemands ayant une semblable conception de l'honneur. Mais quelqu'un surgit, le professeur Messer, de Giessen, ami du mort, qui, dans une revue d'Iéna,

protesta contre l'assertion de M. Romain Rolland et le somma de rétracter et sa calomnie et les éloges qui s'ensuivaient. A cela, M. Romain Rolland répondit :

Chacun de mes articles m'a valu d'être outragé dans chacun des pays. Des deux côtés, je me suis heurté à la même incompréhension. Les outrages ne m'émeuvent pas ; mais l'incompréhension à la fin me désarme... C'en est trop. Je me retire momentanément d'une aveugle mêlée où chacun des combattants n'écoute que sa propre passion et redit à tue-tête ses propres arguments, sans chercher le moyen de les rendre peu à peu accessibles aux autres. J'ai voulu le faire pour eux ; j'ai tenté l'impossible... Je me retire dans l'art, qui reste le refuge inviolé; et j'attends que la folie du monde soit passée.

Mais la pensée de M. Romain Rolland se précise dans une lettre écrite à M Georges Pioch, un des rares écrivains qui aient eu le courage de prendre la défense de l'auteur de *Jean-Christophe*, lettre que publient **les Hommes du Jour** (21 août) :

Mon cher Georges Pioch,

Je vois que vous me continuez vaillamment votre aide fraternelle. Je vous remercie affectueusement.

Je viens de lire les commentaires que la presse parisienne a faits de la nouvelle (faussement rapportée) de ma retraite *momentanée*. J'ai reçu beaucoup de lettres qui me montrent que mes amis en ont été émus. Dans l'impossibilité où je suis de répondre individuellement à chacun, je leur dois à tous quelques explications précises. Voulez-vous les leur transmettre?

Je ne suis ni « découragé », ni « désabusé », comme le répètent tant de bons apôtres, qui en seraient bien aise. Ma foi est inébranlable. Je suis convaincu, aujourd'hui comme il y a un an, que la guerre actuelle est un suicide européen, un crime contre la civilisation, et que les peuples qui y participent le condamneront, plus tard, encore plus énergiquement que je ne fais.

Mais ce que je n'ai pas voulu dire dans un journal étranger, je le dirai ici, en France, parmi les miens.

J'interromps provisoirement mes articles, parce qu'aucun journal français ne *peut* les reproduire intégralement. Seuls, mes adversaires ont la permission d'en publier ce qu'ils veulent ; mes amis ne l'ont pas. Qu'on voie dans le numéro du 30 juillet de *la Bataille Syndicaliste* ce qu'on a fait du *Meurtre des Elites*, décapité même du titre ! Et qu'on se procure la petite brochure publiée par Amédée Dunois, à l'Emancipatrice : *Au-dessus de la mêlée!* Elle édifiera les lecteurs sur les procédés de la censure. Ainsi, ma pensée ne peut arriver au public français que mutilée, déformée. Je renonce à une lutte inégale, où on me brise mes armes en les fournissant à mes adversaires. Je n'admets point qu'un peuple qui lutte héroïquement au dehors pour la liberté ne sache pas la défendre chez lui, au moins aussi bien que nos alliés les Anglais. Et je dis que c'est faire outrage à la France que prétendre imposer à sa cause, pour devise, cette phrase impie d'un Albert Guinon *que ce qu'on donne d'amour à l'humanité, on le vole à la patrie* et de bâillonner ceux qui disent :

« *Qui fait tort à l'humanité fait tort à la patrie; et qui aime bien la France aime bien l'humanité.* »

Affectueusement à vous,

ROMAIN ROLLAND.

Dans le numéro suivant des *Hommes du jour*, M. Henri Massis fait remarquer que la phrase de M. Guinon, qui révolta l'humanitarisme de M. Romain Rolland, est telle :

Pendant une guerre, tout ce qu'on donne d'amour à l'Humanité, on le vole à la Patrie.

Ce à quoi M. Georges Pioch ne manque de répondre que cette phrase lui « est aussi odieuse« pendant une guerre » qu'elle le serait à tout le monde, sans doute, en temps de paix ».

§

M. Ferdinand Bac, qui a vu de près les Cours allemandes et, en particulier, la Cour d'Autriche, rassemble dans la **Revue de Paris** (1er septembre) « quelques souvenirs sur François-Joseph ». On y retrouve l'Empereur-Roi avec sa maigre intelligence (« il est simple et borné »), son égoïsme passif et toutes les qualités de séduction qu'implique la race demeurée dans la tradition. Comme bien d'autres, M. Ferdinand Bac constate le loyalisme des populations autrichiennes, qui est tel que je ne puis croire que la victoire des alliés sur les Etats du Centre ne puisse en rien jamais l'amoindrir.

Durant les séjours que je fis autrefois dans les montagnes du Tyrol et de la Styrie, j'aperçus parfois l'empereur, et je pus constater que la vénération dont il jouissait était partout, même au lendemain de l'effondrement de 1866, mêlée d'une affection, d'une confiance quand même, peut-être sans exemple chez un peuple. Non seulement on ne le rendait pas responsable des revers, de la diminution de l'empire et de l'humiliation subie, non seulement la rancune populaire, même des Slaves plus ardents à la haine, ne se tournait jamais contre lui, mais on semblait, dans ces heures de malheur, redoubler d'amour et de fidélité pour le souverain éprouvé, qui, d'ailleurs, acceptait ces rares témoignages avec la douce satisfaction d'un homme qui y comptait bien. Ni le rigide royalisme de la Prusse, ni la foi mystique de la Russie envers leurs souverains ne sauraient être comparés à cet amour d'un peuple. Mais on trouverait dans la spontanéité du cœur, dans les élans de la vieille France, des exemples semblables, notamment dans le récit qu'on nous a fait des braves gens se portant au-devant de Marie Leczinska, lorsqu'elle traversa les provinces pour aller voir le roi, malade à Metz. C'est ainsi que, durant tout le règne de François-Joseph, on vit le peuple se porter à son passage, et avec la complexité des races s'entremêlant, se choquant, se battant sans cesse dans les limites de l'empire, il fallait considérer une telle popularité comme une manière de miracle. A ce résultat, le caractère du monarque, sa simplicité extrême, son esprit de conciliation n'étaient certes pas étrangers. Toujours il entendait demeurer le seigneur qui fait le tour de ses terres, arrête les paysans

au passage et cause avec les bûcherons, comme les princes des images d'Épinal. Il n'était pas dépourvu d'une certaine brusquerie, il avait de retentissantes colères, vite apaisées d'ailleurs, et, à part des dispositions qui lui firent abolir la « schlague », spécialité barbare de l'armée autrichienne où les déliquants étaient ficelés sur une planche et recevaient la bastonnade, il tolérait, parallèlement à la bonhomie, cette rudesse native d'un peuple qui, dans les guerres, pouvait facilement dégénérer en brutalité et même, dans certaines provinces, en vandalisme, ainsi que le prouvent les exploits du sinistre feld-maréchal Radetzky et ceux de la guerre contre les Serbes.

Parlant de François-Joseph, M. Ferdinand Bac ne pouvait laisser complètement dans l'ombre la physionomie de l'impératrice Elisabeth, et, incidemment, ne point faire allusion à tout ce qui la séparait de son impérial époux.

Au cours des dernières années de l'impératrice Élisabeth, j'eus à différentes reprises l'occasion d'approcher celle-ci : dans ses entretiens, elle parlait peu de l'empereur et sans appréciation directe ; mais son mutisme était éloquent. Une fois, au cours d'une conversation sur François-Joseph je crus remarquer une extrême sécheresse dans le ton de sa voix. Je lui parlai alors de Louis II de Bavière, pour qui elle professait un culte passionné. Je m'occupais déjà de ce « chevalier au Cygne » ; je rassemblai plus tard les éléments d'une étude sur sa vie et sur sa tragique destinée. Aussi, parlant des derniers jours de sa captivité, où tant de choses demeureront inexpliquées, je racontai à l'impératrice qu'au cours d'un voyage à Insbruck j'avais recueilli, de la bouche même du premier piqueur du roi, la certitude d'une tentative de fuite qui avait été faite avec le concours de quelques rares personnes restées fidèles à son infortune. Il s'agissait, disais-je, d'une évasion sur le territoire autrichien où le roi eût trouvé un accueil enthousiaste, une protection, une sécurité parmi les populations du Tyrol fanatiques pour le défendre, et déjà soulevées. A ce moment, elle m'interrompit assez brusquement et me dit, avec un accent presque dur et qui révélait une longue rancune contenue, que, pour des raisons politiques, il n'avait pas été dans les intentions de l'empereur, son époux, de se prêter à cette hospitalité, et que des ordres avaient été donnés de s'opposer au passage du roi à la frontière.

Je n'insistai plus sur le sujet de conversation que j'avais abordé, car j'avais senti dans son souvenir une animosité profonde contre ceux qui avaient empêché le roi de recouvrer la liberté. Au cours de cette causerie, l'impératrice me parla des voyages et du bénéfice qui en résultait pour l'esprit. J'ai noté au retour ce qu'elle m'en a dit, notamment ceci : « Les gens du monde se déplacent, mais ils ne voyagent pas. Ils ne connaissent rien et restent avec leurs idées étroites sur toutes choses. »

Je songeai alors, sans le dire, à l'empereur, qui demeurait si obstinément confiné dans ses États, et qu'elle semblait avoir désigné avec toute la cour, lorsqu'elle ajouta avec cet air d'un fugitif mais incommensurable mépris qu'elle pouvait prendre, lorsqu'elle exécutait son entourage :

« Il est vrai que c'est aussi une grande force de ne rien vouloir connaître. Un homme qui reste dans son pays n'hésite jamais dans son jugement

sur les voisins. Celui qui les connaît bien hésite toujours. Savoir est une chose bien lourde à porter et, loin de vous donner une supériorité parmi le monde, si généralement ignorant, les idées larges et les connaissances étendues vous isolent de la terre. Il ne reste plus alors qu'à s'en évader, et à demeurer seul avec ce que l'on sait, sans profit pour le prochain. »

Ne voulant se hasarder, en sachant tout le ridicule, au jeu des hypothèses, M. Ferdinand Bac semble mettre ses espérances dans le rétablissement des vieux groupements des fédérations du Sud avec Vienne et du Nord avec Berlin, qui « avaient apporté à l'Europe des garanties de paix plus solides » :

Leur reconstitution affaiblirait pour longtemps la virulence de l'hégémonie prussienne. Avec une habileté consommée, celle-ci a attiré à elle, par la force les ressources, les servilités et les ambitions purement matérielles des pays du Sud, jadis si profondément pacifiques. Elle a déplacé l'axe même des peuples germaniques en érigeant au nord un centre artificiel dépourvu des bases nécessaires à la véritable homogénéité des races. Le vieux François-Joseph fut le nonchalant auxiliaire, tantôt volontaire, tantôt involontaire, d'une influence qui a fini par grandir jusqu'à devenir un grand crime contre la civilisation.

Monarque médiocre dans un empire affaibli par les défaites, par les discordes et les habitudes de jouissances qui primèrent tout dans la vie intime et nationale, il est le riche héritier qui s'ensevelit lentement sous les ruines de sa maison mal administrée.

Avant la guerre de 1914, François-Joseph était certainement moins parfait qu'on le disait. Mais sans doute est-il devenu depuis un peu plus noir qu'il n'est. Car, dans l'éternelle fluctuation des événements, l'opinion ne peut juger qu'avec ses nerfs et avec ses moyens d'information. C'est là une base bien fragile et bien incomplète pour une telle complexité.

Victime complaisante d'un voisinage dont l'impérieuse autorité l'acculait sans cesse à la cruelle alternative « de se soumettre ou de se démettre », l'empereur d'Autriche subissait plus qu'il n'aimait une amitié intéressée, hautaine et dangereuse et, héritier d'une agglomération de races que les siècles avaient maintenues déjà par miracle jusqu'à ce jour, il sera jugé à la fois sur la tragédie de l'heure présente et sur la fatalité de son destin, à la hauteur duquel il n'aura jamais été.

§

Memento. — *La Revue de Paris* (15 avril et 1er septembre) : M. Jacques Blanche : « Cahiers d'un artiste (I et II). »

Le Correspondant (25 août) : M. Jean Variot : « Le Dialogue de la Fecht ». — M. Edmond Pilon : « Les Tableaux français du Roi de Prusse. Comment ils furent acquis, comment ils sont conservés. »

La Grande Revue (août) : M. Emile Boutroux : « Germanisme et Humanité. » — M. Gabriel Mourey : « Vision de Guerre. » — M. René Gillouin : « Réflexions sur quelques thèmes actuels. »

La Revue hebdomadaire (4 septembre) : « Une enquête roumaine sur la situation politique en France », réponse de MM. Louis Barthou, Georges Leygues, E. Herriot, Charles Humbert, G. de Lamarzelle et E. Vaillant.

— Pierre de Lanux et Milan Toplitza : « L'Autriche-Hongrie en guerre contre ses sujets. »

Revue Bleue (28 août-4 septembre) : M. Pierre Lasserre : « Le Germanisme et l'esprit humain. » — Ernest Tissot : « Aux frontières de l'Est. » — Paul-Louis : « La Belgique et les petites nations. »

Poèmes de France (1er septembre) : M. Paul Fort : « Les Chasseurs de l'Hilsenfirst. »

L'Amitié de France (août-septembre-octobre) : M. Georges Dumesnil : « La Perversité de la Philosophie allemande. »

PAUL MORISSE.

LES JOURNAUX

La Probité des journaux (l'Œuvre, 10 septembre).— *Les Parasites involontaires* (la Guerre Sociale, 14 septembre). — *La Complainte des Auxiliaires* (l'Humanité, 12 septembre). — *La Messe rouge à Termonde* (la France, 8 septembre).

La presse, en France, vit pour l'instant sous la tutelle et sous le couperet d'un Comité de Salut public qui guillotine lui-même les articles suspects de trop de sincérité. On ne permet guère les critiques, et tout ce qui se passe et tout ce qui se dit doit être déclaré admirable. Il sera difficile plus tard de se rendre compte de la mentalité du public pendant la guerre, d'après les journaux ainsi censurés. Ce n'est pas l'heure de faire la critique de la censure ; je crois pourtant qu'elle aura été plus nuisible qu'utile. La presse, en effet, ne dirige pas l'opinion, mais c'est l'opinion qui la dirige, c'est l'opinion qui impose à la presse ce qu'elle désire entendre, ce qu'elle a besoin d'entendre : les journaux obéissent, et instinctivement disent ce qu'il faut dire.

M. Gustave Téry, dans le premier numéro de **l'Œuvre**, devenu quotidien, constate cette probité de la presse française, comparant le journaliste à une petite fille qui portait le pain, rencontrée en une rue de Passy :

Nous aussi, les journalistes, nous allons de porte en porte, tous les matins, et ce ne sont pas seulement des nouvelles que nous portons, ni même des idées, ce sont des vibrations et des souffles, c'est tout ce qui exalte et fortifie l'âme d'un grand peuple aux grandes heures, ce sont tous les mots qu'il faut dire pour nous tenir à tous le cœur chaud et vaillant. Ne me sera-t-il pas permis d'écrire aujourd'hui, à l'honneur de la presse française, que pas un de nous, depuis la guerre, n'a méconnu la grandeur et la noblesse de notre tâche ? Si pénible que soit le métier, nous pouvons bien dire qu'il n'est pas un de nous qui n'ait fait tous les jours tout son devoir...

Mais, pour la première fois, je te vois sourire. Que dis-tu ? Que l'heure n'est pas encore venue de nous congratuler ? Tu as raison : allons porter notre pain...

Ce pain, c'est une presse vivante propre et libre. A ce propos, M. G. Téry expose et explique ce paradoxe économique : plus un

journal se vend, plus il se ruine. C'est donc un devoir civique de s'abonner au journal auquel on s'intéresse au lieu de l'acheter au numéro : « Presque tous les journalistes français font depuis la guerre un magnifique effort de libération :

En secondant cet effort, soyez sûrs que vous servirez l'intérêt national ; car la France ne profitera pas comme il faut de sa victoire si vous ne nous aidez pas à lui rendre une presse digne d'elle, — vivante, propre et libre. »

Que la censure soit clémente à *l'Œuvre* de Gustave Téry.

Ce n'est pas la Censure qui a obligé les journaux à publier des articles d'un optimisme exagéré sur la famine à Berlin, l'épuisement prochain des munitions allemandes, etc., etc. Mais c'est peut-être elle qui a trop longtemps empêché les critiques et les conseils de M. Charles Humbert de se faire jour. Pourtant le public a tout de suite compris, car ce qu'exprimait M. Humbert, beaucoup le pensaient obscurément. Le public comprendra de même qu'il est criminel d'immobiliser dans l'oisiveté des bureaux, sous le prétexte d'égalité des charges militaires, toute une partie vive de la France.

§

M. Gustave Hervé a publié sur ce sujet, dans **la Guerre Sociale**, un article qui résume bien la situation de ces « parasites involontaires » que sont les auxiliaires. Voici d'abord une définition de cet être hybride qui a la carapace du soldat sans en avoir les défenses :

C'est un animal, né Français, ainsi que l'atteste son livret militaire, qui n'est pas assez bien portant pour être versé dans le service armé ; il n'est pas non plus assez mal bâti pour être réformé. Alors on l'appelle pour faire un service « auxiliaire » : on lui fait compter les capotes dans un magasin, balayer les cours d'une caserne, ou gratter du papier dans un bureau.

L'idée qui a présidé à l'institution des auxiliaires était « une idée géniale », qui permettait de réserver pour les batailles les vrais soldats. Mais dans l'application intervient tout de suite la bureaucratie :

A Paris, quand on appelle une classe d'auxiliaires, les mobilisés se rendent à la caserne de la Tour-Maubourg. Un beau jour, on voit rappliquer deux à trois mille gaillards de toutes professions. Ils présentent leur feuille d'appel ; on les parque dans une cour. Ils passent là une journée, les bras ballants, se demandant les uns aux autres ce qu'ils font là. Le soir, on les couche sur des paillasses pleines de poux. Mais, comme il n'y a pas de paillasses pour tout le monde, on autorise ceux qui le demandent à aller coucher chez eux.

Le lendemain, dès le lever du soleil, ils sont là, dans la même cour, les bras toujours ballants, attendant qu'on veuille bien les utiliser ; le surlen-

demain, revenez les voir : ils sont encore là, comme des moutons dans un pré.

Leur stage, dans la cour, dure ainsi de 5 à 15 jours.

Il y a là des professeurs, des avocats, des commerçants, des artisans, des ouvriers, qui n'ont pas l'habitude de vivre dans le désœuvrement et la fainéantise, qui songent à leurs affaires qu'ils ont dû abandonner, et qui ne trouvent qu'un mot pour exprimer leur écœurement : « Bougres d'idiots ! »

Ce cri du cœur jaillit, il faut le reconnaître, des poitrines aristocratiques et bourgeoises, comme des poitrines ouvrières et paysannes, réactionnaires et républicaines, c'est le même cri : « Bougres d'idiots ! »

Pourtant, on ne peut pas les laisser là indéfiniment se morfondre dans la cour.

Et si le ministre s'avisait d'appeler la classe suivante ?

Alors, M. Lebureau, les bras couverts d'un nombre respectable de galons, appelle son état-major et lui dit : « Faudrait tout de même que nous trouvions moyen d'employer tous ces gens-là ! »

On range le troupeau ; on opère le tri ; on les répartit entre les différents services qui ont déjà dix fois plus de monde qu'ils peuvent en employer.

Quand on ne sait plus où fourrer les gens, on les envoie au service des disparus ou aux inventaires des objets trouvés sur les soldats morts.

« Mais j'ai déjà dix fois trop de monde ! » profère le chef de service.

« M'en fous ! » répond le supérieur hiérarchique.

Et alors, de 7 heures du matin à 5 heures du soir, entassé dans des bureaux malodorants, sous la garde de sous-officiers, que surveillent des officiers subalternes, que contrôlent des officiers supérieurs, qu'inspectent des officiers généraux, tout ce monde-là fait de la paperasserie inutile, baye aux corneilles, fait des calembours, conte des gaudrioles, lit en cachette son journal, se lance des boulettes de papier.

Ces hommes ont parfois 40 ans.

L'un d'eux est un industriel qui employait une cinquantaine de personnes : il a fermé sa boîte, jeté son personnel sur le pavé, pour venir faire ce travail intelligent.

L'autre est un employé de la Ville de Paris, du département ou de l'Etat : il touche son traitement de fonctionnaire, 1.800, 2.000, 3.000, 4.000 francs. Mais, comme son administration a besoin de lui, elle le remplace par un intérimaire, qu'elle paye 1.500 à 2.000 francs.

Il en est de même qui touchent des traitements beaucoup plus élevés, et, ce que Gustave Hervé ne dit pas, c'est que, pour garder ce troupeau d'oisifs, on utilise des officiers d'administration qui font acte de présence et ignorent à peu près tout du service qu'ils sont sensés diriger. Dans un seul service, on compte une quinzaine de ces officiers qui coûtent environ 125.000 fr. par an.

Hervé continue :

Combien sont-ils d'auxiliaires, en France, mobilisés ?

Nul ne le sait.

Sont-ils 100.000, 200.000, un million ?

La Bureaucratie elle-même ne le sait pas.

Tout ce qu'on sait, c'est que, outre les traitements qu'ils peuvent toucher comme fonctionnaires, ils coûtent l'un dans l'autre à l'Etat 2 à 2 fr. 50 par jour.

Ce qu'on sait aussi, c'est qu'il y a partout 50 auxiliaires qui tuent le temps, là où, dans le commerce ou l'industrie, il y aurait un employé pour abattre la besogne.

Ce qu'on sait enfin, c'est qu'il y a actuellement des milliers et des milliers de ces parasites involontaires qui vivent aux dépens de l'Etat, et qui seraient infiniment plus utiles à la société, à la patrie, si on les rendait à la vie civile et si on leur permettait de vaquer à leurs occupations ordinaires.

Seulement, le gouvernement n'ose pas.

Que dirait Madame Chose si elle voyait Monsieur Machin dans ses foyers alors que son Fils à elle est dans les tranchées ?

Madame Chose crierait « à l'embusqué ! »

Et pour ne pas faire de peine à Madame Chose ; qui est atteinte d'embuscomanie, la nation entretient dans ses casernes, à grands frais, des centaines de milliers de citoyens, qu'elle condamne à vivre dans la plus crapuleuse oisiveté.

J'admire les bonnes gens qui réclament à cor et à cri la reprise des affaires.

Hé ! bonnes gens ! commencez donc par guérir la plaie des auxiliaires, qui est une plaie encore plus rongeante que la plaie des embusqués !

Et pour finir par une chanson, voici deux couplets d'une complainte qui se chante sur l'air du Pendu de Saint-Germain. C'est dans **l'Humanité** que je cueille cette *Chanson des auxiliaires* :

Un matin du mois septembre
On convoqua les réformés
Et tous ceux qu'avaient leurs 4 membres
Furent versés dans l'service armé.
Mais comme il fallait satisfaire
Les Electeurs et l'Opinion
  On enrôla dans l'auxiliaire
  Les 2 tiers d'la population (*bis*)

Visites, nouvelles visites...

Faut leur faire passer une visite
Peut-être bien qu'ils s'ont pas morts (*bis*)

Et cela se termine par la mort de tous les auxiliaires :

Quand nous s'rons tous à la frontière
Et que les Boches seront repoussés
Même si nous sommes couchés par terre
Nous ne s'rons pas encore fixés.
Dans l'fracas de la mélinite
On entendra crier encore :

Faut leur faire passer un' visite
Peut être bien qu'ils n'sont pas morts (*bis*).

§

M. Helgé de Hesse nous donne, dans **la France**, ce récit des atrocités allemandes qu'un Flamand des environs d'Anvers, qui a réussi à échapper de la vieille cité, lui a rapporté. Voici ce qui se passait, il y a juste un an, au début de septembre, à Termonde :

On commença par arrêter les prêtres, les médecins, les infirmiers comme otages, cependant que les soldats vidaient les caves, pillaient les boulangeries et les pâtisseries, mettaient à sac les épiceries, les débits de boisson et de tabac.

Des femmes s'étaient réfugiées dans la vieille église du Béguinage, qui date du seizième siècle, je crois.

Ma femme s'était serrée près de sa cousine, qui allaitait son petit garçon. Un soldat allemand survint, arracha l'enfant des bras de sa mère épouvantée et l'empala sur sa baïonnette. Comme ma femme s'indignait, elle fut brutalisée.

Dans l'église, un jeune officier fit célébrer une parodie infâme de l'office divin. Il ordonna de réunir dans la nef toutes les femmes et fillettes qui furent trouvées dans le pays ; elles furent jointes à celles qui s'étaient déjà réfugiées dans le lieu saint.

Là, sous la menace du sabre et du revolver, on les obligea à boire, à se dévêtir. Le champagne moussait dans les vases sacrés.

Des soldats, revêtus des ornements sacerdotaux, organisèrent une impupudique orgie... Je ne sais quel sadisme les saisit.

Les victimes qui résistèrent eurent la gorge ouverte et les seins coupés. Certaines furent crucifiées. Le sang était le vin de cette messe rouge. Tous les hommes étaient ivres, les femmes râlaient. Le corps chaste et frêle d'une fillette de treize ans fut étendu sur l'autel.

La mort et le sommeil emplirent les chapelles ; les ombres de la nuit amenèrent le calme... A peine distinguait-on quelques sanglots de femmes, quelques hoquets d'ivrogne.

Quand celui qui avait ordonné cette fête infernale aux rites monstrueux s'éveilla, un immense dégoût dut le saisir à la gorge. Il se leva, sortit vivement, rassembla ses hommes, ordonna d'asperger l'église de pétrole et d'y bouter le feu, le feu qui purifie... Ses ordres furent exécutés. Les femmes qui avaient survécu à ces sanglants outrages furent brûlées vives... La vieille église s'écroula sur elles.

Comme auprès de ces atrocités sadiques, auprès de ces terrifiantes messes rouges, le satanisme et les messes noires décrites par Huysmans paraissent puérils. Ici, en effet, ce sont des êtres religieux qui trouvent dans ces horribles sacrifices humains la satisfaction de ces instincts de sauvages. Et cela prouve à quel point ce que nous appelons la civilisation est une chose superficielle.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Saint-Saënsiana. — Vraiment, M. Saint-Saëns me comble. J'ai encore reçu de lui la lettre que voici :

2 septembre 1915 Rue de Courcelles, 83 *bis*

Cher Monsieur,

Voici une appréciation de mon édition des Sonates de Mozart qui diffère un peu de la vôtre. Si je vous écris encore, c'est au sujet d'un détail que j'ai découvert. Vous m'avez amèrement critiqué pour avoir dit que certaines Sonates de Mozart — en petit nombre — paraissaient avoir été écrites pour le Clavecin. Or, dans l'ouvrage de M. de Wyzewa dont vous parlez avec tant d'éloges, *toutes* les Sonates de Mozart sont indiquées comme ayant été écrites pour le Clavecin, ce qui est absurde.

J'ai le regret de vous annoncer que si vous avez eu l'espoir de nuire à l'édition dont je me suis occupé, vous avez bien mal réussi.

Mes compliments.

C. SAINT-SAËNS.

Avant de reproduire « l'appréciation » annoncée, je répondrai brièvement à propos du clavecin. C'est M. Saint-Saëns lui-même qui, dans sa lettre, a souligné « *toutes* les sonates ». Or, en se rapportant à l'ouvrage de MM. Teodor de Wyzewa et Georges de Saint-Foix, chacun peut constater, en effet, que, jusques et y compris l'année 1774, toutes les sonates ou pièces quelconques pour piano seul sont indiquées : « Pour le clavecin. » Mais, à partir de 1775, — exactement à partir de la *Sonate* en *ré*, page 213 du second volume, — et jusqu'à la fin du catalogue constituant le *Tableau chronologique de l'Œuvre de Mozart*, et remplissant le premier appendice, *toutes* les sonates, aussi bien que tous les concertos ou autres pièces pour le même instrument à clavier, sont indiquées : « Pour le piano. » La *Sonate* en *ré* dont il s'agit étant la sixième du recueil de M. Saint-Saëns, qui en contient dix-sept, on voit combien M. Saint-Saëns fut téméraire — ou distrait — en soulignant le mot « *toutes* ». Mais, quand bien même « *toutes* les sonates » eussent été « indiquées » par MM. de Wyzewa et de Saint-Foix : « pour le clavecin », il n'y aurait là rien d' « absurde », car cela ne signifierait pas le moins du monde que les érudits musicologues aient entendu les « indiquer *comme ayant été écrites* pour le clavecin ». Ils n'avaient pas à traiter de la nature de l'instrument employé, sujet qui n'entrait pas dans le cadre de leur analyse purement musicale. Cela voudrait dire simplement que « toutes » les sonates auraient été ainsi *intitulées* dans les éditions de l'époque, ce qui n'est pas la même chose. La question n'est pas de savoir comment l'instrument était qualifié sur les titres des compositions, mais pour quel instrument la musique en fut écrite. La prime invention du mécanisme à marteaux par Pantaleon Hebenstreit date des dernières années du XVIIe siècle. En 1705, l'inventeur

vint à Paris avec son instrument et en émerveilla Louis XIV. Les perfectionnements de Schrœter remontent assez haut pour que Jean-Sébastien Bach ait pu les connaître avant sa mort (1750) et en féliciter l'auteur. Mozart, qui naquit en 1756, vécut et écrivit pendant la transformation décisive du clavecin en pianoforte à marteaux. Mais alors, durant tout le temps de la vulgarisation graduelle des nouveaux instruments et parfois jusque dans les débuts du XIXe siècle même, les éditeurs, soit par routine, soit soucieux de ne pas écarter les possesseurs des anciens clavecins, en conservèrent le nom sur la couverture des morceaux. J'ai signalé à M. Saint-Saëns, outre les nuances qui abondent dans les sonates avec violon que Mozart composa à Milan en 1773, les *crescèndo*, *diminuendo* et *fp* qu'on rencontre dans les six premières sonates de son recueil écrites en 1774 et 1775. Il est évident que ces compositions ne sauraient être exécutées, de la façon prescrite par le maître, « sur un instrument dont la sonorité ne peut être modifiée par la pression du doigt », c'est-à-dire sur le clavecin. Je crois même me rappeler avoir promis à M. Saint-Saëns un lapin tricolore spécial s'il y réussissait. Quant à MM. de Wyzewa et de Saint-Foix, ils ont eu si peu l'idée « d'indiquer toutes les sonates de Mozart comme ayant été écrites pour le clavecin », ils en ont, au contraire, si bien aperçu l'invraisemblance, que la susdite *Sonate en ré*, par laquelle ils commencent, et pour ne plus l'abandonner, à user de l'indication : « *pour le piano* », fut précisément éditée avec deux autres à Vienne, par Chr. Torricella, sous ce titre : *Trois Sonates pour le Clavecin*. MM. de Wysewa et de Saint-Foix ont donc fait juste l'opposé de ce que M. Saint-Saëns leur reproche.

Enfin la lettre de M. Saint-Saëns était accompagnée, dans l'enveloppe, d'une notice dactylographiée, rédigée en ces termes :

MUSICAL AMERICA DU 19 JUIN 1915. — NEW-YORK

TRADUCTION

L'infatigable SAINT-SAENS a maintenant tourné ses subtiles facultés à la revision de Mozart. Un volume de Sonates vient d'arriver à la Musical America de la Maison DURAND et Cie.

SAINT-SAENS, naturellement, est typiquement français, mais il est essentiellement classique. Et il est à peine nécessaire de mentionner son érudition presque sans rivale et son talent de pianiste.

De fait, il est difficile de trouver un reviseur mieux désigné pour la tâche en question que le vénérable compositeur.

C'est en phrasant ces sonates et en essayant de déterminer la valeur et l'intérêt des agréments ainsi que de leur interprétation que SAINT-SAENS a gagné la gratitude de chaque amateur de la musique de Mozart. Les détails les plus minutieux ont reçu la plus scrupuleuse attention.

L'édition de SAINT-SAËNS *de ces Sonates est la plus parfaite et la plus indispensable que l'écrivain présent a eu le privilège d'examiner.*

B. R.

Et M. Saint-Saëns a pris soin de souligner de sa main, à l'encre ordinaire, l'enthousiaste péroraison de ce dithyrambe ingénu. Assurément, « cette appréciation diffère un peu », et même beaucoup, de la mienne. Mais, en vérité, on se demande à quel point en sont arrivées « les subtiles facultés » de M. Saint-Saëns pour qu'il semble avoir pris au sérieux cet entrefilet d'un rédacteur pressé aussi mal informé, aussi incompétent que lui-même, et qu'il ait l'inconscience d'en faire aussi naïvement état. En laissant même de côté tout ce qui, « comme les dates, est du ressort de la musicologie » : oui ou non, le recueil de M. Saint-Saëns contient-il deux sonates apocryphes ? oui ou non, la *Sonate* en *si* ♭ de 1789 en est-elle absente ? oui ou non, aux pages 98 et 99, un célèbre passage de la *Sonate* en *la* mineur est-il outrageusement défiguré par des fautes grossières que M. Saint-Saëns y laissa ? Bref l'édition des *Sonates de Mozart* « revisée » par M. Saint-Saëns est-elle apocryphe en partie, incomplète et incorrecte ? M. de Bethmann-Hollweg en personne ne découvrirait pas le moyen d'en nier l'évidence. Alors ? Il serait oiseux d'insister.

Mais la dernière phrase de la lettre de M. Saint-Saëns trahit une mentalité particulièrement troublante de la part d'un artiste qui se pose en champion du génie français et en magister du patriotisme. Je l'avoue : en signalant à M. Saint-Saëns, avec quelque vivacité peut-être, les défauts de sa révision, je ne doutais pas un instant qu'il ne s'empressât de les faire disparaître, à tout le moins dans une prochaine édition. Se tromper sincèrement n'est pas un crime. Il faut être bien ignorant pour se croire infaillible, et quand on a failli par erreur, il n'y a aucune honte à le reconnaître et réparer : c'est un devoir de probité élémentaire. Au lieu de cela, M. Saint-Saëns se targue du succès de son édition incomplète, apocryphe et fautive, et m'assure, narquois, que je n'ai point « réussi à lui nuire ». M. Saint-Saëns se rend-il compte du cas où il se met ? Si un minotier, par exemple, livrait sans le savoir aux boulangers de la farine falsifiée, il serait certes excusable. Mais, dûment prévenu, s'il continuait d'en vendre et même s'en vantait, que penserait de lui M. Saint-Saëns ? La dernière fois, je regrettais de ne pas trouver de compliments à retourner à M. Saint-Saëns. Aujourd'hui, j'ai besoin de me souvenir de son âge pour m'empêcher de lui dire crûment quel sentiment m'inspire la lettre qu'il osa signer.

JEAN MARNOLD.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Emile Verhaeren : *La Belgique sanglante;* « Nouvelle Revue Française », 3 fr. 50. — René Johannet : *La Conversion d'un catholique germanophile. Lettre ouverte de M. Emile Prüm, chef du parti catholique luxembourgeois,*

à M. Mathias Erzberger, député au Reichstag, Leader du Centre catholique allemand. 1 vol. in-12, 192 p. Bibliothèque des ouvrages documentaires. — Alfred Loisy : *Guerre et religion.* Emile Nourry, éditeur. — Franck Chauveau : *La Paix et la frontière du Rhin*, Perrin, 0 fr. 60. — André Cheradame : *la Paix que voudrait l'Allemagne.* Chapelot, 1 franc. — Commandant Esperandieu : *Le Rhin français*, Attinger, 0 fr. 20. — Jean Lhomme : *En 1916 : une Europe rénovée, la Charte des nations.* Editions Delandre, 3 fr. 50. — Jules Sageret : *l'Opinion allemande avant la guerre*, Grande Revue. — Henri Paggi : *l'Opinion publique en Suisse*, A. Colin, 0 fr. 50. — Gaston Choisy : *Chez nos ennemis à la veille de la guerre*, Plon, 1 fr. 50. — Paul Verrier : *La Folie allemande*, documents allemands, Berger-Levrault, 0 fr. 30. — G. Lechartier : *La Charité et la guerre*, Bloud et Gay, 0 fr 60. — Henri Joly : *Contre les maux de la guerre*, Bloud et Gay, 0 fr. 60. — Vallery Radot : *Paris charitable pendant la guerre*, Office Central des Œuvres de bienfaisance, 175, boulevard Saint-Germain, 1 fr. 50. — Juliette Martineau : *Journal d'une infirmière*, 26, rue de Clichy. — Noëlle Roger : *Les Carnets d'une infirmière*, quatre fascicules à 0 fr. 75, Attinger. — Francis Charmes : *La Guerre*, 1914-1915, Perrin, 3 fr. 50. — A Masson : *L'Invasion des Barbares de 1914.* Fontemoing, 3 fr, 50. — *Exposé de six mois de guerre.* Plon-Nourrit. 0 fr. 75. — X*** : *La Belgique sous la griffe allemande.* Fontemoing, 3 fr. 50. — *Sur le passé de la Prusse*, Paris, Agence polonaise de Presse, s. p. — *La question juive en Pologne.* Paris, Agence polonaise de Presse, s. p. — J.-L. de Lanessan : *L'Empire germanique sous la direction de Bismarck et de Guillaume II.* Félix Alcan, 1 fr. 25. — Camille Flammarion : *La Mentalité allemande dans l'Histoire.* Ernest Flammarion, 0 fr. 50. — Léonce Grasilier : *Les Aïeux de M. de Bethmann-Hollweg*, H. Floury, 0 fr. 50. — Albert Sauveur : *L'Allemagne et la Guerre Européenne.* Avec une Préface de Henri Le Chatelier. Bloud et Gay, 0 fr. 60. — A. Clutton-Brock : *Méditations sur la Guerre.* Traduit de l'anglais par Jacques Copeau. Editions de la Nouvelle Revue Française, 3 fr. 50. — André Beaunier : *Les Sarboches.* Bloud et Gay, 0 fr. 60. — Georges Dejean : *Que feront les Neutres ?* Paris, Librairie Victorion, 0 fr. 50. — Edouard Driault : *La France et la Guerre. Les solutions françaises.* Léopold Cerf, 1 fr. — Jean Bernard : *Histoire générale et anecdoctique de la Guerre de 1914.* Berger-Levrault. 0 fr. 50. — Gabriel Hanotaux : *Histoire illustrée de la Guerre de 1914.* Tome I. Gounouilhou. s. p. — Raymond Séris et Jean-Aubry : *Les Parisiens pendant l'état de siège*, Berger-Levrault, 3 fr. 50. — L. H. Grondijs : *Les Allemands en Belgique* (Collection des « *Pages d'histoire* », Berger-Levrault, 60 c. — *La Séance historique de l'Institut* ib. — Raoul Narsy : *Le Supplice de Louvain*, Bloud et Gay, 1 fr.80. — Gabriel Mourey, Conservateur du Palais de Compiègne : *la Guerre devant le Palais. Compiègne 1914*, librairie Paul Ollendorff, 2 fr. — E. Durkheim : « *L'Allemagne au-dessus de tout* ». *La mentalité allemande de la guerre ;* Librairie Armand Colin. — Anonyme : *Paroles Allemandes :* préface de M. l'abbé Wetterlé ; Berger-Levrault. — Paul Verrier : *La Folie allemande*, documents allemands ; Berger-Levrault. — Paul Verrier : *La Haine Allemande.* impressions d'Allemagne ; Berger-Levrault. — L'intervention britannique. — L'Angleterre ne pouvait pas ne pas marcher. — Les écrivains. — M. Edmund Gosse et la Littérature. — La nouvelle armée. — La puissance maritime. — L'opinion publique. — Bernhardi Shaw. — H.-G. Wells. — Arnold Bennett, John Galsworthy, Maurice Hewlett. — Les Oxford Pamphlets. — Laurence Binyon : *The Winnowing Fan*, ls., Elkin Mathews. — Cloudesley Brereton : *Who is responsible?* 7 d. Harrap. — Armageddon et l'Apocalypse. — Hilaire Belloc : *A General Sketch of the European War, The First Phase*, 6 s. Nelson. — G. H. Perris : *The Campaign of 1914 in France and in Belgium*, 10 s. 6. d., Hodder and Stoughton.

La Belgique sanglante. — Au seuil de ce livre, qui est un hommage à la Belgique et un sanglant réquisitoire contre la férocité inintelligente de l'Allemagne, Emile Verhaeren écrit ces lignes : « Celui qui composa ce livre où la haine ne se dissimule pas était jadis un vivant pacifique. » Il aimait l'Allemagne travailleuse, audacieuse, et « organisée mieux qu'aucune autre nation », l'Alle-

magne qui offrait, dit-il, l'impression « de la sécurité dans la force ». La guerre, constate le poète, a fait de l'Allemagne une nation « injuste, fourbe, féroce », le fléau dont il faut se défendre, afin que « la vie haute ne périsse point sur la terre ». C'est avec tristesse que Verhaeren écrit ces lignes, avoue sa désillusion; c'est avec émotion qu'il dédie ce livre à l'homme qu'il fut autrefois.

Le poète nous montre ensuite la Belgique, digne de l'indépendance qu'elle avait acquise, ce petit royaume formé par les siècles avec complaisance et amour : deux fois, son art a dominé l'Europe, et sa prospérité, « unique dans les annales des petits peuples modernes, est la preuve la plus sûre de ses dons personnels ». Et Verhaeren évoque cette école littéraire, éclose tout à coup à la fin du XIX[e] siècle et qui a placé la Belgique parmi « les puissances intellectuelles et directrices de l'Europe ». Maeterlink n'a-t-il pas « nuancé la pensée contemporaine et ne l'a-t-il pas modifiée d'après sa manière de comprendre et de sentir » ? Et Verhaeren lui-même, surtout peut-être, n'a-t-il pas nuancé la poésie selon la couleur même de son émotion et imposé à plusieurs le propre rythme de son âme tumultueuse?

Je voudrais que ce beau livre de passion raisonnée et raisonnable aille porter aux quatre vents du monde le cri de haine de la Belgique sanglante, qui se dessine devant nos yeux comme une femme aux mains coupées, aux seins arrachés. Car, écrit Verhaeren, c'est là la honte suprême de l'Allemagne. « Elle a choisi la petite nation la plus digne de vivre et de grandir pour prouver quel cas elle faisait du droit à l'existence des autres. Bien plus, se sentant la plus forte, — dites, de combien de millions d'hommes, elle ne l'a même pas attaquée franchement. Elle a rusé, elle a menti, elle a flatté... Elle pouvait offrir la bataille, elle n'a su préparer que le guet-apens ». Et le poète établit le bilan de leurs crimes, vols, viols, pillages, incendies, assassinats, le bilan des villes, des villages et des maisons incendiés... des exécutions, en masse, des déportations qui ressuscitent l'antique esclavage. « Courageux sur le champ de bataille, reconnaît Verhaeren, ils furent lâches et cruels après chaque lutte. » C'est que l'Allemagne, « lourde et malhabile d'ordinaire », se trouve tout à coup ingénieuse et raffinée dans le carnage : « une sorte de lyrisme monstrueux la saisit. Elle trépigne dans l'atrocité », dans le sadisme.

La coutume militaire allemande — le mot coutume n'est pas employé à la légère — veut qu'un vieillard serve à marcher devant les soldats, lorsque ceux-ci s'en vont au feu. Si le vieillard est choisi comme otage, la coutume militaire allemande trouve bien de tuer devant lui ses fils et de le maltraiter ensuite jusqu'à l'épuisement. Si les vieillards sont faits prisonniers en grand nombre, la coutume militaire allemande prescrit de les déployer sur

un seul rang, de leur faire creuser une longue fosse et de les abattre à coups de fusil, de manière à les y précipiter ensemble. Quand le vieillard est un prêtre ou un moine, la coutume militaire allemande conseille de le châtrer avant de le pendre.

Quand il s'agit de femmes, la coutume militaire allemande exige le viol, comme préliminaires. Sitôt que leur mari, leur frère ou leur enfant ont été passés par les armes, on met aux femmes la bêche à la main et on leur ordonne de creuser des fosses, et d'enterrer leurs morts. Si les femmes sont enceintes, on choisit leur ventre pour diriger le coup de baïonnette. Si les femmes sont fiancées, on les réunit à leurs fiancés, avec des cordes. Quelques bottes de paille entourent le couple ainsi ligotté. On entend un bruit sec d'allumette frottée contre une semelle de botte. La flamme attaque la paille, et le feu consume les deux jeunes gens. Lorsque les femmes ne sont pas fiancées, les soldats allemands procèdent autrement.

Et voici, par exemple, une scène que raconte Jean Bernard dans *l'Indépendance*, qui se passa en une maison d'Anvers où le propriétaire avait eu l'imprudence de demeurer avec ses deux filles. Il cède ses chambres à coucher aux officiers allemands et leur fait préparer un plantureux dîner. Cinq officiers s'assirent à cette table, et avant de commencer leur festin, le capitaine allemand commande qu'on s'empare du propriétaire et qu'on l'enferme dans sa propre cave.

Cette précaution prise, les convives ordonnent aux deux jeunes fillles de se déshabiller; celles-ci protestent, résistent, supplient ; vains efforts. Devant le refus de ces pauvres enfants, le capitaine ordonne à des soldats de leur enlever les vêtements et de les tenir là, devant leurs yeux émerillonnés, pendant tout le repas. Ce que fut le supplice, on le devine.

Quand ces pandours furent repus de mets et de vins, que l'ivresse fut venue, devant les soldats amusés et avinés, eux aussi, les malheureux enfants furent livrées à l'amusement de ces sauvages... Quand, le lendemain matin, on délivra le négociant, ses filles avaient fini la nuit livrées aux brutalités des soldats ; l'une était devenue folle, et l'autre s'est, depuis, tuée de honte et de douleur.

... La coutume allemande, ajoute le poète, admet aussi qu'on s'en prenne aux enfants. Ils ont de « petites mains faciles à couper. Leurs pieds tiennent à peine à leurs jambes ».

Au-dessus de ces ruines et de ces horreurs plane la belle figure du roi Albert, Roi sans peur qui, seul, parmi les souverains, a voulu se mêler à ses troupes, partager leur péril et leur gloire.

Verhaeren, dans un autre chapitre, nous montre l'Allemagne incivilisable, étude qui peut se résumer dans cet aphorisme : « Il y a peut-être une culture allemande, il n'y a pas de civilisation allemande. » La civilisation, en effet, résulte d'un mélange de liberté et de discipline combinées: « Quand tout est libre, on aboutit à l'anarchie; quand tout est contenu, on aboutit à l'oppression. L'organisation germanique est un monstrueux instrument qui fait qu'en Allemagne

la race est disciplinée au point qu'elle est domestiquée. La pensée elle-même, la philosophie y reçoit un mot d'ordre. Cette constatation rejoint l'observation qu'énonça naguère Quinton dans l'enquête que publia le *Mercure* sur l'influence allemande : l'Allemand ne sait pas, ne peut pas dissocier son intelligence de sa sensibilité. Si bien que l'on peut affirmer avec Verhaeren : « Si le monde acceptait un tel assassinat de la liberté, ce serait le plus grand crime moderne. » Ce serait vraiment un recul de la civilisation, ce serait « la vieille âme du monde antique et féodal » qui ressusciterait, la vieille âme « qu'on a mis mille et mille ans à étouffer et qu'il faut réétouffer à cette heure suprême ».

L'âme moderne, conclut le grand poète des Flandres, l'âme moderne faite de fierté et de liberté, de clarté humaine et de joie terrestre, « est en opposition irréductible avec l'âme allemande ». C'est donc plus que notre territoire que nous défendons, c'est notre civilisation, le gain difficile de longs siècles de luttes et d'études. C'est aussi le divin héritage de la Grèce et de Rome.

JEAN DE GOURMONT.

§

La Conversion d'un catholique germanophile. — Le *Tag*, de Berlin, dans son numéro du 14 février, publiait les déclarations véritablement frénétiques de M. Mathias Erzberger. On était au moment où les raids de zeppelins sur des villes sans défenses de la côte anglaise et les sauvages agressions des sous-marins allemands suscitaient, dans tout l'univers civilisé, l'horreur et l'indignation. « Surtout, pas de sentimentalisme », croyait alors devoir s'écrier M. Erzberger. Et, s'enivrant aux perspectives d'un carnage furieux, il ajoutait : « Tous les moyens doivent nous être bons, et, si même nous possédions le secret de déverser une pluie de feu sur le sol anglais, pourquoi ne nous en servirions-nous pas ? » Pour sentir tout le scandale de ces imprécations, il faut se rappeler que M. Mathias Erzberger n'est pas seulement un homme politique en vue, un député influent au Reichstag, mais que c'est un des leaders du Centre catholique allemand ; c'est lui qu'on devait voir, peu après, intriguer à Rome aux côtés de M. de Bülow, essayer de compromettre le Vatican, et dresser, contre la politique nationale, l'opposition sournoise des catholiques italiens. En écrivant son article du *Tag*, M. Erzberger paraissait donc rompre avec le système de dénégations adopté par la presse allemande, prendre hautement son parti des accusations d'atrocité portées contre les armées germaniques, et revendiquer, pour ses compatriotes catholiques, la complicité de leur barbare terrorisme. L'effet de ses paroles fut considérable ; elles pèseront longtemps sur son auteur et sur le parti qui s'en est rendu solidaire en ne les désavouant pas. Mais, tout de suite, elles suscitèrent de la part d'un

catholique d'un pays neutre, homme politique et publiciste notoire, une protestation véhémente.

M. Emile Prüm, bourgmestre de Clervaux, dans le Grand-Duché de Luxembourg, fut longtemps le chef respecté du parti catholique luxembourgeois. La conduite des Allemands en Belgique, et, plus encore peut-être, les audacieuses apologies de M. Erzberger révoltèrent cet honnête homme. Il le lui dit, dans une « lettre ouverte » qui fut le point de départ d'une vive polémique à laquelle M. Erzberger ne trouva pas d'autre moyen de mettre fin qu'en faisant appel au bras séculier : La brochure de son contradicteur fut saisie et M. Prüm fut poursuivi. L'affaire en est là.

M. René Johannet a fort justement pensé qu'un incident aussi caractéristique de la mentalité allemande méritait mieux que les notes éphémères et incomplètes des journaux, et il nous le présente d'ensemble, dans une substantielle brochure, riche de faits et de documents et d'un intérêt qui ne faiblit pas.

M. Johannet nous met d'abord sous les yeux la traduction intégrale de la « lettre ouverte ». Elle pourrait se résumer ainsi : M. Erzberger évoquant les pires moyens de destruction se demande « Pourquoi ne nous en servirions-nous point ? » Et M. Prüm lui répond : « Parce que vous êtes catholiques. » Et il établit, dans une discussion serrée, que l'attitude actuelle des catholiques allemands est en contradiction avec les principes chrétiens, avec les propres traditions du Centre allemand, avec les appels pacifiques de Benoit XV. Et il le prouve par tout ce qu'ils ont formellement ou tacitement approuvé, et dont la Belgique martyre porte témoignage. « Pratiquement, écrit-il, c'est à peine s'il subsiste une différence entre la façon dont vous concevez la conduite des hostilités et celle de l'observance nietzchéenne,avec sa morale des maîtres et sa théorie du surhomme. Les catholiques allemands ont admis, avec le chancelier de l'empire, que « nécessité n'a pas de loi ». Ce n'est point là un principe chrétien et le Pape leur a rappelé qu'il n'est jamais permis, pour quelque raison que ce soit, de violer la justice. » Ces messieurs du Centre ont eu même moins de scrupules que les socialistes qui ont,du moins, « profité de l'occasion pour formuler les réserves de leur parti ». Le Centre, lui, « n'a rien dit ». Suit le rappel de toutes les défaillances des catholiques allemands solidaires de la violation de la neutralité belge et luxembourgeoise, des crimes de Dinant, Aerschot, Louvain, des actes odieux dont le cardinal Mercier, les évêques et le clergé belge ont été victimes.

A ce réquisitoire impitoyable, M. Erzberger a répondu... en déposant une plante contre M. Prüm auprès de la justice luxembourgeoise. « Si M. le député au Reichstag éprouve le besoin de se justifier, riposta M. Prüm, il peut se tourner vers Rome. » Mais c'est le

rocureur-général du Luxembourg qui resta saisi. Et amené à argir son attaque, pour se disculper des chefs d'accusation sous squels il était poursuivi, M. Prüm, discutant pied à pied, fait à on tour le procès du Centre catholique, perdant peu à peu cons-ence de la doctrine qui est sa raison d'être, pour tomber dans un ur utilitarisme politique et devenir un simple agent du panger-nanisme.

La démonstration est vive et concluante, mais, M. Johannet en a ccru l'effet, par l'adjonction, sous forme d'éclaircissements, d'un hapitre où il retrace, avec plus de détails, l'évolution du Centre atholique allemand. Il insiste notamment sur les vives querelles, à ropos de l'inter-confessionnalisme, qui ont, durant ces dernières nnées, opposé ce qu'on a appelé « la direction de Cologne » et « la irection de Berlin », et motivé diverses interventions de Pie X, avorables à la seconde, et tolérant seulement la première. M. Johannet rend grand service en rappelant cette controverse qui fait comprendre bien des choses. Il convient d'ailleurs d'ajouter que 1. Prüm y fut mêlé, qu'il appuya énergiquement l'intransigeance et e particularisme confessionnels de la « direction de Berlin ». Rien d'é-onnant dès lors si l'amertume d'un patriote luxembourgeois, opprimé par l'Allemagne, revêt un ton plus âpre quand elle s'exhale en face t à propos d'un contradicteur d'hier devenu l'ennemi d'aujourd'hui t si la protestation au nom du droit et de la justice a cette fermeté nexorable contre un des *leaders* de la « direction de Cologne ».

Guerre et religion. — Qualifier cette guerre de « guerre de eligion » serait évidemment abuser de la simplification, ou donner une importance excessive à des faits qui n'ont pas de caractère général. Aucun des peuples belligérants n'est délibérément descendu dans l'arène au nom d'un credo confessionnel et pour vider une querelle religieuse. « Pourtant, écrit M. Loisy, si les religions ne sont point directement affectées par la crise présente, elles ne laissent point d'y avoir un intérêt et de s'y intéresser. » Et, indépendamment de ce que chacune d'elles « y pourra gagner ou perdre la crise elle-même pourrait bien avoir un sens religieux plus profond que ces religions mêmes, si respectables qu'elles soient ; sens que l'avenir dégagera plus ou moins promptement, selon que nous l'y aurons aidé ». Contribuer à élucider cet aspect de la guerre, tel est le dessein que s'est proposé M. Loisy et l'on ne saurait l'entendre s'expliquer là-dessus sans une vive curiosité nuancée de beaucoup d'inquiétude. Car, disons-le tout de suite, la conclusion à laquelle il tend se formule dès sa préface : la guerre actuelle serait à la fois le crépuscule des religions existantes et l'aurore de la « religion supérieure que l'humanité crucifiée enfante douloureusement ».

Une conclusion semblable ne surprend qu'à demi sous la plume du

prêtre qui a rompu avec son Eglise; mais, cela même incline à ne le suivre qu'avec réserve, dans un sujet où il est légitimement suspect de ne pas apporter une sérénité suffisante. Bon gré, mal gré, on ne peut se défendre de toujours voir en lui le polémiste et le partisan. Instinctivement en garde contre les dispositions tendancieuses dont on le soupçonne animé, on ne le suit qu'avec hésitation dans ses analyses, et sa dextérité dialectique nous laisse résistants devant les déductions qu'il en tire.

Un Français, assurément, n'éprouve nul embarras à convenir avec M. Loisy que la religion des Allemands n'est qu' « un nationalisme étroit et évidemment égoïste »; que le dieu allemand « appartient à l'équipement militaire de son peuple comme une cocarde ou la pointe d'un casque ». On l'applaudit volontiers, quand son ironie incisive décape le pharisaïsme du prédicateur de la Cour, Dryander, ou du théologien von Harnack. Mais, pourquoi ne dirais-je pas le malaise que l'on ressent lorsque M. Loisy, opposant au vieux thème de Tolstoï sur la fraternité humaine la réalité sanglante, allègue que « l'Evangile de Jésus ne suppose point la patrie », qu'il la « supprime » et que « force est bien de reconnaître que le christianisme a failli perpétuellement, et de plus en plus à la réalisation du principe posé par le Christ ».

On voit ici s'amorcer sa thèse. « La raison de cette faillite n'est pas à chercher du côté de l'humaine imperfection, qui n'est point niable, mais dans la forme trop simple, trop imaginaire et trop absolue que le principe avait prise dans l'Evangile. La fraternité humaine est un idéal à poursuivre; Jésus la présentait comme un fait acquis ». En d'autres termes: plus l'humanité accentuera sa marche évolutive, plus elle rompra avec le christianisme doctrinal; plus elle s'efforcera de réaliser la fraternité universelle, plus elle s'écartera de l'évangélisme ecclésiastique; plus on sera patriote, moins on sera chrétien, or « notre unique espérance de vie est dans notre patriotisme ».

C'est précisément sur cette antinomie entre la religion de l'Evangile, qui tend à unifier tous les peuples chrétiens, et la religion de la patrie, qui les tient séparés et les dresse les uns contre les autres, que M. Loisy se fonde pour expliquer l'attitude de la Papauté dans le conflit. D'une part, elle est gênée, parce que, dans chacun des camps adverses, elle compte des fils entre lesquels elle n'ose se prononcer, de peur de s'aliéner ceux qu'elle aurait à censurer. Et, ainsi, elle est conduite à confondre « impartialité » et « neutralité ». Mais ce motif d'opportunité n'est pas le seul, ni même le principal de ceux qui, aux yeux de M. Loisy, ont déterminé l'attitude du Saint-Siège. Il tient à la lier à un principe. Selon lui, Rome « ne s'intéresse pas au droit des peuples ». Même, elle n'en a pas l'idée bien nette et il lui serait malaisé de l'avoir, surtout de l'accepter. Et pourquoi? Parce

ue le droit des peuples « est connexe à celui de la conscience individuelle, car il n'est pas autre chose que celui de la conscience collective. Et Rome ne connaît point ces libertés de la conscience »?

On voit où M. Loisy entend nous mener : à admettre ce qu'il appelle, « après l'impuissance de l'Evangile, l'impuissance du pontificat romain devant la crise actuelle de l'humanité ». Mais comment M. Loisy s'explique-t-il, dès lors, que le monde ait si peu conscience de cette impuissance, qu'il fasse précisément grief au Souverain Pontife de sa neutralité ; comment s'explique-t-il que l'autorité et l'importance du Saint-Siège aient visiblement crû avec les événements, au point que les intrigues se soient multipliées autour du Vatican ; que l'Angleterre schismatique et que la Hollande protestante aient choisi ce moment pour nouer avec la Papauté des rapports diplomatiques ?

Au surplus, sans vouloir entrer en controverse sur le fond de sa thèse, il est permis de faire observer à M. Loisy que Benoît XV a prononcé à plusieurs reprises des paroles qui, si réservées qu'elles soient, ne paraissent cependant pas radicalement étrangères à « l'idée bien nette d'un droit des peuples » et que le cardinal Gasparri a expressément reconnu ce droit dans sa note au ministre de Belgique.

Bref, pour M. Loisy, les vieilles religions défaillent. Le retour aux pratiques confessionnelles qu'on constate, au cours de cette guerre, ne lui paraît qu'une survivance négligeable ou un acte superstitieux. Par contre, nous assisterions, non pas à un réveil mais à un éveil religieux : « graduellement, se forme une conscience de l'humanité » et, « à certains égards, cette conscience chez nous procède de l'Evangile ». Elle « ne serait pas née sans lui et elle le dépasse ». Nous voici donc revenus à la « fraternité des peuples », cet « idéal à poursuivre ». Mais « on ne sert efficacement la république universelle qu'en servant d'abord la sienne ». La patrie, pour chacun, est « sa mère » ; elle est « sa maison d'humanité ». Et, d'autre part, « c'est lui faire tort que de s'enfermer dans un nationalisme étroit, égoïste et farouche ». Il faut « travailler à l'œuvre nationale et par le moyen de cette œuvre nationale à l'œuvre de l'humanité ». La notion morale de l'humanité, de la solidarité humaine, « même prise au cœur de l'humanité telle qu'actuellement l'humanité se montre », a « une valeur profonde, une valeur de réalité et en même temps une valeur mystique, une valeur religieuse. C'est une véritable foi ».

Vraiment, cela est-il si récent ? N'avons-nous pas déjà entendu parler de la « religion de l'humanité » ? Et même de sa faillite ?

RAOUL NARSY.

§

Voilà plusieurs mois que j'ajourne intentionnellement le compte

rendu de toutes les brochures qui refont la carte de l'Europe. Il y a quelque indiscrétion à disserter à la suite de M. Frank-Chauveau, quoique ancien vice-président du Sénat, sur **La Paix et la frontière du Rhin** quand nous sommes encore à quelque distance de la frontière de la Lorraine. Mais d'autre part n'est-ce pas justement parce que les Allemands santé pris d'un bond formidable des Carpathes à l'Esthonie qu'il y a quelque coquetterie à affirmer notre foi en leur défaite et à mettre en vente le champ sur lequel campe Annibal ? J'ajoute, s'il faut s'abstenir de ces amusettes, que Messieurs les Allemands commencent ! Non seulement ils abusaient, depuis des années et des années, des cartes d'Europe remaniée, ainsi celle que donne M. André Chéradame à l'appui de sa plaquette **La Paix que voudrait l'Allemagne**, mais même au cours de la guerre ils ne se sont pas fait faute d'exposer ce qu'ils espéraient de leur victoire. Dans une interview d'octobre dernier que publia à ce moment *l'Homme libre* et que reproduit le commandant Espérandieu dans **le Rhin français**, le comte Bernstorff, ambassadeur d'Allemagne aux Etats-Unis, ne nous cachait pas ce qui nous attendait, nous Français en particulier : 1° perte de toutes nos colonies ; 2° et de nos départements à l'est d'une ligne allant de la Somme à Lyon ; 3° paiement de dix milliards ; 4° plus de droits de douanes pour les produits allemands, sans réciprocité ; 5° plus d'armée pendant 25 ans ; 6° plus de forteresses ; 7° cession de tout notre matériel de guerre ; 8° plus de brevets français en Allemagne, sans réciprocité ; 9° plus d'alliance avec la Russie et l'Angleterre ; 10° alliance au contraire avec l'Allemagne. Ce Décalogue est si savoureux qu'il convenait de le conserver dans le *Mercure*. Nous étions admis, en somme, aux trois privilèges des Posnaniens : payer l'impôt, se faire trouer la peau et fermer la gueule. Il est donc permis à la suite de M. Jean Lhomme de rêver **En 1916 : une Europe rénovée, la charte des nations.** Voici le rêve :

Tout est consommé. L'Allemagne vaincue voit ses esclaves redevenir libres ; elle-même, se mue en une Confédération de XI cercles, plus un district fédéral en Thuringe, où s'élèvera une ville nouvelle qui sera le Washington de ces nouveaux Etats-Unis de l'Europe Centrale. L'auteur entre dans les détails les plus minutieux sur la future république, sa constitution, ses charges, ses servitudes, le châtiment de ses barbares ; il va même jusqu'à suggérer aux Allemands des noms de présidents possibles ! Au delà de cette Allemagne, qui comprend les pays autrichiens, toute une mosaïque de petits royaumes. Au sud-est des créations inattendues, une Dalmatie et une Macédoine confiées à la Belgique. A l'est la vaste Russie comprenant la Pologne. A l'ouest la Hollande, la Belgique un peu arrondie et la France légèrement augmentée aussi et sa frontière pourvue de ce que l'auteur

appelle des créneaux, il veut dire des merlons, une demi-douzaine de villes sur la rive droite du Rhin. Et l'Europe ainsi reconstituée, le reste du monde n'a qu'à suivre. Une fédération universelle s'établit avec un Grand Conseil des civilisés de 400 membres établissant une justice surnationale avec Haute Cour suprême, milice et police, d'où paix universelle, calendrier rationnel, monnaie internationale, pantomime universelle (!) et langue commune, l'*ido*. On comprend qu'après avoir élaboré cette *Magna Charta* l'auteur enthousiasmé n'ait pu se tenir de hisser son adjectif au superlatif : *Magnissima*. Il a raison, morbleu ! contre la barbarie, le barbarisme : c'est de l'homéopathie.

Mais que chacun fasse un retour sur lui-même ; le plan de Nouvelle Europe qu'il a esquissé (car qui n'a pas crayonné son atlas ?) n'est peut-être pas beaucoup plus réalisable que cette hardie reconstruction du monde. Et les gens graves et froids qui voudraient détruire le militarisme allemand sans toucher à l'unité allemande auraient tort de sourire avec mépris de leurs bouillonnants voisins. Après avoir lu je ne sais combien de projets de démembrements, de remembrements et de bouleversements, j'avoue ne voir aucune solution satisfaisante, si ce n'est celle-ci : Laisser tout en l'état, ne rien changer sauf ce que voudront les intéressés et encore à une majorité certaine et loyale, ne rien nous annexer, pas même Landau, pas même Sarrelouis, patrie de Ney, mais imposer à l'Allemagne, comme naguère à la Macédoine, une gendarmerie européenne prévenant la formation de bandes de ces comitadjis qui s'appellent le Kaiser, le Kronprinz ou le roi de Bavière. Cela fait, les Allemands, tout comme les Macédoniens, resteraient absolument libres de leurs faits et gestes ; personne ne les forcerait à parler une autre langue que la leur, à obéir à d'autres lois ou rois que les leurs, à envoyer des députés à d'autres Chambres que les leurs, à subir des tarifs douaniers autres que les leurs. La seule interdiction qui leur serait faite serait de sortir en armes dans la rue. Et comme ils n'auraient ainsi pas d'armée, ni permanente ni occasionnelle, l'Europe leur garantirait l'intégrité de leur territoire et en proclamerait la neutralité. L'Allemagne admise à l'heureuse situation de la Belgique avant 1914, ce serait, ma foi, une vengeance assez spirituelle.

Sur l'opinion publique en Allemagne on trouvera de très judicieuses remarques dans une plaquette de M. Jules Sageret : l'**Opinion allemande avant la guerre**. « Ce que je vais écrire, commence-t-il, ressemble à un article sur le néant, car il n'y a pratiquement pas d'opinion allemande. L'Allemand croit ce que lui disent les agents de l'autorité et les professeurs ; en France, nous croyons plutôt le contraire, voilà ce qui fait la différence fondamentale entre

les deux peuples.» Il semble bien, en effet, que ce sont les hautes classes allemandes, noblesse militaire et diplomatique, bourgeoisie professorale et bureaucratique, commerçants et industriels teutons ou juifs, qui aient pétri, durci et affolé d'orgueil brutal la masse populaire ; il y a, en Allemagne comme partout ailleurs, de braves gens et d'excellents pères de famille, mais il est plus facile que partout ailleurs de les transformer en brutes odieuses, et à cette transformation toute l'Allemagne lettrée, savante, dirigeante, a contribué. Le fait que presque tous les Allemands ont cru de bonne foi, et peut-être croient encore que c'est nous qui les avons attaqués montre l'irrémédiable aberration de leurs cérèbres. Le Kaiser affirme et ils croient! Vraiment les plus prosternés des catholiques ne sont rien à côté de ces luthériens! Pourtant la simple comparaison analytique du *Livre blanc* et des *livres* d'autres couleurs des alliés devrait faire douter ces tenants de l'infaillibilité impériale. « Le livre blanc allemand, fait justement remarquer M. Sageret, sur un total de 45 pages en contient 14 qui exposent la thèse officielle allemande, 15 consacrées à la note autrichienne à la Serbie et aux commentaires autrichiens sur la réponse serbe, et enfin 16 seulement de correspondance diplomatique ; encore les 29 pièces de ces dernières pages renseignent à peine sur les négociations et parlent surtout des bruits de préparatifs militaires. Or, dans notre *Livre jaune*, il y a 159 pièces, dont une dizaine au plus n'a pas une valeur documentaire directe ; le *Livre bleu* anglais en compte 161 et il est entièrement objectif. » Et que dire si on passe à l'examen intrinsèque de ces pièces, et si l'on remarque que le compilateur (peut-être le chancelier, peut-être le Kaiser) n'a seulement pas su choisir entre ses thèses successives et qu'il a à la fois affirmé que la Russie a attaqué malgré l'Angleterre et poussée par l'Angleterre. « Tout mensonge, conclut l'auteur, même abominablement cameloté, passe en Allemagne pourvu qu'il porte l'estampille officielle. »

Si l'opinion publique allemande n'existe pas il n'en est pas de même de **l'Opinion publique en Suisse**, heureusement, et les *Idées et impressions d'un neutre* aussi judicieux que M. Henry Poggi ne sont pas à dédaigner. On y voit avec satisfaction que l'Helvétie alémanique n'est pas aussi inféodée qu'on l'a cru à la cause tudesque, et que par exemple le professeur Vetter, jusqu'alors le plus pangermaniste des Suisses, a trouvé de nobles paroles de protestation au lendemain des atrocités de Louvain. Mais à propos de ces horreurs, ne faut-il pas approuver M. Poggi d'avoir nettement déclaré qu'elles sont inexcusables dans tous les cas, et que, même si des civils belges avaient tiré sur les envahisseurs, *ils auraient eu raison ?* Du moment que les Allemands se mettaient en dehors du droit des gens, ils autorisaient leurs adversaires à en faire autant. Au surplus, on sait que

les francs-tireurs belges n'ont jamais existé, et que le terrorisme germanique a été voulu et longuement prémédité. Von der Goltz a même fait à ce propos l'éloge des Huns et des Mongols. Très juste également l'observation que, par ces procédés odieux, « la Suisse était moralement et virtuellement atteinte aussi bien que la Belgique ». Mais, à propos d'opinion publique allemande, pourquoi n'a-t-on pas essayé d'en faire naître une en organisant dans les camps de prisonniers des conférences contradictoires ? Cela semble bien à première vue une plaisanterie, mais enfin on ne sait jamais les germes qui peuvent pousser dans les âmes et peut-être beaucoup d'Allemands auraient-ils pris des habitudes de réflexion et d'esprit critique à entendre argumenter, dans leur langue bien entendu, un accusateur et un défenseur du Kaiser, un partisan et un adversaire du nietzschéisme, un observateur et un contempteur du droit des gens, etc.

Au dossier de la psychologie allemande, il faudrait verser le petit livre de M. Gaston Choisy : **Chez nos ennemis à la veille de la guerre**, où l'on voit combien certains esprits perspicaces jugeaient juste les Allemands, même avant l'explosion. Que reprocher, par exemple, à cette explication du peu de sympathie que rencontrait déjà ce peuple : « Une susceptibilité enragée, une prétention sans cesse grandissante de parvenus, la tendance à confondre l'énergie avec la raideur et la brutalité ? » Ce qui donne du prix à ce jugement, c'est qu'il émane d'un Allemand, le prince de Hohenlohe-Langenburg. Du coup, le conseil que donne M. Gaston Choisy à un jeune homme qui voudrait visiter l'Allemagne paraît tout à fait sage : « Ne t'en laisse pas imposer : sois convaincu jusqu'au bout que nous les vallons pour le moins, et dis-le-leur poliment, froidement, en les regardant en face, car par-dessus tout ils manquent d'aristocratie, et rien ne les rend braves comme l'espoir de pouvoir abuser de plus faibles qu'eux. »

On ne peut vraiment pas rendre compte de tout ce qui paraît sur la Guerre. La collection des *Pages d'histoire* de Berger-Levrault dépasse déjà cinquante numéros, et celles des *Pages actuelles* de Bloud en a presque autant, et chaque éditeur entreprend quelque collection analogue, et beaucoup de ces plaquettes sont souvent remarquables ! Il y a des documents bien odieux dans la **Folie allemande** et la **Haine allemande**, de M. Paul Verrier, chargé de cours à la Sorbonne, et des détails bien consolants dans **La Charité et la guerre**, de M. Lechartier et, dans **Contre les maux de la guerre**, de M. Henri Joly. A ce dernier point de vue, on a fait vraiment des prodiges, et une simple nomenclature comme celles du **Paris charitable pendant la guerre**, de M. René Vallery-Radot, vous réconcilierait avec l'humanité s'il en était besoin ; l'énu-

mération des œuvres de toutes sortes que Paris a vu naître tient plus de 120 pages. Mais pour savoir au juste ce que vaut la créature humaine quand elle veut bien s'en donner la peine, il ne faut pas se contenter de simples catalogues, il faut lire les anecdotes, les traits vécus, les lettres authentiques, que publient les journaux ou qu'on trouve dans des publications un peu spéciales comme **le Journal d'une infirmière** de Mlle Juliette Martineau ou **les Carnets d'une infirmière** de Mlle Noelle, Roger dont quatre fascicules ont paru. Je sais bien qu'il peut y avoir là un peu de littérature, mais franchement je ne le crois pas, et certaines de ces *Silhouettes d'hôpital* ont bien l'air prises sur le vif. Hélas ! que de souffrances et de tortures chez les pauvres blessés, que de larmes chez les veuves et les orphelins ! Et tout cela pourquoi ? pour que, sur les cartes de l'atlas Stieler, le mot *Deustchland* fût écrit en lettres un peu plus grosses, et pour que le domaine du Kaiser Guillaume fût aussi ample que celui du Kaiser Frédéric Barberousse ! Du moins ceux de nos compatriotes qui, victimes d'une autre ambition impériale, moururent sous les neiges de la Bérésina ou dans les rocs des sierras espagnoles purent-ils se dire qu'en dépit de tout, en dépit du guet-apens de Bayonne et des fourberies d'Erfurt, ils combattaient pour les principes de 89, pour la délivrance de la Pologne et la renaissance de l'Espagne elle-même. Mais les hommes des deux Kaisers, pour quoi combattent-ils ?

HENRI MAZEL.

§

Quand il s'agit d'opinions au jour le jour de publicistes, sur ce qui est en train de se faire, on peut trouver qu'on imprime beaucoup pendant cette guerre. M Francis Charmes, qui vient de divulguer les siennes dans un livre sur **la Guerre**, sera le premier à ne point nourrir d'illusions sur leur valeur. Valeur très relative. Il y a le mérite de l'optimisme, de l'optimisme nécessaire, fût-ce quand on se trompe. Voilà tout. A distance, ce qui s'est dit dans la Presse française, au début de la guerre, apparaît à peu près aussi sensé que le délire d'un accès de fièvre. M. Denys Cochin (mois d'août 1914) :

> On peut compter qu'avant un mois les Russes seront à Berlin. M. Arthur Meyer (même époque) : « Ce sont les Cent-Jours du Kaiser. » Et comme, tout de suite, les Allemands, en Belgique, faisaient des retranchements en arrière,les journaux s'écriaient en chœur (toujours même date) : « Ils songent déjà à la retraite ! »

M. Charmes fut un de nos meilleurs optimistes : tous nos succès étaient merveilleux, tous ceux des Allemands, précaires ; nous étions des agneaux, et des anges ; l'ennemi, une brute. Si l'instinct vital, l'instinct de conservation, n'exigeait impérieusement qu'on soit sans

justice envers un ennemi mortel (encore faut-il le connaître), on pourrait dire que cela manque de critique. Je me souviendrai toujours de cette appréciation d'un Emigré. après la bataille d'Austerlitz : « La situation de Buonaparte est très mauvaise. Il a demandé la paix à l'Empereur d'Autriche. » La même chose s'est dite après la prise de Varsovie. Je ne me sens pas du tout rassuré par ces façons de sentir les événements. J'y relève un manque de sens réaliste qui rend possibles toutes les erreurs de jugement. En somme, c'est une chose très précaire que l'opinion, par le temps qui court. Tout ce que nos contemporains, dans quelque camp que ce soit, peuvent dire sur la Guerre est inévitablement fondé sur le Désir. Je voudrais des intelligences glaciales. Croyez bien que les cœurs chauds ne s'en trouveraient pas plus mal. Simple exposé des opinions, des désirs, des publications comme celles-ci seraient donc assez vaines. Mais je trouve M. Charmes intéressant lorsqu'il parle diplomatie. Il donne là-dessus l'impression d'un publiciste soigneux. Il y avait maintes choses à dire à cet égard, à propos de la Guerre : à moins qu'on ne m'apporte une publication purement documentaire, j'irai les chercher autant chez M. Charmes qu'ailleurs.

Parmi les exposés d'ensemble, le livre de M. A Masson : **L'Invasion des Barbares en 1914**, apparaît comme ce qui peut se faire de plus simple en ce genre. C'est le « récit par ordre chronologique de tous les événements de la guerre en Belgique, en France, en Russie, en Autriche, en Serbie et en Turquie ». Cela va du 23 juillet 1914 au 1er janvier 1915. J'ai beau feuilleter le livre : je ne trouve pas le moindre commentaire. Et je suis loin de songer à m'en plaindre. Rien que d'innombrables « coups de ciseaux ». Et, suite de faits purs et simples, c'est très bien ainsi.

Collection documentaire aussi, cet **Exposé de six mois de guerre**. C'est un résumé, d'origine française, communiqué à la presse anglaise par l'agence Reuter, et s'étendant d'août 1914 au commencement de 1915. On y suit la marche des hostilités sur le front français depuis les batailles de Belgique jusqu'à celles sur l'Yser, en passant par les opérations sur la Marne. Des anticipations sur les... faits n'ont pu être évitées, parce qu'on a cru devoir raisonner chemin faisant. On nous dit, page 50, que « nos adversaires eux-mêmes reconnaissent la supériorité de notre artillerie lourde au point de vue de l'abondance... ».

Voici un substantiel ouvrage sur l'occupation allemande en Belgique : **La Belgique sous la griffe allemande**. Il donne l'historique de l'administration de Von der Goltz et de son successeur Von Bissing. C'est un livre qu'il faut signaler au premier rang des publications sur la guerre. Un « Bulletin officiel des Lois et arrêtés allemands » en Belgique, de septembre 1914 au 23 janvier 1915,

complète le volume. Le titre indique assez les légitimes sentiments de colère de l'auteur, qui apparaît comme un homme outré. L'exposé des faits, lequel se rapporte principalement à la ville de Bruxelles, est mêlé de discussions juridiques précisant le caractère de violence inhérent aux agissements de l'occupation allemande ; et il est à propos, certes, que l'auteur anonyme (cet anonymat a de l'éloquence, il y avait du risque à écrire un tel livre) ait été un juriste. Rien de plus légitime que ces revendications faites au nom du droit des gens. Pour ce qui est d'un certain autre droit, que j'appellerai le Droit de La Haye, je ne puis partager, hélas ! l'étonnement de M. l'avocat X... au sujet du mépris de ses clauses. Je sais bien qu'il y a des signatures. Mais j'ai, malheureusement, la certitude que le droit résultant des conventions de La Haye n'a jamais eu, en principe ni en fait, la moindre valeur. La paix n'a point barre sur la guerre. Les maximes de droit public applicables à la guerre découlent de la guerre elle-même ; et, par exemple, une jurisprudence tirée de l'histoire des armistices ou des conventions jusqu'ici observées à la guerre a autrement d'efficacité que le Droit élaboré — utopiquement — à La Haye. Ce fut un Congrès de beaux esprits, mené par de vieux messieurs arrivistes, et rien de plus. L'histoire du droit public montre qu'il ne s'est pas créé de la sorte. Je le répète : la paix n'a point barre sur la guerre, et il y aurait des choses, tristes, mais certaines, à dire là-dessus. Ce sera pour une autre fois.

Parmi les écrits ayant un caractère rétrospectif, mentionnons les pages anonymes intitulées : **Sur le Passé de la Prusse.** C'est une rapide esquisse de l'histoire de Prusse, tracée du point de vue de la question polonaise. Une carte des provinces polonaises de la Prusse est jointe à l'opuscule. Notons, en même temps, **la Question Juive en Pologne** : « Un fait, constate l'auteur, caractérise la question juive en Pologne (russe) : c'est la « limite d'établissement », c'est-à-dire la démarcation des parties de l'empire russe qu'il est permis aux juifs d'habiter : une des innombrables questions du règlement général. Voici encore **l'Empire germanique sous la direction de Bismarck et de Guillaume II**, par M. J. de Lanessan. L'auteur s'attache principalement à montrer comment l'Empire, sous cette direction, a de plus en plus alarmé tous les intérêts européens.

M. Camille Flammarion, de son côté, nous offre d'autres généralisations, des généralisations cosmiques. Elles portent sur ce sujet : **La Mentalité Allemande dans l'Histoire.** N'oublions pas qu'avec M. Flammarion cette Histoire elle-même est en marche vers le Zêta d'Hercule. Ceci pourrait s'écrire de ce style : Les Terriens, sur leur petite boule vagabonde, étaient parsemés en divers tas d'hommes : l'un de ces tas, particulièrement gros, empiétait sans

cesse sur les tas voisins. Quand l'influence de Mars, succédant à celle de Vénus, descendait sur la minuscule bille de terre et d'eau, aussitôt il s'agitait, cependant que les autres restaient encore engourdis... Et c'est la Terre, ou c'était la Terre, il n'y a pas plus d'un an, vue dans la perspective cosmique. Je ne dirai point que cette vue simplifiée est reposante, car, au contraire, on n'en est que plus saisi, la *visibilité* devenant, en un sens, plus grande. Taine, qui n'était point pédant, et n'aimait rien tant qu'à montrer d'une façon simple et pratique les choses de l'esprit humain, parle quelque part des « deux ou trois idées » qu'un habitant de... Sirius, fort désintéressé et fort objectif, discernerait dans notre monde. L'idée de la force serait une de ces idées, quand le microscope de l'habitant de Sirius viendrait à se promener entre Rhin et Vistule. Un peu le même effet concret est obtenu par M. Flammarion. Il y a aussi une belle Lettre au Président Wilson sur les misères des fugitifs belges, lettre écrite après un séjour de trois mois à Cherbourg, un de leurs principaux lieux de refuge.

M. Léonce Grasilier nous apporte quelques renseignements sur **les Aïeux de M. de Bethmann-Hollweg**. Le grand-père et le grand-oncle du chancelier de l'Empire étaient des banquiers de Francfort, qui s'occupèrent d'opérations de racolage pour les armées anglaises, et sans doute aussi prussiennes et autrichiennes. Renversement des situations ; aujourd'hui le recrutement se fait contre l'impérial maître du petit-fils. Ils furent aussi, d'une façon plus ou moins obscure, parmi les banquiers de la Coalition. M. Grasilier donne de curieuses précisions à cet égard.

M. Albert Sauveur, professeur à Harvard University, examine, dans **l'Allemagne et la Guerre Européenne**, la validité des raisons *pro domo* données à plusieurs reprises par l'Allemagne, depuis le début des événements : Qu'il n'y a pas eu d'agression de la part de l'Allemagne; que l'agression fut française; qu'elle fut anglaise, et russe aussi ; que l'Allemagne se bat pour préserver l'Europe d'une domination slave ; qu'elle se bat pour la civilisation ; et qu'enfin l'invasion de la Belgique par l'Allemagne était motivée : sur tous ces thèmes officiels du plaidoyer allemand, M. Albert Sauveur, qu'on nous donne comme un des interprètes de l'opinion américaine sur les diplomates autrichiens et allemands, formule des réfutations, dont la conclusion logique, au gré de M. Henri Le Chatelier dans sa préface, serait que les Etats-Unis se rangeassent à côté des Alliés.

Voici, philosophiques, des **Méditations sur la Guerre**. Clutton-Brock, par le truchement de M. Jacques Copeau, nous dit que « les illusions de la Guerre sont charnelles ». Tous tant que *nous* sommes, Français, Allemands, Anglais, Russes, Autrichiens,

il s'agit de notre orgueil. « Le chemin qui mène à la sagesse et à la paix, ce n'est pas le mépris des folies des autres, c'est la connaissance de notre propre folie. » Voilà de l'impartialité spéculative. En d'autres termes, on pourrait montrer quelque esprit. C'est malaisé. Je conseillerai cependant de lire ces pages, où se retrouve, il me semble, l'inspiration d'Emerson. Les lignes sur « la Musique de la Guerre » sont assez belles, d'acuité spirituelle.

Les Surboches, ou c'est la faute à Nietzsche. Il se publie quantité de choses superficielles, mais, je suis bien fâché d'avoir à l'avouer à M. Beaunier, j'ai rarement lu quelque chose qui m'ait semblé plus superficiel que son opuscule.

M. Georges Dejean se demande : **Que feront les Neutres ?** Ne supposez pas qu'il s'agisse de quelque examen politique de leur situation. L'auteur se borne à préconiser une solidarité des Neutres, dans ce genre : l'un d'eux étant attaqué (comme la Belgique), les autres doivent courir aux armes pour le défendre. C'est tellement peu praticable que c'en est saugrenu. Mais je m'aperçois qu'il n'y a que des choses de cette force dans ces pages inoffensives.

Revenons aux choses sérieuses : **La France et la Guerre, les Solutions françaises**, par M. Edouard Driault. La victoire de la Marne nous guérit de Waterloo et de Sedan, et c'est l'esprit rasséréné que M. Driault pose tout d'abord la question essentielle qu'il reprendra à la fin de l'ouvrage, la question des frontières naturelles (le Rhin). Il examine auparavant divers faits : Voici la déclaration de guerre et l'exposé de la situation diplomatique en août 1914, où nous assistons, dans cet ordre diplomatique, comme à une cristallisation instantanée qui nous est favorable; voici le développement de cette situation avantageuse, tout dernièrement complétée par l'accession de l'Italie (non mentionnée ici, la date de l'ouvrage étant antérieure), malgré la contrepartie de l'alliance germano-turque et l'indécision des neutres. Là-dessus, L. Driault examine la solution française au lendemain de la victoire. La question du Rhin est capitale, M. Driault ne voulant plus de Prusse rhénane, toute la rive gauche du Rhin redevient disponible, et c'est de nouveau la doctrine des frontières naturelles, mais qui, cette fois, « ne soulèvera plus l'Europe contre nous ». Bien entendu, la France ne sera pas en Belgique ni en Hollande, comme avant 1815 ; mais, je suppose, d'après les conséquences immédiates de cette solution, que M. Driault agrandit la Belgique et même la Hollande jusqu'à la rive gauche du grand fleuve, ce qui donne deux vigoureux états-tampons capables de « mettre l'Europe occidentale à l'abri du militarisme prussien ». Il est difficile, en effet, de concevoir une victoire des Alliés, ce qui peut s'appeler une victoire, sans ces conséquences territoriales, quant à l'Europe occidentale. Mais je crois que c'est

M. Driault lui-même qui, plus particulièrement, a dit : Solution française. Or, cette solution française coïnciderait-elle avec la solution anglaise ? Toute la rive gauche du Rhin... Cela sonne comme la fanfare même des guerres de la Révolution et de l'Empire : la France n'aurait de cette rive gauche que ce qu'elle en possédait avant 1870 ; mais alors il faudrait espérer que l'indépendance absolue des deux états-tampons suffirait à satisfaire à tout jamais les susceptibilités séculaires de l'Angleterre en ce qui concerne Anvers et Rotterdam. Telles sont les choses qu'expose, ou bien qu'elle suggère quand elle ne les formule pas, la savante étude de M. Edouard Driault.

Parmi les publications à images, signalons les fascicules de M. Jean-Bernard : **Histoire générale et anecdotique de la Guerre de 1914** ; et les magnifiques in-quartos de M. Gabriel Hanotaux, bourrés des plus documentaires photogravures : **Histoire illustrée de la Guerre de 1914**.

EDMOND BARTHÈLEMY.

§

MM. Raymond Séris et Jean-Aubry ont collectionné une suite de tableautins et croquis à la plume sur les **Parisiens pendant l'état de siège**, dont les éditeurs Berger-Levrault nous donnent une édition illustrée presque luxueuse. C'est avec plaisir que je présenterai ce volume, qui prend une place honorable dans la série des publications relatives aux à-côtés de la guerre.

On y trouve ainsi des notes sur l'aspect de la capitale depuis les débuts du conflit ; les affiches de mobilisation et l'impression produite par la déclaration de guerre ; la question des souliers, qui avait bien son importance puisqu'il s'agissait de pourvoir des gens destinés à abattre des kilomètres ; le passage des premières troupes ; le départ des mobilisés ; la question des provisions. Plus loin, les auteurs nous racontent l'assaut des boutiques Maggi, dont le tintamarre nous vint surprendre un soir, et fit même scandale dans certains quartiers ; il fallut mettre ensuite des inscriptions sur les magasins, écrire à la craie qu'on était une maison française, sortir partout le drapeau, — qui reste depuis en permanence et a plutôt noirci, telle la chemise légendaire de la reine Isabelle. — Le recueil de MM. Séris et Aubry nous parle ensuite de la panique de l'or ; des engagements pour la Croix-rouge et de l'utilisation des infirmières ; de la multiplicité des brassards qui durent être à la fin réglementés, car il en sortait de nouveaux tous les jours ; de la physionomie malingre des journaux qu'on passait au caviar et qui nous firent grogner plus d'une fois ; de la galopade des crieurs, emplissant les rues aux heures de publication, etc. Ailleurs, c'est la réquisition des automobiles,

des chevaux; la physionomie plutôt changée des Grands Boulevards. D'autres tableaux montrent l'hippodrome de Longchamps, transformé en parc à bestiaux; les soldats anglais; les volontaires cosmopolites. Plus loin c'est l'arrivée des premiers drapeaux allemands; la visite des « taupes » dans la capitale; l'exode des Parisiens au moment de la ruée allemande, — incident, si l'on veut, ou scène épisodique du grand drame de la guerre, mais sur lequel il sera bon de revenir. Il y a ensuite des notes sur la physionomie de Paris durant la campagne; des nouvelles des peintres et chansonniers de Montmartre; le pot-au-feu des théâtres au jardin de Paris, — tandis que défile le lamentable troupeau des réfugiés belges; que les blessés de nos troupes d'Afrique vaguent par les rues; qu'on organise la défense de la capitale et les cantines des gares. Le volume est terminé par des notes sur les « péniches-hôpitaux »; l'hôpital organisé au Grand Palais; la mort et l'enterrement des soldats hospitalisés, — et le salut que méritait bien, au 15 novembre, la fête du roi Albert de Belgique.

L'ouvrage, agréablement présenté, est pourvu d'une illustration nombreuse d'après des photographies. La matière n'en est pas épuisée du reste, car la guerre malheureusement dure toujours, et avec le semestre, les auteurs, continuant leur série, pourront certainement nous donner un autre volume.

Aux « Pages d'histoire », collection de brochures sur les événements actuels, M. L.-H. Grondijs, ancien professeur de l'Université de Dordrecht, a publié la relation d'un séjour surtout à Bruxelles et Louvain, durant les premiers mois de la guerre — C'est le récit qui a pour titre : **Les Allemands en Belgique**, *notes d'un témoin*, — en somme la guerre vue par un neutre et qui a voulu savoir par lui-même comment se comportaient les troupes germaniques. — Or, le tableau ne manque pas d'intérêt, on peut le croire. Après son entrée à Bruxelles, — au pas de parade — l'ennemi, d'abord inquiet, dépaysé, montra bientôt le fond de sa nature, qui reste toujours « un peu rude ». Mais M. Grondijs cherche à dénicher quel est son véritable caractère, et s'étonne d'y trouver certaines contradictions : de la bonhomie et de la brutalité; pour quelques-uns le goût de la farce, mais toujours la rage de détruire; chez tous enfin la conviction de leur supériorité, — ce qui ne les empêche pas d'accepter de leurs officiers des coups de cravache dans la figure. L'officier, hautain et presque toujours insolent, ajoute-t-il, se croit en effet d'une essence supérieure; mais à ce travers, il faut ajouter une des caractéristiques du protestantisme : la haine des prêtres. — M. Grondijs donne ensuite une relation des événements de Louvain dont il vit en grande partie le désastre, et montre les provocations des Allemands qui cherchaient à se donner l'apparence d'une

raison pour justifier leurs actes; la fuite affolée de la population, les injures et les menaces prodiguées aux ecclésiastiques qui furent bientôt arrêtés, traités odieusement, certains même fusillés, — l'un pour avoir écrit sur son carnet une phrase désobligeante pour les envahisseurs. — Après de multiples démarches, l'auteur de ce récit parvint à délivrer quelques-unes des victimes, — et qui l'avaient certes échappé belle. Il donne ensuite des pages curieuses sur la situation de Bruxelles dans le moment et l'attitude de la population. Il revint enfin par Aix-la-Chapelle — et dut constater qu'il voyageait depuis la capitale avec un grec faisant de l'espionnage. — Mais les troupes allemandes, affirme-t-il, n'ont pas encore compris pourquoi les Belges, au lieu de les recevoir à coups de fusil, ne les ont pas accueillis à bras ouverts.

Une seconde brochure de la même série est consacrée au compte-rendu de la **Séance historique de l'Institut** (26 oct. 1914) et l'on y rappelle des faits qui n'ont que de très lointains rapports avec la guerre présente : *les Vierges de l'Acropole* et l'invasion Perse, par M. Homolle; *les Journées de Barfleur et de la Hougue* (29 mai-3 juin 1692), par M. Lacour-Gayet; *l'Invasion Mongole au Moyen-Age* et ses conséquences, par M. Henri Cordier. — On peut penser que je ne m'avancerai pas beaucoup en disant que s'il y a là quelques nobles paroles, on y trouve aussi beaucoup de bavardage.

A la librairie Bloud et Gay, M. Raoul Narsy a publié un recueil de documents, dont beaucoup sont officiels, sur la suite d'événements qui ont constitué ce qu'il appelle **le Supplice de Louvain**. Les faits en somme sont maintenant connus et ce procès-verbal, où reviennent à chaque page les accusations de massacre, de pillage, d'incendie, — de mauvais traitements infligés à la population civile — voire de déménagements méthodiques d'objets mobiliers, n'apporte guère d'éléments nouveaux d'information. On sait que le tiers environ de la ville a été brûlé, avec le bâtiment de l'Université et la cathédrale Saint-Pierre. Mais il reste à établir quelles furent réellement les causes de ces mesures de destruction, qu'on peut au moins qualifier d'excessives, et qui furent prises bien après l'occupation, car M. Narsy cite lui-même des affiches posées par les envahisseurs et interdisant de mettre le feu « sans l'autorisation de la Kommandantur ». C'est qu'après quelques jours et la résistance belge se prolongeant du côté d'Anvers, on voulut, selon la méthode allemande et les doctrines de l'Etat-Major, terroriser le pays qui osait résister en armes; qui se défendait et prétendait batailler même en rase campagne contre les armées impériales. Des compagnies allemandes, un moment, se tirèrent les unes sur les autres et l'on mit cette « erreur »

au compte des « civils », — des Belges, dont cependant tous les fusils avaient été déposés, par mesure de prudence, « chacun portant le nom de son propriétaire », dit même un rapport prussien, — c'est à dire une étiquette permettant de le restituer lorsque le calme serait revenu. On sait du reste qu'à Louvain comme à Bruxelles la garde civique avait été désarmée, par crainte d'échauffourées toujours possibles.

Je préfère renvoyer au volume pour l'appréciation des faits, de même que pour les accusations multiples qui ont suivi; pour le tableau de l'effroyable misère de la ville, autrefois si paisible; le rapport de M. Füglister, un témoin dont les conféreuces ont fait un tel tapage en Suisse qu'on dut les interdire par simple mesure de prudence; pour la déposition d'un abbé Gamarra, prêtre du Paraguay et étudiant de Louvain, dont les accusations restent formelles. Nombre de prêtres, on le sait, furent tués, — une cinquantaine, dit l'auteur, — « coupables, soi-disant, d'avoir excité leurs paroissiens à repousser l'ennemi même par les armes », — et certains, est-il affirmé même, « au milieu de raffinements horribles de cruauté ». De la population de Louvain, « 500 personnes, — hommes, femmes, enfants — se trouvèrent fusillés ou brûlés vifs ». — Mais, détail curieux, les accusations portées contre les catholiques de Belgique par la presse allemande eurent pour résultat de réveiller outre-Rhin l'hostilité protestante contre les catholiques, — tant que la presse germanique elle-même dut établir la fausseté des allégations qu'elle avait propagées. Enfin, il se trouva une Revue du pays pour déclarer que la perte de la Bibliothèque de Louvain, incendiée avec le bâtiment de l'Université, « n'avait pas, en somme, si grande importance ».

CHARLES MERKI.

§

Comment vivent les habitants d'une région occupée, dans le contact continuel des envahisseurs? Quelles sont leurs souffrances morales? Comment les supportent-ils? Jusqu'à quel point ont-ils à subir la contrainte, à s'y plier, à s'y soumettre, et dans quelle mesure parviennent-ils à y faire obstacle? N'est-ce pas, pour nous, qui n'avons connu que le contrecoup plus ou moins lointain de la guerre, le problème le plus empli d'anxiété, quand nous songeons à tous ceux-là sur qui pèse la tourmente? quand nous songeons à ceux que nous avons connus, et que nous aimons d'autant plus en raison de leurs souffrances? Imaginons que nous aurions pu nous trouver en leur place, quelle attitude eût été la nôtre? Aurions-nous pu demeurer dignes et résignés comme partout on l'a été? N'aurions-nous pas com-

promis la résistance muette de tous, non tant peut-être, hélas! par d'intempestifs accès d'un héroïsme inconsidéré que par un écroulement en plein marécage de lâcheté?

Parbleu, si nous eussions été admis encore à l'honneur de porter les armes, confondus et soutenus parmi les autres, nous eussions agi comme le plus grand nombre, ni pires ni meilleurs, — soldats moyens : résolus, indomptables, comme ils sont tous, pour le moins. Mais où le devoir d'agir ne maintient pas hautes et fières l'énergie physique, la constance morale, perdus dans une multitude amorphe et passive, que faire, et que ne pas faire? Alors n'être pas emporté par le coup de tête stupide, ne pas sombrer au désespoir... il y faut avoir l'âme bien trempée; c'est miracle d'avoir assisté à cette grandeur, dans toutes les populations du nord de la France et de la Belgique.

Plus périlleuse la situation de celui qui, par la force des choses, est désigné pour avoir des rapports directs avec l'ennemi : le fonctionnaire qui administre la ville, le conservateur des monuments publics lorsqu'il est résolu à faire le nécessaire! Quel tact il lui faut déployer! quel mélange d'autorité calme et aussi d'habileté. Un mot dit à la légère, ou seulement mal compris par des barbares à qui une finesse de la langue peut échapper, risque de tout compromettre. Trouver le ton juste, ne dire que les paroles utiles, ne pas apparaître arrogant, sans s'abaisser à aucune vilenie implorante, par quel moyen y réussir, par quel moyen réunir les contradictoires et souples qualités qu'une telle situation exige?

Gabriel Mourey nous conte, dans **la Guerre devant le Palais. Compiègne, 1914**, de quelle heureuse façon il y est parvenu, et parmi les témoignages, les « récits de témoins » apportés spontanément sur les épisodes de la guerre, celui-ci, pour des raisons multiples, est un des plus poignants et des plus probants qui soient.

Nous nous trouvons, tout d'abord, en la présence d'un homme accoutumé à scruter le mobile, la nature, les conséquences de ses propres actions comme des actions d'autrui, de ses propres pensées comme des pensées d'autrui. Il étudie l'âme de ses interlocuteurs et lit leurs intentions dans leurs gestes et dans leurs regards. Il devine ce qu'il sied de dire pour frapper juste, pour obtenir ou pour imposer ce qui convient, mais aussi quelles appréhensions le prennent : s'il allait se tromper, s'il avait manqué son but, s'il allait d'une imprudence compromettre soudain ce qu'il a minutieusement gagné ? — Et, d'autre part, quelle étude de contenir les élans de son cœur, les inspirations de sa conscience, et de ne pas dire, purement et simplement ce que l'on veut, ce que l'on sent, ce que l'on espère ! Ah, que l'on se laisserait agir de la sorte, si l'on était seul, si l'on

n'était pas comptable de la vie des siens, du sort de sa ville et de ses concitoyens, si l'on n'était, par ses actes, responsable jusqu'à un certain point du trésor d'art par la nation remis à sa vigilance!

Et, dans son récit dépourvu de toute malsaine recherche d'ordre littéraire, sans forfanterie comme sans humilité, Mourey nous fait assister, en authentiques spectateurs, à l'odieuse vision de « la guerre devant le Palais », à l'occupation de Compiègne, du 31 août au 12 septembre 1914.

Ce sont, mises au point, des notes prises au jour le jour. L'auteur n'a pas pris le soin de s'y poster en héros, de s'y attribuer une importance démesurée. Je savais, cependant, par des récits qui m'avaient été faits, combien la fermeté de Mourey avait eu de poids, avait contribué à préserver le château. Il ne le dit lui-même nulle part expressément; mais on le voit agir à travers ces pages, et cette impression grandit de ligne en ligne : il a été pour beaucoup dans la préservation du château. Sans doute, s'il avait eu affaire comme tant d'autres à des hordes excitées au pillage et entraînées à tous les crimes, si surtout, comme il l'écrit quelque part, le Kaiser n'avait eu l'intention de s'installer à Compiègne avant d'entrer à Paris, le dévouement et l'énergie de Mourey n'eussent pas suffi à faire épargner les trésors confiés à sa garde. Il s'est trouvé en face d'officiers brutaux ou indifférents, en face d'autres qui se complaisaient à lui faire éprouver, en dehors de toute nécessité, la lourdeur de leur domination pour le plaisir ; il n'a pas hésité à leur tenir tête, avec mesure, avec calme, avec sang-froid. Il a obtenu que les hommes de troupe ne fussent pas autorisés à franchir les grilles du château, et, en dépit du reproche qu'il se vit adresser un jour de n'avoir pas « préparé » pour les officiers allemands « des souvenirs », les vols furent, grâce à lui qui veillait, insignifiants ; il en a dressé la liste.

Mais ce qui vaut, par-dessus toute autre considération, dans ce livre, c'est l'analyse d'épisodes étrangement émouvants : l'entrée, la prise de possession, l'enlèvement du drapeau, les alternatives d'espoir et de découragement suivant les évolutions des troupes, surtout la vue, au milieu de la soldatesque teutonne, tout à coup d'un pauvre, d'un misérable et fier petit soldat français emmené en captivité. C'est la promenade dans le parc entre les deux officiers esthètes et connaisseurs, qui s'efforcent d'être courtois et n'en sont, inconsciemment, que plus insupportables. C'est, également, la justice rendue aux qualités de méthode et d'ordre de l'ennemi, c'est cette découverte de l'âme idyllique des vieux germains, qui survit dans l'horreur de la barbarie sinistre dont ils se sont fait une nature dominatrice et répugnante, lorsque, par une nuit parfumée et sereine, s'élèvent, dans le prestigieux silence de la lune, un chœur de voix religieuses parmi des rythmes héroïques, une mélodie d'amour, le chant d'un piston.

C'est l'incident comique de l'âne qu'on entreprend de mettre à l'abri des insultes de la soldatesque. C'est enfin tout ce qui a étreint douloureusement le cœur des habitants du château durant ces longues journées et ces nuits d'angoisse, et leur exaltation vorace et fiévreuse quand ils se sont sentis délivrés et ont vu flotter les trois couleurs, tandis que le premier officier français qui apparaît à la tête d'un détachement de dragons a pour première pensée et pour premier geste de déposer au centre de la place de l'hôtel-de-ville des bottes de fleurs au pied de la statue de Jeanne d'Arc.

Ah ! mon cher Mourey, vous n'avez pas ici composé un livre ni médité des phrases belles et sonores, ce qui est si beau en soi, et constitue tout notre art. Vous avez, en un récit jailli de vous spontanément, condensé et réfléchi les émotions douloureuses, les joies de délivrance dont tant de braves gens de nos pays, France du Nord et Belgique, ont été possédés depuis plus d'une année déjà jusqu'en la moëlle des os, dont tant et tant sont encore possédés sans qu'il leur soit accordé de s'exprimer, dont le plus grand nombre n'ont pas encore connu la fin : la délivrance que du fond de nos âmes nous leur souhaitons proche et complète, comme il faut qu'elle le soit, comme elle le sera de toute nécessité, selon l'effort et la volonté commune de nos soldats et des nations alliées.

Mais vous fûtes l'homme, votre livre est admirable, d'avoir, sans vous en douter, mis au service de tous les habitudes de votre pensée subtile, de votre art raffiné, pour peser et découvrir les élans, les tortures, les tristesses et les joies successives et généreuses de votre cœur et de ceux qui vous entouraient.

ANDRÉ FONTAINAS

§

Il est probable que nous verrons la fin des hostilités avant que l'on soit parvenu à voir clair dans les replis ténébreux de l'âme allemande et à démêler la véritable nature de ce peuple dont chaque nouvel aspect nous surprend et nous déconcerte. Depuis plus d'un an, historiens et moralistes, philosophes ou simples journalistes rivalisent de zèle pour découvrir le mobile profond qui a poussé l'Allemagne à déchaîner cette affreuse guerre. Nous avions cru pouvoir démontrer que ses appétits sans bornes et son besoin de domination tiennent à ceci qu'elle est incapable de se limiter. Il n'y a pas de frontière à l'âme allemande, de telle sorte qu'aussitôt que l'Allemand a conscience qu'il possède une âme il entend que cette âme puisse rayonner partout. Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, sous l'influence des écrits de Rousseau, l'Allemagne s'est rendu compte qu'elle existait ; elle a voulu faire un retour sur elle-même et immédiatement s'est implanté en elle le virus de cette maladie dont

nous avons pu constater à plusieurs reprises les symptômes, mais dont les effets ne se sont fait sentir pleinement qu'en 1914. Nous avons retrouvé des *traces* de pangermanisme dans les écrits des philosophes de l'avant-dernier siècle. Mais pour que le virus puisse se développer, il lui faut un terrain favorable. A plusieurs reprises nous le lui avons fourni. Chaque fois que nous avons voulu être humanitaires, les Allemands ont été nationalistes. Quand nous avons fait la Révolution et proclamé les droits de l'homme, nos voisins n'ont voulu retenir que « le droit d'être Allemands ». Dès qu'au contraire nous avons voulu être nous-mêmes, ils cessaient d'être. La fâcheuse politique de Louis Philippe, en 1840, révèle une Allemagne chauvine et belliqueuse. Les rêvasseries de Napoléon III nous mènent à Sedan. Toutes nos fautes servent ainsi d'aliment à la phobie teutonne. Quand nous paraissons abdiquer complètement, elle se redresse, elle bombe son torse et elle étend ses tentacules. C'est que l'Allemagne est l'éternel parasite de la France, elle se nourrit de tous les déchets que notre insouciance lui jette en pâture. Imprégnée de nos idées, qu'elle déforme à plaisir, elle nous combat avec nos propres armes et elle mêle à la lutte la cruauté de l'esclave révolté...

M. E. Durkheim, dans la brochure qu'il intitule « **L'Allemagne au-dessus de tout** », s'est contenté de saisir les symptômes de la maladie pangermanique au moment où ils paraissent visibles aux yeux de tous. C'est quand Treitschke publiait ses écrits insolents, quand le « coup » réussi par Bismarck a laissé frémissante et admirative l'Europe incapable de secourir la France. La réalisation de l'Empire ouvrait à l'Allemagne toutes les perspectives et l'historien de la cour ne s'est pas fait faute d'indiquer aux Hohenzollern d'autres « coups » à tenter, des « coups » plus profitables encore. En Allemagne, les historiens sont les apologistes du brigandage.

Pourtant, le titre que M. Durkheim donne à son opuscule est antérieur à Treitschke. On a beaucoup cité avant et depuis la guerre ce *Deutschland über Alles*, emprunté à une chanson de Hoffmann von Fallersleben, qui date de 1846. Les Allemands prétendent, à vrai dire, qu'il n'y a dans ce morceau rien d'agressif contre nous. Quand ils disent « l'Allemagne au-dessus de tout », cela signifie qu'un bon patriote doit préférer son pays à toute autre chose. Leur barde se serait donc inspiré de la même idée que le poète provençal qui a écrit : « J'aime ma province plus que ta province ; j'aime la France mieux que tout. » Ce serait vrai s'il n'y avait pas le texte même de Hoffmann. A la fin de la première strophe, celui-ci indique jusqu'où doit aller l'Allemagne, cette Allemagne dont il se contente de rêver et qui, remarquez-le bien, n'existait pas encore à cette époque-là, et il écrit : « De la Meuse jusqu'au Niémen ; de l'Adige jusqu'au Belt. — C'est un assez joli morceau, qui ne correspond pas tout à fait aux

revendications territoriales de l'Allemagne d'aujourd'hui. Mais à l'époque où le bon Hoffmann rimait ses chansons, la bocherie, si elle rêvait déjà de conquêtes démesurées, se fût contentée provisoirement d'une part beaucoup plus modeste du gâteau. Avant tout, il fallait que l'Allemagne fût, et c'est surtout cela qu'a voulu exprimer le poète. Admettons donc que, quand il s'agissait de géographie, il n'y regardait pas de si près. Quelques années avant d'avoir composé la chanson qui l'a rendu illustre, Hoffmann von Fallersleben bafouait encore l'Allemagne. On en trouvera la preuve dans cette pièce bien connue qui débute par « l'Allemagne n'est pas encore perdue » et qui a pour refrain « *Auf der Bierbank* ». Tout en ironisant les mœurs de son pays, inconsciemment, l'idée pangermaniste, qui sommeillait au fond de son âme se réveillait pourtant à certaines heures et, quoi qu'en disent aujourd'hui les journaux allemands qui nous accusent de mal interpréter sa chanson, le *Deutschland über Alles* est devenu l'expression des visées universelles du « peuple des peuples ».

Treitschke, selon M. Durkheim, a fixé en Allemagne le principe de l'Etat. « L'Etat est conçu comme une sorte d'être mystique », dit-il. Mais cette conception de l'Etat est précisément très ancienne en Allemagne, nous la retrouvons chez tous les romantiques, et en particulier chez Novalis. C'est en songeant à elle que Nietzsche a écrit le chapitre de *Zarathoustra* qui s'intitule *l'Etat* et qui anathématise « le plus froid de tous les monstres froids ». La *Politique* de Treitschke, dont l'éminent historien français reproduit de larges extraits, développe un système d'idées qui aboutit forcément à une doctrine de proie que les deux Empires mettent en pratique dans leur façon de faire la guerre. Il est vrai que nos ennemis tendent maintenant à lui substituer une autre doctrine, celle de l'organisation, et c'est sur une phrase de Lassalle que les théoriciens de la grande Allemagne appuient leur argumentation !

Quoi qu'il en soit, on ne saurait mettre avec assez d'insistance, sous les yeux des lecteurs français, les arguments par quoi l'Allemagne s'efforce de justifier la guerrre en général, et *cette* guerre en particulier. Un compilateur anonyme a réuni sous le titre de **Paroles Allemandes** un nombre considérable d'extraits empruntés aux écrivains d'outre-Rhin, politiciens, professeurs, poètes, militaires, etc. Bien que les citations soient réparties dans douze chapitres, il est assez difficile de démêler les lignes directives qui ont dicté le choix de l'éditeur. On retrouvera là le manifeste des 93 intellectuels, une traduction du *Chant de Haine* et Vierordt, des textes historiques, philosophiques et théologiques, des paroles de souverains et d'hommes d'Etat, des extraits de journaux de toutes nuances, publiés avant et pendant la guerre. Mais le recúeil n'en garde pas

moins sa valeur. Il accumule les témoignages. « Les paroles imprudentes restent, ainsi que le dit très justement M. Wetterlé. Elles sont les pierres immortelles du monument que les artisans de la plus grande Allemagne ont élevé à la morgue impertinente et à la sotte suffisance d'un peuple de déments. »

Dans la même collection des « Pages d'Histoire », M. Paul Verrier, chargé de cours à la Sorbonne, a publié deux brochures qui se rattachent étroitement à ces recherches sur les origines de la mentalité germanique. Dans **La Folie Allemande**, nous retrouvons les citations des géographes, les Daniel et les Seydlitz, qui ont enseigné dans leurs manuels, répandus dans les écoles de tout l'empire, que l'Empire allemand ne constitue pas à lui seul l'Allemagne, et que tous les pays avoisinants doivent lui revenir par droit historique et ethnographique. M. Verrier montre les « appétits allemands » s'affirmant dans les domaines les plus divers. Mais il ne se contente pas de disserter : il tient à nous faire bénéficier de ses expériences personnelles. En rapportant ses impressions d'Allemagne, il met en lumière **La Haine Allemande**, cette haine qui n'a cessé de se manifester contre nous depuis que l'Allemagne a pris conscience d'elle-même. Albert Sorel a parlé à plusieurs reprises (dans *l'Europe et la Révolution*) du « vieux levain contre la France » qui lève en Allemagne chaque fois que le pays traverse une crise. M. Verrier était bien placé pour l'observer. Il séjourna à Heidelberg en 1884, comme professeur de français au collège britannique. Or, Heidelberg est, par excellence, une ville où l'on déteste les Français. Les habitants prétendent qu'ils ont des raisons pour cela, vu que le Château dont ils sont si fiers a été détruit par la soldatesque de Turenne. Or, cette soldatesque, commandée par Mélac (*der bœse*), Mélac, comme ils disent encore aujourd'hui, était composée de mercenaires teutons, et l'aspect de ce fameux château, assemblage de bâtisses disparates, n'est devenu pittoresque que depuis qu'il est en ruine. Les gens de là-bas le savent bien, car ils ont renoncé à une restauration qui les eût dôtés d'une sorte de Haut-Kœnigsbourg, castel d'opéra-comique dont seuls les yeux de Guillaume II se fussent réjouis.

M. Verrier nous rapporte ses conversations avec des camarades germaniques, philologues comme lui, mais quand nous lisons leurs propos il faut bien nous dire que leur haine était bien bénigne il y a trente ans. Que serait-il advenu de ce naïf Français s'il s'était avisé, il y a deux ou trois ans, alors que la folie teutonne était prête à éclater, s'il s'était avisé, comme il le fit alors, de proclamer notre droit à l'Alsace-Lorraine? M. Verrier rappelle encore les interprétations singulières que les Allemands ont fait subir aux textes de Gœthe et je suppose qu'il a entendu personnellement Son Excel-

dence Kuno Fischer développer le thème que *Faust* symbolise l'évolution de l'Allemagne moderne. Il avoue cependant qu'il a été trompé par la « bonhomie allemande », qu'il confondait avec la droiture et l'honnêteté naïves. Félicitons-le d'être parvenu tardivement à découvrir ce que cachait cette bonhomie.

HENRI ALBERT.

§

Lorsque, par la volonté de l'Autriche et de l'Allemagne, la paix fut définitivement compromise, le Gouvernement anglais, aidé par la France, la Russie et l'Italie, multiplia, jusqu'à la dernière minute, les efforts pour éviter la guerre. Mais les empires de proie en avaient décidé autrement ; leur fourbe orgueil leur faisait espérer des victoires foudroyantes sur des ennemis qu'on prendrait par surprise, par traîtrise, alors qu'ils étaient mal préparés et obligés de faire face à de graves difficultés intérieures. Ceux qui avaient alors la responsabilité du pouvoir en Angleterre durent vivre des heures d'angoisse; ils savaient quelle volonté de paix animait les esprits en Grande-Bretagne, et avec quelle obstination la placidité anglaise refuserait de comprendre pourquoi il était nécessaire que l'Angleterre prît les armes dans un conflit provoqué par un ultimatum à la Serbie. Les Anglais se reprochent souvent de manquer d'imagination, et le Gouvernement pouvait bien redouter que le populaire n'en eût pas assez pour saisir les raisons qui rendaient inéluctable **l'intervention britannique**. Ceux qui ne connaissent pas l'Angleterre n'ont pas compris alors son attitude, ils auraient incriminé ce qu'ils eussent volontiers appelé des atermoiements; mais déjà il est possible aux moins éclairés de voir avec quelle prudence, quel tact, quel discernement et quelle noble droiture, Sir Edward Grey mena les négociations et parvint aux décisions irrévocables.

Pendant ces premières journées d'août, où l'agression allemande avait provoqué en France la joie d'un immense soulagement et l'anxiété de la partie qui allait se jouer, la sage réserve du gouvernement anglais créa une sorte de malaise ; nous étions si profondément convaincus de la justice de notre cause que nous ne comprenions pas que notre partenaire de l'Entente cordiale pût hésiter un instant à se ranger de notre côté pour défendre le droit et la justice, contre la brutalité, le mensonge et la barbarie : on était étonné et chagrin. Du fait que je m'étais attaché à connaître un peu l'Angleterre, des amis venaient s'enquérir auprès de moi : « Hé bien ! L'Angleterre marche-t-elle ? Quand va-t-elle se décider ? » J'avais pu suivre, dans des conditions particulièrement favorables, la marche des événements ; mais aucune des explications que je me risquais à donner ne satisfaisait mes impatients questionneurs. Si bien que, m'étant formé, par raisonnement autant que par « insight », la con-

viction que **l'Angleterre ne pouvait pas ne pas marcher**, je me contentai bientôt d'affirmer avec autorité que tout l'Empire Britannique se joindrait certainement à nous dans le plus bref délai. Toutefois, la trop fréquente repétition de cette assurance ne fut pas sans m'inquiéter ; un certain esprit critique accueillit le doute, mon attitude d'oracle me parut risible, et, bien décidé à ne pas être dupe de moi-même, je remettais sans cesse à l'épreuve ma conviction. Elle résista envers et contre tout ! Je continuai d'affirmer que l'Angleterre marcherait, et j'avoue que j'éprouvai un réel soulagement lorsque, l'Allemagne ayant perpétré le forfait infamant de violer la neutralité belge, l'Angleterre déclara la guerre à la nation déshonorée.

Mais rares étaient, en Angleterre, ceux qui comprenaient toute la gravité de l'aventure, qui se rendaient compte de l'immensité de la catastrophe. On eut vite la preuve que la majorité de l'opinion n'y entendait rien lorsqu'elle prétendit énoncer ce mot d'ordre : « Business as usual ! » La guerre contre l'Allemagne ? Hé, oui, ce serait sans doute un peu peu plus dur que la guerre contre les Boers, mais on en viendrait à bout. L'Angleterre n'a jamais été battue, et chaque fois qu'elle décida d'avoir la peau de son ennemi elle l'a eue, coûte que coûte. Finalement, elle aura la peau de Guillaume, en y mettant le prix. La flotte allait nettoyer les mers de tous les navires allemands et faire le blocus des côtes de l'empire germanique ; son corps expéditionnaire irait aider l'armée française à pourchasser les hordes teutonnes jusque dans leur repaire, et, entre temps, on continuait « les affaires comme d'habitude ».

Les écrivains ne furent pas les derniers à entonner ce refrain. La guerre est au nombre des grands bouleversements dont la répercussion cause le plus grave dommage à leur profession et en raréfie les revenus. Ils espéraient donc que l'Angleterre, de par son insularité, souffrirait peu de cette guerre à laquelle personne n'avait voulu croire. En l'absence de conscription, du service militaire obligatoire pour tous, la mobilisation ne dérangeait rien ; chacun restait à sa place, remplissait son emploi, continuait ses occupations, au magasin, au bureau, à l'atelier, à l'usine. Rien ne serait changé ; les journaux seraient aussi épais, les magazines aussi copieux, les romans aussi lus. Les rétributions et les droits d'auteurs seraient aussi somptueux... « Business as usual. »

Il n'eût pas fait bon, j'imagine, émettre des doutes sur ces espoirs : l'irritable gent de plume eût accueilli avec bec et ongles l'oiseau de mauvais présage. Quelques esprits avisés prévoyaient pourtant l'ampleur de la catastrophe déchaînée, et l'effort qu'elle coûterait à l'Angleterre. Comme conclusion d'une étude qu'il publiait en octobre, dans la *Quarterly*, Mr **Edmund Gosse** laissait entendre que **la**

littérature risquait fort d'être atteinte gravement par les événements qui se préparaient et qui accapareraient de plus en plus les forces de toute la nation. Mais on ne parut pas se soucier beaucoup de ce clairvoyant avis. La saison d'automne, en librairie, s'annonça aussi diverse et aussi nombreuse ; avec une volonté obstinée, auteurs et éditeurs affectèrent de laisser au second plan la guerre « continentale », mais celle-ci ne tarda pas à emporter leur résistance. Quoi qu'elle en eût, l'opinion publique anglaise fut prise chaque jour un peu plus par l'actualité. Les journaux menaient grand tapage autour des combats soutenus admirablement par le corps expéditionnaire britannique, si dédaigné de Guillaume ; on passa à l'enrôlement des volontaires ; on créa **la nouvelle armée** de Kitchener, « the pick of the nation » ; il y eut les incursions navales et aériennes des Allemands sur les côtes de l'Angleterre ; il y eut le prétendu blocus et les sous-marins, et lentement l'Empire britannique arriva à cette conclusion que le temps est passé des « affaires comme d'habitude » et que c'est l'heure de « la guerre avant tout ». La seule production à laquelle il faut désormais consacrer toute l'activité, c'est la fabrication des obus et la préparation des soldats, du plus grand nombre possible de soldats, et une grande partie de l'opinion s'est rangée à la conscription. L'Angleterre a compris maintenant ce qu'elle doit faire ; elle s'est rendu compte qu'il lui faut abattre un adversaire formidable qui la vise particulièrement, et il est bien certain, à présent, qu'elle donnera tout son effort, qu'elle sera toute à sa tâche.

Ainsi rassurés, ses amis peuvent bien dire qu'au début ils s'attristèrent de tant d'inertie et d'incompréhension. Certes, ils apprécièrent à son énorme valeur **la puissance maritime** qui permit à l'empire britannique de purger les mers des pirates teutons, de faire complètement disparaître des océans le pavillon germanique, d'empêcher tout bombardement de nos ports et tout débarquement sur nos côtes ; ils admirèrent l'effort militaire qui créa des armées et dut improviser en quelques mois ce que les autres nations organisaient depuis un demi-siècle. Mais il n'en est pas moins certain que, dans son ensemble, **l'opinion publique** ne se rendit pas compte des événements et ne comprit pas la nécessité de s'occuper de la guerre, toute affaire cessante. Elle y fut mal aidée par les écrivains influents et célèbres. Bernard Shaw ne manqua pas cette occasion d'exécuter quelques cabrioles, selon sa digne habitude ; mais ses pitreries ne furent pas goûtées ; il y gagna le sobriquet de **Bernhardi Shaw** ; ses attaques contre l'Angleterre étaient aussi fausses qu'était inepte son effort de justifier l'Allemagne. On ne le trouva ni brillant ni spirituel, il fit l'effet du monsieur qui vous arrête, alors que vous courez éteindre l'incendie qui a éclaté dans votre maison, et qui, cramponné au revers de votre veston, vous démontre par suite de

quelles imprudences le sinistre est arrivé. Eteignons d'abord le feu, on cherchera les causes après. Parmi les paradoxes de plus ou moins mauvais goût que crut bon d'émettre le malencontreux auteur, on trouve celui-ci, qui indique la valeur du reste :

« Puisque, dit-il en substance aux Alliés, vous vous proposez d'affaiblir l'Allemagne, il est un moyen très simple d'y parvenir. Je suis sûr d'avance que vous ne l'adopterez pas parce que c'est le seul efficace et le seul raisonnable, et que vous êtes de ceux qui désirent atteindre une fin et qui reculent devant les moyens. Il suffirait de massacrer 80 o/o des femmes allemandes de moins de 60 ans. De cette façon, le pullulement germanique serait sûrement enrayé. » Pourquoi ne pas proposer aussi qu'on fasse subir la castration à tous les mâles présents et futurs? Le moyen serait plus radical encore! Mais laissons Mr Shaw à ses sornettes, puisque aussi bien, depuis plusieurs mois, conscient qu'il ne peut être que ridicule avec ses élucubrations intempestives, il a pris le bon parti de se taire.

On pouvait s'attendre à ce que l'ingénieux prophète des *Anticipations*, l'inventeur de *la Machine à explorer le Temps* et du rayon ardent des Martiens aurait quelque chose à dire en cette circonstance. En effet, son imagination stimulée se livra à de prestigieuses acrobaties; il eut de ces intuitions, de ces divinations qui émerveillent dans ses histoires fantastiques.

Plein d'une prudente méfiance pour de trop ambitieux essors, Mr **Arnold Bennett** se proposa seulement de commenter les événements à la clarté de son savoir et d'indiquer des opinions et des avis que lui dictaient sa nette perception des réalités et son sens pratique.

Mr **John Galsworthy** ne parut pas songer à s'adresser à la foule; cependant, des revues ont donné de lui des pages admirables et de la plus haute tenue intellectuelle. Mr **Maurice Hewlett** fut aussi très heureusement inspiré par les événements, et l'on peut dire qu'il n'est guère de poète, de romancier, d'auteur dramatique qui n'ait confié au papier des idées diversement intéressantes, sous une forme plus ou moins captivante et copieuse.

Toutes ces productions de littérateurs sur la guerre comportent un élément personnel qui en est la plupart du temps le principal intérêt.

Mais il en est d'autres où l'auteur s'efface pour laisser toute l'importance à ce qu'il dit, aux idées qu'il expose, aux arguments dont il appuie sa thèse. De ces ouvrages, il en est vraiment d'innombrables, et nous ne prétendons pas les énumérer tous. A eux seuls, par exemple, les **Oxford Pamphlets** sont plus d'une centaine et il s'en ajoute à tout instant de nouveaux à la liste. Ces brochures ont été écrites par des spécialistes sur des questions de leur compétence. M. Paul Vinogradoff y traite de la psychologie de la

nation russe ; Sir Valentine Chirol, de la Serbie et des Serbes, de l'Allemagne et de sa crainte de la Russie ; Sir Ernest Trevelyan, de l'Inde et de la guerre ; Mr A. J. Toynbee, de la politique grecque depuis 1882 ; l'évêque de Lincoln, de l'Eglise et de la Guerre ; Mr E. Bjorkmann, de la Scandinavie ; l'abbé Ernest Dimnet, de l'évolution de la pensée dans la France moderne ; M. D. Mitrany, de la Roumanie ; etc. Les problèmes qui touchent à la guerre y sont examinés dans un esprit scientifique, sans acrimonie, sans violence ; il convient de ne passe laisser égarer, à ce propos, par le terme « pamphlet » qui, en anglais, signifie tout simplement brochure. Une certaine fantaisie trouve bon accueil dans cette collection, puisque nous y découvrons un « dialogue des morts » dans lequel Mr Laurence Binyon introduit un certain « héros » boche, sorte d'énergumène dénommé Bombastes, qu'il met aux prises avec Socrate, Heine, Bayard, la reine Elizabeth et un enfant victime des monstres teutons. Malgré son arrogance, le sinistre Bombastes passe un mauvais quart d'heure, et c'est Heine qui a le dernier mot. Ayant ainsi fait discourir les grands défunts, Mr Laurence Binyon nous rappelle qu'il est poète — un des meilleurs de l'heure actuelle — en nous offrant **The Winnowing Fan,** recueil de ses *Poems on the Great War*, inspirés par les circonstances et publiés dans divers périodiques. L'élévation de la pensée égale la grave beauté de l'expression, et j'aime particulièrement, parce qu'il est noblement ému, le poème *For the Fallen*, ceux qui sont tombés pour la cause de la liberté : « La mort auguste et royale chante la douleur jusqu'aux sphères immortelles ; une musique persiste au milieu de la désolation et une gloire rayonne sur nos larmes. » L'*Ode for September* n'est pas moins belle : « C'est en tous temps la guerre : mais la rouille ronge l'épée ; la Terre raconte les empires qui sont monceaux de poussière parce qu'ils rêvèrent que la force doit châtier et prévaloir. La volonté de bonté survit à leur furieuse avidité ; leurs grandeurs sont dévastées. C'est au profond, au plus profond de son âme que l'homme remporte toutes ses victoires. »

« Deep, deep within man's soul are all his victories won. »

Si nous remontons de dix mois en arrière, nous constatons qu'un des premiers ouvrages publiés sur la catastrophe précipitée par l'Allemagne fut celui de Mr Cloudesley Brereton. A ce titre : **Who is responsible ?** l'auteur ajoutait ce sous-titre : *Armageddon and After!* **Armageddon** — ce mot qui ne figure dans aucun dictionnaire d'Oxford, est de ceux qu'on a vus le plus fréquemment employés à propos de cette guerre ; on peut dire qu'il est passé dans le langage courant. Déjà, H.-G. Wells, dans le recueil de *Douze Histoires et un Rêve*, donne pour titre au « rêve » : « La Bataille d'Armageddon. » D'où sort-il ? Son origine est biblique. On le

trouve au livre de la Révélation, **l'Apocalypse**, chapitre XVI, verset 16. Au cours de la vision prophétique, sept anges apparaissent munis de sept coupes, contenant « sept fléaux, les derniers, car par eux s'accomplissait la colère de Dieu ». Quand le sixième ange, déversant sa coupe, eut déchaîné le sixième fléau, « je vis sortir de la bouche du dragon, et de la bouche de la bête, et de la bouche du faux prophète, trois esprits immondes qui allèrent vers les rois de la terre, *et congregabit illos in locum qui vocatur Hebraïce Armagedon*, — et ils les rassemblèrent dans le lieu appelé en hébreu Armaguédon ». Alors le septième ange verse sa coupe dans l'air et le septième fléau s'accomplit. « Il y eut des éclairs, des voix, des tonnerres, et un grand tremblement de terre... Et la grande ville fut divisée en trois parties, et les villes des nations... et toutes les îles s'enfuirent, et les montagnes ne furent pas retrouvées... » L'apôtre n'avait pas prévu la Prusse et la prétendue race germanique des demi-civilisés.

Mr Brereton discerna tout de suite l'ampleur qu'allait prendre la lutte. Sa clairvoyance s'explique par le fait qu'il est un des moins insulaires des habitants des Iles britanniques, et l'un de ceux qui connaissent vraiment les Etats du continent, en particulier la France et les pays d'Outre-Rhin. Il les connaît non pas en touriste, qui en a parcouru les beaux sites et les grandes villes pour son agrément, mais parce qu'il y a vécu, qu'il en connaît la langue et les mœurs, les institutions et l'histoire, le développement intellectuel et économique. Il ne convient pas d'analyser ici cet ouvrage lucide et sagace, puisqu'aussi bien déjà il a été publié, en français, dans la *Revue du Mois*, édité à part en une brochure maintes fois réimprimée. Traduit dans les langues des principaux pays neutres, même en polonais, l'irréfutable réquisitoire de Mr Brereton a contribué puissamment à la propagande en faveur des Alliés. Aux Etats-Unis, où la campagne de presse fut si ardente et si minutieusement organisée, les éditions successives de ce précieux petit livre ont aidé à démasquer l'imposture allemande, et concouru à l'échec des efforts perfides du fourbe papelard Dernburg.

Au cours des prochaines chroniques nous reviendrons sur un certain nombre des ouvrages relatifs à la guerre qui furent publiés pendant l'interruption imposée au *Mercure* par les difficultés du moment. Ils seront encore d'actualité, hélas ! ou si, par bonheur, ils avaient perdu ce genre d'intérêt, ils offriront toujours l'avantage d'être des documents pour l'histoire. Mais avant de terminer cette chronique, il importe de dire quelques mots de deux gros volumes récemment parus.

Mr Hilaire Belloc s'est révélé comme un merveilleux commentateur des événements de cette guerre. Dans une publication qui s'ap-

pelle *Land and Water*, il donne une critique singulièrement pénétrante des opérations militaires sur les divers fronts, et il est, en France même, une foule de gens qui ne jurent que par lui. Il est vrai que Mr Belloc s'est montré de beaucoup supérieur à tous ceux à qui est confié le soin, dans la presse, d'étudier et d'expliquer les communiqués officiels. Cette supériorité très nette, Mr Belloc la doit pour une bonne part à sa connaissance géographique des principaux théâtres de la guerre, et sans doute aussi à cette circonstance qu'il a fait son service militaire en France où il s'est familiarisé avec les choses de l'armée, alors que les Anglais, qui n'ont pas la conscription, sont aussi ignorants des questions militaires qu'un Esquimau des mœurs des Congolais. Mr Belloc profite maintenant de cette compétence, dont il s'ignorait pourvu peut-être, pour publier **A General Sketch of the European War**, dont le premier volume s'étend à la « première phase » pour s'arrêter à la bataille de la Marne. Il traite tour à tour des « causes générales de la guerre », des « forces en conflit » et des « premières opérations ». L'auteur sait fort bien qu'il ne peut être question avant longtemps d'écrire une histoire exacte de la guerre actuelle, et ce n'est pas ce qu'il a essayé de faire ; possédant tous les éléments des forces qui ont abouti à ce heurt formidable, s'étant minutieusement tenu au courant des faits et des événements, Mr Belloc expose ses idées et ses opinions, qui sont celles d'un esprit informé et d'un homme doué d'une personnalité marquante. Nous laisserons aux spécialistes, aux écrivains militaires, le soin de discuter en détail l'ouvrage de Mr Belloc ; en tout cas ce premier volume est tout à fait captivant. Ses récits de la retraite de la Meuse à la Marne, des batailles de Metz et de Nancy, de la victoire allemande de Tannenberg et de la prise de Lvow par les Russes, sont les seuls comptes-rendus clairs et précis que nous ayons lus jusqu'ici.

Tant que les Etats-Majors ne seront pas plus loquaces, tant qu'on n'aura pas accès à leurs archives, il sera impossible de connaître toute la vérité sur les premiers mois de la guerre. En tous cas, on a des éléments suffisants pour juger de l'audace allemande en portant ses premiers coups à la malheureuse Belgique, et de l'habileté avec laquelle le général Joffre dirigea la retraite. Mr G. H. Perris, qui suivit, pendant les six premiers mois, les opérations en France, a rédigé le résultat de ses observations et de ses études et publie maintenant un volumineux ouvrage qu'il appelle **The Campaign of 1914 in France and Belgium**. C'est assurément ce qu'il y a de plus complet jusqu'à présent sur le sujet. Il faut dire, d'abord, que Mr Perris est un écrivain politique qui a montré une compétence de tout premier ordre sur les questions qui ont agité l'Europe en ces derniers vingt ans ; ses ouvrages sur l'Allemagne font autorité, et,

tout comme Mr Belloc, il se révèle écrivain militaire remarquable. Il ne s'est proposé que le front occidental comme sujet de sa chronique, mais il y a donné toute son attention. Il établit nettement que les Français étaient surtout préoccupés de leurs lignes de défense de l'Est et nullement anxieux, comme l'ont mensongèrement prétendu les Allemands, d'envahir la Belgique pour y attendre les armées du kaiser. Mais ce qu'il ne dit pas, c'est que le ministère belge s'obstina à refuser les offres que la France, par l'intermédiaire de son ministre M. Klobukowski, lui faisait légitimement de lui envoyer plusieurs corps d'armée pour participer à la défense de Namur et de Liége. (Livre Gris Belge, pièce n° 24.) On saura plus tard à qui incombe la responsabilité des hésitations qui se manifestèrent alors dans le « Gouvernement du Roi ». En tous cas, il est bien certain qu'il en résulta une perte de temps irréparable, sans laquelle on eût retardé davantage, et peut-être totalement enrayé, l'envahissement de la Belgique et du Nord de la France. Ces faux mouvements laissèrent aux Allemands l'avantage de leur abominable félonie, et s'ils ont maintenant l'ineffaçable honte de s'être déshonorés, c'est à la latitude qu'on leur laissa alors de prendre Liége qu'ils doivent tous les succès qu'ils ont obtenus en Belgique et sur notre frontière du Nord.

Car, tout de même les faits sont là ! A l'Est, où nous les attendions, les soi-disant invincibles armées germaniques se sont sévèrement meurtries contre les lignes infranchissables de nos places fortes. Bien mieux, nous sommes allés à Mulhouse, nous tenons une partie de la Haute-Alsace et les sommets des Vosges ; alors qu'ils n'ont pas pu prendre Nancy, ville ouverte, et que nos armées leur ont infligé sur les hauteurs du Grand-Couronné une sanglante défaite avant la bataille de la Marne. Les invincibles Allemands n'ont pas pu entamer la ligne de Belfort, Epinal, Toul et Verdun. On ne le répétera jamais assez : nous leur avons victorieusement tenu tête tant que la lutte fut loyale et ils n'ont obtenu leurs succès que par des moyens infamants. Et même alors leur traîtrise ne leur évita pas l'échec décisif. Leur ruée sanguinaire à travers la Belgique est une page ignominieuse que rien n'effacera plus de leur histoire c'est une expédition d'assassins, et non un fait d'armes, et, du reste, le monde entier leur en a crié son dégoût. Malgré la violation des traités, les invincibles armées allemandes furent mises en déroute sur la Marne quand les armées françaises eurent eu le temps de se concentrer, et quand une nouvelle ligne de défense fut établie de Nieuport à Verdun, par Soissons et Arras, le fameux Grand Etat-Major du non moins fameux kaiser n'a pas réussi davantage à l'entamer. Ce n'est pas faute cependant qu'il s'y soit essayé. Vers Reims, vers Soissons, vers Roye et Lassigny, vers Péronne, vers Arras, vers Armentières, vers Ypres, vers l'Yser, il donna de grands coups de

bélier qui échouèrent tous. Et pourtant, il fallait à tout prix s'emparer de Calais ! Alors, à chaque attaque infructueuse, les champions de la kultur se sont vengés en bombardant la cathédrale de Reims, en détruisant le beau beffroi et les charmantes places d'Arras, en démolissant et incendiant les monuments d'Ypres, de Furnes, de villes ouvertes. Satisfaction de demi-civilisés, représailles dictées par l'accès de rage de peuplades mal débarrassées de leur grossièreté primitive. La défensive française a été victorieuse sur toute la ligne; désormais, nos troupes exercent une pression irrésistible sur l'ennemi ; n'a-t-on pas là de quoi augurer pour le mieux des résultats d'une offensive générale qui ne saurait tarder.

Mr G. H. Perris, qui a passé six mois avec nos armées, leur rend un témoignage qui nous encourage à espérer la délivrance prochaine.

HENRY.-D. DAVRAY.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LA « PSYCHOSE DE LA GUERRE ». — Les Allemands eux-mêmes commencent à s'apercevoir que la guerre a créé chez eux un état d'esprit tout à fait anormal. Nous avons, à vrai dire, des raisons pour croire que la mentalité qu'ils affichent existait bien avant les hostilités, qu'elle est le résultat d'une longue préparation dont on a pu constater les effets depuis plusieurs générations. Mais il n'en est pas moins intéressant de constater que nos ennemis commencent à avoir conscience de leur abomination. Il est vrai que, selon eux, il en est de même chez nous, il en est de même chez tous les belligérants et ils s'excusent d'être en proie à une folie caractérisée en voulant faire croire qu'ils n'en ont pas le monopole.

La *Gazette de Cologne* du 27 août écrit :

La guerre a mûri dans l'opinion publique des peuples une disposition d'esprit que l'on n'aurait pas crue possible à notre époque d'internationalisme et de progrès intellectuel. L'égoïsme des Etats nationaux et la tendance d'imposer par tous les moyens ses propres intérêts dominent si exclusivement les groupes des peuples en guerre qu'il se forme des représentations circonscrites et déterminées, où ces éléments agissent avec une force auto-suggestive sur presque tous les individus et deviennent la source unique de toute pensée et de toute action.

Il faut faire effort pour démêler le sens de ce charabia, mais on comprendra facilement ce que l'organe officieux a voulu dire quand on trouve plus loin cette remarque que l'égoïsme national s'est emparé des esprits au point que « la logique et le bon sens ont été promptement éliminés de l'entendement ».

La tendance à se comprendre réciproquement qui animait les peuples civilisés a été remplacée par le désir impérieux de créer des malentendus, en interprétant mal, intentionnellement, les mobiles du voisin et de s'emparer de l'esprit de ses compatriotes, au détriment du raisonnement logique, pour les maintenir sous la contrainte d'une pensée uniquement dirigée vers la victoire. Dans les journaux on trouve aujourd'hui d'innombrables preuves de cet état d'esprit.

Après avoir fait cette constatation, la *Gazette* tient à affirmer expressément qu'elle s'applique aussi à l'Allemagne :

Mais nous ne voulons pas faire comme le pharisien en nous frappant la poitrine pour dire : « Je te remercie, Seigneur, de n'être pas pareil à ce péager ! » Nous savons que, nous aussi, nous sommes enfermés dans cette idée ; il faut que nous le soyons et que nous le restions, parce que nous aussi nous sommes dominés par l'égoïsme national qui nous pousse à vouloir vaincre.

Le *Vorwaerts*, qui souligne ce passage, tient à soulever un cas d'exception en faveur de la presse socialiste. Un professeur d'économie politique à l'université de Leipzig, M. Bucher, avait déjà tancé vertement la presse allemande à cause de son manque d'« objectivité » et seuls les organes de la sociale-démocratie avaient trouvé grâce à ses yeux. Il semble donc que l'on veuille faire croire que l'extrême gauche allemande n'a pas perdu complètement son esprit d'indépendance et qu'elle est encore capable de juger les événements sous l'objectif de la réalité. Mais nous savons, sans qu'il soit nécessaire d'y insister davantage, que les socialistes se vantent et que le professeur Bucher fait preuve en leur faveur d'une indulgence excessive.

Quoi qu'il en soit, la presse bourgeoise s'est émue. Elle n'a pas voulu rester sous le coup de l'accusation que l'économiste saxon avait lancée contre elle. Un certain Gottfried Stoffers vient de publier à Dusseldorf une brochure qui s'intitule *la Presse et la guerre* et qui porte comme sous-titre « Une réponse pour le professeur Bucher ». Mais l'auteur ne s'est pas préoccupé de démontrer que les journaux allemands ont dit la vérité depuis le début de la guerre. Pour les défendre il porte la question sur un autre terrain. Peu lui importe qu'ils aient été « objectifs » ou non. Il se demande seulement s'ils ont bien rempli leur tâche qui, selon lui, consistait à répandre la confiance dans le public. En se plaçant à ce point de vue, les meilleures feuilles allemandes seront celles qui en auront le plus fait accroire à leurs lecteurs. Et, en effet, M. Stoffers se livre à l'apologie de la petite presse de province :

Comment l'Allemagne eût-elle été en état de gagner cette guerre, écrit-il, de *tenir* durant cette terrible guerre, si les petits journaux n'avaient pas été au travail du matin au soir, pour communiquer, au peuple de la ville et

de la campagne, les nouvelles de victoires, pour animer son courage, pour maintenir ses espérances, pour exciter son esprit de sacrifice, pour le réconcilier avec les innombrables mesures déprimantes qui frappaient surtout durement la petite population agricole ?... Et avec cela ce sont les petits journaux qui ont le plus souffert de la censure et des mesures maladroites édictées par des sous-ordres, de telle sorte que les organisations de presse ont dû leur venir en aide. Bref, le petit rédacteur suit le chemin qui est le plus parsemé d'épines, il a à résoudre les problèmes les plus difficiles, à faire un travail qui entraîne le plus de responsabilité, il est le plus mal payé et, en fin de compte, c'est lui qui reçoit les coups de pied des ignorants.

Combien, en effet, il a dû souffrir,ce pauvre M. Gottfried Stoffers, cantonné à Dusseldorf, sur le Rhin, tandis qu'il rédigeait sa petite feuille de chou! Ce n'est peut-être pas un imbécile et, si nous le tenons pour un honnête homme, il a peut-être souffert doublement de devoir insérer tous les mensonges de l'agence Wolff à seule fin de contribuer à faire naître la « psychose de la guerre ». Mais que dire de sa grande voisine de Cologne qui sait que la presse a fait naître en Allemagne un état d'esprit belliqueux qu'elle juge déplorable et qui continue à lancer ses absurdes rodomontades?

Un article de *la Gazette de Cologne* (14 août) s'intitule *Hass* et on tend à y montrer que la haine a diminué en Allemagne, parce que les Allemands sont certains de la victoire. Par contre, ce sont maintenant les alliés qui se mettent à haïr l'Allemagne. Et la *Gazette* de s'embarquer dans une description de l'état d'esprit en Angleterre et en France dont nous ne pouvons apprécier que le côté comique. En passant, elle nous reproche de nous être abandonnés à des rêveries humanitaires et cosmopolites et s'étonne de ce que nos pacifistes, sous le coup de la menace allemande, soient devenus patriotes. Mais comment concilie-t-elle cette critique avec son affirmation que la France avait préparé la guerre? Le but de cet article n'est cependant point de féliciter les Allemands d'avoir cessé de haïr, ce qui est du reste contestable. Tout au contraire, *la Gazette* se plaint qu'ils manquent de « fierté nationale ». Elle leur demande de conserver l'orgueil de leur race, même après la guerre, et de savoir s'imposer à l'étranger. « Ce qui ne réussit pas avec l'orgueil national réussira peut-être par la haine », car il ne faut jamais oublier le *Landgraf, werde hart! — deviens dur* — de Bismarck.

Les accès de rage de *la Gazette* sont du reste périodiques. Le 22 août, l'article de fond porte le titre *l'Epée qui brise*. Il a pour auteur le correspondant berlinois de la feuille rhénane dont, comme on sait, la plume est ultra-officieuse. C'est, sous forme de commentaire du discours prononcé au Reichstag par M. de Betmann-Hollweg, une apologie de la force invincible de l'empire. Comme le chancelier s'est

surtout appliqué à polémiquer contre l'Angleterre, c'est avant tout à nos alliés que s'en prend le collaborateur de l'organe rhénan. Pour lui, « l'île anglaise est sans défense. L'Allemagne pourra pousser au cœur de la Grande-Bretagne quand elle voudra et la Grande-Bretagne ne peut lui répondre que par des articles de journaux. » Malheureusement pour l'Allemagne, c'est bien par des articles de journaux qu'elle annonce depuis plus d'un an la conquête de l'Angleterre, qu'elle n'a pu atteindre jusqu'à présent que par le massacre de quelques centaines de femmes et d'enfants inoffensifs. « Le jour de Gravelotte et le jour de Kovno », comme dit *la Gazette*, ne marquent pas encore le triomphe du germanisme. « L'épée qui brise » n'a encore rien brisé du tout et la fameuse « surprise » que l'on promet depuis trois mois à la crédulité du peuple allemand a bien l'air d'être la plus désagréable des plaisanteries. Tous les Allemands se sont imaginés qu'il ne pouvait s'agir d'autre chose que de la paix et pendant des semaines la certitude d'une paix prochaine et « pleine d'honneur » leur a servi de réconfort. Et voilà qu'ils s'aperçoivent que la lutte se prolonge sans aucun résultat tangible. Le recul des Russes n'a fait que retarder le dénouement et le peuple entrevoit avec terreur la perspective d'une campagne d'hiver. Les belles phrases des journaux reptiliens n'y font rien et c'est avec la plus parfaite sérénité que nous pouvons traduire ici les lignes par quoi *la Gazette de Cologne* termine son apologie du germanisme triomphant :

Tous les plans de la Quadruple Entente échouent devant ce seul fait que la Russie sera battue et que l'Angleterre et la France ne peuvent empêcher sa défaite. Avec ce fait commence un nouveau chapitre dans l'histoire de l'Europe.

Qu'on en convienne donc à Cologne, nulle part la « psychose de la guerre » n'a fait d'aussi terribles ravages que chez ceux-là même qui ont voulu en établir le diagnostic.

Mais ce n'est pas seulement dans les journaux que s'étale cette mentalité suffisante qui prétend détenir la seule vérité, la vérité allemande, la seule force, la force allemande, la seule vertu, la vertu allemande, la seule science, la science allemande. Les intellectuels d'outre-Rhin, après avoir rédigé des manifestes, se mettent maintenant à faire des livres. Un copieux ouvrage vient de paraître chez l'éditeur Teubner, de Leipzig, qui porte le titre orgueilleux *l'Allemagne et la guerre*. Vingt et un savants se sont réunis pour accumuler 686 pages de texte in-8, à seule fin de démontrer le bon droit de l'Allemagne, la noblesse de sa cause et la certitude qu'elle fera un jour le bonheur de l'humanité soumise à ses bienfaits. Car, ainsi que l'affirme l'un des collaborateurs du recueil, dans sa conclusion générale sur « le sens de la guerre », l'Allemagne a toujours « le mieux

compris et le plus respecté les particularités des autres nations ».

L'idéal que nous voyons devant nos yeux, écrit M. O. Hintze, c'est un système de puissances mondiales qui se reconnaissent et se respectent dans leur indépendance et leurs droits équivalents... Si la nécessité de l'économie mondiale et de la politique mondiale exigent une réunion de grands espaces (*sic*) politiques, nous imaginons une communauté d'intérêts groupant des Etats libres et indépendants, et non pas l'édifice d'un empire mondial selon le modèle britannique ou russe; et nous savons qu'il faut pour cela une haute mesure de circonspection, de tact et de patience. Nous ne voulons aucune espèce de domination mondiale, mais l'établissement du principe de liberté et de droits égaux chez tous les peuples, pour autant qu'ils ont atteint le degré nécessaire de moralité. C'est cela qui correspond à la nature réelle (*Wesen*) allemande; c'est dans ce sens que nous voudrions interpréter la parole prophétique tant citée d'un de nos plus nobles poètes, affirmant que « la nature réelle allemande finirait encore par faire relever le monde de maladie ». *Voilà le sens de la politique mondiale allemande; voilà aussi le sens de cette guerre.*

Avec les Allemands, on ne sait jamais s'ils croient vraiment ce qu'ils disent, ou s'ils veulent seulement s'attribuer des qualités qu'ils ont remarquées chez leurs voisins et qu'ils voudraient bien posséder eux aussi. Quand on songe que ce peuple n'a jamais été capable d'assimiler une population étrangère, que, partout où il a voulu administrer, il a toujours prussianisé, on ne peut que s'étonner de sa naïve outrecuidance. Ce qu'il a fait en Alsace il le fera partout où on lui laissera mettre le pied. Les noirs d'Afrique eux-mêmes ont compris la différence qu'il y a entre le régime allemand et le régime de la civilisation. Mais nous avons beau leur répondre en leur citant des exemples caractéristiques : les Allemands ne se sont jamais laissé convaincre par des faits, à moins que ces faits n'agissent *physiquement* sur eux; alors on les trouve dociles, humbles, conciliants.

En attendant que nous soyons en mesure de leur servir des arguments qu'ils soient capables de comprendre, laissons-les philosopher sur la guerre. Ils prétendent que le recueil *Deutschland und der Weltkrieg* est infiniment plus « réjouissant » et plus « scientifique » que la série des *Etudes et Documents sur la Guerre*, dont M. Ernest Lavisse assume la publication, et que les études qu'il contient forment un « contraste avantageux » avec les travaux similaires entrepris par MM. Andler, Bédier, Denis, Durkheim, etc. En tous les cas, l'étude comparative des deux méthodes ne serait pas sans intérêt. On verrait alors de quel côté est la sincérité et la bonne foi, de quel côté la méthode historique s'est imposée triomphalement en dépit des rancunes nationales.

On pourrait en dire autant d'un autre recueil d'un caractère plus démocratique, mais où le germanisme triomphant s'étale avec autant

d'orgueil. Dix savants « bourgeois » et dix politiciens socialistes se sont concertés pour accoucher d'une brochure qui s'intitule *le Monde ouvrier dans la nouvelle Allemagne*. Le « but idéal » que l'Allemagne poursuit par la guerre y est exposé par des écrivains qui, à quelque parti qu'ils appartiennent, sont tous convaincus que l'œuvre de réorganisation de l'Europe future sera entreprise par les deux empires victorieux.

Arrêtons ici l'analyse des ravages que la « psychose de la guerre » a faits en Allemagne. Le pays tout entier en a été contaminé et si l'on note encore çà et là les protestations de quelques isolés, leur jugement ne pèsera pas lourd dans la balance commune. M. Siegfried Jacobson proteste depuis le début des hostilités, dans la *Schaubühne*, contre les arrogantes sottises qu'il lit dans les journaux de son pays. Il est même allé jusqu'à opposer à ses compatriotes l'exemple réconfortant de la presse britannique (22 juillet). Ses articles « éhontés » lui ont valu les pires insultes dans toute la presse d'outre-Rhin. Avec l'auteur de *J'accuse*, il est d'avis que ce que recherche l'Allemagne elle l'aurait obtenu sans guerre et c'est trop de sang versé à la poursuite d'un dessein dont on compromet la réalisation si on veut l'atteindre les armes à la main. Mais M. Jacobson est un malheureux anarchiste dont la présence fait tache dans la nouvelle Allemagne.

HENRI ALBERT.

§

Balkans.

L' « énigme bulgare » est de moins en moins une énigme. La part de mystère que comportait, il y a deux semaines encore, l'attitude du gouvernement de Sofia s'est réduite, si l'on peut dire, de plus de 50 o/o. Depuis le 5 août, date de la démarche de la Quadruple Entente dans les capitales balkaniques, jusqu'au 12 septembre, jour où M. Radoslavof s'est enfin décidé à parler un langage moins sibyllin que d'habitude, le public européen s'est vu condamné à s'adonner à une sorte de jeu plus ou moins innocent qui consistait à deviner si l'accord turco-bulgare était signé, paraphé ou encarafé. Aujourd'hui, après une période particulièrement riche en nouvelles contradictoires, nous savons enfin une partie de la vérité. Le Président du Conseil des ministres bulgare a cru opportun de confirmer la conclusion de l'accord : « Nos relations avec la Turquie sont parfaites. Nous possédons en fait, a-t-il dit, les territoires des deux côtés de la Maritza, ainsi que la voie ferrée de Dedéagatch. Notre nouvelle frontière suit le cours de la Toundja jusqu'à Andrinople, laissant à la Bulgarie le faubourg de Karagatch. De là jusqu'à

Sufli, la frontière passe à 2 kilomètres de la Maritza. De Sufli à Enos, la frontière suit la rive gauche de la Maritza.

Du fait de cet arrangement, la Bulgarie n'assume aucun engagement envers la Turquie. Elle reçoit des compensations en échange de la neutralité observée jusqu'à présent. Et M. Radoslavof d'avoir l'air d'attendre toujours la réponse de la Serbie par l'intermédiaire de la Quadruple Entente, qui a « seulement procédé à certains exposés relatifs aux prétentions serbes sur les limites des concessions demandées ».

Si la première partie de ces déclarations n'est que la constatation pure et simple d'un fait accompli, la seconde partie, qui vise à expliquer la générosité turque, est à coup sûr très loin d'être une explication. C'eût été en effet par trop chrétien de la part du gouvernement ottoman que de céder des territoires à l'état voisin, rien que parce que celui-ci s'est tenu tranquille « jusqu'à présent ». Il est vrai que le dieu allemand opère à Constantinople aux côtés d'Allah. Mais ce dieu-là n'est peut-être pas aussi chrétien qu'il en a l'air. Rompu depuis force années aux affaires balkaniques, il y a tout lieu de croire qu'il a conseillé à la Turquie de faire des concessions plutôt pour conjurer des dangers à venir que pour récompenser la vertu passée. Avec quel acharnement les délégués ottomans avaient défendu cette bande de territoire au moment des négociations qui devancèrent la deuxième guerre balkanique ! La Turquie avait l'air d'y tenir presque autant qu'à la possession d'Andrinople même. L'occupation de ces quelques kilomètres carrés par des soldats ottomans constituait un affaiblissement économique et stratégique pour la Bulgarie. Comment pourrait-on croire aujourd'hui que la Porte a bien voulu renforcer un état voisin, juste au moment où cet état s'apprêterait à diriger ses troupes sur Constantinople ? Car telle était la fin que s'étaient proposée les diplomates alliés en faisant leur démarche collective. S'ils accordaient à la Bulgarie tout ce qu'elle avait réclamé, c'était uniquement pour la voir partir en guerre contre la Turquie. La conclusion de l'accord excluant pour les alliés toute possibilité de coopération bulgare, on peut dire que la démarche a eu comme seul résultat de démasquer quelque peu le jeu du gouvernement de Sofia. Résultat appréciable malgré tout, puisque l'attitude équivoque de la Bulgarie absorbait jusqu'à présent les forces diplomatiques de l'Entente dans les Balkans, résultat qui, aurait très bien pu finir par avoir des conséquences assez heureuses puisque le malaise qui pesait tant sur la Serbie que sur la Grèce, à cause de la très grave question de concessions, serait définitivement dissipé. Etant donné que la Roumanie se range de plus en plus nettement du côté des alliés et qu'elle a aussi tout intérêt à défendre le traité de Bucarest, il se pourrait que la ligue balkanique se cons-

tituât encore une fois sans la Bulgarie. Une telle ligue serait évidemment moins imposante qu'une Ligue panbalkanique, mais par sa cohésion même elle pourrait devenir un appui précieux pour les alliés. Enfin, les circonstances aidant, elle arriverait peut-être à rendre virtuellement nul l'accord turco-bulgare. Un effort diplomatique de la Quadruple Entente dans ce sens aurait maintes chances d'aboutir, à condition qu'il soit fait avec énergie et sans la moindre perte de temps.

La présence du duc de Mecklembourg au moment où M. Radoslavof confirmait la conclusion de l'accord avec la Turquie fut vivement commentée dans la presse de Sofia. A en croire certains organes bulgares, le duc allemand serait chargé d'une mission de la plus haute importance. Le journal *Balkansky Sgovor* écrivait :

> Nous nous permettons de faire semblable hypothèse, non seulement en considérant les honneurs et les attentions dont il est l'objet chez nous, mais en considérant le fait qu'il est accompagné par M. von Rosenberg, le diplomate allemand bien connu, directeur de section au ministère des Affaires étrangères de Berlin. En quoi consiste la mission du duc et de son compagnon ? C'est ce que le roi et le premier ministre seuls savent. Ils ont journellement des entrevues au ministère des Affaires étrangères. On a remarqué que, depuis l'arrivée du duc, le conseil des ministres tient des séances prolongées ; le roi et le prince héritier ont des entretiens fréquents avec M. Radoslavof, ministre des Affaires étrangères. Ces entretiens et ces entrevues sont suivis avec attention et inquiétude, car il s'agit évidemment de décisions à prendre au sujet de propositions allemandes. Si le duc de Mecklembourg et M. von Rosenberg, malgré la présence du représentant officiel de l'Allemagne dans la capitale, mènent seuls les pourparlers, on peut en conclure que leur mission est au-dessus des forces de M. Michahelles. Quels engagements veut-on faire prendre à la Bulgarie ? Nous sommes convaincus que ni le gouvernement ni le roi n'auront engagé en quoi que ce soit la Bulgarie, aujourd'hui surtout qu'on télégraphie de toutes parts pour convoquer la Chambre. Ecouter les représentants de la nation et ne pas créer un fait accompli. Nous espérons que le duc de Mecklembourg se convaincra finalement que la Bulgarie n'est pas la Turquie et ne pourra jamais être gouvernée par quelque Hohenlohe et par l'entremise d'un Enver pacha quelconque.

L'opposition bulgare s'émut vivement de ces conversations insolites et chargea une délégation de se présenter au Tzar Ferdinand en vue d'obtenir des éclaircissements. Mais il est à craindre aujourd'hui que des démarches semblables ne puissent plus modifier en rien l'attitude de la Bulgarie officielle. D'après les données que nous avons jusqu'à présent, le maximum que les alliés pourraient obtenir du gouvernement de Sofia serait le maintien de la neutralité, et encore d'une neutralité qui risquerait fort d'être bienveillante à l'égard de la Turquie. Que les bulgarophiles prennent enfin leur parti. Pour la beauté et l'unité morales de la cause des alliés, il vaut peut-être mieux que les choses se passent ainsi.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

Etats-Unis.

M. Oscar S. Straus, né en Allemagne, mais trois fois ambassadeur américain à Constantinople, ainsi que ministre du Travail durant la présidence de M. Roosevelt, m'écrit de New-York :

L'énorme majorité des sympathies est ici pour les Alliés ; elles seraient même générales si la Russie, dans le même esprit que ses Alliés, donnait à ses sujets de différentes nationalités, dont leurs fils se battent vaillament pour elle, des droits civils égaux. Manquant à cette justice élémentaire, et ne donnant voix à aucune promesse de ce genre, il en est résulté un effet déplorable sur toutes les personnes, quelles que soient leur nationalité et leur croyance, qui sont amoureuses de liberté. Les Alliés, fidèles à leurs libertés, devraient tâcher d'éveiller la conscience de la Russie sur ce point important.

M. Waldo G. Leland, de l'Institut Carnegie de Washington, travaillait aux archives du Quai d'Orsay lorsque la guerre éclata ; il était en train de rechercher les lettres inédites écrites par Lafayette à Luzerne, ministre de France aux Etats-Unis pendant les dernières années de la révolution américaine. Celles-ci viennent de paraître dans un tirage à part, réimprimées de l'*American Historical Review* pour janvier et avril de cette année. De la lettre de M. Leland qui accompagne cet envoi, je tire ces lignes :

Je voudrais pouvoir vous dire combien forts sont les sentiments en ce moment-ci aux Etats-Unis. Ce n'est pas seulement parce que des vies américaines ont été sacrifiées par ce système allemand de guerre navale, mais c'est que par la perte du *Lusitania*, les Américains ont été éclairés plus complètement encore qu'auparavant sur la méthode militaire allemande. On croit maintenant tout ce qui a été publié sur les atrocités allemandes commises en France et en Belgique. Le peuple dit qu'un gouvernement qui pouvait de sang-froid ordonner la perte du *Lusitania* est capable de tout. Inutile de vous dire que le crime du *Lusitania* ne m'étonne pas et qu'il ne change pas mon opinion sur les méthodes allemandes ; il ne fait que m'y confirmer davantage.

Un bon exemple de l'esprit presque général de la presse américaine se trouve dans cet article du *Herald* de Chicago, intitulé : « Parce que c'est la France » :

« Les volontaires étrangers combattants pour la France. » C'est étrange comme on voit cette phrase fréquemment dans les communiqués de la guerre. On n'entend jamais parler d'étrangers se battant pour la Grande Bretagne, pour la Russie, pour l'Allemagne ou l'Autriche. Aucune de ces nations ne peut s'enorgueillir d'une légion étrangère. Pourquoi ? Il n'y a qu'une réponse : — Parce que c'est la France. Il y a quelque chose dans la France qui s'impose à l'imagination du monde. De toutes les nations du

globe, la France est le seul pays qui n'ait pas besoin d'argumentations pour s'affirmer, de preuves afin de se graver dans l'esprit étranger. Tout ce qu'elle a besoin de faire est simplement d'exister. A travers les espaces vides ou peuplés de cette terre, résultant de sa longue histoire, il flotte un vague parfum de haut romantisme, une exquise impression de grâce aisée et de courtoisie, de vagues visions de choses belles dans la parole ou dans la forme, de lointains échos de rires légers, le son reculé d'un tonnerre réclamant les droits de l'homme. Ceci pour des millions personnifie la France. C'est là l'idéale, la vague, l'intangible, l'universelle France, qui s'impose et entraîne les volontaires sous ses drapeaux. Ce n'est naturellement pas la vraie France; mais la vraie France disparaîtrait plus aisément que cette France pénétrante et enveloppante. La logique n'a rien à y voir. Les étrangers se battent pour la France, parce que c'est la France, et s'ils ne se battent pas pour la Grande-Bretagne ou pour les autres pays, c'est qu'ils ne sont pas la France. En cela se résume toute la question.

Horace Traubel, le Boswell de Walt Whitman, note dans le *Forum* du mois d'août une conversation qu'il eut avec le poète en février 1889, concernant Guillaume II, quelques mois après l'avènement de celui-ci au trône :

Je sens que je ne puis penser à lui qu'avec impatience; il m'irrite. J'avais fondé de grandes espérances sur son père; il est possible qu'elles étaient sans motif; toutefois, j'y croyais. Mais ce garçon n'excite que ma méfiance. Je ne peux jamais cesser de me demander comment un peuple aussi éclairé que le peuple allemand peut tolérer toute cette histoire de rois et d'empereurs. Les Hohenzollern dans l'ensemble sont un désordre de contamination. Il semble y avoir une tache de pourriture physique dans leur race. D'où vient-elle? Serait-ce la syphilis?

Les idées du Kaiser sur « le vieux bon dieu allemand » ont l'air de faire école parmi les peuples. Le Dr Paul Carus, né prussien, mais naturalisé américain, un savant et philosophe qui jouit d'une certaine réputation aux Etats-Unis, écrit ces lignes dans sa revue de Chicago, *The Open Court*, pour le mois d'août, page 486 :

L'histoire nous enseigne qu'une nation comme l'Allemagne, une nation qui représente le progrès de l'humanité, est sous la protection particulière de Dieu, le Dieu de l'histoire; et il n'est pss prudent de s'attaquer au Tout-Puissant.

THÉODORE STANTON.

§

Italie.

L'attitude de Benedetto Croce vis-à-vis de la guerre a beaucoup préoccupé les cercles intellectuels en Italie. Comme philosophe et comme critique, Croce a eu une influence considérable sur les jeunes générations. Il a habitué un grand nombre d'esprits à cette ana-

lyse pénétrante qui va jusqu'au fond des sujets, les reconstruit pour ainsi dire pièce par pièce, précise les fonctions, découvre les rapports, nuance les valeurs, décèle les idées qui se dissimulent, révèle impitoyablement tous les mots qui sonnent creux. Il a appliqué le mécanisme précis et fin de sa critique aux sujets philosophiques, historiques, sociologiques les plus divers, non sans dévoiler le vide de bien des phrases et le néant de bien des illusions dont s'étaient nourries les générations précédentes.

La guerre menaçait, la guerre avait éclaté, et Croce continuait à publier tranquillement dans sa revue, *la Critica*, des études d'histoire de la littérature, comme si rien ne se passait. Les agités, les désorbités, tous ceux qui n'étaient plus capables de s'occuper d'un travail utile tant les événements leur faisaient perdre la tête, s'étonnaient et se scandalisaient. Croce finit par sortir de sa réserve, et sous forme d'apologie personnelle leur donna en ces termes une leçon salutaire.

Ce ne nous parut pas chose digne que de se dissiper en vaines imaginations et en paroles plus vaines encore, comme nous le vîmes faire aussitôt par un très grand nombre de gens sous couleur d'anxiété généreuse pour les destins de l'humanité et de la patrie : ce n'était là en réalité le plus souvent qu'un abandon au penchant à la paresse couvert du prétexte de la guerre...

Et il ne nous fut pas possible non plus de nous étendre commodément, comme le font d'autres parmi ces gens qui divaguent, en attendant que surgissent après la guerre un nouvel art, un nouveau style, une nouvelle science, une nouvelle philosophie, une nouvelle historiographie ; ce nous fut impossible, parce que nous savions que ce ne sont point là des dons qui tombent du ciel ou des effets mécaniques de victoires militaires ou de révolutions politiques, mais des œuvres de la pensée qui continue son travail en dominant les événements ; et que, par conséquent, celui qui n'avait pas avant la guerre la capacité et la méthode de travailler et de penser ne les aurait pas acquises après la guerre, par le seul effet d'un miracle de celle-ci.

D'autre part nous estimions peu louable ce que nous voyions et voyons encore faire un peu partout (et en France non moins qu'en Allemagne) par quelques savants éminents, à savoir : employer les concepts scientifiques à soutenir telle ou telle thèse politique contingente, à défendre ou à attaquer tel ou tel peuple : ils s'imaginent certainement faire ainsi œuvre de bons citoyens, de bons patriotes et de fidèles serviteurs de l'Etat. Mais au-dessus du devoir envers la Patrie, il y a le devoir envers la Vérité, qui contient en lui et justifie l'autre ; et fausser la vérité et improviser des doctrines comme celle que nous avons vu professer par d'éminents historiens et théoriciens allemands : le véritable Etat de l'avenir n'est pas l'Etat à fondement naturel, mais celui qui a surpassé l'élément naturel des nationalités et s'est constitué sous une forme purement juridique à la manière de l'Autriche-Hongrie ! — ou comme l'application que Bergson a faite de sa théorie de la mécanicité à l'Etat major allemand et de celle de l'élan vital à l'Etat major français ; — ce n'est pas là rendre service, mais faire honte

à la patrie, qui doit pouvoir compter sur le sérieux de ses savants comme sur la pudeur de ses femmes.

Et répondant au reproche qui lui a été fait de ne pas avoir élevé la voix « pour enflammer les âmes à l'heure solennelle de l'Italie », il déclare avec justesse qu'en ce qui regarde les intérêts de la patrie, il se sent simplement l'égal de n'importe quel citoyen et qu'il lui paraît chose illicite de se prévaloir d'une autorité acquise dans le domaine de la science pour se donner de l'importance en tant que citoyen.

Mais cette sévère leçon n'a pas suffi à imposer silence aux importuns. Les coassements du marais nationaliste redoublèrent. Dans un article intitulé *le Rôle de la Philosophie* et publié dans *le Marzocco*, M. Gargano prétendit que le devoir de Benedetto Croce était d'éclairer ses concitoyens sur les motifs de leur propre conduite. Cette prétention d'exiger du philosophe qu'il motive suivant toutes les règles de la dialectique la plus rigoureuse des actions déterminées surtout par des sentiments et des impulsions qui n'ont rien à faire avec la raison est vraiment l'une des plus singulières et des plus burlesques qui soient. Donc, pour M. Gargano, tous ces gens qui partent en guerre ne savent pourquoi et demandent que le philosophe les justifie à leurs propres yeux et leur fournisse la conscience qui leur manque !

Dans les notes vives et spirituelles par lesquelles se terminent les fascicules de *la Critica*, Benedetto Croce lance des coups de patte de droite et de gauche, à Gabriele d'Annunzio, dont le discours prononcé à l'inauguration du monument de Garibaldi est bien l'amplification la plus enflée, la plus vide, la plus insipide que je connaisse, à Guglielmo Ferrero, qui, dans *le Secolo*, s'en prend à Hegel et retrace l'histoire de l'Hegelianisme en Italie, « l'histoire telle que Ferrero a l'habitude de la faire, toute simple parce qu'entièrement inventée ».

Ainsi Benedetto Croce fait le meilleur emploi qu'un philosophe puisse faire de ses facultés en ce moment : tenter de ramener à la raison les gens qui divaguent. La besogne est rude et, tout bien considéré, Croce aura plus à faire que le général Cadorna.

Heureusement, beaucoup d'intellectuels s'efforcent en Italie d'échapper à cette folie collective qui caractérise les époques de guerre, et gardent une âme ferme au milieu de la tourmente. On en sent les effets dans la résistance opposée à l'arbitraire. La récente protestation élevée contre la censure par un journal aussi modéré que *la Tribuna* de Rome est un excellent symptôme à cet égard, et les termes mêmes de cette protestation méritent d'être signalés.

Il devrait être permis aux journaux de discuter de ce qui ne regarde pas le secret des opérations militaires. Un pays fort, qui se trouve impliqué avec toutes ses ressources dans une lutte formidable, ne peut que tirer pro-

fit de ces discussions pondérées par lesquelles les gens vraiment compétents s'efforcent de porter leur contribution à l'œuvre commune.

On sent ici que les auteurs de la protestation ont eu surtout en vue l'exemple de l'Angleterre. Comme je l'ai fait remarquer déjà en d'autres occasions, ce sont les qualités des Anglais qui frappent le plus en ce moment les Italiens, qui sauront se les assimiler comme ils se sont assimilé certaines des qualités d'ordre et de méthode des Allemands.

A la suite de la protestation de *la Tribuna*, M. Salandra a publié une circulaire engageant les censeurs à modérer leur zèle. Cette circulaire, dont l'auteur cherche à concilier les inconciliables et à accorder des principes incompatibles, celui de la liberté d'opinion et celui du sacrifice tant spirituel que matériel des individus, à un but qui leur est imposé bon gré mal gré, est nécessairement ambiguë, dénuée de clarté, pleine de circonlocutions, encombrée de phrases qui disent et ne disent point. Mais au moins dénote-t-elle un souci de tenir compte de l'opinion publique et recommande-t-elle aux censeurs de s'entendre autant que possible avec les journalistes, et même à l'occasion de leur demander conseil.

Plus que les circulaires ministérielles, la résistance directe des écrivains soutenus par le public contribue à la défense de libertés dont les dirigeants font trop aisément fi en se couvrant du prétexte du salut commun. Il faut louer notamment à cet égard l'attitude tout à fait ferme des socialistes et de leur organe l'*Avanti !* Décidés à ne pas plier, ils se refusent à maquiller la vérité et à mettre leurs opinions en poche pour faire plaisir aux réactionnaires qui considèrent la guerre comme leur propre triomphe et comme la défaite des idées de solidarité humaine et de communion des intelligences et des cœurs au-dessus des barrières artificielles des intérêts. Quand on supprime l'expression de sa pensée, *l'Avanti !* publie comme article de fond quelqu'une des « petites fleurs » de saint François. Récemment, il réimprimait cette page exquise de la légende franciscaine : *Comment saint François, chemin faisant, expose au frère Léon en quoi consiste la joie parfaite*. Relisez-la et vous verrez combien elle est de circonstance.

Jusqu'ici l'état major italien avait tenu avec soin les journalistes à distance du front. Dans ces derniers temps, on leur a permis de s'approcher, mais le commandement a poussé la sollicitude jusqu'à leur fixer très exactement leur itinéraire et à dresser la liste des curiosités dont on leur offrirait le spectacle. Aussi leur voyage ressemblait-il singulièrement à une tournée Cook. Dans ces conditions il fallait la netteté de vision et la puissance d'imagination d'un Luigi Barzini pour donner une impression poignante de la lutte terrible qui se déchaîne dans la région des Dolomites, à l'ouest de

Cortina d'Ampezzo, et que l'excellent écrivain a évoquée dans le *Corriere della Sera* du 4 septembre.

Mais en ce moment les plus intéressantes correspondances de guerre sont celles que Francesco Ciccotti envoie à l'*Avanti!* Le député socialiste n'essaie pas, comme ses confrères, de montrer la guerre sous des couleurs romantiques, et il fait des observations intéressantes sur les choses qu'il est réellement à même d'observer de près, comme le caractère et l'état d'esprit des populations dans les régions où sévit la lutte.

Dans les parties du Trentin et du Frioul que les troupes italiennes ont occupées, la conscience nationale des habitants est des plus nébuleuses. L'accueil fait aux Italiens a été plutôt froid. Les raisons en sont multiples : beaucoup de gens se souviennent de ce qu'a coûté dans le Trentin, après le retour des Autrichiens, l'accueil enthousiaste fait à Garibaldi en 1866 et se montrent prudents par crainte que l'occupation ne soit pas définitive; le peuple se trouve mieux matériellement, notamment au point de vue fiscal, sous les Autrichiens qu'il ne se trouverait sous les Italiens, d'autant plus que les Autrichiens ont favorisé particulièrement les régions qui confinent à l'Italie, en y faisant exécuter de grands travaux d'utilité publique et en pourvoyant même des localités perdues dans les montagnes de toutes sortes de commodités : bonnes routes, éclairage électrique, institutions sanitaires, etc. Sur la frontière du Trentin, beaucoup de gens vivent de la contrebande et comme le déplacement de la frontière ruinerait leur commerce, ils sont partisans des Autrichiens et mettent au service de leurs armées la connaissance profonde qu'ils ont de la montagne. Dans le Frioul la population est très mélangée et l'élément slovène qui s'est accru considérablement dans les dernières années, non seulement grâce à l'aide que le gouvernement autrichien a prêtée à son expansion, mais encore grâce à l'extraordinaire fécondité de ses femmes, fait à peu près équilibre à l'élément italien.

Dans *l'Idea Nazionale*, le journal des nationalistes, un écrivain proposait il y a quelque temps d'organiser des conférences dans les régions occupées, pour donner aux populations la conscience de leur italianité. Que d'ironie involontaire dans cette proposition inattendue!

Les ironistes malgré eux abondent du reste en ce moment, témoin M. Ferrero qui, surpris et complètement bouleversé par le déchaînement du conflit actuel, s'imagine que le monde entier a été aussi bouleversé que lui. A son avis, si j'en crois une interview publiée par le *Giornale d'Italia* du 4 septembre, on ne trouverait pas dans toute la littérature des quinze dernières années plus de deux ou trois écrits où se manifesterait le pressentiment du péril qui menaçait l'Europe. — M. Ferrero n'a-t-il donc vécu depuis quinze ans qu'en compagnie des Césars?

JACQUES MESNIL.

§

Suède

Jusqu'ici la Suède s'était trouvée quelque peu en dehors des opérations tant militaires que diplomatiques. La situation change du moment que les Allemands s'avancent le long de la côte des provinces baltiques pour s'approcher de Pétrograd, s'efforçant sans doute de réaliser, en partie du moins, le fameux plan Bernhardi de couper les Russes de la mer. Pour arriver à prendre Pétrograd, une descente en Finlande leur sera sinon nécessaire, du moins grandement utile, et voilà où la collaboration de la Suède devient d'une opportunité indiscutable. Si l'on pouvait persuader aux Suédois de lancer quelque 500.000 hommes dans le dos des Russes, la partie serait gagnée — de ce côté-là !

Ce sont évidemment des considérations de ce genre qui en ce moment galvanisent les « activistes » de Stockholm. Jusqu'ici leurs cris de guerre n'avaient trouvé de place que dans des revues ; aujourd'hui, de grands quotidiens ne se gênent pas pour parler ouvertement d'une intervention aux côtés de l'Allemagne.

D'autre part, les neutralistes ne restent pas inactifs. Le leader socialiste Hj. Branting a parlé contre la guerre dans plusieurs meetings importants, et les « jeunes social-démocrates » s'emploient fébrilement à une propagande intensive contre les activistes. A tel point que le ministre des Affaires étrangères a commencé à s'inquiéter des répercussions que pourrait avoir à l'extérieur toute cette levée de boucliers pour défendre une neutralité qu'il estime, lui, assez sauvegardée par les seuls soins du gouvernement. Et l'archevêque d'Upsal a été pris d'horreur en entendant prononcer, dans ces meetings, des paroles de haine contre l'Allemagne, « le pays qui nous a donné tant le luthérianisme que la social-démocratie ! »

Voilà donc le pays bien divisé. Même à l'intérieur des partis il y a des tiraillements. Ainsi, il s'est avéré que certains écrivains socialistes ont collaboré à un ouvrage sur la politique extérieure de la Suède, ouvrage nettement interventionniste ; on comprend aussi bien la joie maligne des droitiers nationalistes que la fureur et le dépit des neutralistes, qui réclament l'exclusion immédiate et sans procès de ces dangereux renégats. Il est certain que la direction du parti socialiste aura à cœur de se désolidariser de ces camarades va-t-en guerre.

Nous avons dit précédemment que l'élite intellectuelle du pays n'était nullement prussophile. Il est assez curieux de constater que, tandis que les écrivains de l'école néo-romantique des années 1890, tels Heidenstam et Hallström, se sont plus ou moins laissé intoxiquer par les rêves pangermanistes, la génération suivante, qui s'inspire

surtout du maître réaliste Strindberg, professe généralement des opinions anti-allemandes. Je suis tout particulièrement heureux de constater que pour ainsi dire tous les auteurs dont pendant ces dernières années j'ai loué ici, dans le *Mercure*, les bons ouvrages, se distinguent par des sentiments francophiles. C'est le cas de la parfaite romancière Marika Stjernstedt,qui,à l'automne dernier, lorsque tout le monde en Suède n'avait d'oreilles que pour le canon de 420, consacra un article au « petit pioupiou de France » — il n'était pas encore poilu! — où s'exhala en termes émus et émouvants toute son ardente admiration pour le peuple français. Ce fut comme un défi.— Son mari, Ludvig Nordström, écrivain également de grand talent, se range dignement de son côté. Répondant à une enquête demandant : « Où sont vos sympathies dans le conflit actuel ? » il conclut ainsi :

...Les Allemands veulent bien faire aux autres nations l'honneur de les écraser en vue de l'avenir. Je préfère cependant le sort des Boers à celui des Polonais allemands, des Alsaciens, des Slesvigois, et comme je n'ai aucune envie d'être écrasé, ni comme Suédois ni comme être humain en général, j'espère que ce sera le militarisme allemand qui aura le plaisir d'être écrasé, et que la democratie et le bon sens occidentaux auront le dessus.

Le vétéran des jeunes, Hjalmar Söderberg, le plus bel esprit des lettres suédoises, n'a certainement pas eu beaucoup de peine à trouver sa place dans la bataille; tout ce qu'il écrit est d'un ton aussi anti-prussien que possible. Autre écrivain de marque, K. G. Ossiannilsson, s'est déclaré dès les premiers jours pour les alliés, demandant du point de vue littéraire ce que la fameuse Kultur a pour opposer aux noms de Dostoïewski, Zola, Dickens. L'Allemagne actuelle, dit-il, n'est même pas en tête dans son domaine spécial, la musique. — L'excellent nouvelliste Gustaf Hellström, auteur du plus grand succès de l'année passée, *Autour d'une femme*, envoie de Paris et du front des correspondances franchement francophiles au grand journal radical de Stockholm, *Dagens Nyheter*. — Parmi les jeunes, notons Martin Koch, qui a donné une série d'esquisses ridiculisant le gros bourgeois grotesquement guerrier et prussophile.

D'autres écrivains, sans vouloir se prononcer nettement pour aucune des deux parties en lutte, ont cependant signé des appels en faveur de la Belgique martyre : leur amour pour l'Allemagne est donc pour le moins douteux. Parmi ces signataires nous relevons le nom de la conteuse de légendes, Selma Lagerlöf.

L'autre grande femme de lettres suédoise, Ellen Key, a été plus loin. Non seulement elle a protesté avec véhémence contre la dévastation de la Belgique; elle a osé déclarer que la Suède a plus à craindre de Potsdam que de Moscou. Cette attitude est d'autant plus

digne d'éloges qu'Ellen Key était arrivée à occuper en Allemagne une situation littéraire sans pareille : ses ouvrages y atteignirent toujours un nombre d'éditions considérables inconnu dans son propre pays. La voilà mise à l'index pour quelque temps ! Ellen Key cependant ne déteste pas l'Allemagne, elle déteste Potsdam ; elle continue à aimer Gœthe, à qui elle a consacré des pages si ardentes. Gardons-nous de la désapprouver.

Somme toute, le monde des lettres suédoises offre une vue d'ensemble plutôt réconfortante; ce n'est guère que dans certaine presse, réactionnaire et chauvine, que sévit le pangermanisme, doublé d'un activisme honteux. L'étranger juge d'après ces journaux, et juge mal.

Je répète : la Suède est profondément divisée ; mais c'est là précisément la plus sûre sauvegarde de la neutralité. En vain, les activistes essaient d'exciter le pays contre l'Angleterre, qui contrarie le commerce et l'industrie suédois. Des négociations, laborieuses, c'est vrai, se poursuivent à Stockholm ; elles aboutiront à un arrangement, n'en doutons pas.

En France, on s'étonne souvent que des neutres, et même de bons esprits, ne se rangent pas sans hésitation du côté du *droit*, contre l'agresseur et contre le violateur des traités. Pour la Suède, la réponse est facile. Les Suédois ont toujours regardé vers l'est; ils se sont mis des œillères pour ne voir dans le conflit actuel que la lutte décisive entre slavisme et germanisme. Il faut se féliciter que, malgré ces prédispositions, tant de Suédois, et non des moindres, ont gardé la vue claire et le jugement sain.

FRITIOF PALMÉR.

§

Suisse.

Le dernier *Cahier Vaudois* nous apporte un remarquable « essai » de M. Florian Delhorbe, plein d'idées, de considérations ingénieuses, de pensées subtiles ou fortes, qu'il intitule : *Dans le chaos d'une grande guerre*. Ce sont les réflexions de tout ordre, morales, philosophiques, sociologiques, politiques aussi, bien que l'auteur se défende de faire de la politique, qu'inspire à un esprit lucide, original et indépendant le formidable conflit où s'est engagé le monde civilisé. Sur le rôle que s'est attribué la Suisse dans ce déchaînement général, l'auteur n'est pas des plus miséricordieux. Tous les peuples d'Europe, dit-il, se sont ralliés autour de l'idée nationale. La Suisse a essayé également de le faire, mais pour toute « idée nationale », elle n'a su trouver qu'un mot emprunté à sa constitution, celui de *neutralité*.

Quand des sympathies françaises éclatent en Suisse romande, dit M. Flo-

rian Delhorbe, la Suisse allemande proteste au nom de la neutralité. Et quand des sympathies allemandes éclatent en Suisse allemande, c'est à la Suisse française de protester, au nom de la neutralité... Entre les deux partis extrêmes qui protestent, tout un peuple d'indifférents qui se plaignent que les affaires vont mal et que les provisions coûtent cher.

Sur ce point, tout le monde s'accorde ; la neutralité suisse a d'abord un sens alimentaire... « Les conflits armés de nos puissants voisins à l'heure qu'il est ne peuvent et ne doivent nous intéresser qu'en tant que nos intérêts nationaux sont en jeu... Celui qui nous montre sa bienveillance par des actes est notre ami, l'autre est notre ennemi. » Ainsi s'exprime un journal de Lausanne. On ne saurait ramener plus clairement les intérêts nationaux à la question douanière. Des millions d'hommes s'entretuent. Il y va d'un bouleversement européen. Des nations seront écrasées, anéanties, peut-être. Qu'importe, pourvu que les douanes allemandes, italiennes et françaises laissent entrer en Suisse la houille, le blé et les macaronis ? Un filou et un honnête homme sont aux prises, ce n'est pas votre affaire. Que le filou vous témoigne sa bienveillance, il est votre ami...

C'est en vain que l'on tente de relever d'un semblant d'idéalisme cette attitude terre à terre :

« Notre pays est neutre par sa volonté. » C'est une manière de parler. Vous êtes neutres, parce que vous êtes petits ; et parce que vous êtes petits, vous ne pouvez pas être autre chose. Vous êtes neutres par la permission des forts qui vous entourent, avant de l'être par votre volonté. Vous êtes neutres pour échapper, comme vous dites dans vos heures de franchise, pour « échapper à un grave danger ». La dignité de la Suisse (comme vous dites) ne vient qu'ensuite.

D'autres prétendent rester neutres par impartialité :

« Plus tard, quand les irrécusables preuves seront fournies et que les passions se seront tues, la conscience universelle prononcera son verdict. » Est-ce qu'on vit d'arguments et de preuves ? répond M. Delhorbe. L'histoire, que vous importe son verdict futur (et toujours provisoire) — c'est aujourd'hui qu'il faut la vivre. C'est aujourd'hui qu'il faut défendre la « dignité » de la Suisse, et non au siècle prochain.

Pays timoré, juge M. Delhorbe, « où les compromis s'enchevêtrent, où les sentiments hésitent, où les idées sont courtes ». Pays « où la liberté ne vit que dans des livres » (dans ceux du moins que veut bien laisser passer la censure). « Pays où la casuistique se fait grandiloquente, où les habitants par milliers mettent des mois à comprendre que la chute d'une cathédrale a une signification. Pays qui n'a plus de sang pour avoir vu couler celui des autres. »

Et cependant, si la Suisse était consciente d'elle-même, elle aurait une idée nationale à faire valoir, une très belle idée, seule capable de restaurer l'union compromise, celle même qui a présidé à sa formation et maintenu son existence à travers les siècles : l'idée de contrat.

Assurer un maximum de liberté individuelle à des individus très dissemblables qui se lient volontairement par des engagements réciproques — l'idée suisse, une idée de contrat. Cette idée est hésitante encore, puisqu'elle ne s'est pas accompagnée d'un sentiment irrésistible quand l'Allemagne a trahi. Elle semble trop abstraite encore pour le grand nombre. Mais elle est active déjà, parce que mêlée à toutes les affaires des hommes et les prenant par le gain. Etre Français, Anglais, Allemand,Russe, Italien, on ne sait pas à quoi ça peut engager, à l'improviste. Tandis qu'on sait ce qu'on a stipulé dans un contrat. Pourvu qu'on soit d'accord sur ce qu'on a stipulé, il importe peu qu'on ne soit pas d'accord sur ce qu'on n'a pas stipulé. L'idée de contrat grandit de jour en jour. C'est pour avoir mis un contrat « au cabinet » que l'Allemagne a vu se détourner d'elle avec dégoût ses admirateurs les plus sincères, toutes les pensées libres et tous les cœurs généreux de la terre. Où mènera-t-elle, l'idée de contrat? On ne sait pas. Les États-Unis de l'Europe, dont on parle en termes abondants et vagues, ne sont qu'une des formes pratiques et lointaines auxquelles elle peut aboutir... La Suisse est une prophétie qui se réalise lentement.

« C'est du moins ce qu'on voudrait croire », ajoute prudemment l'auteur. Et en effet, à voir ce qui se passe, il est bien certain que l'idée Suisse est en train de faire faillite. Sans cette faillite de ce qui constitue sa grande idée nationale, sa seule idée nationale, aurait-on vu la Suisse supporter sans prendre aussitôt et violemment parti, dans un mouvement unanime et irrésistible de toute la nation, la violation d'un contrat et de conventions solennelles sous lesquelles elle avait apposé elle-même sa signature?

La faillite morale de la Suisse, telle est la triste constatation qui se dégage pour nous de cette guerre.

C'est ce qui ressort non moins douloureusement du bel article que vient de publier, sous le titre *Opinion romande et sentiment suisse*, dans la livraison de septembre de la *Bibliothèque Universelle*, M. Virgile Rossel, ancien président du Conseil National et député bernois, aujourd'hui juge au Tribunal fédéral. Sans doute, M. Virgile Rossel croit encore à la patrie et veut rester Suisse. Mais son réquisitoire contre la partie alémanique de cette patrie, coupable de n'avoir pas répondu à l'idée que représente la patrie suisse, n'en est que plus cruellement éloquent. Lui aussi, contre les neutralistes affolés qui ne veulent rien voir ou plutôt ne rien avouer, il déclare que le fossé est ouvert entre les deux Suisses. « Il est hors de doute, dit-il, que, dans ce moment-ci, la guerre européenne a creusé entre l'Helvétie latine et l'Helvétie germanique un fossé dont il serait puéril de nier l'existence. » Et la raison en est bien simple :

> Lorsque tous les journaux de la Suisse alémanique, dit M. Virgile Rossel, oublieux de la solidarité qui doit unir les neutres et les faibles, n'eurent qu'un mot de timide regret ou n'eurent pas même cela pour la violation du Luxembourg et de la Belgique, nous songeâmes à ces silences de Benjamin

Constant, à « ces silences que l'Europe entendra ». Lorsque, dans la même presse, une crise soudaine d'anglophobie éclata, suivant à la minute l'entrée en lice de la Grande-Bretagne, qui acquittait une dette d'honneur et qui avait toujours été le plus fidèle appui de la Suisse; lorsque, après la bataille de la Marne, qui coupa un accès de commisération outrageante pour la France, on nous fit, avec la docilité d'un écho, le tableau de l'Allemagne « encerclée », de l'Allemagne « affamée », de l'Allemagne condamnée à offenser les principes les plus sacrés du droit des gens, parce que, évidemment, ses adversaires respectaient les territoires des neutres, n'employaient pas de gaz empoisonnés, ne torpillaient pas, avec ou sans avertissement, paquebots ou bateaux de pêche; lorsque, des avions alliés ayant survolé notre sol, sans nous causer le moindre dommage, et après que des obus allemands étaient tombés au Largin, et après que l'un ou l'autre *taube* n'avait pas évité les plaines d'Ajoie, on ne s'accommoda point de la note énergique et légitime du Conseil fédéral et qu'on en vint aux anciennes vitupérations et aux sommations fébriles, comme si la destinée de la Belgique eût été enviable auprès de la nôtre; lorsque le télégraphe nous apporta la nouvelle du *Lusitiana* coulé par un sous-marin allemand sans que les inoffensifs passagers eussent obtenu un délai quelconque pour sauver leur vie, lorsqu'on sut que, parmi les quinze ou seize cents noyés, il y avait trois de nos compatriotes, et lorsque cet épouvantable drame fut narré sans même un frisson de colère vengeresse (j'ai vu, de mes yeux vu, dans l'un des organes les plus considérés du parti démocratique de la Suisse orientale, un article où l'on plaidait pour l'équipage du submersible contre les victimes); lorsque l'Allemagne, s'élevant contre le ravitaillement militaire des Alliés pour les Etats-Unis, on put, bien que ces doléances n'eussent aucun fondement juridique et que cette question ne nous regardât pas le moins du monde, lire ceci, en premier-Berne, le 14 avril 1915, dans l'une de nos gazettes les plus estimées : « Nous ne tairons pas que, dans les pays neutres aussi, on s'occupe beaucoup de l'envoi d'armes et de munitions américaines; on dit, avec raison, que la guerre se terminerait plus tôt si ces livraisons n'avaient pas lieu; de cercles suisses nous sont également parvenues des réclamations dans lesquelles on suggère l'idée que la Suisse se mette à la tête d'un grand mouvement de protestation des neutres »; lorsque nos autorités négocièrent avec les Alliés l'affaire du trust d'importation et que ce spectacle étonnant nous fut offert : ceux des confédérés qui s'étaient le plus philosophiquement résignés à la convention du Gothard, par laquelle nous sacrifions à l'étranger (l'Allemagne et l'Italie) la liberté de nos tarifs de chemins de fer et des privilèges naturels de notre industrie nationale, sans aucune limite de temps, montaient sur leurs plus grands chevaux pour protéger notre indépendance et notre dignité mortellement menacées, sans doute, par une gêne momentanée et nécessaire que l'Allemagne ne nous épargne point; lorsque, malgré toutes ces abdications du sens critique, tous ces écarts de langage, tous ces partis pris, on s'évertua à nous montrer, avec une déplaisante insistance que nous étions de mauvais neutres, nous regimbâmes de toute la vivacité de notre tempérament, et le « fossé », qui aurait été à peine perceptible, s'élargit de plus en plus.

Pour moi, moins confiant que M. Virgile Rossel, qui trouve encore

des raisons de croire à cette patrie suisse, — laquelle, du train dont on y va, pourrait bien finir par ne plus être qu'une expression géographique... et économique, — je ne crois plus qu'à ma patrie romande, qui seule a su manifester des sentiments conformes à l'idéal suisse, à l'idée nationale suisse, et qui, si elle eût été la majorité, aurait voulu, je l'espère, sauvegarder et faire respecter l'idée helvétique, l'idée de contrat, et faire son devoir.

Il faut ajouter que cette même livraison de la *Bibliothèque Universelle*, — notre grande revue romande qui, sous sa nouvelle direction, tend à reprendre une place éminente dans notre vie intellectuelle, — a été saisie par l'autorité fédérale pour la publication d'un article de M. Paul Stapfer, doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux, traitant selon son mérite Guillaume II, le briseur de contrats héritier de la parole de la Prusse pour la protection de la neutralité du Luxembourg et de la Belgique, et cosignataire avec le Conseil fédéral suisse des conventions de La Haye.

LOUIS DUMUR.

VARIÉTÉS

Les prévisions d'écrivains et la guerre. — Dans le numéro du *Mercure* de juillet, Sartor veut bien rappeler les Cassandres — hélas ! trop peu écoutées ! — qui, de M. Léon Daudet au général Maitrot, se firent, et à juste titre, les annonciatrices de la guerre actuelle. Le fait est qu'aucun conflit de ce genre ne fut, en aucun temps, prédit avec plus de soin ni de manière plus précise. Les prévisions touchant l'invasion de la Belgique furent, notamment, innombrables. En réalité, c'était là, dans ce projet d'invasion de la Belgique, que, pour les uns et les autres des belligérants, tenait tout le problème ; et ce problème était si angoissant, si visible, il s'imposait si bien que les Allemands ne se cachaient pas d'en chercher la solution, les Belges s'en préoccupaient, les Français, par la voix d'écrivains dont M. Georges Batault a cité un grand nombre, annonçaient l'inéluctable.

Sans remonter à une date bien antérieure à 1914, on peut, à ce propos, rappeler qu'en Allemagne, dès le 28 janvier 1912, la Ligue de l'armée (*Wehrverein*) tint, pour la première fois, une réunion importante, à Berlin, dans la grande salle du jardin zoologique. Le feld-maréchal von der Goltz, les généraux Lietzmann, Keïm, von Strantz et Gersdorvff étaient présents. « Aucun d'entre nous, dit le général Lietzmann, ne met en doute que la guerre va survenir, et dans un temps prochain. » Le conseiller du gouvernement, Kurt von Strantz, reprenant cette parole à son compte, ne se fit pas faute, en s'adressant aux pangermanistes, de désigner la Belgique, comme

but à leurs convoitises. « Si ce pays, dit-il, persiste dans sa germanophobie, son sort, lors de la prochaine guerre européenne, pourrait bien être scellé. »

La crainte d'éventualités si redoutables s'accusait si bien en Belgique que, durant la même année 1912, au conseil provincial du Luxembourg (belge), un conseiller présenta le vœu suivant : « Le conseil provincial du Luxembourg émet le vœu que le gouvernement belge prenne immédiatement les mesures nécessaires pour prévenir, en cas de guerre, l'invasion de la province par les armées belligérantes. » Des journaux belges, *le XIXe siècle*, *la Belgique militaire*, avaient, dès 1911, exprimé les mêmes vœux, témoigné des mêmes craintes.

En France, les ambitions territoriales allemandes, si nettement affichées dans les journaux d'outre-Rhin, n'étaient pas demeurées inaperçues. Le général Langlois (*Revue militaire générale*) avait accueilli les doléances de ses confrères de la presse militaire belge. Le général Maitrot, ne laissant passer aucune occasion d'avertir, avait, de son côté (*le Correspondant*, 1912), parlé de « la fameuse attaque préconisée par le général de Bernhardi et qui, à travers le Luxembourg et la Belgique méridionale, devait tourner notre gauche et aboutir sur la Meuse ».

En réalité, depuis 1911, la question de notre frontière du Nord-Est était posée. Un député, M. Lefébure, représentant de Montmédy, avait osé l'aborder à la Chambre (le 14 mars 1911). « Ce qui rend plus particulièrement précaire la situation de notre frontière du Nord-Est, disait cet orateur, c'est la construction, dans la région limitrophe, de nombreuses voies ferrées qui — le fait est constaté — n'ont d'autre raison d'existence que leur utilité stratégique. »

Les mêmes constatations, soigneusement relevées, devaient être faites, un peu plus tard, au mois d'août 1912, par un autre écrivain, M. le commandant Chenet, dans une étude admirablement documentée. Revenant sur cette question de « la ligne Malmédy-Stavelot, destinée, selon M. Lefébure, à mettre en communication rapide le camp d'Elsenborn avec le territoire belge », M. le commandant Chenet donnait à son travail le titre suivant : *L'Invasion allemande par la Belgique méridionale : le chemin de fer des Ardennes et la frontière du Nord-Est.* Etudiant toutes les possibilités d'une agression de ce côté, l'écrivain militaire s'arrêtait aussitôt à celle de ces possibilités qui consisterait « à violer la neutralité belge », cette violation apportant aussitôt, à ceux qui en seraient les auteurs, « des résultats importants et décisifs ». « Ce qu'il y a de certain, ajoutait-il, c'est que les Allemands ont aujourd'hui atteint le but qu'ils se proposaient : se ménager la possibilité de traverser les territoires neutres de la Belgique méridionale et du Luxembourg et atteindre la Meuse entre

Stenay et Charleville ou gagner la vallée de l'Oise, la voie d'invasion historique, en traversant la Meuse entre Charleville et Namur. » Commentant le développement prodigieux du réseau ferré allemand, le commandant Chenet ajoutait : « Les armées allemandes (pénétrant par cette voie) disposeraient d'un front de près 120 kilomètres, entre Verdun et Maubeuge. » Pour atteindre à cette réalisation, disait-il encore, les Allemands « ont construit une grande ligne à deux voies, conduisant de Cologne, sur le Rhin, à travers l'Eifel, par Butgenbach, à Malmédy, où existe un camp d'instruction ; elle se raccorde au réseau belge à Stavelot (12 kilomètres). De Stavelot, une ligne conduit par Libramont à Bertrix, sur la voie Luxembourg-Dinant par Virton. Une section, partant de Bertrix, aboutit à Muno, *à dix mètres de la frontière française...* »

M. le commandant Chenet achevait en demandant qu'il fût répondu « aux préparatifs des Allemands en organisant la base Montmédy-Maubeuge ». Et il ajoutait, en terminant son appel et comme toujours Cassandre : « *Puissions-nous être entendu à temps !* »

C'est un hommage à rendre à la mémoire du poète Marcel Drouet, du poète Paul Drouot, des capitaines Sautai et Léon Bernardin, à la vigilance du sous-lieutenant Georges Ducrocq, du sous-lieutenant Henri Massis, que d'indiquer que les documents dont ces notes sont extraites ont été publies entièrement, au cours des années 1911 et 12, par la revue de diffusion provinciale *les Marches de l'Est*.

Il faut ajouter, en manière de justice, que les prédictions des Cassandres, de toutes les Cassandres, les allemandes aussi bien que les françaises, ne laissèrent jamais cette publication indifférente. Le malheur voulut que l'opinion ne suivît pas dans cette voie ; mais ce qui apparaît d'une manière si éclatante dans l'étude de M. Georges Batault insérée ici (*Mercure*, 1er septembre), ce qui ressort de ces notes mêmes, la différence essentielle qui existe des Allemands à nous, c'est que les Allemands croyaient leurs Cassandres alors que nous, nous ne croyions pas les nôtres !

EDMOND PILON.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Dumont Wilden : *la Belgique illustrée*, 601 repr. phot.; 19 cartes ; 15 pl. h. t. ; 6 cartes ; 4 pl. h. t. ; Préface d'Emile Verhaeren ; Larousse. Broché 20 »
Relié 26 »

Histoire

Jacques Bainville : *Histoire de deux Peuples. La France et l'Empire Allemand ;* Nouv. libr. nat. 3 50

Pierre Nothomb : *Histoire belge du grand-Duché du Luxembourg ;* Perrin. 1 »

Littérature

Les Auteurs célèbres au bivouac. Avec illust. et cartes. Tomes I à IV; Berger-Levrault. Chaque vol. 0 60

Chants de soldats (*1525-1915*) recueillis par A. Sauvrezis; Berger-Levrault. 1 »

Jane Catulle Mendès : *Une Parisienne à Madrid*; Sansot. 3 »

Jean Richepin : *Proses de guerre*; Flammarion. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

L'Action de l'armée belge pour la défense du pays et le respect de sa neutralité. Rapport du Commandement de l'armée; Chapelot. » »

A l'Ordre du jour: Berger-Levrault. XII. du 11 au 13 décembre 1914. 0 60
XIII. du 14 au 28 décembre 1914. 0 60

Pierre Alype : *la Provocation allemande aux colonies*. Préface de M. Albert Sarraut; Berger-Levrault. 5 »

Ch. Andler : *Le Pangermanisme*; Colin. 0 50

Mgr Pierre Batiffol : *A un Neutre catholique*; Bloud et Gay. 0 60

James M. Beck : *La Preuve*. Préface de M. d'Estournelles de Constant; Crès. 3 50

La Belgique et l'Allemagne. Textes et Documents, précédés d'un avertissement au lecteur par Henri Davignon; Hachette. 1 »

Charles Bonnefon : *Croyez en la France*; Berger-Levrault. 0 50

Lucien de Bonnefon : *La France de demain*; Berger-Levrault. 0 30

Commandant Willy Breton : *Les Pages de gloire de l'armée belge*. Avec 4 cartes; Berger-Levrault. 0 60

La Campagne de l'armée belge d'après les documents officiels. 16 cartes, 23 photo; Bloud. 1 50

Carnet de route d'un officier d'alpins. 1re série. Août-septembre 1914. Avec 6 grav. et 1 carte; Berger-Levrault. 25

Carnet de route d'un soldat allemand. Avant-propos de M. Frank Puaux; Berger-Levrault. 0 60

Cartes Larousse : Atlas de la guerre. n° 4, 6 planches; n° 5, 6 planches; n° 6, 6 planches. Libr. Larousse. Chaque fascicule. 0 75

Louis Colin : *Les Barbares à la trouée des Vosges*. Avec des illustr. Préface de M. Barrès; Bloud. 3 50

Comment les Allemands font l'opinion. Introduction de L. Dumont-Wilden; Bloud. 0 60

Lord Curzon : *Les 12 Commandements*; Colin. 0 60

Henri Davignon : *La conduite des armées allemandes en Belgique et en France d'après l'enquête anglaise*; Bloud. 0 60

Edouard Driault : *La Reprise de Constantinople et l'alliance franco-russe*; Alcan. 0 60

Angelo Gatti : *La Guerre des Nations*. Trad. de l'italien; Berger-Levrault. 3 50

Chan. B. Gaudeau : *La Mission actuelle de Jeanne d'Arc*; Foi catholique. 0 55

La grande Guerre, recueil d'articles publiés par le Dr Henri de Rothschild et L.-G. Gourraigue; Hachette. 5 »

G. de Grandmaison : *Les Aumôniers militaires*; Bloud. 0 60

Abbé Eugène Griselle : *Le Martyre du Clergé français*; Bloud. 0 60

Yves Guyot : *Les Causes et les Conséquences de la guerre*; Alcan. 3 50

P. Hazard : *Un examen de conscience de l'Allemagne*; Bloud. 0 60

Jean-Bernard : *Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914*; n° 2; Berger-Levrault. 0 75

Charles Leleux : *Feuilles de route d'un ambulancier*. Préface de M. René Doumic. Avec 13 illust. h.t.; Berger-Levrault. 1 50

Jean Lhomme : *En 1916, une Europe rénovée, la Charte des Nations*. Avec 2 cartes; Delandre. 3 »

Henri Lichtenberger : *L'Opinion américaine et la guerre*; Bloud. 0 60

Paul Margueritte : *Contre les Barbares. 1914-1915*: Flammarion. 3 50

Francis Marre : *Dans les tranchées du front*; Bloud. 0 60

Miles : *Le Général Maunoury*; Bloud. 0 60

Raoul Narsy : *La Presse et la Guerre; le Journal des Débats*. Choix d'articles; Bloud. 0 60

L'Occupation allemande à Bruxelles racontée par les documents allemands. Introduction par L. Dumont-Wilden; Bloud. 0 60

M. C. Poinsot : *Les Volontaires étrangers enrôlés au service de la France en 1914-1915*; Berger-Levrault. 0 60

Onésime Reclus : *Guillaume II ou le Vieux de la Montagne ;* Attinger. 0 60

Onésime Reclus : *Le Partage de l'Allemagne ;* Attinger. 0 60

Samuel Rocheblave : *La Vraie France et l'évolution du patriotisme français ;* Bloud. 0 60

Alphonse Séché : *Les Guerres d'Enfer ;* Sansot. 3 50

Paul Seippel : *Un poète français tombé au champ d'honneur : Charles Péguy ;* Payot. 0 60

Maurice de Sorgues : *Les Catholiques espagnols et la Guerre ;* Bloud et Gay. 0 60

Henri Welschinger : *La Mission du prince de Bülow à Rome ;* Bloud. 0 60

Philosophie

Victor Delbos : *L'Esprit philosophique de l'Allemagne et la pensée française ;* Bloud. 0 60

Edouard Krakowski : *Les Sources médiévales de la philosophie de Loke ;* Jouve. » »

Maurice de Wulf : *Guerre et philosophie ;* Bloud. 0 60

Poésie

Boyer d'Agen : *Croquis de chômage, 1914-1915 ;* Lemerre. » »

Paul de Pradel de Lamase : *La Victoire de la Marne ;* Bouquinet. 1 50

Questions militaires

Commandant d'André : *Le Tir pour vaincre.* Préface du Général Cherfils. Avec 3 fig. et 1 pl. h. t. Berger-Levrault. 3 »

C. H. d'Estre : *L'Adversaire. Aperçu historique sur le développement de la puissance militaire de l'Allemagne de ses origines à juin 1915 ;* Berger-Levrault. 1 »

Questions religieuses

Chan. B. Gaudeau : *Le Danger pour l'Eglise est en Allemagne ;* Foi catholique. 1 »

Dr Henry Mariavé : *la Leçon de l'hôpital. Notre-Dame d'Ypres.* Tome II : Figuière. 3 50

Roman

Robert Hugh Benson : *La Nouvelle Aurore.* Trad. de l'anglais par Téodor de Wyzewa ; Perrin. 3 50

Charles Géniaux : *Les Fiancés de 1914 ;* Laffitte. 3 50

Abel Hermant : *Heures de guerre de la famille Valadier ;* Lemerre. 3 50

Edouard de Keyser : *Jours d'exil ;* Figuière. 3 50

Sciences

Henri Marconi : *Histoire de l'Involution naturelle.* Traduit de 'italien par Mad. Ida Moré-Dupart. Avec 125 fig. dans le texte. Maloine. » »

Sociologie

Edmond Perrier : *France et Allemagne ;* Payot. 3 50

Léon Polier : *Les Forces de la France, d'hier et de demain ;* libr. du Recueil Sirey. 3 »

A. Van Gennep : *Le Génie de l'organisation. La formule française et anglaise opposée à la formule allemande ;* Payot. 1 50

Hébrard de Villeneuve : *La France de demain ;* Bloud. 0 60

Théâtre

Guillot de Saix et Bernard Lecache : *Le Théâtre de demain,* enquête. Préface de M. Adolphe Brisson ; La France. 3 50

Varia

Paul Bastier : *La Déformation et la Défense de la langue et du goût français ;* Larose. » »

Docteur Paul Rabier : *La Loi du Mâle ;* A propos de l'enfant du Barbare Vigot. 0 60

Voyages

Antoni Potocki, Laurence Alma Tadema, etc., etc. *Varsovie.* Avec 16 illust. Revue de Pologne. 2 »

MERCVRE.

ECHOS

Une lettre de M. Georges Wagnière, Directeur du *Journal de Genève*. — Une lettre de M. Henri de Régnier. — Un portrait de Verhaeren au Luxembourg (troisième liste de souscription). — Les Ecrivains militaires français et la Guerre. — A propos de la Bessarabie. — Mort de Sir James Murray. — Une Amie de la France. — La Guerre des tranchées. — Une prédiction il y a vingt-cinq ans. — Petite chronique rimbaldienne. — Fantaisie sur l'uniforme. — Grande importance de la pâte à copier. — Petit poème peu militaire rimé par un poilu. — Une lettre de Dickens. — La langue française aux Pays-Bas. — La Société Frédéric Chopin.

Une lettre de M. Georges Wagnière, directeur du « Journal de Genève ».

Genève, le 10 septembre 1915.

Monsieur et honoré Confrère.

Dans le *Mercure de France* du 1er septembre, M. Louis Dumur assure que je l'ai menacé d'un an de prison.

Je n'ai pas tant de pouvoir ni de si noirs desseins. Que ceux qui auraient pu prendre au sérieux cette plaisanterie sachent bien que je n'ai rien écrit de pareil.

Ce qui est beaucoup plus grave, c'est de dire, comme l'a fait M. Dumur dans un précédent numéro, que l'Allemagne gouverne à Berne.

La Suisse a donné et ne cesse de fournir des preuves éclatantes de sa parfaite loyauté. A l'heure où elle s'impose d'énormes sacrifices pour défendre ses frontières, il est douloureux de voir un citoyen suisse proclamer à l'étranger que le gouvernement fédéral est inféodé à l'Allemagne, ce qui pourrait faire croire que nous avons mis sur pied toute notre armée pour le roi de Prusse. De pareilles accusations, dans une grande revue française, font le jeu des ennemis de France.

J'ai dit en termes très modérés ma surprise indignée. Cela me vaut les propos fort désobligeants publiés dans le *Mercure de France* et que je ne relèverai pas.

Je me borne à vous prier de vouloir bien insérer ce mot d'explication et je vous en remercie d'avance.

Je saisis cette occasion de vous exprimer, Monsieur et honoré Confrère, l'expression de ma considération distinguée.

GEORGES WAGNIÈRE.

§

Une lettre de M. Henri de Régnier.

Paris, le 20 septembre 1915.

Mon cher ami,

Bien que faisant partie du Comité de lecture du *Mercure* plus nominalement qu'effectivement, puisque, depuis de longs mois, je n'ai pu assister aux réunions du Comité en question, je tiens cependant à décliner toute responsabilité au sujet de la publication, dans le numéro de septembre de la revue, d'articles visant trois de nos confrères, MM. Henri Lavedan, Maurice Barrès et Henri Massis, et contenant, contre ces deux derniers particulièrement, des attaques qui me paraissent regrettables.

Je sais bien que la liberté d'opinions est de tradition au *Mercure*, mais je ne voudrais pas laisser croire que celles dont il s'agit aient pu avoir mon

assentiment. C'est pourquoi je vous serais reconnaissant de bien vouloir insérer la lettre que je vous adresse, mon cher ami, en y joignant l'expression de mes sentiments les plus cordiaux.

HENRI DE RÉGNIER.

L'existence *statutaire* (et les statuts d'une société anonyme sont un acte public) d'un comité de rédaction pourrait en effet laisser croire que les membres du comité sont responsables des matières que publie la revue mais les articles de la rédaction proprement dite et des collaborateurs habituels ne sont pas soumis au comité. Il n'entre d'ailleurs pas dans les attributions du comité de décider que tel article sera publié, mais seulement *s'il peut l'être*. De sorte qu'en définitive toute la responsabilité incombe aux auteurs et à la direction. — A. V.

§

Un portrait de Verhaeren au Luxembourg (*troisième liste de souscriptions*).

Les Amis du Luxembourg	150 fr.
M. Ch. Daure	25 »
M. et Mme Delacre-Weber	10 »
M. Maximilien Luce	5 »
M. Henri Matisse	5 »
	195 »
Report des deux premières listes	3.751 »
Total :	3.946 »

§

Les Ecrivains militaires français et la guerre.

Paris, le 19 septembre 1915.

Mon cher monsieur Vallette,

J'ai reçu à propos de mon article *les Ecrivains militaires français et la guerre*, paru dans *le Mercure* du 1er septembre, un certain nombre de lettres et de documents intéressants. La plupart de mes correspondants me remercient d'avoir fait œuvre utile et me confirment dans l'idée que la littérature militaire française,qui est si remarquable,est presque complètement inconnue au grand public. Quelques-uns,tout en m'approuvant, me reprochent des omissions. Par avance je m'étais défendu de ce reproche en écrivant dans mon article : « J'espère démontrer,en me fondant sur quelques ouvrages, *pris au hasard plutôt que choisis*, que les écrivains français ont fait montre non seulement de beaucoup de science, mais encore de beaucoup de perspicacité. » Je n'avais pas la prétention d'être *complet* et de donner en quelque vingt pages un résumé de *toute* la littérature militaire depuis 44 ans.

Parmi les documents qui m'ont été transmis, il en est deux que je crois utile et intéressant de signaler au public.

Ce sont :

1° Une brochure du colonel Biottot, parue en 1911 et intitulée *la Guerre nécessaire* ;

2° Un article extrait de *la Revue militaire Suisse* du mois de juin 1915 intitulé : *Un vieil article du lieutenant-colonel Mayer* (Emile Manceau) *sur la guerre actuelle*. Dans son étude, le colonel Biottot, prévoyant la guerre inévitable *pour 1913*, cherche à montrer la nécessité de constituer une Ligue des peuples contre l'Allemagne. L'auteur s'attache à faire voir comment la politique allemande de Guillaume II, le pacifique (?), « a merveilleusement procuré à son futur chef d'Etat-Major général ces « forces vives de la nation » sur lesquelles il veut pouvoir compter ». Insistant sur le degré de préparation atteint en 1913 par l'armée allemande, le colonel Biottot conclut que la guerre s'impose à l'Austro-Allemagne et que *la différer davantage ce serait renier la politique et les efforts financiers de quarante années, et, cette désillusion, le peuple ne la tolérerait pas*.

Dans la suite de sa brochure, l'auteur, en se fondant sur toute une série de ses beaux travaux, indique des plans de campagne auxquels les événements actuels donnent une valeur vraiment prophétique.

La *Revue militaire Suisse* du mois de juin reproduit, en le faisant précéder d'un bref commentaire, un article qu'elle publiait en mai 1902 dans lequel le colonel Mayer, aujourd'hui commandant l'un des secteurs du camp retranché de Paris, cherchait, sous le titre de *Quelques idées françaises sur la guerre de l'avenir*, à se représenter ce que deviendraient dans les temps actuels la stratégie et la tactique.

L'auteur concluait en démontrant que, par la force des choses, la guerre de tranchées se substitue àl a guerre de campagne, celle-ci étant appelée, après quelques expériences sanglantes, à n'être plus employée.

Voici en quels termes le lieutenant-colonel Mayer dépeignait la bataille moderne, défensive de part et d'autre : « On se la représente comme mettant face à face deux murailles humaines presque en contact, séparées seulement par l'épaisseur du péril, et cette double muraille va rester presque nerte malgré la volonté d'avancer qu'on a de part et d'autre, malgré les tentatives qu'on fait pour y réussir.

« L'une de ces lignes cherchera, ne pouvant réussir de front, à déborder l'autre. Celle-ci, à son tour, prolongera son front, et ce sera un concours à qui s'étendra le plus, dans la mesure où son effectif le lui permettra. Ou, du moins, les choses se passeraient ainsi si on pouvait se développer indéfiniment. Mais la nature présente des obstacles. La ligne s'arrêtera à un point d'appui, à une mer, à une montagne, à la frontière d'une nation neutre. »

Cette citation en dit plus long que tous les commentaires sur l'intérêt du *Vieil article* du lieutenant-colonel Mayer.

Je suis heureux que cette lettre me donne une nouvelle occasion de rendre hommage aux écrivains militaires français, et le but que je poursuivais sera atteint si j'ai inspiré à quelques-uns le désir de faire plus ample connaissance avec les ouvrages si remarquables de tant de vaillants officiers dont on osait suspecter quelquefois la rare valeur intellectuelle.

Je vous prie de croire, mon cher monsieur Vallette, à mes sentiments les plus dévoués.

GEORGES BATAULT.

§

A propos de la Bessarabie.

Pétrograd, 1er juillet 1915.

Monsieur Marcel Montandon, Paris.

Monsieur,

Dans votre intéressant article publié dans le *Mercure de France* du 1er juillet 1915, vous affirmez que la cession de la Bessarabie — qui n'aurait appartenu aux Russes que de 1812 à 1856 et aurait été reprise en 1879 — assurerait l'intervention de la Roumanie en faveur des Alliés et ne coûterait presque rien à la Russie.

Permettez-moi, Monsieur, de signaler une erreur qui s'est glissée dans votre article et qui me paraît assez importante. La Russie n'a jamais abandonné ses droits sur la Bessarabie annexée en 1812. Ce n'est que *le district actuel d'Ismaïl* (à l'embouchure du Danube), — qui constitue environ *un cinquième du territoire de la province* entière, — qui fut cédé aux Principautés Danubiennes en 1856 et repris à la suite du Congrès de Berlin.

Les classes instruites de la population bessarabienne sont complètement russifiées et ne veulent pas entendre parler de la domination roumaine. Nous autres Russes ne consentirons jamais à perdre cette province, qui nous appartient depuis plus de 100 ans et qui protège les frontières de la Podolie et du gouvernement de Kherson.

Il ne peut être question de céder la Bessarabie à la Roumanie.

La cause des Alliés est juste et leurs ressources sont inépuisables. Pour un million de Roumains, la Russie peut mobiliser encore une dizaine de millions d'hommes sans renoncer à une partie de son territoire. Et je dois avouer, Monsieur, qu'il est assez pénible de lire dans une revue française des lignes qui reprochent à la Russie un manque de bonne volonté, après les énormes sacrifices qu'elle a faits et qu'elle continuera à faire jusqu'à la victoire finale.

Excusez-moi, Monsieur, de vous écrire sans avoir l'honneur de vous connaître, et veuillez agréer l'assurance de ma profonde considération.

GRÉGOIRE LOZINSKY.

§

Mort de Sir James Murray. — L'inspirateur de la superbe entreprise lexicographique anglaise, le *Dictionary on Historical Principles*, vient de mourir à 78 ans dans sa villa du Banbury Road, à Oxford. Au moment de sa mort il travaillait au dixième et dernier volume de son énorme ouvrage.

Sir James Murray était un original, et un grand nombre d'anecdotes se racontent sur lui dans les collèges de l'Université. Il laisse six fils et cinq filles. Il donna à tous ses enfants de vieux noms saxons. Un après-midi, à l'heure du thé, il me raconta comment un jour Freeman, l'excentrique historien d'Oxford, venu pour féliciter sa femme et lui de la naissance d'un de leur fils, dit : « Et quel est son royal nom ? » — « Ethelbald, le septième », répondit l'heureux père. Sur ce, le Professeur Freeman, très pointilleux en matière d'exactitude dans les faits historiques et oubliant les affaires

domestiques de la famille Murray, commença à reprendre le père, « car, dit-il, vous devriez savoir, Sir James, qu'il n'y a eu qu'un Ethelbald ». « C'est très vrai, dit le Dr Murray tranquillement, mais cet Ethelbald-ci est mon septième enfant ! »

Un jour un lecteur du Dictionnaire pour les œuvres de Stevenson envoya au docteur un mot curieux qu'il n'arrivait pas à trouver dans aucun dictionnaire anglais. Sir James écrivit donc à Stevenson pour qu'il lui en donnât la définition. Par retour de courrier il reçut ces lignes écrites sur une carte postale : « Pour l'amour de Dieu, ne touchez pas à ce mot ; c'est tout simplement une coquille ! »

Un terme écossais décrivant une certaine partie du sabot des bestiaux intriguait beaucoup les lexicographes d'Oxford. Sir James se décida à demander un éclaircissement au métayer de sa propriété en Roxburghshire. « Il est très intelligent et nous dira ce qu'on entend par ce mot. » Quelques jours plus tard arrive un colis postal imprégné d'une forte odeur, et par le courrier il reçut une lettre du brave cultivateur qui disait : « Je n'ai pas bien compris qu'elle était la partie que vous désiriez, ce qui fait que je vous envoie la jambe entière. » — T. S.

§

Une amie de la France. — Une jeune femme nous vient de Suède. Elle traverse le Danemark, passe par Berlin — le temps de voir la ville morne et passive qui s'anime le soir pour les orgies soldatesques. Elle se glisse par la Suisse et la voici en France, à Paris. Vive Paris !

Marika Stjernstedt, romancière scandinave — Madame Nordström, comme l'appellent ses amis — aime la France, ses doux paysages, ses habitants, sa culture, sa belle humeur, son charme souverain.

Envoyée en mission par un groupe de Suédois francophiles dont fait partie l'écrivain Nordström, son mari, Marika Stjernstedt, pendant deux mois, va nous regarder vivre. Tâchons de bien vivre ! Après quoi, elle regagnera Stockholm avec tous ses documents dont elle fera un livre qui s'ajoutera à la liste de ses œuvres.

Laissez-moi vous présenter cette amie de la France : une brune au joli visage encadré de bandeaux noirs à la George Sand ; des yeux pleins de flamme, une tournure svelte ; très Parisienne d'allure et cependant très Scandinave dans son abord, dans son salut, dans sa grâce coquette même.

Voulez-vous une preuve que cette Suédoise est soucieuse d'élégance tout comme une Française : Marika Stjernstedt est descendue dans un hôtel voisin des Galeries Lafayette ! Et elle l'avoue

Mais il faut tout dire. Mme Marika Stjernstedt est un peu Française — au moins par alliance. Comme ce professeur de Sorbonne qui, dans un élan patriotique, se disait Lorrain puisque la mère de sa femme était Lorraine et à qui Maurice Barrès répondait : « Oui, vous êtes Lorrain par votre belle-mère », — Marika Stjernstedt est un peu Française par sa tante ! Elle est la petite-nièce de Madame Hanska, « la tante Balzac, comme on dit encore dans la famille, qui n'était guère commode à vivre et qui passait pour un esprit fort ». Entre l'oncle et la tante, elle préfère l' « oncle Balzac ». Elle a raison.

On comprendra mieux encore pourquoi Marika Stjernstedt vient à nous d'un cœur plein de bonne volonté, lorsqu'on saura qu'elle a séjourné plusieurs fois à Paris et dans le quartier le plus intellectuel, le plus artiste, dans ce Montparnasse cosmopolite et si parisien dont rêvent les artistes et les poètes de tous les coins du monde.

Elle l'a même dépeint longuement au cours d'un de ses romans. *Géna*, son héroïne, habite la rue Vavin, proche des jardins du Luxembourg. Un jour viendra bientôt où nous pourrons lire cette description sensible et réaliste à la fois dans l'œuvre traduite enfin de Marika Stjernstedt et qui porte, en épigraphe, un des plus jolis compliments qui nous aient été adressés : *Que tout ici est agréable et singulier* — LOUISE FAURE-FAVRIER.

§

La guerre des tranchées. — Nous publions la lettre suivante parce qu'elle est un exposé très net, une sorte de théorie de la guerre qui se fait dans les tranchées. Les journaux ne donnent sur ce sujet que des aperçus fragmentaires. Les permissionnaires du front, qu'on interroge, se perdent souvent dans des détails à effet. Au contraire, le rédacteur de cette lettre, qui n'est pas un écrivain, s'est appliqué visiblement à renseigner une fois pour toutes son correspondant. Ce qu'il dit est d'une clarté et d'une simplicité terribles. Nous respectons son style.

Il y a des villages d'avant-poste qui sont en arrière des tranchées. Là, les troupes viennent au repos, tour à tour. C'est une vie spéciale. D'abord, à toutes les ouvertures de rues visibles des lignes boches, on met en travers des branchages, des feuillages pour masquer la vue. En d'autres endroits, telle rue est absolument interdite ; dans telle autre, la chaussée est interdite, il faut passer le long des maisons. Dans certains villages même, il a été nécessaire de crever le mur de toutes les maisons, et ainsi on circule d'un bout à l'autre, on va partout et, de loin, le pays semble vide, l'ennemi ne peut jamais rien y voir. Il y a aussi beaucoup de caves reliées entre elles et parfois des passages souterrains pour aller d'un côté à l'autre de la rue. Bien entendu tous les civils sont évacués de ces villages. Est-ce à dire que l'ennemi croit que ce n'est pas occupé ? Non, il sait bien qu'il y a des troupes. Mais, s'il passe une troupe, de l'artillerie, des convois, etc., il n'y voit goutte et ne peut profiter de ce moment pour arroser. Néanmoins, il tombe des marmites régulièrement, presque tous les jours. Mais il n'y a que la première qui soit dangereuse, parce qu'elle surprend et que tout le monde est, qui dans les maisons, qui dans les rues, à vaquer à ses occupations. La première peut donc faire du grabuge, mais une minute après, la ville est morte, tout le monde est terré dans les caves. Au début, il y a tout de même eu des tués dans les caves dont les ouvertures étaient dans la direction de l'ennemi. Maintenant on couvre cette ouverture par un mur de terre et de pierres et parfois de traverses de chemin de fer. Alors, dans les caves, on attend, on compte les obus, on fait des suppositions et des paris sur telle ou telle maison qui vous semble avoir été atteinte par tel obus... Quand on n'entend rien depuis un quart d'heure, quelques-uns passent timidement le nez dehors, puis les autres, et au bout d'une demi-heure la vie normale du cantonnement a repris... jusqu'à la prochaine alerte. Voilà la vie dans les villages d'avant-poste.

En avant de ces villages, il y a les tranchées de première et de deuxième ligne, les postes d'écoute et de surveillance (les villages constituent la troisième ligne, chez nous ; je ne sais si c'est partout pareil). Lors d'une attaque, les échelons se remplacent les uns les autres, c'est-à-dire avancent d'un échelon à l'autre en même temps. Des villages, il y a généralement des chemins défilés pour atteindre les tranchées de deuxième ligne et de nombreux boyaux de communication de la deuxième à la première ligne. Au bord de ces boyaux, des sacs de terre prêts à être balancés dans les boyaux pour arrêter l'ennemi s'il prenait les tranchées de première ligne. Et puis, en arrière, il y a partout, sur huit ou dix kilomètres de profondeur, des tranchées de repli, de « prévoyance », non occupées, mais qui seraient autant de lignes de défense.

En avant des tranchées de première ligne, sont nos réseaux de fil de fer barbelé. Les postes d'écoute et de surveillance sont généralement en avant des fils de fer. C'est un simple trou auquel on accède parfois par une chicane dans les fils de fer, en rampant, ou plus souvent par un passage souterrain. Auprès de ces passages, toujours des sacs de terre pour les boucher en cas de besoin. Si l'on n'attaque pas, cela suffit ainsi, mais si on doit attaquer, ce n'est pas suffisant. On creuse alors une nouvelle tranchée en avant des fils de fer, car ceux-ci seraient un obstacle aussi grand que le réseau de l'ennemi. Des boyaux souterrains, toujours avec des sacs de terre, relient la tranchée de première ligne à la tranchée d'attaque. Un quart d'heure avant l'heure fixée pour l'attaque de l'infanterie, et pendant que l'artillerie arrosera copieusement les tranchées boches, les hommes passeront un à un par les boyaux et iront occuper la tranchée d'attaque, prêts à l'assaut. On constitue d'abord différentes équipes. Il y a les pionniers qui, armés de cisailles, essaieront de couper ce qui restera des fils de fer que l'artillerie n'aura pas détruits; l'équipe des grenadiers, fusil en bandoullère et avec des sacs ou des paniers pleins de grenades à main.

Chaque homme a emporté son masque à gaz asphyxiants, parfois des cagoules ignifugées pour préserver le visage du jet de liquides enflammés, et parfois le visage et les mains enduits d'huile si l'on craint les jets de vitriol.

Donc, on doit attaquer, c'est le canon qui parle le premier. Les 75, les 90, les 120 envoient une avalanche de fer et de feu sur les tranchées ennemies et dans leurs réseaux de fil de fer. Cela dure une heure, deux heures, le temps qu'on juge nécessaire. Mais pendant ce temps ces salauds se sont terrés à cinq ou six mètres de profondeur, ils n'ont que des veilleurs en haut, remplacés seulement dès qu'ils sont tués. Ils savent bien que l'infanterie ne peut avancer que quand l'artillerie cesse. Quand la distance entre les tranchées est un peu plus grande, on avance à plat ventre jusqu'à leurs reseaux et le commandant de l'infanterie indique à l'artillerie, par téléphone, qu'il faut allonger le tir, parce qu'alors on risquerait d'atteindre les nôtres. On allonge donc le tir et on empêche par un rideau de feu les réserves d'avancer. Mais dès que l'artillerie tire plus loin, les boches savent ce que cela veut dire et n'attendent que ce signal pour remonter de leurs trous dans leurs tranchées. Au même moment, l'infanterie se lève et part au pas de charge, jusqu'au réseau malheureusement, car l'artillerie ne fait malheureusement dans ces réseaux pas assez de dégâts.

Alors, leurs mitrailleuses qui sont dans tous les coins se mettent à cracher et leurs fusils partent. Le rôle des pionniers et des grenadiers commence. On se recouche généralement, les grenadiers cherchent à s'abriter et puisent dans leurs paniers et lancent des grenades le plus qu'ils peuvent. Ils cherchent de préférence à atteindre les mitrailleuses, mais c'est parfois encore bien loin. Les pionniers, couchés sur le dos, coupent, coupent tant qu'ils peuvent. Enfin, on se relève et c'est le *rush* formidable. Les hommes tombent comme des mouches, mais si l'on arrive à passer les fils de fer, la tranchée est à nous.

Donc, voilà nos poilus qui ont bondi dans la tranchée boche.

Aussitôt dans la tranchée, il y a du travail. Il faut immédiatement, si le terrain le permet, placer des sentinelles en avant et « retourner » la tranchée, c'est-à-dire faire passer devant le parapet qui était de l'autre côté. Et il faut faire vite, car, tant qu'on n'a pas installé de nouveaux réseaux, gare à la contre-attaque ! — J'ai oublié de vous dire que cela se passait toujours la nuit, plus ou moins éclairée par les fusées lumineuses et les projecteurs. C'est une des caractéristiques de cette guerre, que l'on ne se bat presque jamais le jour.

Cinq ou six minutes après, les obus boches commenceront déjà à tomber sur la tranchée prise et la contre-attaque se prépare.

Si la tranchée a été prise, on n'est pas tranquille tant qu'on n'aura pas établi un nouveau réseau de fils de fer en avant, et ce n'est pas chose commode. Ça se fait la nuit, de bric et de broc. Si les boches ont aussi un réseau à faire, ça va bien, on fera de part et d'autre son réseau tranquillement, c'est presque une entente tacite. Mais si les boches n'en ont pas à faire, ils feront bien entendu tout ce qu'ils pourront pour empêcher que nous fassions le nôtre. Et que de travaux encore ! Après le réseau, rétablir des postes d'écoute en avant, un poste de commandement, relier la nouvelle tranchée par des boyaux à celle d'arrière, la détourner sur les côtés, s'il y a lieu, pour se couvrir de flanc, etc., etc. Et ce n'est que quand tout cela sera fait, quand on aura sondé les abords en avant par des patrouilles de nuit, que l'on pourra songer à essayer une nouvelle avance.

Si l'attaque a manqué, il faut reculer et la difficulté sera de repasser assez vite sous notre ancien réseau et de le reboucher à temps. C'est là que nous avons souvent des prisonniers, car on ne peut passer que un à un, et l'on n'a pas le même sang-froid quand on recule que quand on avance.

Je vous ai dit à peu près tout ce que je sais. J'espère que cela vous satisfera.

Il n'y a naturellement aucune ironie dans cette dernière phrase.

§

Une prédiction il y a vingt-cinq ans. — En mars 1890, Bjœrnstjerne Bjœrnson était en Allemagne, d'où il écrivait à sa fille Bergliot, aujourd'hui Mme Sigurd Ibsen, et qui alors étudiait le chant à Paris :

Cette semaine a été la semaine de Bismarck ; il est tombé, lui, et aussi, provisoirement, son fils ! *Aujourd'hui* tout le monde dit ce qui excitait tout le monde contre moi chaque fois que je le disais : que s'il a réalisé l'unité de l'Allemagne par la violence, il était essentiellement un joueur d'échecs qui gagnait toutes les parties, mais par là perdait l'avenir ; car c'était un homme du moyen âge, et les manières de penser modernes lui semblaient une dépravation. Sa pire faute : préférer la Russie, et dépecer la France, — fatale pour toute l'Europe, ne sera pas réparée par son héritier, l'empereur, qui décidément est un fou avec des lueurs de quelque chose de plus — comme Charles XII de Suède. — J'ai peur que, par le jeune empereur, nous soyons précipités dans une foule d'actions hasardeuses qui rendront la réaction encore plus rigoureuse, qui peut-être évoqueront Bismarck, ou du moins son système. Oh, quel temps pénible nous avons devant nous !

Et quelques jours plus tard, le 30 mars, Bjœrnson écrivait encore :

Nul ne doit s'imaginer qu'ici (après que le jeune empereur a renvoyé Bismarck) il y ait plus de liberté, un monde plus lumineux ; ce n'est aucun principe de l'esprit moderne qui a fait tomber le grand homme ; ce n'est pas un plus grand joueur d'échecs qui a renvoyé le plus grand de l'époque, ni une politique à longue portée qui a remplacé une politique à courte vue ; car, avec toutes ses victoires du moment, Bismarck n'était qu'un homme à la vue courte, qui ne bâtissait pour l'avenir, mais seulement gagnait victoire sur victoire dans la petitesse du présent. — Non, c'est *sans victoires* que nous aurons (sous la direction du jeune empereur), le même système moyen âgeux vu jusqu'à ce que le système soit par terre.

Ces textes se trouvent dans les lettres de Bjœrnson à sa fille, publiées chez Gytdendal. Dans le manuscrit, il y a, en outre : « La chute de Bismarck apparaît de plus en plus comme l'acte d'un mauvais gamin », et encore : « Bismarck a défié la sottise d'un mauvais gamin, et de deux choses une : ou bien il ne tardera pas à reprendre le pouvoir, ou bien il aura raison en ceci qu'il y aura du grabuge. »

§

Petite chronique rimbaldienne. — Le nom d'Arthur Rimbaud a été cité plusieurs fois à propos de cette guerre, dont il semble avoir pressenti l'angoisse. En 1871, après nos défaites, le génial adolescent entrevoyait l'abêtissement de l'Allemagne par le militarisme. C'est la même année que Rimbaud, présenté à Banville, législateur du Parnasse, lui posait cette question à peine la première poignée de main échangée : « Quand démolissons-nous l'alexandrin ? » La lettre suivante, écrite à M. P. B. par le romancier Charles Beaumont, confirme cette significative anecdote :

Paris, 26 juin 1915.

Cher monsieur,

Bien volontiers je vous confirme par écrit ce que je vous ai conté hier sur la présentation d'Arthur Rimbaud à Théodore de Banville par le groupe des Parnassiens qui l'avait accueilli dès son arrivée à Paris.

Le lendemain, je demandai à mon ami Léon Valade, rédacteur dans le même bureau que moi à la Préfecture de la Seine, comment les choses s'étaient passées.

— Ce petit Rimbaud, me dit-il, est étonnant ! N'a-t-il pas déclaré à Banville que le moment était venu de démolir l'alexandrin ! Vous jugez de notre surprise à ce mouvement de révolte, suivi de l'exposé de ses théories. Nous l'écoutions attentivement, frappés du contraste entre la jeunesse du visage et la maturité des idées »

Rimbaud, en effet, n'avait alors que quinze ou seize ans.

Veuillez agréer, je vous prie, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

CHARLES BEAUMONT.

Léon Valade était un des meilleurs poètes du groupe parnassien.

La présentation de Rimbaud à Banville eut lieu dans la deuxième moitié du mois d'octobre 1871. A partir de ce moment, l'auteur du *Bateau ivre* s'ingénia en effet à la modification du vers. Il suffit de lire la partie versifiée des *Illuminations* (novembre 1871 à juin 1872) pour se rendre compte de la science et du tact avec lesquels, jusqu'au bout, il accomplit la démolition de l'alexandrin.

Mais quarante-quatre ans ont passé, une nouvelle guerre fait oublier les ruines de 1871, et l'alexandrin est encore debout malgré toutes les tentatives du symbolisme. Résistera-t-il aux bouleversements esthétiques qui suivront les prochains bouleversements politiques ?

§

Fantaisie sur l'uniforme. — S'il est vrai que l'ennui naquit un jour de l'uniformité, le soldat français n'aura pas, durant cette guerre, trouvé le temps si long qu'on pourrait le craindre. Jamais armée au monde n'eut des uniformes plus multiformes que notre armée de 1914-1915.

La variété commença par les chaussures. En temps de paix, il existait un modèle de brodequins dit *réglementaire*. Mais dès le premier jour de la crise, en juillet 1914, les réservistes se précipitèrent dans les cordonneries et y firent main basse sur toute la marchandise, ne dédaignant guère que les bottines de dames. Je revois encore les magnifiques chaussures à boutons d'un jaune citron que mon coiffeur, à cette époque, exhiba pendant plusieurs jours dans sa boutique. Il devait gagner Bayonne au premier appel.

Des pieds, la variété s'enhardit à grimper jusqu'aux genoux sous la forme de bandes molletières réservées jusqu'alors aux officiers. Le dernier des troupiers voulut avoir ses bandes. Il les choisit bleues ou noires. Un peu plus tard, il en porta de kaki, à l'exemple des Anglais. Et comme le pantalon long, serré par les bandes molletières, lui parut trop chaud, il coupa son pantalon, le transforma en culotte de cheval. Entre temps, le képi prenait sous le manchon bleu des attitudes diverses. Certains fantassins ingénieux réussissaient à recouvrir du manchon la visière elle-même. D'autres adoptaient le manchon de toile cirée. Les plus débrouillards cousaient des poches sur leurs capotes. Quant aux officiers, le plus grand nombre abandonnèrent la tunique pour endosser la vareuse, mais quelques jeunes lieutenants partirent pour le front dans la capote du simple soldat.

Cependant, le pantalon rouge régnait encore.

Le bleu horizon fit son apparition en octobre. Il fut aussitôt très discuté. Qu'est-ce qui n'est pas discuté en France ? On reprocha au bleu horizon d'être salissant. On lui reprocha même son extrême visibilité nocturne, si

j'ose dire. J'ai interrogé sur ce point divers combattants. Chacun d'eux exprima naturellement une opinion personnelle.

Les nouvelles capotes eurent d'abord une ou deux rangées de boutons, suivant les régiments. Il y en avait qui étaient pourvues de la martingale et il y en avait qui en étaient démunies. Il y en avait dont le col était droit, et il y en avait dont le col était rabattu. Toutes attestaient une bizarre recherche d'inélégance. Dans la suite, la capote à une rangée de boutons et à col rabattu sembla l'emporter. Mais la question de la martingale demeura irrésolue. Elle l'est encore, je pense, à l'heure où j'écris.

Au début de l'hiver, le bleu horizon trouva dans le velours verdâtre et jaunâtre un concurrent redoutable. Les hommes à l'instruction dans les dépôts en furent revêtus assez généralement, à l'exception des anciens auxiliaires versés dans le service armé, qui se virent distribuer par faveur spéciale d'antiques défroques bleues et rouges.

Sur leur culotte bleue, des officiers portèrent la bande noire à eux jadis accordée, si mes souvenirs sont exacts, par le général Boulanger. D'autres y renoncèrent. Aujourd'hui le passepoil jaune est, paraît-il, réglementaire pour l'infanterie, mais l'écusson jaune ne l'est déjà plus.

Nous eûmes aussi le velours bleu, qui sembla réservé aux troupes du génie et de l'artillerie.

Et le kaki ? Je me suis laissé dire qu'il était réservé aux troupes coloniales, mais je n'en veux rien croire.

Traiter à fond le chapitre des galons m'entraînerait Dieu sait-où ! Se portent-ils ou ne se portent-ils pas au képi ? Sur le devant de l'avant-bras ou en arrière près du coude ? Des sous-officiers ont des galons parallèles et non obliques aux parements de la manche. Après tout, c'est peut-être leur droit. Je n'en sais rien. Cessons donc d'y penser. Mais admirons comme les soldats auxiliaires de la garnison de Paris, particulièrement MM. les secrétaires d'état-major, ont l'imagination fertile, et comme ils rivalisent dans la fantaisie : vareuses bleu marine, vareuses bleu tendre, vareuses kaki, culottes bleues et rouges, longues et courtes, képis bleus et rouges, foudres rouges et blanches grâce auxquelles les midinettes mal renseignées croient aimer des aviateurs en la personne de scribes paisibles, etc., etc. Effroyable casse-tête pour les peintres militaires de l'avenir !

En somme, nous assistons à la naissance d'une nouvelle tenue participant à la fois de la tenue civile, dont elle a la liberté, et de la tenue militaire, dont elle remplit certaines conditions. Elle existait d'ailleurs avant la guerre et s'appelait la tenue de touriste. Mais elle était alors peu diversifiée. Sous le nom d'uniforme, elle est devenue un mode d'habillement variable à l'infini. — A. B.

§

Grande importance de la pâte à copier. — Tout Français a dans son cœur un journaliste qui se réveille de temps en temps. Nous l'allons montrer tout à l'heure.

L'un des phénomènes curieux auxquels cette guerre a donné naissance est la publication, par des soldats du front, de journaux destinés aux soldats du front. On désigne ces gazettes éphémères et intermittentes sous le nom de journaux de tranchées. En réalité, elles ne sont rédigées ni imprimées

dans les tranchées. Elles voient le jour à l'arrière, dans les villages ou les villes où les combattants viennent prendre du repos.

Un journal de Paris a publié une liste des journaux de tranchées. Elle comprend cinquante-neuf ou soixante titres et elle n'est pas complète. Il y manque au moins *les Imberbes*. Nous avons sous les yeux quelques échantillons de cette flore journalistique très spéciale. A vrai dire, l'aspect général en est peu agréable à l'œil, le tirage étant trop souvent défectueux. Mais la fantaisie y est extrême. La plupart des journaux de tranchées sont des journaux humoristiques. Quelquefois ils sont égrillards. L'un d'eux a une *feuille amoville*, envoyée ou non, suivant leur désir, aux abonnés de l'intérieur et sur laquelle sont imprimées des anecdotes à faire rougir un général en chef.

De la zone des armées, la mode des journaux se répand peu à peu dans l'intérieur. On nous annonce qu'à l'Ecole de guerre paraîtra prochainement *la Tranchée auxiliaire*.

Les journaux de tranchées, à part deux ou trois exceptions, sont imprimés à la pâte à copier. Nous ne décrirons pas ce procédé, qui est bien connu et qui a depuis longtemps son application dans l'administration des régiments, des compagnies, des batteries, des escadrons.

M. Guillaume Apollinaire a employé la pâte à copier pour la composition de *Case d'Armon*. *Case d'Armon* n'est pas journal. C'est un recueil de poèmes tiré à de rares exemplaires, brochés dans des fragments du *Bulletin des Armées de la République*. Ce livre est, pensons-nous, le seul, jusqu'à présent, qui ait été imprimé au front.

Mais les civils aussi publient des journaux à la pâte à copier. Nous connaissons une gazette intitulée *la Feuille de laurier tricolore mais verte*, que ses lecteurs reçoivent par la poste, sous forme de lettres.

Malgré cela, on ne peut prévoir que la pâte à copier verra son importance grandir et se maintenir après la guerre. Une fois les littérateurs rentrés chez eux et les typographes à l'atelier, la casse et la linotype reprendront leurs droits.

§

Petit poème peu militaire rimé par un « poilu ». — Ce petit poème peu, très peu militaire, nous est envoyé du front. Il nous a plu beaucoup. Sa provenance nous présageait toute autre chose. Il prouve une fois de plus ce que nous avons déjà dit : que nos poètes-soldats ont gardé la plus belle humeur.

> Oyez : au physique comme au moral, ne suis qu'une colonie de cellules de raccroc ; et ce sieur que j'intitule Moi, n'est, dit-on, qu'un polypier fatal.
>
> J. L.

PETIT COURS D'HISTOIRE NATURELLE EN VERS MOUS OU L'AUTEUR POSE UN POINT D'INTERROGATION ANGOISSANT

A quoi songent les polypiers dans les abîmes ?
Quel poète dira leurs tristesses intimes ?
Ils gémissent peut-être et pleurent notre exil,
nous les avons quittés un beau jour, paraît-il...
Nous étions quelques cellules présomptueuses,
et nous avions rêvé de choses fastueuses,

nous étions las de l'éternel varech natal,
nous n'avons pas changé (*cela c'était fatal*).
La mer petite et ses habitants monotones,
on avait simplement plaqué les autochtones,
et l'on était parti, flottant vers le destin,
sans bagages superflus: bouche et intestin.
« *On était tout de même un peu rudimentaire*
aux temps déjà lointains de l'époque primaire. »
L'aventure n'avait pas trop mal réussi ;
malgré quelques accrocs, on avait atterri,
et puis, en route pour la conquête du Monde !
On ne doutait de rien en s'échappant de l'Onde.
Je me demande si nous avons eu raison ?
En somme, dans la Mer, nous avions un giron ;
l'état madréporique a beaucoup d'avantages,
parmi les polypiers, on trouve de grands sages ;
vivant dans les bas fonds, pondérés et prudents,
ils sont conservateurs, irréductiblement.
Subissant simplement les lois de la Nature,
on ne les voit jamais errer à l'aventure,
Naître, vivre et mourir attachés à leurs bancs.
Quel bel exemple à proposer à nos enfants.
Mais nos enfants ne voudraient pas vivre en polypes:
« *Pensez donc, ma chère, on est des gens à principes* »
et allez donc offrir un pareil Idéal
à celui qui est Roi dans le monde animal.

H. ROULI.

§

Une lettre de Dickens. — Un libraire du Strand, à Londres, a récemment mis la main sur une lettre dans laquelle Charles Dickens donne de curieux renseignements sur la façon dont il se documenta pour dépeindre certains personnages de *Nicholas Nickleby*. Cette lettre, adressée à M. S. C. Hall, écrivain agréable qui décrivait des scènes de la vie irlandaise, est datée du 29 décembre 1838. On n'a aucune donnée sur l'anecdote à laquelle Dickens fait allusion au début de sa lettre, mais la suite indique nettement que l'odieux personnage de Squeers a eu un prototype qui souleva l'indignation du romancier. Les amateurs de géographie littéraire pourront aussi, grâce à ce nouveau document, préciser certains points restés jusqu'ici obscurs. Voici une version de ce texte :

« Je vous suis extrêmement obligé pour votre note et l'intéressante anecdote que vous racontez si bien. Je l'ai placée dans le manuscrit de la première partie de Nickleby et je l'y garderai comme confirmation de la véracité de mon petit tableau.

« Soyez certaine que les crapuleries de ces maîtres d'école du Yorkshire ne sauraient être facilement exagérées et que j'ai fait violence à la forte vérité et jeté dessus autant de comique que je l'ai pu pour que le lecteur ne se dégoûte et ne se lasse de ses immondes aspects. Cette identique crapule dont vous parlez, je l'ai vue, ce qui est assez curieux. Il s'appelle Shaw ; son procès fut plaidé, je crois, il y a sept ou huit ans, et si je ne me trompe il fut de nouveau poursuivi à la requête des parents d'un malheureux enfant à qui il avait ouvert un abcès dans la tête avec un canif taché d'encre, causant ainsi la mort. Sur des milles de distance, la contrée, quand j'y allai, était couverte d'une couche épaisse de neige. Il y a une vieille église près de l'école, et la première pierre tombale sur laquelle je trébu-

chai, par cette sinistre après-midi d'hiver, était placée sur la tombe d'un adolescent âgé de dix-huit longues années, qui était mort... subitement, disait l'inscription funéraire; son cœur s'était brisé, je suppose... le chameau tombe « subitement » quand on empile le dernier fardeau sur son dos... il était mort de toute la misère de ce lieu. Je crois que, sur-le-champ, son ombre me mit Smike en tête.

« Je suis allé là-bas sous un faux nom, muni d'une plausible missive adressée à un vieil attorney du Yorkshire par un attorney de la capitale, qui disait qu'une de ses amies, restée veuve, désirait placer ses garçons dans une école du Yorkshire dans l'espoir de dégeler la compassion glaciale de sa famille. L'homme d'affaires me remit une introduction pour quelques écoles; mais le soir même, il vint me trouver à l'auberge où j'étais descendu, et, après beaucoup d'hésitation et de confusion, — c'était un gros type à grosse tête, à nez plat, au teint de brique, — il déclara, avec un degré d'émotion dont on l'aurait difficilement cru capable, que la question l'avait préoccupé toute la journée, que ces écoles étaient de trop tristes endroits pour qu'une mère y envoie des orphelins, qu'il espérait que je ne le trahirais pas, mais qu'il vaudrait mieux qu'elle fît d'eux n'importe quoi, — teneurs de brides de chevaux, petits commissionnaires, les abandonner d'une façon quelconque à la miséricorde du monde, — plutôt que de les confier aux écoles d'ici. C'était un attorney, un homme d'affaires bien repu qui parlait, et, qui mieux est, un habitant dur et rude du Yorkshire.

« Mrs Dickens et moi serons enchantés de voir l'ami dont vous parlez et je me livre entièrement à votre bienveillance et vous supplie de me pardonner cette longue histoire — ce qu'il est de votre devoir de faire puisque c'est vous qui me l'avez arrachée par provocation... » — H.-D. D.

La langue française aux Pays-Bas. — Une revue, mensuelle, vient de paraître à La Haye, de langue et d'esprit français ; *la Revue de Hollande.* Le Directeur en est M. G.-S. de Solpray, et, parmi ses collaborateurs, nous retrouvons avec joie MM. Emile Verhaeren, Max Elskamp, Louis Piérard, Fernand Divoire, Henri Malo, Paul Doumer, L. van Deyssel et Fernand Séverin, etc. Superbement imprimée, cette revue de lettres et d'art est un lien nouveau entre les Pays-Bas et la France.

§

La Société Frédéric Chopin célébrera le 17 octobre le 66e anniversaire de la mort du célèbre compositeur et patriote Polonais. Des discours seront prononcés par MM. Camille Le Senne et Edouard Ganche, présidents de la société. Des artistes de la Comédie-Française et de l'Odéon diront des œuvres de George Sand, Albert Samain et Saint-Georges de Bouhélier.

Tous les admirateurs de Chopin sont invités à se trouver à dix heures et demie, devant l'entrée principale du cimetière du Père-Lachaise. (*Communiqué.*)

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

DERNIERS SOMMAIRES

DV « MERCVRE DE FRANCE »

Nº 411. — 1er AOUT 1914

No 412. — 1er AVRIL 1915

No 413. — 1er MAI 1915

N° 414. — 1er JUIN 1915

N° 415. — 1er JUILLET 1915

N° 416. — 1er AOUT 1915

N° 417. — 1er SEPTEMBRE 1915

BULLETIN FINANCIER

On sait qu'un accord complet était intervenu entre le gouvernement, les agents de change et les banquiers en valeurs, au sujet de la liquidation qui s'est opérée fin septembre.

La réouverture du marché à terme, au parquet et en coulisse, s'est effectuée le 20; disons tout de suite qu'elle n'a pas amené une bien grande animation. Rien d'étonnant à cela, puisque il n'est permis de traiter quant à présent d'autres opérations à terme que celles qui concernent la régularisation de positions antérieures.

Notre rente,qui a détaché son coupon, ne semble pas à 67 fr. 25 disposée à en regagner une fraction.

Les Emprunts Russes sont assez lourds, en raison des nouvelles du front oriental et de l'aggravation du change.

On cote 73 fr. 65 sur le Russe 4 o/o 1880.
74 » sur le consolidé 4 o/o.
77 fr. 50 sur le 4 1/2 o/o 1909.
88 fr. 50 sur le 5 o/o 1906.

Les chemins de fer français dénotent la même indécision que précédemment ; voici les cours des actions de nos grandes compagnies :

Paris-Lyon-Méditerranée, 1025 ; Midi, 955 ; Nord, 1218; Est, 770 ; Ouest (en liquidation), 716 ; Orléans, 1100.

Le surplus de la cote conserve une attitude expectante et les écarts de cours dans un sens ou dans l'autre sont rarement appréciables.

L'Emprunt des alliés. — M. Bark, ministre des finances de Russie, interviewé au cours de son récent voyage à Paris, a déclaré :

« Ma mission personnelle consiste à étudier, de concert avec MM. Ribot et Mac Kenna, des questions purement financières, notamment celle du change. Il va sans dire que les alliés sont aussi intéressés par la stabilisation du franc et de la livre que du rouble. La cause que défendent les puissances de la Quadruple-Entente est commune, et il convient d'enregistrer comme un gros succès la décision prise par la France et l'Angleterre d'envoyer une mission financière aux Etats-Unis. »

Les principaux banquiers de New-York participent aux conférences de la commission financière anglo-française et ils ont décidé de former un syndicat de banquiers englobant tous les Etats de l'Union, dans le but de souscrire à l'emprunt.

On estime que plus de trente mille banques participeront à sa souscription.

La presse allemande est, l'on s'en doute, fort mécontente de l'attitude prise par les Etats-Unis, signifiant à ses yeux « pour le moins une neutralité bienveillante ».

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.